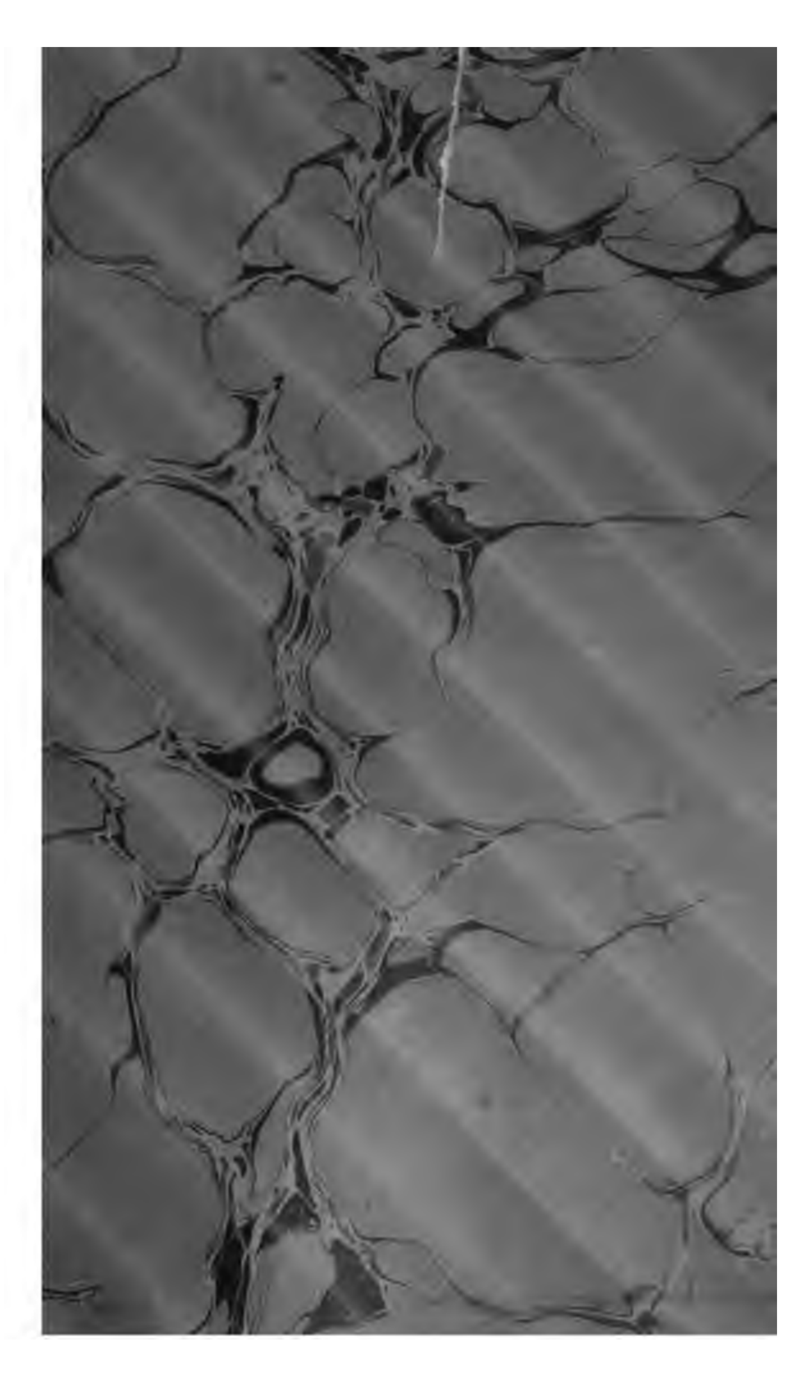
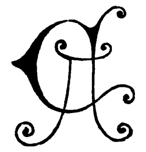


RENÉ GONNARD

LA HONGRIE au XXe siècle

ÉTUDE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE



Librairie Armand Colin
5, rue de Mézières, 5

LA HONGRIE

au xx[e] siècle

OUVRAGES DE RENÉ GONNARD

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

La Femme dans l'Industrie. Un volume in-18 jésus, br.. **3 fr. 50**

Quelques considérations sur l'évolution du travail féminin. — De la répartition actuelle du travail féminin en France. — L'ouvrière d'usine ou d'atelier : les conditions du travail. — Les salaires. — L'ouvrière chez elle. — Le travail à domicile et le sweating-system. — Doctrines, théories, revendications. — Des chances d'amélioration du sort de l'ouvrière par la distribution de la force à domicile. — *Appendices :* Les salaires féminins au cours et à la fin du XIXe siècle. — Le coût de la vie et les salaires réels. — Les ouvrières du vêtement : travail et salaire. — Évolution de l'industrie couturière. — A propos des logements insalubres.

L'Émigration européenne au XIXe siècle : *Angleterre. — Allemagne. — Italie. — Autriche-Hongrie. — Russie.* 1 volume in-18 jésus, broché. . . . . **3 fr. 50**

L'Émigration britannique. — L'avenir des races anglo-saxonnes et la baisse de leur natalité. — L'émigration allemande. — Le présent et l'avenir de la colonisation allemande. — L'émigration italienne. — Le peuplement italien et les colonies sans drapeau. — L'émigration austro-hongroise et russe.

La Hongrie au XXe siècle. *Étude économique et sociale.* 1 volume in-18 jésus, broché. . . . . **4 fr. »**

La Dépopulation en France. 1 volume in-8, Lyon, 1898 (Storck, éditeur).

Essai sur l'évolution du Droit romain en matière de contrat en faveur des tiers. 1 vol. in-8, Lyon, 1899 (Imprimerie des Facultés).

La loi de 1884 et les Syndicats professionnels. 1 vol. in-8, Lyon, 1899 (Rey, éditeur).

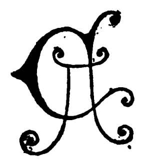
590-08. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 8-08.

RENÉ GONNARD

Professeur d'Économie politique à l'Université de Lyon.

LA HONGRIE au XXe siècle

ÉTUDE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE



PARIS

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1908

LA HONGRIE

au xx[e] siècle

INTRODUCTION

Le livre que je consacre à la Hongrie agricole, — malgré la longueur, peut-être fastidieuse, de quelques-uns de ses chapitres, — n'a pas, loin de là, la prétention d'être complet. Tout spécialiste des questions économiques y découvrira, sans même se donner la peine de les chercher, des lacunes assez nombreuses.

J'aurais pu, peut-être, en faire disparaître une certaine part. Il m'aurait suffi, pour cela, de faire un appel aux livres de seconde main, et de compiler les écrits qui ont déjà paru, soit en français, soit en allemand, sur les questions hongroises. J'ai préféré restreindre l'emploi de ce procédé, et je puis dire, que sauf un petit nombre d'emprunts à des études récentes, j'ai constitué la matière de mon livre surtout avec des impressions personnelles et directes, et avec les documents officiels originaux que le ministère hongrois de l'Agriculture a bien voulu mettre à ma disposition.

Je me suis proposé de présenter un tableau d'ensemble de la vie agricole hongroise, envisagée principalement au point de vue économique et social. De cette vie, j'ai pu étudier différents aspects, au cours d'un voyage d'études qui m'a conduit successivement dans la plupart des régions de la Hongrie proprement dite, au moyen de recherches que m'a facilitées l'excellent accueil reçu partout. Je veux, dès les premières pages de ce livre, envoyer l'expression spéciale de ma gratitude à S. E. le ministre de l'Agriculture, M. Ignace Darányi, grâce à qui tant de portes se sont gracieusement ouvertes devant moi; à M. le comte Joseph Mailàth, qui a bien voulu me donner de précieuses indications, orienter mes investigations, et faire usage, en ma faveur, de sa haute influence; à mon ami, M. Alajos Paikert, qui a été pour moi un guide et un compagnon de travail aussi érudit qu'infatigablement complaisant; à tous les fonctionnaires du ministère de l'Agriculture et des institutions régionales d'intérêt agricole, avec lesquels j'ai eu affaire, et chez qui j'ai rencontré, invariablement, les dispositions les plus serviables et les plus sympathiques. Je tiens, en particulier, à remercier de leur aimable accueil MM. les directeurs et professeurs des diverses Académies et Écoles d'Agriculture que j'ai visitées, et dont je parle au chapitre v de la première Partie.

Ma reconnaissance va aussi, un peu filiale, à l'Université de Lyon qui m'a, — voici sept ans déjà, — admis parmi ses maîtres après m'avoir compté parmi ses élèves, — et qui m'avait, pour mes recherches, investi de la dignité de son missionnaire : je suis heureux d'attribuer à cette qualité la meilleure part des égards qui m'ont été prodigués.

La Hongrie est très mal connue en Europe; les Hongrois s'en plaignent. Ils le regrettent d'autant plus que leurs adversaires profitent aisément de cette ignorance où l'opinion publique européenne se trouve plongée en ce qui les concerne. En France en particulier, beaucoup de personnes, même instruites, n'ont qu'une idée très vague de ce qu'est la Hongrie, même au point de vue le plus général.

A plus forte raison ignore-t-on ce qui a trait à l'existence économique et sociale des populations de la Hongrie. Depuis quelques années, un certain nombre d'auteurs français, appartenant en général à la jeune génération, nous ont fait connaître la Hongrie extérieure, politique, diplomatique. Mais la vie intérieure et quotidienne des habitants, leurs labeurs, leurs tentatives pratiques, leurs réussites et leurs espoirs, dans la sphère de la Production, personne ne nous en a parlé. Les auteurs allemands et autrichiens eux-mêmes, beaucoup

J'ajouterai seulement, en terminant ces quelques lignes d'introduction, que si quelqu'un souhaite ardemment une « entente » de plus en plus cordiale entre deux nations aussi parentes de caractère que la hongroise et la française, — c'est celui qui les signe. Et j'envoie l'expression de mon admirative sympathie aux descendants de la robuste race, qui, battue depuis mille ans par les flots des trois océans germanique, slave et turc, a su sauvegarder l'indépendance de ses *Pusztas*, défendre ses traditions et son originalité, — incarner dans son effort dix fois séculaire une des plus nobles idées comme un des plus beaux vocables de la langue humaine : Résistance.

René GONNARD.

Lyon, le 13 mars 1908.

PREMIÈRE PARTIE

LE PAYS. CARACTÈRES GÉNÉRAUX ET INSTITUTIONS CENTRALES

LA
HONGRIE AU XXE SIÈCLE

CHAPITRE I

LES GRANDES RÉGIONS

Pour beaucoup de personnes, — et pour certains atlas, — le royaume de Hongrie se décompose en trois parties essentielles : la Hongrie proprement dite (Magyarorszgág), la Croatie-Slavonie, et la Transylvanie. En réalité, si l'on se place au point de vue politique et administratif, cette division est inexacte, car la Transylvanie n'a pas d'existence légale distincte; les Magyars insistent même volontiers sur ce point, quand on prononce devant eux le mot de Transylvanie, en paraissant croire à l'autonomie de cette province. Mais si, administrativement, le royaume ne comporte que deux grandes divisions, il n'en est pas moins vrai qu'à plusieurs égards, la Transylvanie mérite d'être étudiée à part.

Ethnologiquement d'abord, car l'immense majorité de sa population est roumaine. Sans doute, dans le

reste de la Hongrie, il y a bien d'autres races juxtaposées, et prédominant, les unes dans telle région, les autres dans telle autre; mais nulle part, en dehors de la race magyare, aucune d'elles ne s'isole dans un domaine nettement délimité et compact, comparable au compartiment transylvain. Les Roumains de Hongrie n'habitent pas seulement la Transylvanie; ils débordent bien au delà à l'ouest, jusqu'à 150 kilomètres environ de leurs montagnes, vers Kis-Jenö; mais ils sont les seuls habitants de la Transylvanie, à l'exception de quelques îlots allemands et magyars (les Szeklers).

Géographiquement ensuite, car, par sa configuration, son orographie, son climat, ses cultures, par tout son aspect, la Transylvanie contraste profondément avec la Hongrie magyare [1]; d'un côté, la montagne, de l'autre la plaine; et, mieux que cela, d'un côté, rien que la montagne; de l'autre rien, — ou à peu près, — que la plaine.

La Croatie-Slavonie, de son côté, outre l'autonomie dont elle jouit et dont elle est si jalouse, se distingue encore du reste du royaume par des caractères géographiques et ethnographiques distincts. Là aussi, nous trouvons un groupe compact de populations non magyares établi sur un territoire défini, — encore qu'il soit aussi déchiqueté sur ses frontières que le territoire transylvain est arrondi; là aussi

1. La superficie de la Hongrie proprement dite (Magyarország) est de 282 317 kilomètres carrés; celle de la Croatie-Slavonie (Horvàt-Slavonországok) de 42 534 kilomètres carrés, et la superficie du royaume (Magyarbirodalom), de 324 851 kilomètres carrés. Elle vient à ce point de vue, en Europe, après la Russie, l'Allemagne, la France (531 000 kmq.) et l'Espagne, un peu avant les Iles Britanniques (315 000 kmq.), l'Autriche et l'Italie.

nous trouvons, sinon un contraste absolu dans les conditions géographiques, comparées à celles de la Hongrie propre, du moins des différences marquées, qui autorisent à scinder l'étude des populations rurales de Croatie-Slavonie et des populations de Hongrie.

C'est sur ces considérations que j'ai cru pouvoir me fonder pour limiter les recherches résumées en ce livre aux régions de la Hongrie proprement dite, en excluant non seulement les comitats croates et esclavons, mais aussi les comitats transylvains, bien que, je le répète, la Transylvanie ne constitue pas, politiquement ou administrativement, à l'heure actuelle, une entité distincte dans le royaume de Hongrie (Magyarbirodalom).

En limitant ainsi le champ de mes études, j'obtenais un double avantage : je restreignais une tâche qui, même réduite, restait encore bien considérable pour les forces d'un enquêteur isolé, et je me trouvais en présence d'un tout économique plus homogène, moins complexe à examiner et à décrire.

Un tableau des conditions de l'agriculture telles qu'elles existent dans la Hongrie au sens le plus étroit de ce mot, — voilà donc ce qu'on doit avant tout s'attendre à trouver dans ce livre. Encore dois-je ajouter que beaucoup des questions qui se rattachent à cette étude ne pourront ici qu'être esquissées.

Ayant tout d'abord limité les frontières géographiques de la région que nous nous proposons de décrire, il nous semble qu'il faille ensuite, — et aussitôt, — en indiquer les grandes divisions intérieures; car, si la Hongrie, isolée de ses deux annexes croate et transylvaine, constitue sur la carte un tout

parfaitement homogène[1], il y a cependant lieu de distinguer, dans cet ensemble, plusieurs régions dont les caractéristiques sont quelque peu différentes.

La Hongrie, dans la partie de beaucoup la plus considérable de son territoire, est une immense plaine, tronçonnée en trois morceaux par le Danube et la Tisza, le principal affluent de celui-ci. Le Danube dessine en Hongrie un grand Z dont la barre horizontale supérieure est représentée par son cours depuis la frontière autrichienne jusque vers Vacz[2], la barre verticale, par le lit du fleuve de Vacz au confluent de la Dráva, et la barre horizontale inférieure, par le même lit jusqu'aux Portes-de-Fer. Il faut ajouter, pour corriger ce que notre comparaison aurait d'inexact, que le trait vertical du Z est à peu près perpendiculaire, et non oblique aux deux autres. Il faut se rappeler aussi que, dans les deux premières parties de son cours, le Danube coule entre deux rives magyares, tandis que dans la troisième, la rive droite (méridionale) est croate. La Tisza à son tour, qui prend naissance dans les Karpathes orientales, dessine tout d'abord un arc de cercle quelque peu incertain, puis à partir des collines de Tokaj, s'oriente dans la direction Nord-Sud, et prolonge son fossé presque d'un bout à l'autre de la plaine hongroise, avant de se jeter dans le Danube.

De là, trois grands compartiments juxtaposés de l'ouest à l'est : l'un, à l'ouest du Danube; l'autre entre Danube et Tisza, le troisième à l'est de la Tisza, le premier étant le plus petit et le dernier le plus

1. J'entends géographiquement, et non pas ethnologiquement, cela va de soi.
2. Le Waitzen des Allemands.

grand[1]. Mais, à ces trois divisions, il faut en ajouter une quatrième, car toute la partie nord de la seconde et de la troisième se distingue du reste, et forme la zone montagneuse de la Hongrie, depuis les coteaux de Poszony[2] jusqu'au mont Piétrosz, en passant par les sites alpestres de la Tátra.

En réalité, il y a donc quatre régions, discernables à première vue sur la carte, mais régions inégalement dissemblables entre elles, lorsqu'on les compare l'une à l'autre. Nous allons essayer d'indiquer brièvement leurs principaux caractères.

Le cœur de la Hongrie, au point de vue géographique, comme aussi le centre politique de la domination magyare, c'est l'*Alföld*, la plaine absolument unie que limitent, à l'ouest et à l'est, les deux lits parallèles du Danube et de la Tisza dans leur cours Nord-Sud, tandis que le Danube encore la barre au midi, et que les chaînes de la Tátra l'enclosent au nord. A l'occident du Danube et à l'orient de la Tisza, c'est bien encore la plaine hongroise, mais nulle part, elle n'accuse aussi nettement qu'ici tous ses caractères.

A peine quitte-t-on Buda-Pesth pour s'éloigner dans la direction de l'est, du sud ou du sud-est, vers Gödöllö, Czegled, Kecskemet, Szeged ou Szabadka[3], qu'on voit ces caractères se préciser, et le pays revêtir un aspect qui ne changera plus guère. Une plaine à la terre grise ou noire, parfois éclaboussée par les taches blanchâtres du natron, sans aucun autre acci-

1. Du moins si l'on prolonge par la pensée au nord des collines de Tokaj, la ligne de la Tisza, ou si, tout simplement, on prend ici pour frontière la vallée de la Hernàd, en remontant celle-ci à partir de son confluent avec la Tisza.

2. Presbourg.

3. Le Maria-Theresiopl allemand.

dent sensible à l'œil que les rares et faibles bosselures des tumulus archaïques. Presque partout, le sol est cultivé ou du moins utilisé : les landes ont été défrichées, les marais desséchés[1]; les pâturages eux-mêmes ont, en maints endroits, et récemment, cédé la place aux labours. Peut-être le pittoresque y a-t-il perdu, mais le rendement y a gagné; et d'ailleurs, même au point de vue pittoresque, l'Alföld d'aujourd'hui présente encore un aspect imposant, surtout lorsqu'après les récoltes, la terre dépouillée reprend sa nudité et son uniformité de jadis.

C'est à l'automne que je l'ai parcourue, les moissons faites, mais non encore enlevées, les terres aux sombres nuances parsemées à l'infini de meules gigantesques, et des petits tas jaunes qu'on forme des gerbes de maïs, en innombrables quantités. Rien à l'horizon, sinon, çà et là, la silhouette sèche du T incliné, formé de deux poutres, qui domine les puits hongrois. De loin en loin, une large route, qui n'est à l'œil qu'un ruban de sable jeté en ligne droite à travers les glèbes, et que parcourt un paysan, juponné de blanc, au galop de son cheval. Du noir, du gris, le jaune presque éteint des chaumes rares et des maïs coupés, voici l'Alföld en octobre; et son étendue, agrandie par le revêtement des teintes neutres, donne, malgré le travail de l'homme dont les produits sont encore là, une imposante impression de désert, saisissante surtout à l'heure pourpre du soleil couchant.

1. Plus d'une fois, et non sans irritation, un de mes hôtes magyars, l'un des plus distingués agronomes du pays, m'a signalé que des champs en pleine culture s'étendent là où des cartes allemandes s'obstinent à indiquer des marécages et des étangs.

Cette impression est peut être plus complète, là où les pâturages subsistent encore, pâturages des grands domaines ou des communaux, quelquefois plantés d'arbres très espacés, presque toujours nus et ras, traversés à l'horizon de longues alignées d'acacias, l'arbre typique de la plaine magyare. A travers un nuage mouvant de poussière, s'avancent d'immenses troupeaux de moutons, tels ceux qui, sur les plateaux de la Manche, parurent des armées au héros de Cervantès; des bandes de porcs aussi, des porcs noirs ou gris, à la toison laineuse, au museau noir pointu, à l'œil vif, à l'allure leste, et qui, prenant de temps en temps un galop affolé, se lancent à la vitesse du meilleur cheval au grand trot. Plus loin, évoquant le souvenir de la campagne romaine, ce sont des attelages de buffles qui s'avancent, ou qui attendent que le train ait défilé, derrière la barrière du passage à niveau. Plus loin encore, d'autres troupeaux, très nombreux, car chaque village envoie tout son bétail paître ensemble sous la direction d'un seul bouvier, troupeaux de grands bœufs à la robe invariablement blanche ou gris blanchâtre, aux beaux yeux noirs, aux immenses cornes aiguës ou gladiolées.

De la terre, de la terre, fruste ou cultivée, toujours aplanie, de la terre et du sable parfois, jamais le rocher, jamais semble-t-il presque, un caillou; jamais un monticule, un plissement, autre que les imperceptibles tumulus, ces boursouflures arrondies sous lesquelles dorment les plus anciens maîtres de la *puszta*, tombes incertaines, où nulle pierre n'a pu recevoir l'équivalent de la mélancolique formule : *Et ego in Arcadia...*

Et c'est la terre, la glèbe, à qui l'homme demande tout, ici, non pas seulement sa nourriture ou son vêtement, par le chanvre, le lin qu'il cultive, la laine des moutons qu'elle nourrit, mais encore son habitation. Les maisons de la plaine hongroise sont bâties en terre, en briques non cuites, séchées au soleil; et fréquemment, on aperçoit le sol écorché, la superficie glaiseuse dépouillée, et, sur de longues places régulièrement dessinées, la terre enlevée, tandis que, plus loin, en pyramides grisâtres, sèchent les petits cubes de glaise qui serviront à des constructions nouvelles.

C'est la terre seule encore, la terre meuble, qui abrite et recouvre les morts. Les cimetières de la plaine hongroise n'étalent point ces dalles de pierre, dont l'image s'associe presque naturellement pour nous au mot de tombe. Pareilles aux sépultures de nos plus pauvres, les tombes ne sont ici qu'un tertre faiblement exhaussé. La pierre manque; et, comme leurs lointains prédécesseurs (on n'ose dire aïeux, sur ce sol où les races se sont succédé), les paysans hongrois vont dormir sous un tumulus de terre, plus petit, voilà tout...

Pas d'habitations éparses dans la plaine. Le contraste est aussi complet que possible entre la dissémination des fermes à travers la campagne, dans la plupart de nos provinces, et la concentration absolue des villages hongrois. De loin en loin, après avoir traversé des lieues et des lieues de terrains déserts, on aperçoit une agglomération, presque toujours considérable, où, autour des deux églises rivales, catholique et calviniste, flanquées parfois de la synagogue, se groupent les maisons paysannes.

Cependant, si les fermes isolées sont à peu près

inconnues, il y a quelque chose qui en tient lieu dans une certaine mesure : ce sont les *tanyas*. On appelle ainsi en Hongrie une habitation exiguë, où les paysans dont les domaines sont un peu éloignés du village viennent demeurer pendant la belle saison, et surtout durant les périodes où s'accomplissent les principaux travaux de la récolte. Le *tanya* comporte, outre un local d'habitation, quelques dépendances, abri pour les instruments de culture, les bestiaux et les produits; mais il est généralement très petit, et apparaît comme tapi sur un point de la plaine, à l'ombre d'un ou deux acacias, accompagné de la potence de bois qui signale un puits.

Sur les grands domaines seulement, — et ils sont nombreux, quoique moins prédominants qu'on se l'imagine, — des fermes isolées apparaissent, mais qui prennent souvent l'importance d'un véritable village, par leurs bâtiments, et par leur population à la fois humaine et animale. Elles sont entourées, à perte de vue, d'immenses champs de culture uniforme, blés, maïs, ou betteraves, luzernes aussi, qui seules, dans les périodes de sécheresse, gardent un air de fraîcheur, et donnent à certaines parties du territoire un aspect verdoyant; et, de place en place, nettement découpés, surgissent des taillis épais couvrant un carré ou un rectangle de sol, remises de gibier vers lesquelles s'enfuient en bondissant les lièvres.

Les villages sont fréquemment très populeux. Bien plus, au-dessus du village il y a d'assez nombreuses « villes de paysans ». Certaines de ces villes peuvent rivaliser comme population avec de grandes cités, mais elles conservent l'aspect rural, et leurs habitants

ne sont, en majeure partie, que des agriculteurs. Ce sont, pourrait-on dire, si ces mots ne s'offusquaient d'être assemblés, des villes non urbaines. Un Magyar, me parlant d'une d'entre elles, me disait très justement que, dans son pays, se trouvait réalisé l'idéal des partisans de la « cité-jardin ». Épars dans la plaine, sans qu'aucun accident de terrain vienne limiter leur expansion, ou les forcer de serrer leurs habitations les unes contre les autres, ces grands villages s'étendent sur des superficies considérables, presque chaque maison étant entourée d'un enclos; les rues, qui ne sont que la continuation des routes de la *puszta*, sont d'une largeur extraordinaire; les places sont immenses, propices à l'installation des marchés, aux grandes foires de bestiaux. Les maisons n'ont en général qu'un rez-de-chaussée; celles qui ont un étage sont le petit nombre; celles qui en ont deux, une rareté. Tout est en largeur, rien en hauteur, sinon les clochers, et les dômes orientaux des synagogues, qui dominent de très haut, et signalent de très loin, la ville aplatie à leurs pieds. A ce type répondent en très grande partie, Kecskemet, avec ses soixante mille habitants, Szeged, qui en a plus de cent mille, Szabadka, qui en compte près de quatre-vingt-dix mille, et beaucoup d'autres encore.

A l'entour des villes et villages, le sol est généralement beaucoup plus morcelé qu'ailleurs, parfois même, semble-t-il, jusqu'à l'excès. Des bandes de terre longues et étroites, consacrées à des productions variées, attestent l'existence d'une propriété paysanne, à côté des immenses cultures uniformes que les grands propriétaires étendent sur des centaines d'hectares d'un seul tenant. L'aspect de ces

cultures paysannes est, dans l'Alföld, très régulier et prospère; en maints endroits, elles se sont substituées à de médiocres pâturages qui couvraient le sol, il y a quelques années seulement. Beaucoup de ces cultures sont riches; la vigne notamment a élargi son aire dans cette région de l'Alföld, où cependant la rigueur des hivers lui cause de grands dommages; mais là, comme dans notre littoral languedocien, elle a permis d'utiliser des terres sablonneuses, à première vue absolument infécondes. Il est remarquable que, même dans les zones de petite culture, les machines agricoles paraissent largement employées. Presque partout, la semeuse mécanique est en usage. J'en ai vu fonctionner un grand nombre, et presque jamais je n'ai aperçu, au contraire, un paysan semant à la main. La charrue à vapeur, très en honneur sur les grands domaines, est aussi usitée sur les terres paysannes, grâce à l'existence d'associations qui louent la machine à leurs membres; et c'est fréquemment qu'on l'aperçoit en activité, creusant ses larges sillons, et rejetant, comme une proue de navire, deux vagues de glèbe, dont l'écume est une poussière grise...

Parfois encore, rompant la monotonie de l'horizon, c'est un moulin qui surgit, tendant ses ailes aux vents impétueux de la *puszta*, un moteur à vent dont la force va actionner un système d'irrigation ou une usine agricole...

La plaine située au delà de la Tisza ne diffère pas essentiellement d'aspect avec l'Alföld; on peut dire qu'en grande partie elle offre des caractéristiques semblables. Le lit même de la Tisza, n'apparaît le plus souvent que comme une fissure de la plaine,

accidentelle en quelque sorte, et dont les deux rives ne contrastent nullement. Et cependant, à mesure que l'on s'éloigne du lit de la rivière vers l'est et vers le nord, quelque chose change dans l'impression qu'on reçoit du paysage ambiant.

C'est toujours la plaine, mais la ligne d'horizon n'est plus toujours absolument régulière; quelques vallonnements la brisent. A l'est, on distingue, au loin, de hautes montagnes. On rencontre des bois, des forêts de chênes, de sapins, de charmes, quelques-unes fort belles, lorsqu'on approche de la Transylvanie. Les terres restent noires ou grises, infertiles par places, là où le natron épand ses taches; les cultures, grandes et petites, alternent toujours entre elles, mais laissent un peu plus de place aux landes. Les villages paraissent plus rares et, dans l'est, plus pauvres, couverts plus souvent en chaume ou en paille de maïs. Mais leur aspect ne se modifie pas en général. Il faut y pénétrer pour relever des particularités que nous indiquerons, quand nous décrirons la vie des paysans hongrois, mais qui n'apparaissent guère dans un coup d'œil à vol d'oiseau jeté sur le pays : ce sont, comme dans l'Alföld, des agglomérations souvent considérables, jetées au milieu de l'étendue quasi-uniforme, avec leurs vastes places, leurs grandes avenues, leurs maisons basses et entourées d'enclos, régulièrement alignées, leurs édifices publics dominant seuls le reste des constructions, et souvent fort beaux, très souvent aussi tout neufs. Les grands domaines sont plus nombreux, semble-t-il, domaines des magnats, domaines aussi parfois des villes, dont certaines, comme Debreczen, possèdent 100 000 hectares, domaines de l'État,

comme celui de Mezöhegyes, dont nous aurons à longuement parler plus loin. Les « villes de paysans », pour le tout ou en notable part, restent nombreuses, quelques-unes très peuplées, Nagy-Varad, Debreczen, Szallonta.

C'est au point de vue hydrographique que la seconde région contraste le plus avec la première. Celle-ci, allongée entre les deux vallées Nord-Sud du Danube et de la Tisza, n'est presque arrosée que par ces deux cours d'eau, et n'est traversée, au sud de Buda-Pesth, par aucune rivière autre que la médiocre Zagyva; ni le Danube sur sa rive gauche, ni la Tisza sur sa rive droite, n'y reçoivent d'affluent Au contraire, à l'est de la Tisza, les affluents de celle-ci sont nombreux et très ramifiés; c'est la Körös qui recueille les eaux de la Feher Körös, de la Fekete Körös, de la Sehes Körös, du Berettyo; c'est la Maros, une rivière très considérable, qui draine les eaux de la plus grande partie de la Transylvanie; c'est la Bega, le Temes et la Berzava; c'est, au nord, la Kraszna et le Szamos, pour ne parler que des principaux. Il en résulte que les possibilités de l'irrigation sont facilitées, mais aussi que les risques d'inondation se multiplient. Aussi, de grands travaux ont-ils été réalisés pour y parer. Partout, le long des faibles dépressions qui constituent les lits des rivières, lits sans vallées, mais simples fissures du sol, on voit courir d'interminables digues; de distance en distance, des matériaux sont disposés, prêts à être utilisés pour réparer ou renforcer le rempart qui viendrait à être miné, et des postes téléphoniques, reliés à des stations centrales, permettent de signaler le danger qui menace.

Une autre particularité du même ordre hydrographique, c'est l'abondance, dans cette région, des puits artésiens. On fait de ceux-ci grand usage dans toute la Hongrie, mais ils sont infiniment plus nombreux dans la région trans-tiszane, en particulier au sud de la Maros, que dans toutes les autres. Il n'est guère de village qui n'en possède un ou plusieurs, et ce grand nombre est d'autant plus intéressant à signaler que les premiers essais en ce genre ne datent que de 1866 et de 1878. Une statistique officielle hongroise[1] évalue à plus de 900 puits artésiens le nombre de ceux existant en Hongrie en 1898; mais ce nombre doit être très largement dépassé aujourd'hui, car le forage des puits artésiens s'est surtout, m'a-t-on dit, développé depuis dix ans. De fait, j'en ai vu plusieurs qui ne figurent pas sur la carte officielle publiée en 1903 par le ministère de l'Agriculture[2], et quelques-uns très importants, notamment ceux de Mezöheghyes. On m'a cité certaine « ville de paysans » qui en posséderait une soixantaine; j'en ai relevé deux dans des villages peu importants. Très fréquemment, le puits fournit non seulement de l'eau, mais du gaz, qui est employé pour l'éclairage, ou utilisé comme source d'énergie. Au nord de la Maros, les puits artésiens, nombreux encore, le sont un peu moins, mais le chiffre des « puits forés » devient beaucoup plus considérable : ils sont surtout en grand nombre dans la région de Debreczen, entre Tisza et Körös.

Par la plaine, errent toujours, comme dans l'Alföld,

1. Kálmán de Farkas : *Le service des ingénieurs sanitaires en Hongrie*. Brochure éditée par le Ministère de l'Agriculture (1903).
2. Annexée à la brochure de M. Kálmán de Farkas.

de vastes troupeaux de bêtes à cornes, de moutons, de porcs, ainsi que d'innombrables bandes d'oies, dont la blancheur s'oppose au noir plumage des corbeaux, ceux-ci en prodigieuse quantité. Les vols de corbeaux qui planent au-dessus des champs de la Brie sont insignifiants à côté de ceux que l'on rencontre au delà de la Tisza. Je me souviens qu'un soir, dans un village des bords de ce fleuve, au nord-est, je vis le ciel, d'un horizon à l'autre et dans presque toute son étendue, obscurci par les corps d'une armée de corbeaux qui faisait songer à ces armées de pigeons migrateurs, décrites par les explorateurs de la savane américaine. Ces oiseaux sont de deux espèces, les uns entièrement noirs, les autres noirs et blancs, que les Hongrois appellent les « corbeaux calvinistes ».

C'est aussi dans cette partie de la Hongrie qu'on se livre surtout à l'élevage du cheval, et rien n'est plus pittoresque que la rencontre d'une bande de cent ou deux cents chevaux, errant librement à travers la prairie, en galopant, poursuivis par les *csikos*, ces dignes rivaux des *gauchos* de la *Pampa*, le long fouet à manche très court au poing [1]. Rien, si ce n'est pourtant le défilé plus majestueux et plus imposant, au coucher du soleil, dans la poussière empourprée de

1. On m'a signalé à ce sujet une amusante erreur de Tissot, dans son *Voyage au pays des Tziganes*, erreur dont toute la Hongrie s'est réjouie, et s'égaie encore, à tel point qu'on ne peut prononcer le nom de l'auteur français, sans que sa méprise soit aussitôt mise sur le tapis. Notre compatriote aurait parlé des csikos brandissant la « gatya » à la poursuite de leurs troupeaux, — entendant par « gatya » le fouet à petit manche et longue lanière. Or le mot « gatya » désigne le pantalon juponné des paysans magyars... Légende ou vérité? je n'ai rien vérifié.

contraire qui évoquent des idées de fraîcheur et d'humidité aux yeux d'un enfant de la Saône ou de l'Yonne, les peupliers et les saules ; parfois des espaces assez vastes sont couverts de roseaux. Les grands domaines et les petites cultures alternent toujours ; celles-ci semblent assez nombreuses. Au bord des fleuves volent par bandes les oies sauvages et les outardes, ces magnifiques oiseaux qui semblent de jeunes casoars, et qu'on a appelés les autruches d'Europe.

L'orographie, elle aussi, loin de briller par son absence comme dans l'Alföld et une grande partie de la plaine orientale, est assez remarquable dans la région de l'ouest ; non que les grandes montagnes y abondent, mais sauf dans trois ou quatre comitats des bords du Danube supérieur, Moson, Györ, Sopron, Fejer, les collines sont nombreuses, dont beaucoup sont couvertes de vignobles. Ceux-ci s'étendent d'ailleurs aussi dans les sables de la petite plaine, surtout depuis quelques années, y trouvant sans doute un climat moins rude que plus à l'est, où cependant ils se propagent aussi. Toute la rive septentrionale du Balaton est entourée de montagnes ou de hautes collines volcaniques, à la ligne pittoresque, mais peu boisées, tandis que les rives méridionales sont basses et assez verdoyantes.

A la faune des autres parties de la Hongrie s'ajoute, comme un élément, important ailleurs déjà, mais particulièrement appréciable ici, la faune aquatique ; et la pêche des poissons lacustres et fluviaux, pêche qui, sur le Balaton, se fait même l'hiver, en brisant la glace, occupe en toute saison d'assez nombreux travailleurs et fournit les villes bourgeoises de ster-

lets, d'esturgeons, de *fogashs*, de silures, d'ombres, d'aloses, de saumons, de lamproies, de sandres, sans parler des représentants des espèces plus communes chez nous. On ne compte pas moins de cinq espèces d'esturgeons, et l'on pêche dans les cours d'eau des silures atteignant jusqu'à cent kilogrammes. Les établissements de pisciculture sont nombreux, ainsi que les associations de pêche.

En somme, pour partie analogue à l'Alföld par ses plaines à maïs, à betteraves et à fourrages, par ses terres noires, continuatrices du fertile Marchfeld autrichien, la Hongrie occidentale est, pour le reste, tantôt région fluviale et lacustre, tantôt région de collines et de vignobles. En maints endroits, la nature ne s'y accuse pas avec des caractères bien tranchés, et n'affirme pas son originalité aux yeux du voyageur français, qui pourrait s'imaginer qu'il traverse certaines parties de la Bourgogne, par exemple.

Au point de vue de la géographie humaine, il n'en est toutefois pas de même. Sans doute dans cet Occident de la Hongrie, les villages ont aussi des caractères moins originaux que par delà le Danube et la Tisza. Leur apparence est plus quelconque; cependant elle continue, en général, à offrir les mêmes traits que nous avons déjà signalés : régularité dans la disposition des habitations et des artères, ampleur, largeur des avenues, propreté, ordre de tout l'ensemble, étendue considérable de la superficie occupée par rapport à la population; population souvent considérable elle-même, sans qu'il y ait de différence bien sensible — sauf la grandeur — entre les villages et les « villes de paysans ». Le type de celles-ci est

sans charme; l'apparence du pays nullement sauvage, mais encore rustique.

Cette partie de la Hongrie est cependant peuplée et industrielle. Les fabriques y sont nombreuses : moulins comme à Kassa, forges comme dans la vallée de Gölnicz, à Krompach ou plutôt Korompa, où s'alignent des files de hautes maisons ouvrières comme dans nos cités industrielles, fabriques d'émail, de papier, briqueteries, usines de ciment armé, etc., comme dans la région de Popràd ou celle de Roszahegy, pour ne parler que des contrées que j'ai visitées. Les mines sont nombreuses, mines de fer, de cuivre, d'argent, et souvent, sur le flanc des montagnes, la présence des minerais, de ceux de fer surtout, se décèle par la coloration des roches et des éboulis.

La vigne, qui s'étend dans les pentes sablonneuses du centre et de l'est, qui couvre les pentes douces des collines dans l'ouest, est aussi une des cultures essentielles de la zone septentrionale. On la retrouve aux deux extrémités de cette région, à l'est sur les montagnes de Tokaj, et généralement dans les comitats de Bereg, Szatmàr, Zemplén, à l'ouest dans celui de Poszony et les comitats environnants. Il est inutile d'insister sur la gloire vinicole de la petite cité de Tokaj, gracieusement adossée aux coteaux abrupts et profondément ravinés qu'escaladent les nobles ceps du plus fameux cru hongrois, et de célébrer le bouquet spécial que ses produits extraient du sol volcanique. Mais il faut remarquer que le Tokaj ne constitue qu'une région très limitée, et que, si son vin est illustre, il ne contribue que pour une faible part à grossir le chiffre de 6 à 8 millions

d'hectolitres que la Hongrie produit annuellement. Au contraire, dans la partie occidentale de la Hongrie du nord, région dont Poszony est le centre économique, la production de vins moins précieux, mais beaucoup plus abondants, devient l'objet d'une industrie et d'un commerce très importants. Les superficies couvertes par les vignobles sont ici considérables, malgré les ravages du phylloxéra, qui ne sont pas ici, comme en France, un souvenir pénible, mais une pénible réalité, partout visible et tangible, malgré les efforts souvent heureux des viticulteurs slovaques et magyars.

De toutes les régions de la Hongrie, telle que nous l'avons délimitée pour les besoins de cette étude, la région septentrionale est peut-être la moins magyare. Seules, la Croatie et la Transylvanie, dont nous ne nous occuperons pas, renferment dans l'ensemble de la monarchie de saint Etienne, des populations non magyares aussi nombreuses et aussi compactes : ce sont ici des Slovaques, et leur domaine s'étend sur toute la Hongrie du nord.

La partie la plus pittoresque de cette région, et non la moins intéressante, même pour l'économiste, est la Tátra, avec les petites villes industrielles de ses plateaux, avec ses vastes et admirables forêts de sapins, où se perdent de délicieuses et aristocratiques stations d'été, Tátra-Furèd, Tátra-Lomnicz, Csorba, et d'autres encore; avec ses pentes boisées où bondissent les chevreuils et les daims, où s'envolent les coqs de bruyère; avec ses hautes cimes rocheuses [1];

1. Assurément les sommets de la Tátra, dépourvus de glaciers, et même de neiges éternelles (je n'y ai pas distingué le moindre champ de neige, sur le versant méridional du moins), paraîtront

avec ses lacs charmants, étalant leurs miroirs sombres et limpides à de hautes altitudes, comme ce Csorba-To[1] qui, ceinturé de sapins verts et de larix jaunis à l'automne, semble un diamant noir serti d'émeraudes et de topazes, à l'heure surtout où le vif reflet de la lune qui monte le fait scintiller d'un rayon semblable à celui qui brille dans les yeux des Magyares, — comtesses ou paysannes.

peu dignes d'intérêt aux alpinistes amoureux des Meije et des Cervin; mais l'artiste aimera l'aspect à la fois hardi et majestueux que la chaîne offre dans sa relative médiocrité, et l'harmonie plus qu'aimable de l'ensemble.

1. A 1 350 mètres d'altitude : c'est le plus grand des lacs hongrois de la Tátra, mais assez exigu encore.

CHAPITRE II

LES VOIES DE COMMUNICATION

A l'esquisse des conditions générales de la production agricole en Hongrie se rattache l'étude des voies de communication, dont le développement intéresse si hautement, en tout pays, le monde des cultivateurs.

La Hongrie semble prédestinée par la nature à posséder un magnifique réseau circulatoire. Son immense plaine centrale n'offre à l'ingénieur aucun de ces obstacles qui naissent, en d'autres pays, de l'existence d'une orographie tourmentée : l'établissement des routes, des canaux et des chemins de fer paraît, à première vue, pouvoir s'y faire avec le minimum de dépenses et de difficultés. Et, d'autre part, l'admirable artère du Danube constitue, d'une extrémité à l'autre du royaume, « un chemin qui marche » de premier ordre, d'autant plus heureusement fourni par la nature que, par sa ligne en Z, elle joint à la fois l'est à l'ouest et le nord au sud. Ajoutez les nombreux affluents du grand fleuve

Qui reçoit soixante rivières
Et qui les dévore en fuyant[1],

— soixante rivières, dont un bon nombre sont hongroises, par tout ou partie de leur cours.

Malheureusement, ces avantages géographiques sont, dans une certaine mesure, diminués par les conséquences fâcheuses de certains autres faits naturels ou historiques.

C'est ainsi tout d'abord que, si la plaine hongroise se prête merveilleusement, par l'absence complète des accidents du terrain, à l'établissement de voies routières ou ferrées, en revanche une difficulté surgit de la pénurie des matériaux d'empierrement ou de boisage. Les pierres sont rares; il n'y a guère de carrières. Les bois sont rares aussi, malgré les plantations d'arbres poursuivies dans la dernière partie du XIX[e] siècle et le début du XX[e].

Les routes hongroises ne sont ni très nombreuses, ni excellentes, assurément très inférieures aux nôtres à tous égards, si elles peuvent supporter la comparaison avec celles d'autres États européens. Celles d'entre elles qui appartiennent à l'État sont généralement larges et spacieuses, rectilignes, bordées de deux rangées d'acacias; mais leur entretien n'est pas fort soigné. Elles sont couvertes d'une épaisse couche de poussière, que chaque pluie doit transformer en non moins épaisse couche de boue. Sur moins de 10 000 kilomètres de routes d'État, en 1904 (exactement 9 592), on en comptait à peine la moitié avec support en pierre (4 676 km.). Le reste

1. Hugo, *Orientales*.

n'en comportait pas (4 707 km.); les routes « couvertes » occupaient 208 kilomètres[1]. Ces chiffres apparaîtront faibles si l'on se rappelle que, il y a un siècle, vers la fin du premier Empire, la France possédait déjà plus de 28 000 kilomètres de routes nationales et qu'à la fin du XIXe siècle, elle en avait 40 000, sur un territoire qui n'est que des 2/5 plus étendu, à peine, que le territoire hongrois.

La *Statistique générale hongroise* énumère, à côté des routes d'État, deux autres catégories, les routes dites « municipales » et les routes « publiques communales ». Les premières ont une longueur de 29 240 kilomètres, et 24 840 si l'on exclut la Croatie-Slavonie[2]; les secondes, de 19 451 kilomètres, et de 14 458 seulement si l'on exclut la Croatie-Slavonie[3].

Nous sommes loin des 30 000 kilomètres de notre réseau départemental, des 90 000 kilomètres de nos chemins de grande communication, de nos 90 000 kilomètres de chemins d'intérêt commun (sans parler de 360 000 kilomètres de chemins vicinaux).

On compte en Hongrie (1904) 17 kil. 9 de routes publiques achevées par 100 kilomètres carrés, et 29 kilomètres par 10 000 habitants. Il y a évidemment beaucoup de progrès à faire de ce côté, tant pour le développement du réseau que pour l'amélioration des

1. Ces chiffres concernent le royaume entier. Si l'on exclut la Croatie-Slavonie, on trouve les chiffres suivants : longueur totale des routes d'État : 8 425 kilomètres; avec support en pierres : 4 102 kilomètres; sans support en pierres : 4 120 kilomètres; couvertes : 203 kilomètres.

2. Construction achevée en 1905. Si l'on ajoute les routes en voie d'exécution ou en projet, on obtient un chiffre plus fort.

3. Même observation. Ajoutons 77 889 000 kilomètres de « routes communales de traverse », dans la Hongrie propre.

cipe posé alors, et qui inspira les lois ultérieures, fut le suivant : les frais de la défense contre les inondations incomberont aux intéressés, les dépenses effectuées dans l'intérêt de la navigation seront à la charge du fisc. De nombreuses sociétés de régularisation et d'endiguement ont été créées depuis, mais la plupart ont eu plutôt en vue cette dernière opération, extrêmement intéressante au point de vue agricole, mais dont nous n'avons pas à nous occuper en ce moment. On en comptait, en 1903, vingt-cinq sur le Danube et ses affluents, quarante et une sur la Tisza et les siens.

Le gouvernement, de son côté, a poursuivi la régularisation du Danube avec plus d'activité, à partir de 1870. On a corrigé plusieurs sections du fleuve, notamment au nord immédiat de Buda-Pesth, et dans la section qui va de Deveny (entrée du fleuve en Hongrie) jusqu'en aval de Komarom. On s'est occupé également des rectifications qui s'imposaient entre Bude et Fajsy, puis entre Fajsy et O'Moldova, notamment dans la grande courbe de Baja, où l'on a travaillé douze ans. De Deveny à Baja, on a, grâce à des coupures, supprimé toutes les courbes où se formaient, l'hiver, les banquises, qui rendaient le fleuve dangereux, en empêchant le charriage des glaces. On a, de plus, commencé les travaux nécessaires à l'installation de dix-neuf ports et refuges.

Dans le Bas-Danube, des travaux importants ont été repris dans la section rocheuse située en aval d'Orsova, qui porte le nom de Portes de Fer, et où la navigation était entravée par de nombreux rapides, ainsi que par la pointe de Greben, qui resserrait le Danube en un étroit défilé. L'arrangement dont le

plan définitif fut dressé en 1884, fut achevé en 1898. L'ensemble des travaux coûta près de 40 millions de francs. Des chenaux ont été créés dans les rapides et les hauts fonds rocheux. Quant aux Portes de Fer proprement dites, qui sont situées au delà de la frontière, on y établit un canal de 2 200 mètres, le gouvernement hongrois ayant été chargé de leur régularisation à la suite du traité de Berlin (13 juillet 1878), et d'un accord ultérieur avec l'Autriche[1].

De nombreux travaux de régularisation du lit (coupures, approfondissements, etc.) ont été accomplis aussi sur les principaux affluents du Danube, la Vàg, la Dravà, la Sava, le Temes, la Béga, dont le lit canalisé a été, mais insuffisamment amélioré[2], sur la Tisza et ses principaux affluents. Des centaines de coupures ont été effectuées sur ces différentes rivières; une quarantaine sur la seule Maros.

Mais si l'on a, dans une large mesure, travaillé à rendre plus praticable le cours des fleuves et rivières de Hongrie, le nombre des canaux proprement dits n'est pas très considérable. Les plus importants sont le canal François (Ferencz-csatorna), le canal Béga et le canal Vaskapu, aux Portes de Fer.

En tenant compte des différents éléments qui les composent, la longueur des voies navigables est évaluée à près de 5 000 kilomètres, ainsi répartis :

1. Le gouvernement hongrois, pour se couvrir de ses dépenses, a obtenu le droit de percevoir des taxes de péage jusqu'à concurrence de la somme dépensée.

2. Sur la moitié du parcours, le tirant est trop faible pour les bateaux à charge complète.

Circulation des bateaux avec cargaison.	Circulation des bateaux sans cargaison.	Circulation des radeaux avec cargaison.	Circulation des radeaux sans cargaison.	Poids des marchandises en quintaux métriques.	Droits perçus en couronnes.
Descente.					
663	1 023	124	715	1 463 303	165 934
Remonte.					
528	857	293	188	1 819 103	348 153
Dans les deux sens.					
1 191	1 880	417	903	3 282 406	514 087

Ce canal[1], qui joint la section Nord-Sud du Danube à la Tisza, parallèlement à la section Ouest-Est du Danube, et qui a pour but de raccourcir de 225 kilomètres le trajet effectué au moyen de celle-ci, a été commencé au XVIIIe siècle. Partant du Danube à Bezdàn et aboutissant dans la Tisza, à Tisza-Földvar, il fut terminé en 1801. Il comporte cinq biefs, et la navigation s'y fait à l'aide de six écluses à sas. La longueur est de 118 kilomètres. Le fond a une largeur de 11 m. 50 et la profondeur est de 1 m. 70.

A partir de 1842, le canal fut exploité par l'État; mais, comme trop souvent il manquait d'eau lorsque le Danube était bas, il fallut le transformer. Les lois XXXIV de 1870 et XVII de 1873 décrétèrent qu'il serait remis de nouveau pour soixante-quinze ans à une société anonyme, qui s'engageait à lui faire les améliorations nécessaires, notamment à construire de Beya à Bezdan un canal d'alimentation et de navigation, ainsi qu'un canal d'irrigation et de navi-

1. Voir *les Travaux de régularisation et d'endiguement en Hongrie*, par Edouard de Kolossvary. Édition du Ministère de l'Agriculture, Buda-Pesth, 1903.

gation, partant du premier bief du canal Ferencz pour aboutir au Danube en aval d'Ujvidek (dans la section Ouest-Est). Les travaux furent achevés en 1875. Mais, à la suite d'une coupure pratiquée sur la Tisza, le canal vint se terminer dans un faux bras de cette rivière, et il a fallu, de 1896 à 1899, en déplacer l'embouchure de Tisza-Földvar à O'Becse, un peu plus à l'est.

Le nouveau canal de Sztapár à Ujvidek a quatre biefs, et le canal d'alimentation de Baja à Bezdàn, un seul. Leur longueur est, ensemble, de 115 kilomètres; la largeur du fond de 11 m. 50 et la profondeur de 1 m. 90.

« Le canal n'a pas répondu aux espérances qu'on y attachait, car la diminution de parcours qu'il procure est trop peu importante pour offrir un attrait bien considérable à la batellerie hongroise, habituée au régime de la navigation libre[1]. »

Enfin, sur l'autre grand canal hongrois, le canal Béga, qui met en communication la Tisza avec la région de Temesvar en utilisant la rivière Béga, le mouvement s'exprime par les chiffres suivants, empruntés, comme les précédents, à l'*Annuaire Statistique général hongrois* (pour 1904) :

Mouvement sur le canal (en quintaux métriques).

CHARGEMENT		DÉCHARGEMENT	
froment ou farine.	autres marchandises.	froment ou farine.	autres marchandises.
1 450 513	183 704	466 356	217 618

1. *Loc. cit.*

Le seul énoncé de ces chiffres montre l'importance de cette voie d'eau pour l'agriculture, et spécialement pour le transport des céréales qui, par le canal, sont voiturées à la Tisza, et de là au Danube, la grande artère hongroise, soit pour les échanges intérieurs soit pour les échanges internationaux. Les chiffres cités relatifs aux céréales apparaîtront cependant assez faibles, si on les rapproche de ceux qui expriment, pour la Hongrie, l'exportation ou l'importation des céréales, et qui atteignent 4 et 20 millions d quintaux métriques.

D'une façon générale donc, si les fleuves et rivière navigables jouent un grand rôle dans l'économi nationale de la Hongrie, il ne semble pas que le canaux en jouent un semblable. Richement dotée e voies navigables naturelles, la Hongrie s'est plutô attachée à les perfectionner qu'à y ajouter des voie d'eau artificielles.

En ce qui concerne le troisième grand élément d tout réseau circulatoire moderne, les chemins de fer la Hongrie a très notablement accru leur importanc dans la dernière partie du XIXe siècle. C'est en 184 que les chemins de fer ont fait leur apparition dan le pays : 35 kilomètres étaient exploités à la fin d cette année. Voici quelles ont été, depuis, les princ pales étapes :

En 1850...	222	kilomètres.	En 1890...	11 216	kilomètre
— 1860...	1 616	—	— 1900...	17 101	—
— 1870...	3 477	—	— 1904...	17 817[1]	—
— 1880...	7 078	—			

1. Dont 15 963 pour la Hongrie proprement dite et 1880 pour Croatie-Slavonie.

Jusqu'en 1868, il n'y eut que des lignes à une voie. On construisit alors 34 kilomètres de lignes à double voie ; puis, chaque année, une partie des constructions nouvelles, de façon à élever le pourcentage des voies doubles par rapport aux voies uniques, de 1,29 en 1868 à 6,40 en 1889. Mais ce pourcentage a baissé depuis, et, en 1904, on ne comptait que 5,56 p. 100 des voies hongroises qui soient doubles, soit moins de 1 000 kilomètres. C'est assurément peu. En revanche le chiffre de 17 817 kilomètres de lignes (doubles ou simples) est un assez beau total pour un pays qui équivaut comme superficie aux trois cinquièmes du nôtre, et qui est entré tardivement dans la voie du progrès économique. Ajoutons que les lignes hongroises, remarquablement rectilignes [1], ne comportent guère, sur une grande partie du réseau, de détours inutiles et de trajets perdus.

Ce sont des compagnies privées qui ont construit et exploité les premiers chemins de fer hongrois. Mais, dès 1851, l'État commençait à son tour à se constituer un réseau. Puis, à partir de 1881, il se mit à exploiter des chemins de fer privés, de telle sorte qu'à ce moment les 7 203 kilomètres de chemins de fer construits se décomposaient ainsi : 1° chemins de fer de l'État : 2 623 kilomètres ; 2° chemins de fer privés exploités par l'État : 221 kilomètres ; 3° chemins de fer privés, exploités par les compagnies privées : 4 358 kilomètres. Depuis cette époque, les trois types d'exploitation se sont ainsi comportés :

1. En maints endroits, la voie se continue en ligne droite sur des longueurs très grandes. Dans les gares, on entend et on voit venir les trains plusieurs minutes d'avance.

	1re catégorie.	2e catégorie.	3e catégorie.
	—	—	—
1886	4 211	433	4 710
1891	7 369	2 415	2 180
1896	7 536	4 658	2 685
1900	7 662	6 490	2 955
1904	7 668	7 131	3 004

On voit que, dès 1886, l'étendue du réseau d'État équivaut presque à celle des réseaux des compagnies, et que, bientôt, elle la dépasse notablement, une grande partie de ces réseaux (qui avaient atteint en 1876 leur maximum : 5 633 km.) ayant passé dans celui exploité par l'État, ou celui appartenant à l'État. Puis, tandis que ces deux derniers continuaient de s'accroître rapidement, celui des compagnies, tombé à 2 180 kilomètres seulement en 1891, se relevait jusqu'à 3 000. A l'heure qu'il est, l'État exploite la très grande majorité des lignes hongroises, soit près de 15 000 sur un total de 18 000 à peine [1].

Au point de vue technique, la statistique hongroise classe ainsi les voies ferrées : lignes de première qualité (*sic*), 8 087 kilomètres ; de seconde qualité, 9 094 ; à voie étroite, 642 ; soit des pourcentages respectifs de 45,4, de 51,0 et de 3,6. Il faut remarquer que la seconde et la troisième catégories sont en accroissement relatif constant par rapport à la première. Celle-ci, dont la part a sans cesse décru, depuis quatorze ans, avait en 1891 un pourcentage de 64,7 p. 100.

Le nombre des stations dépasse 2 100, sans compter 1 130 arrêts.

Les frais d'entretien et d'amélioration de la voie s'élèvent annuellement à plus de 21 millions de couronnes,

1. Chiffres de 1904. — Y compris les lignes des compagnies hongroises sur territoire étranger, peu étendues d'ailleurs.

dont 17 à 18 millions pour les chemins de fer d'État. Les capitaux affectés aux frais de premier établissement et de renouvellement montaient, à la fin de 1904, à 3 474 575 000 couronnes, dont 2 327 874 000 pour les chemins de fer d'État. Les dépenses pour le développement de ceux-ci se sont notablement accrues dans la période la plus récente, puisque, dix ans auparavant, en 1894, le capital engagé ne montait encore, en ce qui les concerne, qu'à 1 775 751 000 couronnes.

Le mouvement des marchandises s'évalue ainsi en 1904 :

		CHARGEMENTS TRANSPORTÉS	
	Longueur moyenne annuelle exploitée (en kilomètres).	En général (par 1 000 tonnes).	Moyenne par kilomètre exploité (en tonnes).
Chemins de fer d'État...	7 879 7	30 956	3 929
Chemins de fer exploités par l'État............	7 350 8	10 360	1 320
Chemins de fer exploités par les Compagnies...	3 032 1	11 368	3 749
Totaux...........	18 262 6	52 684	2 885

Le nombre total des tonnes kilométriques s'est élevé à 5 669 405 000 tonnes, dont 4 409 038 pour les chemins de fer d'État, 313 713 000 pour ceux exploités par l'État, et 866 454 000 pour ceux qu'exploitent les compagnies. Quant aux recettes totales de l'exploitation, elles ont atteint plus de 309 millions de couronnes, dont 225 pour la première catégorie, 35 pour la seconde, 48 pour la troisième, ce qui représente 16 995 couronnes de recette kilométrique pour l'ensemble, et respectivement 28 041, 4 930 et 15 951 pour les trois catégories[1].

1. Je n'insiste pas sur le transport des voyageurs, qui ne nous intéresse pas ici directement. Je me borne à signaler l'intéressant

Danube (de Dévény à Orsova)............	1 076,31
Tisza (de Tiszaujlàk au Danube)..........	969,49
Dràva (de Légrád au Danube)............	248,82
Száva (de Szizek au Danube).............	663,50
Maros (de Marosujvar à la Tisza)..........	367,92
Bodrog (de Saros patak à la Tisza)........	30,34
Körös (de Békés à la Tisza)..............	219,23
Kulpa (de Karolyvaros à la Szàva)........	135,79
Vàg....................................	317,52
Szamos (de Szatmár à la Tisza)...........	98,61
Nyitra (de Naszvad au Danube)	15,12
Garam	146,64
Sió......................................	155,51
Bosut (de Lyerbau à l'embouchure).......	49,00
Temes (de Pancsova —).......	3,00
Lac Balaton (longueur totale).............	121,00
Canal Ferencz —	238,20
Béga (de Temevar à la Tisza).............	115,00
	4 971,00 [1]

Le service est effectué, sur ces rivières et ces lacs, par 137 bateaux à vapeur, dont 65 à hélices, représentant un tonnage de 12 511 tonnes, et possédant une force de 30 553 chevaux. Ils appartiennent à 40 sociétés et propriétaires divers. La principale de ces sociétés est la « Société anonyme hongroise de navigation fluviale et maritime », à qui appartiennent 29 bateaux de 4 434 tonnes au total, avec une force de près de 13 000 chevaux.

Le nombre des voyageurs transportés atteint près de 2 millions, et celui des voyageurs-kilomètres (c'est-à-dire des voyageurs multipliés par le nombre de kilomètres qu'a parcourus chacun d'eux) 71 614 000.

1. Indiquons, comme terme de comparaison, que le réseau navigable de l'Allemagne, — très remarquable, et pour un pays des 2/5 plus vaste que la Hongrie, — atteint 14 000 kilomètres; celui de la France, 16 700. (Colson, *Cours d'Économie politique*, VI, p. 67 et 70.)

Quant au mouvement des marchandises, il se porte à plus de 4 millions de tonnes effectuant des parcours variables, et à 1 383 798 000 tonnes kilométriques. Les bacs du royaume transportent annuellement plus de 5 700 000 voyageurs et près de 180 000 voitures, sans parler de nombreuses têtes de bétail, et d'une quantité de marchandises.

Sur le canal Vaskapu (Portes de Fer), qui conduit à la frontière roumaine, il a circulé en 1904, 796 bateaux remorqués à la remonte (dont 136 non chargés) avec une cargaison totale de 2 873 192 quintaux métriques, et 776 à la descente (dont 507 non chargés) avec une cargaison de 811 633 quintaux, soit, dans les deux sens, 1 572 bateaux (dont 643 non chargés) et 2 684 825 quintaux. Il faut remarquer que la part des produits agricoles est très considérable à la remonte. Sur un total de 2 873 292 quintaux, on comptait en effet :

Froment	1 396 039	quintaux.
Maïs	332 430	—
Millet et colza	88 055	—
Orge	288 786	—

soit beaucoup plus des deux tiers des matières transportées, consistant en produits agricoles. Au contraire, à la descente, les produits agricoles ne tiennent qu'une place secondaire dans le trafic (27 819 quintaux de froment et 25 071 de sucre sur 811 633 quintaux au total).

Sur le grand canal Ferencz-Joszef, le mouvement de la « Société anonyme de remorquage » s'exprime en résumé par les chiffres suivants (1904) :

Slovaques, les Slovènes, les Croates, les Serbes, les Ruthènes et les Roumains.

Il est difficile de savoir exactement par quelle fraction chacune de ces nationalités est représentée dans la population totale du royaume; non pas que les statistiques soient muettes sur ce point : loin de là. Mais beaucoup de personnes se refusent à leur accorder confiance. Les représentants des « nationalités » prétendent que les statisticiens magyars grossissent volontiers le chiffre de leurs congénères, et affaiblissent celui des autres groupes ethniques. C'est là aussi un thème sur lequel reviennent avec complaisance les Antrichiens. Je me souviens de la conviction avec laquelle un très grand industriel des environs de Vienne, fort au courant des questions sociales hongroises, me disait : « Les Magyars prétendent qu'ils sont neuf ou dix millions; en réalité, ils ne sont que cinq... » Et ils insistent sur ce fait que, parmi les Magyars du Sud, il y a de nombreuses populations allemandes, que leur loyalisme envers la couronne fait parfois considérer comme magyares, alors qu'elles ne le sont nullement.

Il est bien possible qu'en Hongrie comme ailleurs, les gouvernements inclinent quelque peu les statistiques à parler dans leur sens ; cependant, à voir les cartes de nationalités dressées en Hongrie, et qui font, territorialement, la part si belle aux populations non magyares, on est tenté de faire un assez large crédit aux computations officielles.

Voici quelle était, d'après le très utile *Annuaire statistique hongrois*[1], la répartition de la population

1. *Annuaire de 1905*, édité en 1907.

du royaume, d'après la langue maternelle, en l'année 1900.

Hongrie proprement dite.	POPULATION CIVILE	
	Nombre absolu.	P. 100.
Magyars	8 588 834	51,4
Allemands	1 980 423	11,8
Slovaques	1 991 402	11,9
Roumains	2 748 726	16,7
Ruthènes	423 159	2,5
Croates	188 552	1,1
Serbes	434 641	2,6
Autres	329 827	2,0
Total	16 721 574	100,0

Croatie-Slavonie.	POPULATION CIVILE	
	Nombre absolu.	P. 100.
Magyars	90 180	3,8
Allemands	134 000	5,6
Slovaques	17 342	0,7
Roumains	539	0,0
Ruthènes	4 666	0,2
Croates	1 482 353	61,6
Serbes	607 381	25,4
Autres	64 305	2,7
Total	2 400 766	100,0

Royaume de Hongrie.	POPULATION MILITAIRE	
	Nombre absolu.	P. 100.
Magyars	63 287	47,9
Allemands	20 758	15,7
Slovaques	10 897	8,2
Roumains	14 214	10,8
Ruthènes	1 622	1,2
Croates	11 199	8,5
Serbes	6 623	5,0
Autres	3 619	2,7
Total	132 219	100,0

Les tableaux qui précèdent montrent combien

de ce dernier cours d'eau vers le nord jusqu'à son grand coude et un peu au delà vers le nord-est. A l'ouest du Danube, ils prédominent largement, non sans mélange d'Allemands, sur la frontière autrichienne, de Slovènes et de Croates dans l'angle sud-ouest, ainsi que de Slovaques et encore d'Allemands entre Buda-Pesth et le Balaton[1].

Les Roumains tiennent une place très grande sur la carte du royaume de Hongrie, la plus considérable après celle des Magyars. Ils s'avancent à l'ouest de la Transylvanie, leur domaine, jusqu'au milieu des comitats de Temes et d'Arad, au nord jusqu'à la vallée supérieure de la Tisza. En revanche, leur territoire transylvain compte d'assez nombreuses populations magyares et allemandes, et cela surtout sur la frontière de la Roumanie indépendante, où un bloc compact de Magyars, les Szeklers, forme l'avant-garde des enfants d'Arpàd à l'Orient, étayé d'un autre bloc, allemand, les « Saxons » de Transylvanie, qu'il ne faut pas confondre avec les « Souabes » du Banat. C'est dans la vallée moyenne de la Maros que l'élément roumain est le plus pur.

Les Slovaques détiennent le nord, où ils sont mélangés d'Allemands, de Magyars et de Ruthènes, et le nord-ouest où ils dominent presque complètement. Si l'on tire une ligne droite de Poszony à Losoncz et de Losoncz à la Tátra, on peut dire que

1. Si l'on compare une carte ethnographique et une carte orographique de la Hongrie, on est frappé de la superposition à peu près absolue qu'on peut réaliser entre la région des plaines dans la seconde et la région magyare dans la première. Là où commence la colline, l'élément magyar se mélange; dans la montagne, il disparaît.

tout le coin de la Hongrie ainsi délimité est slovaque, sauf quelques groupes allemands.

Les trois populations que nous venons de nommer sont ainsi cantonnées chacune, non sans beaucoup de pénétrations réciproques, sur trois territoires assez facilement discernés, sinon délimités. Les Allemands, au contraire, presque aussi nombreux que les Slovaques, sont extrêmement dispersés. On en trouve presque partout; mais nulle part, sauf aux deux extrémités du pays, sur la frontière autrichienne et en Transylvanie, — ainsi que, mais plus mélangés, le long du Bas-Danube, — ils ne se présentent en groupe compact. Les Souabes du Bas-Danube, originaires de l'Allemagne du Sud, et établis depuis longtemps en Hongrie, sont considérés comme particulièrement loyalistes envers la couronne de saint Étienne. Ils votent comme les Magyars, et parlent souvent magyar. Leur centre est Temesvar. Chose peu connue, et qui m'a été affirmée par des Hongrois, certains de ces « Souabes » sont d'origine française : ce sont des descendants d'Alsaciens et de Lorrains, venus s'installer en Hongrie au XVIIIe siècle [1]. Quelques-uns de leurs villages, voisins de Temesvar, portent encore aujourd'hui des noms français. On m'en a cité trois : Charleville, Seultour et Saint-Hubert. Particularité plus curieuse encore, un de mes amis magyars, qui a vécu plusieurs années en Amérique, a retrouvé au Canada des émigrés venant d'un de ces villages français, du comitat de Torontal, parlant l'*allemand* et gardant intact, paraît-il, leur patriotisme *hongrois* :

1. Certains vieux paysans parleraient encore, non seulement alsacien, mais français.

bizarre fortune que celle de ces fils de Français, revenus, par un si long détour, à une terre jadis française, elle aussi, et y apportant le langage germanique dont notre politique, trop généreuse peut-être, s'était abstenue de déshabituer leurs pères.... Il serait intéressant de savoir si, au contact de nos Canadiens français, quelque chose de l'atavisme national ne se réveillera pas chez ces Alsaciens magyarisés[1].

Les Ruthènes se cantonnent dans deux ou trois comitats montagnards du nord-est, sur la frontière galicienne, entre les Karpathes et la haute vallée de la Tisza.

Les Serbes forment un petit groupe compact sur un étroit territoire dans l'angle formé par la Tisza (rive droite) à son embouchure, et le Danube (rive gauche). Un assez grand nombre d'autres Serbes vivent, mélangés avec les Allemands et les Magyars, dans l'angle opposé formé par le coude du Danube, lorsqu'il a reçu la Dráva, ainsi que le long de la Tisza inférieure (rive gauche), et sur la frontière serbe, de Zimony[2] aux Portes de Fer.

Parmi les populations comprises sous la rubrique « Autres », il faut comprendre les Slovènes, dont il existe un groupement sur la frontière sud-ouest, voisin des Croates, et peut-être aussi les Zigàny, cette incorrigible population nomade, pépinière de musi-

1. Puisque le sujet m'y amène, je ne puis m'empêcher ici de noter avec quel plaisir ému j'ai retrouvé, chez un professeur d'une école d'agriculture de la campagne hongroise, chez un descendant de Lorrains, au type énergiquement français, des souvenirs déjà séculaires de l'ancienne patrie, pieusement et fièrement conservés de génération en génération.

2. Le Semlin des Allemands.

ciens pour tous les orchestres d'Europe et d'Amérique, et dont les Hongrois sont à la fois assez fiers[1] et assez embarrassés : leur éducation sociale reste un des grands problèmes du pays, d'autant plus qu'on évalue leur nombre à 200 000 environ.

Les Juifs ne figurent pas dans le tableau que j'ai cité plus haut, pour cette raison que la classification de celui-ci repose sur une donnée linguistique, et non pas ethnologique. Mais un autre tableau, celui qui concerne la division de la population d'après les cultes, nous révèlent l'existence de 826 000 Israélites dans la Hongrie propre, en 1900, sans parler de 20 000 autres en Croatie. Comme la plupart de ces Israélites habitent les grandes villes, et surtout Buda-Pesth, il y a de ce chef, si l'on recherche le chiffre de la population magyare de race et non pas seulement de langue maternelle, une forte défalcation à faire subir au total, déjà exagéré, de 8 500 000 à 9 000 000 de Magyars. Dans un seul quartier de Buda-Pesth habitent, prétendent les Magyars de cette ville, plus de 200 000 Juifs. Ajoutons d'ailleurs que si, en Hongrie comme ailleurs, les Juifs préfèrent la ville à la campagne, on en trouve cependant beaucoup dans les bourgades. Un magnat du nord-est me disait qu'il n'y avait guère de village dans la région où l'on n'en compte quelques familles, et qu'il existe même des villages entièrement israélites. Un grand nombre de ces Juifs paysans sont d'ailleurs des

1. « Avez-vous entendu les Zigàny? Aimez-vous la musique hongroise? » est une question qui revient sans cesse. Mais en même temps, les Hongrois déplorent la quasi impossibitité d'assagir et de civiliser les Zigàny. J'ai pourtant aperçu quelques hameaux de Zigàny devenus sédentaires, et, semblait-il, en voie de se transformer en agriculteurs et artisans.

Hongrois de date récente, immigrés de Russie ou d'Orient; et la question de l'immigration juive est de celles qui passionnent le plus vivement l'opinion publique dans les milieux magyars.

Entre toutes ces races qui se partagent la possession du territoire hongrois, il y a des divergences très sensibles et faciles à observer, au point de vue de l'aspect physique, du costume, du genre de vie, des aptitudes économiques. Sans prétendre le moins du monde à épuiser un sujet que nous ne pourrons au contraire qu'effleurer, nous allons essayer de donner, en ce qui concerne les traits les plus caractéristiques des principales d'entre elles, notre impression personnelle et vécue.

La même nationalité présente parfois deux ou trois types divers. Il m'a paru qu'il en était ainsi pour les Magyars, parmi lesquels s'accusent trois physionomies distinctes.

La première est celle du Magyar de la légende chevaleresque, tel qu'il apparaît assez généralement à l'imagination des Occidentaux, et tel qu'on le trouve parfois, mais non pas très fréquemment, dans la réalité : un grand corps osseux, sec, une grande figure aux traits accentués, les cheveux noirs, de grands yeux noirs francs et hardis, un nez fort et aquilin surmontant la longue et épaisse moustache noire, l'aspect robuste et l'air « en dehors ».

Très souvent, parmi les Magyars, j'ai remarqué l'existence d'un autre type, grand aussi, mais blond, avec les yeux bleus ou gris, le nez droit, le teint clair, la moustache vermeille, évoquant, en un peu plus réduit, le souvenir du type gaulois ou burgonde, tel qu'on le retrouve chez certains de nos conci-

toyens de la Côte-d'Or ou de l'Yonne. Il est en somme peu d'étrangers, de quelque nationalité que ce soit, qui donnent à un Français, autant que les Magyars de ce type, l'impression d'un compatriote, physiquement parlant.

Mais le type magyar le plus répandu est assez différent : soit dans l'aristocratie, soit dans le peuple, ce qu'on rencontre le plus souvent, c'est l'individu de taille plutôt médiocre, mais solidement charpenté, d'apparence vigoureuse, quelquefois même trapue, aux yeux vifs, à la chevelure brune ou noire, au nez droit un peu court, à l'allure décidée, et facilement remuante. Il arrive que, chez ces Magyars, l'atavisme oriental transparaisse quelque peu dans certains traits, forme des yeux, des pommettes, du nez, mais assez rarement, somme toute, d'une manière sensible pour l'observateur non ethnologue.

L'existence de ces différents types — et assurément un spécialiste en discernerait bien d'autres — se comprend aisément, si l'on réfléchit que les Magyars d'aujourd'hui (même élimination faite de toutes les autres *nationalités* de Hongrie) sont les descendants de populations très croisées. « Tous ceux qui se disent et se croient Magyars en Hongrie et en Transylvanie, dit Elisée Reclus[1], descendent de peuplades fort diverses et longtemps ennemies les unes des autres. Les tribus des Yazyges, des Quades, les Gètes, les Daces et autres habitants du grand amphithéâtre des Karpathes, n'ont point été exterminés par les conquérants du pays, et leur descendance se retrouve certainement dans les populations actuelles.

1. *Géographie Universelle*, t. III, p. 333.

Lors de la décomposition de l'empire romain, la plaine immense et les coteaux environnants demeurent un grand champ de bataille. Goths, Gépides, Vandales et Alains s'y établirent en conquérants, puis vinrent les redoutables Huns. Le campement principal d'Attila était au centre de la grande plaine, entre le cours de la Tisza et celui du Danube. Les Avares, qui dominèrent pendant deux siècles et demi les peuples de la Dacie et de la Pannonie, eurent sans doute une influence plus durable. »

Ce n'est qu'au IXe siècle que les Magyars entrèrent en Hongrie[1], sous la conduite d'Arpàd, au nombre de quelques centaines de milliers d'hommes, comme quatre cents ans auparavant, les Francs, moins nombreux encore, étaient entrés en Gaule; et comme ceux-ci, malgré leur petit nombre, ils ont fondé une monarchie durable et puissante. Mais, comme eux aussi, ils ont donné leur nom aux envahis, en prenant d'eux beaucoup de choses, les assimilant dans une certaine mesure, étant assimilés d'autre part, eux-mêmes; les Slovènes de la Pannonie, au dire de Reclus, paraissent en particulier avoir une influence très grande sur la civilisation magyare; sur l'évolution, même de la langue des conquérants, à laquelle « ils donnèrent tous les mots relatifs au milieu géographique et social où ils venaient d'entrer ».

1. D'où venaient-ils? On leur attribue généralement une origine finnoise, que semblent justifier les rapprochements linguistiques. De fait, les Magyars de nos jours apprennent le finnois avec une grande facilité. J'ai rencontré des jeunes filles mêmes qui se livraient à ce sport polyglotte, un peu déconcertant pour une Française, d'apprendre le finnois pour leur agrément. — Après avoir quitté leur pays d'origine, les Hongrois se seraient associés à des tribus turques, et auraient été repoussés vers l'Occident par les Petchénègues.

Plus tard, les Magyars se sont assimilé d'autres populations originairement distinctes : Ismaëlites bulgares et chamares, les Petchénègues, leurs anciens vainqueurs, vaincus et chassés par les Koumanes, puis les Koumanes eux-mêmes, refoulés par les Mongols, et qui ont laissé leur nom à un district de l'Alföld (Kis-Kunsag et Nagy-Kunsag, petite et grande Koumanie), les Polovtzi, sans parler de nombreux Allemands.

Il n'en est pas moins vrai que, de ces fusions de tribus et de races, est sortie une nationalité distincte, énergique et glorieuse, qui a victorieusement défendu son indépendance et le territoire conquis par Arpàd[1], contre les Slaves, les Allemands et les Turcs, et à qui la nécessité même d'une lutte constante, et aujourd'hui plus que millénaire, a forgé un patriotisme ardent.

Ce patriotisme reste aujourd'hui un des traits essentiels du caractère magyar, encore que battu en brèche par les socialistes et les Juifs. Il semble même, — ce

1. Pendant longtemps même, les ancêtres des Magyars, non contents de défendre leur sol, se répandirent par l'Europe en excursions de pillage, attachant à leur nom une réputation effrayante, dont le mot d'*Ogre* suffit à évoquer le souvenir. Mais à partir de leur défaite d'Augsbourg, en 955, les Magyars se bornèrent à la défensive. « Dès le XIe siècle, dit Reclus, les sept tribus des Magyars s'étaient alliées en nation, et avaient fait jurer à leurs chefs de respecter leurs droits et de les revendiquer contre tous : c'est là ce que doit encore exprimer symboliquement le souverain de la Hongrie, lorsque du haut de la colline du couronnement, sur la place de Pesth, il brandit son épée vers les quatre points cardinaux... »

Reclus commet ici une double erreur : 1° il n'y a pas de colline du couronnement à Pesth, il n'y a même pas de colline du tout : les collines sont à Bude; 2° Ce n'est ni à Pesth, ni même à Bude, que la cérémonie dont il parle s'effectue, mais bien à Poszony (le Presbourg des Allemands).

qui est assez naturel, qu'il s'exaspère dans l'aristocratie et la bourgeoisie « nationale » à mesure qu'il est entamé dans une partie de la classe ouvrière. Le Magyar non seulement aime sa patrie, mais est fier d'elle. Il admire sa grande plaine, et ne voit rien de plus pittoresque que les montagnes de la Tátra ou les rives du Balaton. « Hors de Hongrie, la vie n'est point la vie », dit un de ses proverbes. Il est très fier de sa race, de son histoire, de ses luttes, et ne cache rien de ses antipathies notamment de celle, profonde, et, semble-t-il, de plus en plus vive, qu'il a vouée à l'Autrichien. Si vous vous promenez dans une ville hongroise, en compagnie d'un Magyar, vous pouvez être sûr qu'il vous mènera voir les monuments des héros de l'indépendance, la place où ils furent emprisonnés ou fusillés, qu'il attirera votre attention sur la trace que les boulets autrichiens ont laissée aux ponts de Pesth, et, dès qu'il aura quelque confiance en vous, qu'il essaiera de vous mettre en garde contre les calomnies et les faussetés, déversées sans cesse par l'Allemand sur la Hongrie. Les femmes se passionnent autant que les hommes pour ces questions nationales, et s'efforcent, dès les premières conversations, de démontrer à leur visiteur étranger le bon droit de la Hongrie et les torts de l'Autriche, soit dans les querelles du passé, soit dans celles du présent, — comme celles débattues autour du récent compromis de 1907.

Dans les auberges de village, on aperçoit fréquemment, suspendues au mur, des images représentant des épisodes de la guerre de 1849, sur lesquelles le drapeau hongrois tricolore flotte, déployé par un hussard au galop, ou brandi par un fantassin au sommet

d'un rempart, tandis que l'étendard jaune de l'Autriche git dans la boue du fossé, ou est foulé et lacéré sous les pieds des chevaux. Indice, entre mille, d'un état d'esprit que j'ai constaté partout, et qui me permet d'affirmer que le souvenir des luttes de 1849 est peut-être plus vif chez les Magyars que celui des malheurs de 1870 chez nous[1].

Il est d'autres traits du caractère magyar qui sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'insister sur eux : le courage, la fierté, — plus que cela, un orgueil très soutenu. Le Magyar, on le sent, s'estime supérieur à ses voisins. Il méprise l'Autrichien et l'Italien; il n'aime guère le Prussien, — malgré la Triple-Alliance à laquelle contribua si puissamment le comte Andrassy; — il le considère comme n'appartenant pas à une race noble. Il estime peu le Russe, et lui garde rancune de son intervention dans la guerre de l'Indépendance. Parmi les nationalités qui l'entourent, c'est au Polonais qu'iraient le plus volontiers ses sympathies instinctives, au Polonais, comme lui, aristocrate, chevaleresque, et guerrier, comme lui étouffé entre le panslavisme russe et le pangermanisme. Des Hongrois m'ont parlé sérieusement, comme d'une chose réalisable dans un avenir plus

1. Il y a mieux : ce sont parfois aussi des reproductions de tableaux français relatifs à nos luttes avec l'Allemagne qui figurent dans les hôtels et les cabarets, — et dans lesquels nous sommes présentés sous un jour sympathique. Je me rappelle que m'arrêtant, dans un hôlel de Poszony, devant le « 1806 » de Detaille, je fis remarquer à un compagnon de voyage magyar cette gravure, où un dragon français emporte en triomphe un étendard prussien, que je pris d'abord, par inadvertance, pour un drapeau autrichien. — Après avoir relevé mon erreur, mon interlocuteur ajouta : « Au reste, ce serait un drapeau autrichien que cela ne nous gênerait nullement... »

ou moins éloigné, d'une résurrection de la Pologne grâce au secours de la Hongrie. Je ne serais pas étonné, si, d'ici un quart de siècle, les Magyars réussissent à unifier suffisamment leur royaume, de les voir prétendre à jouer un rôle important et indépendant dans le concert européen, même dans la politique mondiale[1]; ils se croient de taille à y parvenir.

Cet orgueil national de la nation magyare est entretenu par la classe dirigeante, qui reste l'aristocratie nobiliaire et terrienne[2]. Les Hongrois possèdent en effet une noblesse, en partie au moins, très « allante », très préoccupée de ses droits et de ses devoirs, pénétrée de l'importance de son rôle politique, et nullement désireuse de s'effacer ou d'abdiquer. L'esprit combatif de la race s'allie chez elle à un esprit politique avisé, qui, sans ressembler à la rouerie italienne, n'est pas ennemi des *combinazione*, ou, pour employer le mot même qui revient si souvent dans l'histoire des relations austro-hongroises, des compromis. Les chefs de la nation magyare excellent à tirer d'une situation difficile ce qu'elle peut donner. C'est à coups de négociations et de menaces (qu'ils n'auraient peut-être pas toujours pu réaliser) qu'ils ont arraché à l'Autriche, lambeau par lambeau, l'indépendance de leur patrie. Il est permis de penser que

1. On m'a parlé parfois de certaines visées coloniales africaines assez curieuses, et qui ne seraient pas pour plaire à l'Italie.

2. Dans presque tout ce qui se fait en Hongrie, il y a la main, l'impulsion d'un magnat, d'un prince ou d'un comte. « La Hongrie, me disait un industriel autrichien, — c'est un millier de personnes ». Et, d'une façon presque amusante, un magnat m'a donné la contre-partie (un peu plus large) de cette appréciation : « L'Autriche, c'est dix mille individus... ». — Exagération peut-être, de part et d'autre.

ces qualités diplomatiques leur ont servi dans l'histoire, et que c'est à elles, non moins qu'à leur vaillance, que les Magyars ont dû, depuis mille ans, de maintenir le royaume de saint Étienne, malgré leur petit nombre, au milieu de populations ennemies et puissantes.

Le patriotisme, le courage, l'orgueil national, portés à un haut degré, sont des caractéristiques magyares indiscutables. J'ajouterais volontiers, en ce qui concerne les Hongrois actuels, une certaine tournure positive, et nullement mystique, de l'esprit : le Magyar se pique d'être moderne, et même quelque peu américain. On insiste volontiers, à Buda-Pesth, sur ce qui peut donner à l'étranger l'impression d'une grande ville industrielle et active, en voie de développement rapide et de somptueux agrandissements. Les Magyars sont très fiers de toutes les inventions d'ordre économique, petites ou grandes, réalisées par eux. Ils se targuent de créer des organisations pratiques, et d'envisager le côté utilitaire des choses. Ils paraissent, en revanche, se passionner faiblement pour les querelles religieuses. Dans les villages, sur les routes de la Hongrie magyare, on ne rencontre qu'un très petit nombre d'emblèmes pieux; les prêtres ont une réputation de bons éducateurs, préoccupés en grande partie d'améliorer matériellement le sort de leurs ouailles, et ne s'immisçant guère dans les affaires des familles; ce qu'admettrait difficilement le Magyar. J'ai entendu des Hongrois libre-penseurs, s'exprimer avantageusement sur leur compte, en vantant les services d'ordre pratique qu'ils rendent, sans paraître redouter leur action sur le peuple, qui n'aurait qu'une faible propension à l'ascétisme.

Ce positivisme pratique, — peut-être un peu en vernis, — et ce goût du « progrès » ne vont pas sans quelque mégalomanie. Mégalomanie qui se manifeste tout d'abord dans les grandes villes, par l'abondance et l'importance des bâtiments neufs. Ceux qui ont vu Buda-Pesth, il y a quinze ans, le reconnaîtraient à peine aujourd'hui, m'a-t-on répété; et je le croirais assez volontiers, en songeant aux innombrables édifices dont la construction est évidemment récente, ou même à peine terminée. Quelques-uns de ces édifices, le Parlement, le Palais royal, sont réellement majestueux; mais plus encore que par ces palais publics, j'ai été frappé par la quantité de palais récemment élevés pour servir d'asile à des associations privées, à des institutions économiques ou scientifiques, et à de simples particuliers[1]. Les Magyars affectent parfois de dénigrer quelque peu cette manie de la bâtisse[2]. Un très influent membre du Parlement me disait, devant le palais, qu'à son sens, on avait fait trop pompeux, trop « oriental ». Mais je crois qu'au fond il était fier de me montrer le

1. Trop souvent dans le lamentable style américain.

2. Je n'ai pu m'empêcher quelquefois de déplorer moi-même ce désir de renouvellement et d'agrandissement, qui aboutit à effacer, dans un pays où ils sont déjà fort rares, d'intéressants vestiges du passé. A Poszony, par exemple, une des rares villes hongroises qui aient gardé nombre de maisons et d'édifices anciens, les démolisseurs poursuivent actuellement leur œuvre. Lors de mon passage, ils éventraient une charmante petite place au caractère archaïque, harmonieusement encadrée de vieilles demeures au badigeon vert-pâle. On va également y « restaurer » la vieille poste et le palais épiscopal, dont la gloire historique est si haute, où le traité de 1805 fut signé, et où l'indépendance magyare fut proclamée en 1849. C'est un peu de notre grandeur et un peu de la leur, que les Magyars américanisés vont livrer là aux mains peu respectueuses des architectes et des maçons...

grandiose aspect du bâtiment. Dans presque tous les établissements publics ou privés que j'ai visités à Buda-Pesth, j'ai entendu les mêmes phrases : « Nous allons nous agrandir... » ou « Nous nous agrandissons », « Nous sommes trop à l'étroit, nous n'avons plus assez de place » — et toujours, cependant, l'installation était plus ou moins récente. Un tantinet de *bluff*, parfois? Pas trop, je crois; — et ceci encore serait américain, — progressif[1]...

Cette tendance à faire grand se retrouve un peu partout, comme aussi celle qui vise à entreprendre beaucoup et à affronter simultanément des difficultés multiples.

Les « façades » sont généralement fort belles, ou du moins luxueuses. Je n'entends pas suggérer ici qu'il n'y a rien derrière, — comme l'affirment fort exagérément les Allemands d'Autriche ou d'ailleurs; — loin de là. Mais peut-être y a-t-il une disposition nationale à commencer souvent par ce qui frappe, ce qui peut retenir l'attention.

Il y en a aussi une, assurément, à poursuivre à la fois, et quelque peu témérairement, des buts nombreux et difficiles à atteindre. On doit admirer, mais peut-être aussi appréhender un peu la résolution

1. L'américanisme des Hongrois cultivés se traduit volontiers dans la forme, par l'emploi des formules naïvement satisfaites chères aux Yankees eux-mêmes. Combien de fois ai-je entendu : « Ce moulin est le *plus grand* du pays... Cette sucrerie est la *plus grande* de l'Europe.... Cette institution est la *première* du monde. » Buda Pesth a eu le premier métropolitain : les Magyars en sont très fiers. Les terres de leurs magnats sont les plus vastes de l'Europe : elles l'emportent sur celles des landlords anglais. Autre sujet de fierté. — Il y a là peut-être quelque enfantillage, mais produit par deux sentiments nobles : le goût du progrès et l'amour de la patrie.

avec laquelle la Hongrie magyare, à l'heure où nous écrivons ces lignes, affronte, en même temps, l'Autriche, sa vieille ennemie, les Croates, ses alliés d'hier, et les « nationalités »; avec laquelle elle poursuit son plan d'industrialisation, sans se laisser effrayer par les conquêtes que le socialisme réalise dans les nouveaux centres industriels, et son plan de séparation douanière, sans redouter de fermer le marché autrichien à ses produits agricoles. Il y a quelque chose de saisissant dans le spectacle que donne actuellement l'aristocratie magyare qui, menacée par les nationalités, les socialistes, les Juifs, au dedans, l'Autriche, le pangermanisme, le panslavisme, au dehors, loin de s'abandonner, lutte et prend l'offensive sur presque tous les points, ne cherche même pas le salut dans un conservatisme timide, et une défense des positions acquises, ni dans une capitulation un instant peut-être escomptée à Vienne, et n'abandonne ni ses espérances d'émancipation vis-à-vis de l'Autriche, ni sa volonté d'établir l'unité nationale en Hongrie, ni son désir de doter le royaume d'une économie intégrale, industrielle et agricole, ni rien de ses croyances, de ses droits et de ses prétentions.

On est d'ailleurs fort disposé à pardonner aux Magyars un peu d'orgueil et quelque mégalomanie, en faveur de leurs si séduisantes qualités de franchise, de bonne humeur, d'hospitalité simple et accueillante. Je ne sais si l'impression que je traduis ici m'est personnelle, mais il m'a paru qu'il n'est guère de peuple avec les nationaux duquel un Français sente s'établir aussi vite qu'avec eux un courant de facile et sincère sympathie. Bien souvent, parmi les Magyars,

surtout parmi ceux, si nombreux, qui parlent admirablement notre langue[1], on oublie qu'on se trouve hors de France, tant la pensée et l'expression diffèrent peu ici et là.

On reproche aux Magyars un certain amour de la dépense, et du jeu ; Reclus ajoute : quelque naïveté. Je ne crois guère à celle-ci, pas autant du moins qu'elle devient un défaut[2]; l'esprit magyar me semble plutôt assez avisé. En ce qui concerne le goût de la dépense, les Mayars protestent volontiers contre la réputation qui leur est faite, et affirment que leurs paysans sont économes. Ceci pourtant cadre mal avec ce qu'on sait, et ce qu'ils avouent, des ravages de l'usure dans leur pays. L'endettement est considérable en Hongrie, et cela dans les hautes classes comme dans les classes modestes. Les Autrichiens qui affectent assez ordinairement de mépriser les capacités économiques des Magyars, font volontiers ressortir cet état de choses, et affirment que les capitalistes israélites sont les véritables maîtres de la Hongrie, grâce à l'influence que leur donnent leurs créances. Je crois qu'il y a là de l'exagération ; néanmoins les Magyars instruits

1. Partout en Hongrie, même dans des petites villes, j'ai trouvé des interlocuteurs parlant couramment français. Il est regrettable, au plus haut point, que la rareté des voyageurs français, — sauf à Buda-Pesth et une ou deux grandes villes, — rendent exceptionnelles aux Magyars les occasions de s'exercer dans notre langue. « J'ai appris le français, me disait-on invariablement, mais je l'oublie, faute d'exercice. » Aussi la jeune génération, surtout les hommes, — commence à apprendre de préférence l'anglais.

2. C'est bien plus justement, à notre sens, que René Henry signale chez le Magyar « son génie à la fois intransigeant et doué du sens des réalités ». — (Article des *Questions diplomatiques*, 16 octobre 1905.)

avouent eux-mêmes que leurs compatriotes ont du goût pour le « bien-vivre », et aussi pour les aléas de la spéculation, auxquels les Israélites les initient et les entraînent. Je me souviens qu'à la Bourse du commerce de Buda-Pesth, un Magyar qui m'accompagnait me montra successivement, proche l'une de l'autre, deux parties de la grande salle où l'on traitait dans la première, les affaires sérieuses sur les céréales, dans la seconde les marchés fictifs. La première était presque déserte; dans l'autre, tous les assistants affluaient[1]. Les Magyars du parti conservateur déplorent cette tendance et se proposent de l'enrayer par une législation restrictive des marchés à terme; mais ils trouvent un obstacle puissant dans la résistance de la finance israélite. Ils ne désespèrent pas toutefois d'y réussir[2].

En somme : patriotisme ardent, orgueil national très vif, brillant courage, intérêt passionné à la cause publique, goût affiché du progrès et du modernisme, combiné avec une tendance aristocratique, et compatible, jusqu'ici, avec le maintien de l'influence traditionnelle des magnats, quelque exagération peut-être dans les prétentions à la grandeur, quelque rudesse aussi lorsqu'il s'agit d'écarter les obstacles, une aptitude heureuse aux négociations et aux tractations, tels sont les principaux traits du caractère, du moins

1. Je me rappelle de plus que, ce jour-là, il y eut hausse, causée, me dit-on, par le seul fait d'un brouillard qui s'était levé le matin (à Buda-Pesth), et qui paraissait annoncer la fin d'une période de sécheresse dont souffrait le pays depuis plusieurs semaines. L'événement n'avait en réalité aucune portée sérieuse; — et, de fait, la sécheresse dura longtemps encore.

2. Le compromis avec l'Autriche vient de leur en faire une obligation.

du caractère extérieur des Magyars, — je laisse de côté les vertus et défauts d'ordre privé. Or si l'on y regarde de près, l'on s'aperçoit que ces traits sont aussi, sans exception, ceux du caractère japonais, et ceux peut-être, — si l'on en ajoute un : la discipline, — auxquels le Japon a dû son élévation rapide et sa grandeur. La constatation ne sera pas, je suppose, pour déplaire à ceux qui en sont l'objet[1].

L'individualité nationale des Magyars, si nettement affirmée, se marque encore dans le costume, mais cela déjà beaucoup moins que jadis. Si l'on fait exception des uniformes militaires ou civils, des costumes de cérémonie somptueux et seyants, dont se parent les magnats aux grands jours, on peut dire que seuls, les paysans, et encore pas tous, il s'en faut, sont restés fidèles aux ajustements traditionnels. Le cultivateur magyar, en tenue de travail, compose son vêtement essentiellement d'une chemise, d'un gilet d'étoffe sombre, généralement soutaché de noir, d'un *gatya* ou ample braie qui a l'apparence d'un jupon blanc, — ou jadis blanc, — et d'une paire de hautes bottes montant au genou. L'aspect quasi féminin du vêtement inférieur, assez souvent agrémenté d'une sorte de tablier pendant sur les cuisses, offre quelque

1. Un grand propriétaire et industriel autrichien, me montrant, occupés à l'arrachage des betteraves, des ouvriers émigrés de Hongrie, me faisait remarquer chez eux des physionomies japonaises d'aspect, et prétendait en conclure à une parenté ethnique entre Japonais et Magyars. Je crois sa théorie quelque peu aventurée, d'autant plus que les ouvriers dont il s'agissait étaient non de vrais Magyars, mais des Slovaques hongrois : en revanche, j'estime qu'au point de vue du caractère national, Magyars et Japonais présentent un faisceau remarquable de qualités communes, — plus sympathiques peut être chez les premiers, plus disciplinées chez les seconds.

chose de singulier à première vue, surtout par le contraste avec la physionomie très mâle de celui qui le porte. La coiffure est généralement banale : le petit chapeau de feutre magyar, aux bords étroits et haut retroussés, au double ruban flottant derrière, cède la place à des chapeaux mous analogues à ceux de nos paysans. Parfois aussi, quand il « s'habille », le paysan remplace le *gatya* par un pantalon presque collant, et revêt une veste soutachée par-dessus son gilet. Il prend alors l'allure que les hussards ont popularisée hors de Hongrie dans tous les pays européens. Quant aux femmes, leur vêtement n'offre pas de particularités très notables : elles ont, pour les couleurs vives, un goût un peu plus marqué que nos paysannes, et se couvrent volontiers la tête de foulards éclatants. Leur silhouette est rendue assez trapue par les nombreux et épais jupons qu'elles disposent sur leurs hanches. Elles vont le plus souvent pieds-nus; quand elles se chaussent, elles portent des souliers et non plus les bottes d'autrefois en cuir rouge, si seyantes, mais qu'on ne voit plus guère qu'aux anciennes.

Nous avons quelque peu insisté sur les particularités ethniques de la race dominante, à raison de son importance même : nous serons plus brefs en ce qui concerne les autres nationalités de la Hongrie. Les deux principales, nous le savons, sont les Slovaques et les Roumains.

Les premiers présentent un type physique fort différent des Magyars et, dans l'ensemble, peut-être moins esthétique. La physionomie du Slovaque accuse très fréquemment certains caractères asiatiques; la figure chez les paysans est camuse, les traits

incorrects, le nez trop court, ou pointu ; l'allure moins fière et digne que celle du Magyar; la taille assez médiocre. Le génie de la race, moins guerrier et moins politique, moins altier, s'affirme, par maints détails, en revanche plus mystique, plus artistique aussi, et, à certains égards peut-être, plus industrieux que celui de la race dominante. Le costume a été aussi plus fidèlement gardé dans toutes ses parties, et avec son étrangeté nationale. La matière du vêtement des hommes, fabriqué à la maison par les femmes, est la *halina*, sorte d'épais lainage blanc, qui devient terriblement gris à l'usage, sur le dos des paysans slovaques. Ce vêtement comporte veste et pantalon, celui-ci se terminant, plus ou moins effiloché, sur des chaussures de cuir non tanné, sorte de sandales couvertes et rattachées à la jambe par des lanières croisées. Souvent aussi la veste est en peau de mouton, sans manches, ornée de broderies et de passementeries. Quand elle est encore neuve, et que la laine blanche du pantalon n'est pas trop salie, les jeunes Slovaques ont bon air, avec leur chapeau où flotte un ruban de couleur et où s'érige une plume, et les larges manches flottantes, — ornées aussi, — de leur chemise.

Au reste, la pauvreté ou la richesse de ce costume, son élégance ou sa malpropreté varient énormément d'un individu à l'autre. Propre et en bon état, il est fort gracieux.

Il en est de même pour les femmes. Rien de plus sale et de plus négligé que l'aspect de certaines bandes de femmes slovaques, que j'ai rencontrées dans les villages ou dans les gares, se rendant vers un territoire plus ou moins voisin pour y accomplir des travaux champêtres, avec leurs jupes de toile blanche

souillées, les chiffons dont elles s'entortillent les jambes et que retiennent les liens de la sandale, avec leurs corsages de toile, de laine ou de peau, et le paquet de peaux de moutons roulées qu'elles portent sur le dos à côté d'un marmot. Très souvent aussi, elles ont des bottes de feutre, fabriquées à la maison, et dont se chaussent parfois également les hommes. Mais d'autres femmes, — ou les mêmes, en costume de repos ou de fête, ne répondent plus à cette description ; elles endossent alors des corsages d'étoffes éclatantes, rouges, verts, violets, ornementés de bandes d'autre couleur, de broderies, de passementeries ; elles revêtent des jupes courtes à nuances vives et à gais dessins, de hautes bottes de cuir noir montant au genou, semblables à celles des hommes, et d'autres fois, fort élégantes, en cuir rouge vif. Quand elles sont aisées et qu'elles prennent leurs vêtements des grands jours, les jeunes Slovaques atteignent à une véritable magnificence. J'ai rencontré, dans les rues de Poszony, des paysannes venues des environs, dont le costume aurait pu figurer avec honneur dans un musée ethnographique, et qui, par l'éclat et l'originalité, constituait une fête pour les yeux.

Le type roumain, en particulier, chez les hommes, est énergiquement caractérisé. Dès qu'on a mis le pied sur le sol habité par les fils des colons de Trajan, on n'aperçoit plus, sous les bonnets de feutre crasseux qui semblent de cuir, que de nobles têtes aux grands traits réguliers, aux longs cheveux noirs tombant par mèches sur le cou, aux yeux bien fendus, au nez correct et aquilin, aux épaisses moustaches tombantes, telles qu'on se représente volontiers les têtes de pallikares. Mais l'expression de ces

visages contraste avec la beauté virile et même guerrière des traits; elle est triste, ou du moins elle m'a paru telle, triste, et comme découragée. Une impression bizarre qui m'est restée, et que je retrouve quand j'essaie d'évoquer devant moi ce qu'a de typique la physionomie des Roumains de Hongrie, c'est une impression de vieillesse : il semble que les vieillards soient là plus nombreux qu'ailleurs, — ou, — c'est plutôt cela, je pense, — qu'ils le soient plus précocement. Des rides sillonnent ces belles figures, rides profondes creusées par le labeur, la fatigue ou le chagrin; les belliqueuses moustaches à la gauloise sont grises plus souvent que noires, ou m'ont paru telles; l'allure a souvent quelque chose de lassé : qu'il y ait une part de subjectivisme dans mon impression, c'est probable. Je la donne telle que je la retrouve.

De même que chez les Slovaques, le costume est chez les Roumains pittoresque et seyant; mais souvent les échantillons qu'on en aperçoit sur le dos des paysans sont par trop souillés et déchirés.

Les hommes, outre le bonnet de feutre, que remplace parfois un bonnet conique de fourrure, portent sur la chemise de toile une sorte de redingote de laine blanche, un *gatya* de toile et de grandes bottes, ou parfois des sandales rattachées à la jambe par des liens. Chose amusante, leur *gatya* est parfois orné, dans le bas, de broderies et d'ajourements qui achèvent de lui donner la complète apparence d'un jupon de femme, et produisent un effet de contraste comique avec la physionomie régulière et les généreuses moustaches du paysan roumain. Des ornements de couleur et des broderies soulignent généralement les bords de la redingote, ou du gilet de peau de mouton. Les

femmes, souvent jolies, portent des corsages agrémentés de broderies éclatantes, œuvre de leurs mains, et vont pieds nus, ou se chaussent de grandes bottes ou de sandales. En général, malgré leur vêtement misérable[1], les Roumains ont plus d'allure que les Slovaques; ils passent en Hongrie pour une des populations les moins aptes à se créer les voies vers la prospérité économique; mais avec un peu plus d'aisance matérielle, la noblesse de leur type physique ressortirait mieux, et ils pourraient assurément rivaliser à ce point de vue avec ce que le type magyar offre de meilleur. Au moral, ils semblent doux et résignés, comme ceux qui ont senti peser sur eux de séculaires oppressions, et qui ont connu différents maîtres[2]. Il semble aussi que l'esprit latin se manifeste chez eux par une tendance artistique, qui se révèle dans les travaux des femmes au foyer, et que d'autres atavismes aient donné à leurs âmes, comme aux âmes slovaques, une tendance plus religieuse, ou du moins plus mystique, que celle des Magyars.

Les caractéristiques allemandes sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la psychologie des Allemands de Hongrie. On peut signaler toutefois

1. Au moment de l'appel de la classe, j'ai rencontré, dans les gares ou se rendant vers elles, sur les routes, des troupes de jeunes Roumains en costumes indescriptibles, et qui auraient fait la joie d'un Callot par leurs loques de laine jadis blanche et leurs guenilles de peaux de mouton. Seules, certaines bandes d'ouvriers slovaques m'ont paru pouvoir rivaliser avec eux.

2. Au surplus, je ne prétends point généraliser : je parle seulement des Roumains de la Hongrie propre, et non de ceux de Transylvanie, que je n'ai pas vus. Je dois dire seulement qu'on m'a dépeint ceux-ci comme étant dans une situation économique inférieure encore à ceux qui sont en contact immédiat avec les Magyars.

que beaucoup de ceux-ci, établis depuis longtemps au cœur de la Hongrie, ont une tendance marquée à marcher la main dans la main avec les Magyars. On a cité ce fait, symptomatique au plus haut point : dans la querelle, encore ouverte, mais temporairement apaisée, qui s'est engagée entre les Magyars et les Autrichiens à propos du commandement en hongrois dans les troupes hongroises, des Allemands de Hongrie se sont agités au cri — en allemand — de : « Wir wollen das ungarisches Kommando ! » Ce sont surtout les Souabes du Bas-Danube qui se sont recommandés par leur loyalisme hongrois. On a cependant remarqué que le pangermanisme prussien n'était pas sans tenter des efforts pour ébranler ce loyalisme et sans y réussir dans une certaine mesure. « Une societé de Fejertemplom (Weisskirchen), dit M. René Henry[1], a été récemment poursuivie pour avoir, a une fête de sociétés de chant, qui avait lieu à Temesvar, poussé des *Hoch*, au lieu d'*Eljen* ! » D'une façon générale, les Allemands de Hongrie constituent une population laborieuse et paisible, assez prospère, contente de son sort, ayant conscience de sa force, et ne redoutant pas d'être opprimée.

Les autres groupes ethniques ne jouent pas un rôle comparable à celui des quatre premiers; ni les Serbes, ni les Ruthènes, ni les Slovènes ne sont assez nombreux en Hongrie, les derniers surtout, pour constituer un facteur de premier ordre dans l'évolution économique ou politique du pays. Il en est tout autrement des Juifs.

1. R. Henry, *Questions diplomatiques et coloniales*, 1907.

La question juive est une des plus importantes qui se pose en Hongrie. Dans toute conversation portant sur des matières économiques ou sociales, on peut être sûr de la voir surgir, évoquée, suivant les cas, dans un esprit de répulsion ou de sympathie. Les Juifs, en Hongrie, Juifs de religion, ou « Juifs baptisés » (très nombreux), sont mêlés à tout ce qui se fait, et leur influence est énorme : le seul obstacle sérieux que leur action rencontre gît dans la résistance de l'aristocratie magyare, laquelle ne leur ouvre pas volontiers ses rangs, et paraît plus rebelle que certaines autres aux unions mixtes. J'ai entendu des Autrichiens dépeindre la Hongrie comme une sorte de royaume israélite et les Hongrois comme une nation à demi-juive, ou tout au moins dominée par les Juifs[1], « un royaume judéo-magyar ». Il y a là une exagération de plus, m'a-t-il semblé; et si l'on réfléchit au nombre relativement si considérable des Israélites hongrois, on trouve que leur influence n'est peut-être, proportions gardées, pas beaucoup plus forte qu'en Occident. Elle est du moins plus manifeste, plus apparente, notamment dans le monde politique. Beaucoup de députés sont juifs. Il en est de même dans la presse, mais pas plus qu'à Vienne sans doute. Il est certain, d'autre part, que le développement du socialisme en Hongrie est dû à la propagande juive.

1. Si cela était tout à fait exact, il semble que l'action isréalite devrait s'exercer en Hongrie dans le sens de la séparation d'avec l'Autriche. C'est plutôt le contraire qui se passe, et l'on compte en général les Juifs comme acquis au maintien de la monarchie dualiste actuelle. Dans une conversation que j'ai eue avec un Israélite notable de Pesth, j'ai entendu mon interlocuteur s'élever violemment contre les tentatives magyares en vue de l'élimination de la langue allemande.

« Nos socialistes marchent, fouaillés par les Juifs, » me disait un Magyar du parti national.

Au point de vue physique, et contrairement à ce que je supposais, le type hébraïque est souvent moins accentué chez les Israélites de Hongrie que chez ceux de France[1]. A Buda-Pesth, où l'on en compte plus de 200000, on n'a pas l'impression, — à moins d'y prêter une attention volontaire, — d'en rencontrer autant qu'on en rencontre réellement; peut-être, le mélange des sangs s'est-il fait plus complètement dans ce bassin de l'Europe centrale, où tant de races ont été mêlées et pressées, durant un millénaire de luttes et d'invasions, — dans les classes moyennes et inférieures du moins, car la noblesse magyare reste exclusive. — Les Magyars affirment d'ailleurs que ce mélange ne donne pas d'heureux résultats : en mêlant leur sang, ou simplement en vivant longtemps côte à côte, le Magyar et l'Hébreu se communiqueraient leurs défauts, beaucoup plus que leurs qualités; le premier notamment se laisserait infuser aisément le goût de la spéculation hasardeuse.

Aussi les représentants du parti national considèrent-ils en général l'élément juif comme dangereux, et cela en dehors de toute polémique religieuse. La question aux yeux des Magyars, fort peu passionnés pour la théologie, est une question de races. Ce sont des libre-penseurs que j'ai entendu s'exprimer le plus nettement sur la nécessité de défendre le pays, politiquement et économiquement, contre l'influence israélite, considérée à la fois comme un dissolvant

1. Tout en restant fort reconnaissable.

du patriotisme [1] et un dissolvant de l'ordre social. Et comme je leur citais cette opinion courante que l'Hébreu, dans certains pays un peu tardivement entrés dans le mouvement social moderne, peut être considéré comme un levain utile, — on m'a répondu que le levain, en Hongrie, était beaucoup trop abondant pour la pâte... Aussi le gouvernement hongrois s'efforce-t-il d'enrayer indirectement dans une certaine mesure le *Drang nach Westen* des Israélites orientaux, que l'Empire russe et les principautés des Balkans dirigent sur son territoire, et qui s'y fixent de plus en plus nombreux.

1. Il est évident que les Israélites de Hongrie, souvent nouveaux venus de Russie ou des Balkans, ne partagent pas les sentiments patriotiques ardents des Magyars. Le même notable Juif dont je parle plus haut s'indignait devant moi à l'idée que son fils, élevé dans une école du gouvernement, tendait à partager l'antipathie de ses jeunes camarades contre l'Autriche, et les rancunes suscitées par les souvenirs de 1849. Il trouvait cela parfaitement absurde.

CHAPITRE IV

LES GRANDES INSTITUTIONS AGRICOLES D'ÉTAT : MUSÉES ET STATIONS D'EXPÉRIENCES

Encore qu'il puisse paraître paradoxal de l'affirmer, celui qui veut se faire une idée de la vie agricole en Hongrie doit peut-être commencer par l'étudier à Buda-Pesth.

C'est qu'en effet la plupart des grandes institutions d'intérêt agricole ont leur centre dans la capitale; c'est de celle-ci que vient l'impulsion, et cela d'autant plus que l'action de l'État est tout à fait prépondérante dans la création de beaucoup de ces institutions.

Les économistes français déplorent volontiers la mollesse des initiatives privées dans l'organisation de certains grands services d'intérêt agricole, tels par exemple que le crédit rural; ils regrettent que l'État agisse trop, et agisse trop de Paris, créant de toute pièces, et par en haut, des institutions qui auraient dû s'élaborer spontanément, et par en bas. Les Magyars acceptent résolument de laisser à l'État ce rôle d'initiateur et d'organisateur. Les plus décidés

adversaires du socialisme ne se piquent nullement à cet égard de laisser-faire. L'État intervient, et le plus qu'il peut, sans se laisser intimider par les arguments de l'économie libérale ou les théories du droit naturel. Conservateur et antisocialiste ne signifie nullement, en Hongrie, partisan de l'abstention de l'État : loin de là. Dans le domaine qui nous intéresse directement, celui de l'agriculture, on peut avancer que le développement de l'action étatiste s'est réalisé en grande partie sous les deux ministères du ministre actuel, M. Daranyi. « Comme les Latins [1], nous avons besoin que l'État prenne l'initiative, » me disait un haut fonctionnaire du ministre de l'Agriculture.

Cette action se fait sentir par le vote d'un grand nombre de lois d'intérêt agricole, dont quelques-unes sont volontiers incriminées par les partis avancés d'un autoritarisme excessif : telle la loi II de 1898 sur les contrats intervenant entre patrons et ouvriers agricoles, loi qui, dans l'intérêt de la production agricole, n'hésite pas à assurer, par les mesures les plus sévères, l'exécution des engagements pris par les ouvriers [2]. Elle se fait sentir aussi par la création de

1. « Nous autres Latins », m'a même dit, si ma mémoire est fidèle, et non sans m'étonner un peu, — mais assurément sans me déplaire, — mon interlocuteur.

2. Il y aurait un trait à ajouter ici au parallèle esquissé entre le tempérament japonais et le tempérament hongrois : nous voyons actuellement le gouvernement mikadonal intervenir aussi résolument, et sans se préoccuper beaucoup des limites que les économistes ou les théoriciens des droits individuels veulent poser, dans les questions d'organisation et d'intérêt agricoles; multipliant les créations, prenant les initiatives, suscitant, subventionnant, — et portant d'assez rudes atteintes aux droits des particuliers (en matière de législation forestière par exemple), quand l'utilité sociale paraît le réclamer. (Voir notre étude : la Production agricole au Japon. *Revue économique internationale*, avril 1907.)

grands établissements centraux, dont l'un des plus intéressants, et celui dont la visite s'impose comme une préface nécessaire, est assurément le Musée d'Agriculture de Buda-Pesth.

Dans le vaste et superbe palais qui se dresse à l'entrée du Bois de Boulogne hongrois, au milieu du site charmant de l'île Szechenyi, on peut se faire par avance, et sans avoir encore quitté la capitale, une idée d'ensemble des ressources agricoles de la Hongrie, et des institutions qui concernent le développement de l'agriculture. Je ne crois pas que, dans aucune autre capitale, il existe un Musée du même genre, aussi parfaitement installé au triple point de vue esthétique, scientifique et pratique.

C'est sur ce côté pratique qu'insistent les rédacteurs de l'élégante petite plaquette, éditée en 1907 par le Musée, et qui en fait connaître l'organisation dans ses grandes lignes. « Le but du Musée d'Agriculture est de présenter toutes choses ayant de l'importance et de l'attrait pour l'agriculture hongroise, de telle sorte que l'agriculteur, le jardinier, le vigneron, le forestier puissent concevoir des idées pratiques et réalisables, de même que l'industriel, le consommateur, le commerçant hongrois ou étranger puissent connaître plus directement et facilement les produits de l'agriculture hongroise. »

« C'est pourquoi, ajoutent-ils, les organisateurs du Musée, suivant les intentions de son fondateur, M. I. Darànyi, ont tenu à montrer de la façon la plus directe, la plus variée et la plus attrayante, la richesse et la variété de la production agricole du pays ; à montrer aussi de quelle façon l'agriculteur s'organise pour atteindre les meilleurs résultats de production

et pour se défendre contre les ennemis destructeurs de l'agriculture; d'attirer l'attention du consommateur sur la forme d'emballage qu'il désire pour la livraison des produits, etc., en un mot d'augmenter le bénéfice des anciennes contrées agricoles, tout en créant de nouveaux et lucratifs centres de débit[1]. »

En principe, le Musée n'envisage que l'agriculture hongroise; mais, dans les cas où cela est nécessaire pour la comparaison, il met en regard les résultats obtenus par l'agriculture étrangère dans des circonstances semblables de production.

Il y a seulement onze années que le Musée de Buda-Pesth fut fondé (1896) par M. Darànyi, alors pour la première fois ministre de l'Agriculture. Le jour de l'ouverture, le ministre reçut, des agriculteurs, le vœu que les intéressantes collections réunies à l'occasion de l'Exposition du Millénaire y fussent recueillies et conservées; à la fin de la même année, il désigna M. Païkert Alajos, alors secrétaire de la *Société agricole du Royaume hongrois*, pour organiser définitivement le Musée dont il devait devenir le conservateur. Le choix était des plus heureux : c'est en effet M. Païkert, qui, plus que tout autre, allait, s'attachant passionnément à sa tâche, contribuer à porter l'installation des collections au degré de perfection où elle est aujourd'hui parvenue.

Toutefois, les premiers locaux concédés au Musée ne pouvaient avoir qu'une durée provisoire. Édifiés en vue d'une exposition, ils constituaient un ensemble de constructions pittoresques, reproductions de spécimens variés de l'architecture hongroise aux dif-

1. Magyar Kiràlyi Mezögazdasàgi Múzeum.

férentes époques, mais édifiés en matériaux fragiles. Au printemps de 1899, ils commençaient à tomber en ruines, et le Musée dut être transféré dans un nouveau local, situé Kerepesi-ut.

Ce ne fut pas son dernier abri. L'admiration, très justifiée, qu'avait suscitée l'ensemble des palais historiques de l'Exposition détermina le gouvernement hongrois à les faire reconstruire en matériaux durables, et cette construction étant achevée au printemps de 1904, les collections du Musée furent enfin transportées à la place qu'elles devaient définitivement occuper : l'ouverture du nouveau Palais au public eut lieu en 1907 seulement, quelques mois avant mon arrivée à Buda-Pesth, de telle sorte que je pus me considérer comme un de ses premiers visiteurs français.

Très pittoresque à l'extérieur, constitué comme il l'est par un ensemble de palais de styles divers, ingénieusement groupés au bord d'un lac, et d'un effet harmonieux malgré leurs contrastes, — le Musée est plus remarquable encore peut-être au dedans. La disposition des collections y est inspirée à la fois par un esprit rigoureusement scientifique, et par un sens pratique avisé; et elle se présente en même temps de la façon la plus séduisante pour le simple curieux, touriste ou badaud

La grande porte du palais Renaissance franchie, on rencontre d'abord la salle de *Statistique générale* (salle I) *agricole*, où se trouvent réunis les documents les plus variés, cartes, graphiques, statistiques, ouvrages, œuvres, pour la plupart, de la section de statistique du ministère de l'Agriculture.

Puis vient la salle de *Géologie agraire* (salle II),

où sont groupés les renseignements et les collections relatifs au terrain hongrois. Les différentes qualités de terre sont exposées dans des vitrines; des échantillons de terre, de l'épaisseur d'un mètre, provenant des diverses régions, sont disposées dans les embrasures des fenêtres. Des cartes, des tableaux, des panneaux tournants, des photographies sur verre complètent l'impression. Différents types d'outils usés par les fouillis dans la terre végétale voisinent avec les éditions publiées par l'Institut de Géologie[1].

La salle III commence la série des salles réservées à certaines productions, et, comme il convient, elle est consacrée à la reine des céréales. Une collection fort curieuse au point de vue scientifique, et très intéressante au point de vue pratique, consiste dans la série des échantillons de blé et de terre productive, prélevés chaque année depuis dix ans dans les mêmes propriétés et dans cinquante régions différentes. Les terres productives de chaque échantillon, et chaque échantillon correspondant, sont analysés tous les ans, et les résultats indiqués à côté. De nombreuses gerbes d'épis de différentes sortes, nouées de rubans tricolores, ornent la salle, tandis que des photographies indiquent les différentes phases de la production du froment, et que d'autres documents concernent ses ennemis (ivraie, etc.).

La salle suivante renferme les collections relatives aux autres plantes cultivées sur de larges espaces,

1. Pour qui veut étendre à la géologie générale les recherches que le Musée Agricole permet de faire relativement à la géologie agraire, et, par exemple, étudier les nombreux et beaux spécimens de marbres hongrois, il convient de se rendre au Musée de Géologie, installé non loin du premier.

plantes fourragères, betteraves à sucre, maïs, etc. On y trouve, dans des bocaux d'une forme spéciale et pratique due à l'invention de M. Païkert, des graines de toutes les plantes cultivées en Hongrie. Des échantillons, naturels ou imités, sont présentés dans les vitrines, notamment en ce qui concerne les nombreuses et superbes variétés de betteraves, et les non moins nombreuses variétés de maïs, cette céréale qui est presque aussi caractéristique de l'agronomie hongroise que de l'agronomie américaine. Aux murs, sous verre, des racines développées de plantes fourragères, notamment de luzerne, atteignent des longueurs incroyables : après les avoir contemplées, je ne m'étonnerai plus de voir les champs de luzerne restés verts dans le desséchement général qui, depuis plusieurs semaines, sévit sur la *Puszta*. Puis ce sont les échantillons de foin, d'engrais artificiels, les reproductions des différents types d'abris à fourrage, des modèles relatifs à la culture du houblon, et tout ce qui se rattache à la culture nationale entre toutes du *paprika*.

Une autre importante culture locale, celle du tabac, occupe la salle V; nous y retrouvons, avec de nombreux échantillons naturels, artistement présentés, et faisant connaître les types les plus caractéristiques du pays, des modèles de compresseurs et autres dispositifs relatifs à cette production, ainsi que des graphiques, et les résultats des travaux obtenus par lé bureau d'expériences de Debreczen.

Le côté pittoresque de la production agricole, déjà agréablement mis en lumière dans les sections précédentes, ressort mieux encore dans le groupe de l'*Horticulture et de l'Arboriculture* (VI). Des imitations,

d'une fidélité parfaite et réalisant un complet trompe-l'œil, font connaître les très nombreuses et très belles variétés de fruits (pommes, prunes, poires, pêches, cerises) et de légumes (citrouilles, raves, navets, carottes, betteraves, potirons, paprikas, etc.) que donne le sol hongrois, ainsi que les produits appétissants des fabriques de conserves les plus réputées du pays. Des modèles pour la taille et la disposition des arbres fruitiers, des cartes et gravures relatives à la culture des fruits, des germinations de fleurs et fruits sous verre, des instruments d'horticulture, des types d'emballage, des modèles d'instruments pour l'arrosage, des modèles de serres, des collections d'insectes nuisibles aux arbres et aux légumes, des collections concernant la floriculture complètent l'exposition de cette salle, tandis que la salle voisine (VII) est consacrée aux maladies des plantes, particulièrement à celles des racines et surtout de la vigne, à la *phytopathologie*.

Le groupe des *Animaux utiles et nuisibles à l'agriculture* (VIII) est encore un des plus intéressants, même pour le visiteur profane. On y indique, par des tableaux et des modèles, les procédés de destruction des scarabées, des sauterelles, des autres insectes, et des oiseaux dangereux pour l'agriculture en même temps qu'on y insiste sur l'utilité d'autres espèces[1].

1. La loi et les mœurs hongroises, plus restrictives que les nôtres en fait de chasse, retranchent de la liste des oiseaux que l'on peut tuer, des espèces pour lesquelles la prohibition désolerait nos Nemrods et nos Vatels, l'alouette par exemple. J'ai toujours étonné les Hongrois (et les Autrichiens), à qui je disais que cet oiseau était considéré chez nous comme une proie légitime pour le chasseur. On l'estime trop utile à l'agriculture pour le tuer, et trop petit d'ailleurs pour valoir un coup de fusil.

J'ai noté une curieuse exposition d'estomacs d'oiseaux, conservés avec leur contenu, de manière à montrer les goûts insectivores ou granivores de l'animal.

Après le jardinage et la culture des arbres, celle de la vigne (salle IX), qui constitue encore un des beaux fleurons de l'agriculture magyare. Nous y retrouvons des échantillons naturels de grappes conservés dans des bocaux, des échantillons de ceps, de pampres; des expositions d'instruments viticoles et vinicoles, de pressoirs; des terres végétales diverses, dans lesquelles se nourrit la vigne, des tableaux, dessins, graphiques, etc.

Je n'insiste pas sur le groupe des *Stations agronomiques* (X), établissements que j'aurais à décrire directement plus loin : mais le groupe de la *Laiterie* (XI) mérite une mention spéciale, à raison du développement rapide qui est celui de la laiterie hongroise et qu'il met en lumière. Il expose notamment les glacières et appareils frigorifiques, les appareils à écrémer, les barattes les plus modernes, les centrifuges, etc.

Les industries qui s'adonnent à la manipulation et à la transformation des denrées agricoles commencent avec la laiterie; elles se poursuivent (salle XII) avec les huileries, amidonneries, minoteries, sucreries, brasseries, distilleries, qui exposent leurs machines, des modèles réduits de leurs installations, parmi lesquelles la réduction fidèle et curieuse d'un grand moulin moderne, tel que ceux qui fonctionnent dans les faubourgs mêmes de Buda-Pesth, la réduction de la grande fabrique de sucre de Sarvar, et celle d'une distillerie comme on en trouve dans les grands

domaines de l'État. Ce sont enfin, en échantillons réels, et en modèles imités, presque indiscernables les uns des autres, les différents produits de la minoterie et de la boulangerie, de la pâtisserie même jusqu'à un certain point : encore des vitrines appétissantes.

Vient ensuite la salle consacrée au chanvre et au lin (XII), où l'on peut examiner ces végétaux à l'état brut, puis travaillé aux divers degrés, jusqu'à leur transformation en objets manufacturés, cordages, hamacs, etc. Dans la même salle, mais constituant une section distincte (XIV), sont groupées les expositions relatives aux industries agricoles domestiques, vannerie, boissellerie, ciselure, etc., très intéressantes[1], et au monde des ouvriers agricoles (graphiques, cartes, tableaux concernant les initiatives de l'État vis-à-vis de ceux-ci et leurs résultats).

L'histoire de l'Agriculture hongroise est, elle aussi, résumée (groupe XV) dans une série de dessins, graphiques, gravures et tableaux représentant les mouvements et les événements d'intérêt agricole, et les portraits des principaux agronomes hongrois : il y a, à ce dernier point de vue, quelque étrangeté pour un visiteur occidental à contempler, revêtus d'uniformes belliqueux et de somptueuses autant qu'archaïques défroques, les Magyars qui, jadis ou récemment, se sont illustrés dans l'exercice de l'art pacifique entre tous.

Dans le groupe voisin de la *Météorologie* (XVI) sont

1. On peut compléter l'impression reçue dans cette partie du Musée Agricole par la visite de l'Exposition de l'industrie domestique, située Kerepesi-ut, à Buda Pesth, et par celle des magasins de la Société Izabella, à Poszony.

présentés les instruments multiples et délicats, fabriqués dans l'atelier même de l'Institut météorologique hongrois, et d'usage astronomique ou météorologique, tandis qu'occupant une vaste cour recouverte d'une verrière, le groupe des *Machines agricoles* étale de nombreux spécimens que les Hongrois se glorifient de fabriquer eux-mêmes : seule, et déjà vénérable de vétusté, une étrangère se mêle aux machines nationales : la première charrue à vapeur qui ait fonctionné en Hongrie, et qui a trouvé ici ses invalides. Tout à côté, le groupe des constructions agricoles offre de jolis modèles réduits de maisons d'agriculteurs, de granges, étables, magasins à céréales, et notamment ces élégants et pratiques greniers à maïs que j'aurai à décrire ailleurs. Les quatre grands haras nationaux occupent une verrière correspondante à celle où sont exposées des machines agricoles (section XIX).

Du premier étage, un vaste et bel escalier, dont le marbre vient des carrières de Ruskicza, conduit à la Salle Royale, spacieux et superbe vestibule, qu'ornent les bustes, très remarquables, du roi et de l'infortunée reine Élisabeth, — restée aujourd'hui encore si populaire en Hongrie. On y a joint le buste d'un des grands agrariens hongrois, le comte Karolyi Sandor, œuvre d'une vie intense, où le sculpteur[1] a fait rayonner d'intelligence et de finesse le visage un peu émacié du comte.

Autour de la Salle Royale sont disposées une série de salles, consacrées chacune à une ou plusieurs

1. M. Strobl Alajos, un des premiers artistes de la Hongrie contemporaine.

collections d'intérêt agraire, et qui sont les suivantes en allant de gauche à droite.

Les groupes de l'*Élevage* (I, II, III) relatifs le premier au cheval, le second à l'hygiène vétérinaire, le troisième à l'élevage des bêtes à cornes, des bêtes à laine et de la basse-cour. La première salle comprend de nombreux spécimens de chevaux, exécutés en plâtre d'après nature dans les quatre grands haras hongrois de Mezöhegyes, Kisber, Babolna et Fogaras, par l'éminent sculpteur Vastagh, et qui sont d'une admirable fidélité[1], tandis que de nombreux tableaux, dus également à des peintres de talent, MM. Adam et Blaas, représentent les plus célèbres des étalons et juments de l'État. Dominant le tout, s'érige la statue du grand éleveur de chevaux, Kozma Ferencs.

Non moins pittoresque et intéressant, plus curieux même peut-être pour un visiteur étranger, est le groupe III, avec les belles sculptures de Vastagh représentant les magnifiques variétés de l'espèce bovine qui existent en Hongrie, et notamment le bœuf national, à la robe blanche, aux immenses cornes, dont les propriétaires et les artistes hongrois sont si fiers. A côté, de nombreux spécimens des races suisses naturalisées en Hongrie, et notamment de la race de Simmenthal, dont je rencontrerai tant et de si beaux représentants dans les écuries des grands domaines privés ou publics; aux spécimens en plâtre colorié s'ajoutent de nombreux tableaux, dessins, cartes, graphiques, très soignés.

1. Des reproductions en sont exposées dans certaines écoles d'agriculture, et j'ai pu y constater que les spécimens hongrois, au point de vue du fini et de l'exactitude, sont très supérieurs aux spécimens allemands que les écoles possèdent aussi.

La salle voisine contient le groupe des *Occupations primitives*. On a ici l'impression de la vie rurale telle qu'elle se déroulait dans la Hongrie d'hier, telle qu'elle tend à disparaître dans la Hongrie d'aujourd'hui, vie des pasteurs de la steppe, de la *Puszta* non encore transformée en cultures, lorsque les bergers aux longs vêtements blancs vaguaient derrière leurs troupeaux de moutons et de porcs, emportant avec eux leurs minuscules habitations portatives, sortes de niches, les clayonnages déroulables, à l'intérieur desquels pouvaient être abrités les animaux, et les rudimentaires ustensiles de bois, curieusement travaillés, qui constituaient leur humble avoir [1].

Puis c'est la section (V, VI) de l'*Enseignement agricole*, étalant ses graphiques, gravures, collections de livres, vues photographiques des différents établissements d'instruction agricoles, vus du dedans et du dehors.

C'est une des plus considérables entreprises réalisées par le gouvernement hongrois, celle relative aux dérivations et désséchements, qui est résumée dans les cartes, les graphiques, les modèles en plâtre de la salle VII, où président les statues du comte Etienne Szechenyi et de l'ingénieur Vasarhelyi, initiateurs de l'œuvre accomplie, œuvre dont nous aurons à parler par la suite en détail.

Puis c'est la salle de l'*Apiculture* (VIII), où s'alignent les modèles de ruches les plus variés, des plus primitifs aux plus modernes, du tronc d'arbre creusé à la niche à vitrages et à tiroirs; dans les vitrines, les

1. A visiter, au même point de vue, le très curieux et esthétique Musée d'Ethnographie de la rue Lonyay, qui vient aussi d'être inauguré tout récemment.

instruments et objets nécessaires pour l'élevage, le travail du miel et de la cire, des tableaux et des modèles concernant l'évolution de l'abeille et de ses ennemis.

La salle de la *Magnanerie* et de la *Sériciculture* (IX) expose les magnifiques échantillons de la soie hongroise, à la nuance jaune d'or éclatante, et, à côté de quelques tissus légers produits dans le pays, des étoffes plus riches, fabriquées à Lyon avec des matières premières hongroises, mais qui, quoique belles, sont loin de représenter les plus somptueux produits de l'industrie lyonnaise. Des vitrines contiennent des échantillons de tout ce qui concerne la production de la soie, depuis la nourriture des vers jusqu'au tissage des fils.

Toute la partie du Musée que je viens de décrire est contenue dans le palais Renaissance. Le palais gothique est tout entier consacré aux occupations rurales dont le caractère cadre le mieux avec son architecture et les idées qu'il évoque, c'est-à-dire à l'exploitation forestière, à la chasse et à la pêche. Sans rien perdre de leur caractère scientifique et pratique, les collections y sont, plus encore qu'ailleurs, de nature à plaire au public profane par l'apparence esthétique donnée à leur arrangement.

Au rez-de-chaussée sont exposés des spécimens de bois (pièces, troncs énormes[1], lamelles minces, écorces), les instruments d'arpentage forestier, les collections d'animaux, insectes et oiseaux nuisibles à l'économie forestière, les documents chiffrés, dessinés ou peints, relatifs à la plantation des arbres, au reboi-

1. J'ai noté entre autres des troncs de noisetiers, d'un diamètre tout à fait extraordinaire pour un végétal que nous sommes habitués à rencontrer à l'état d'arbrisseau.

sement des montagnes, à l'utilisation des produits de la forêt, aux maladies des arbres, à l'herborisation forestière, etc.

Le groupe de la *Pêcherie* est également très pittoresque. Il suffit de le parcourir pour ressentir l'impression qu'il s'agit là d'une industrie importante en Hongrie. Une place d'honneur est faite aux poissons nationaux, fogashs et sterlets, dont on peut étudier le développement et les variétés par l'examen de nombreux spécimens.

Enfin, au premier étage du même édifice, on arrive à la vaste et artistique section de la *Chasse*, où sont réunis des spécimens de toutes les espèces de fauves existant encore en Hongrie. Presque tous sont fort beaux, et constituent des dons royaux ou seigneuriaux. Sous la grande rosace où brillent les armes de la Hongrie, accotées de celles des nations auxquelles elle est liée, menacent les énormes sangliers tués par François-Joseph à Gödöllö. En face, l'ours colossal offert par le comte Andrassy Gela; aux murs, les bois de cerfs et de chevreuils donnés par le comte Forgach; plus loin un cerf géant, victime de l'archiduc Joseph; une ramure de 16, rapportée du comitat de Marmaros par le comte Michel Esterhazy. Et, entourant ces pièces maîtresses, la collection de tous les rapaces de Hongrie, oiseaux et mammifères, le gros et le petit gibier, chevreuils, daims, chamois, mouflons; et les oiseaux de la forêt, de la plaine et des lacs, coqs de bruyère, faisans, perdrix, outardes, — tandis que, dans l'embrasure d'une tour, une assemblée de tous les hiboux du pays contemple avec méfiance la collection des pièges et lacets destinés à la capture des rapaces.

Ainsi constitué, le Musée Agricole de Buda-Pesth est assurément de nature à rendre les plus grands services, à la fois aux hommes de science et aux hommes d'affaires. Ceux-ci peuvent y trouver des renseignements pratiques fort utiles, des leçons et des éléments de comparaison précieux. Ceux-là y trouvent un raccourci de l'économie rurale hongroise presque entière. Je puis affirmer, pour ma part, qu'au cours de mes excursions à travers la Hongrie, je n'ai guère rencontré d'institution, d'objet, de type, de création quelconque d'intérêt agraire qui ne me rappelât un souvenir du Musée. Il semble d'ailleurs que les habitants de Pesth et les étrangers aient conscience de ce double intérêt, car les visiteurs sont nombreux (plusieurs centaines par semaine); et j'ai pu, sans flatterie, féliciter le dévoué organisateur du Musée, M. Païkert, de la manière dont visiblement le public hongrois apprécie son œuvre, œuvre à laquelle il a consacré dix ans de sa vie et l'application d'une intelligence très avertie et très moderne [1].

Le Musée Agricole est un organe de démonstration et de diffusion scientifique. Il trouve son pendant naturel dans un autre organe, de recherche et d'étude, qui est constitué par les stations agronomiques d'expériences. Celles-ci ne sont pas exclusivement une

1. M. Païkert a été merveilleusement préparé à sa tâche par les fonctions qu'il a remplies pendant plusieurs années en Amérique (Etats-Unis et Canada), comme attaché agricole du ministère. Il m'a paru représenter, sous son aspect le plus sympathique, le type, qui se répand, du Magyar américanisé, alliant au culte des traditions nationales le sens du progrès et l'amour de la modernité. Je signale aux Français, peu nombreux, je le crains, qui lisent le magyar, sa brochure *Amerika es Magyarorszàg*.

institution centralisée, comme le Musée. Mais si plusieurs d'entre elles sont réparties dans les différents centres agricoles de la province, Buda-Pesth possède une station expérimentale de premier ordre, à peu près dans chaque ordre de recherches. Elles sont concentrées à Bude, sur la rive droite du Danube, à la limite de la ville et de la campagne, dans un quartier paisible, à l'allure bien « universitaire », et où l'on rencontre de grands cafés avec cette austère étiquette : « Café de la Statistique ».

Pour ne pas avoir à redouter les répétitions, je grouperai ici tous les renseignements que j'ai recueillis concernant les stations agronomiques hongroises, qu'il s'agisse de celles de la capitale ou de celles de la province, dont j'ai visité une grande partie.

« Créer une institution publique qui ait pour but le développement des connaissances agricoles, qui, par des recherches scientifiques et des expériences pratiques s'efforce de perfectionner la technique agricole, de désigner les plus convenables modes de production et les plus avantageuses des espèces à cultiver; qui reconnaisse les influences naturelles nuisibles au rendement et indique les moyens propres à y porter remède, et qui soit enfin capable de découvrir et contrôler les falsifications... tel est le but de l'institution des stations agronomiques. » C'est ainsi que s'exprime le président de la commission centrale du service des stations, le baron Jérôme Malçomes[1]; et c'est en effet dans cet esprit

1. *Service des stations agronomiques hongroises*, préface, Buda-Pesth, imprimerie de la Société anonyme Pallas.

que travaillent les nombreuses stations que nous allons maintenant énumérer.

Le service des stations est une institution créée et entretenue par l'État. Pendant longtemps, les recherches et expériences poursuivies en vue de développer les connaissances agricoles furent exclusivement du ressort des institutions de l'enseignement professionnel agricole, destinées à répandre ces sortes de connaissances. Mais on reconnut ensuite la nécessité de créer des établissements spéciaux, chargés, en vertu d'une division mieux comprise du travail, de poursuivre la découverte des vérités scientifiques et des procédés techniques, que les institutions d'enseignement doivent ensuite faire connaître et propager.

La plupart des stations hongroises ont une double mission : d'un côté, elles procèdent à des expériences et recherches destinées à élucider certains problèmes; d'autre part, elles donnent aux particuliers, des consultations et indications sur les questions qui, par leur nature toute professionnelle, ne peuvent être résolues que par des gens s'en occupant d'une façon constante et approfondie. De plus, certaines stations s'occupent aussi de l'examen des matières, graines, produits, et font des expertises pour le compte des autorités appelées à contrôler le trafic de ces articles, expertises dont les rapports constituent toujours la base de toute procédure engagée par lesdites autorités.

C'est depuis 1890 que la création et le développement de la plupart des stations agronomiques ont eu lieu : il s'agit, là encore, par conséquent, d'un mouvement tout contemporain. Auparavant, il n'existait que quelques stations isolées et médiocrement ins-

tallées. Aujourd'hui, outre que leur nombre a été très notablement accru, leurs moyens d'action ont été très perfectionnés, et une impulsion commune leur a été communiquée par la création d'une commission centrale appelée à relier entre elles les diverses stations et à faire converger leurs efforts vers un même but.

Cette commission a pour tâche[1] « de faciliter le fonctionnement des diverses stations, de diriger leur activité conformément au but posé; de proposer des expériences estimées d'utilité publique; de varier les programmes de travail des stations, et de veiller à ce qu'ils soient exactement observés; d'avoir soin que les résultats obtenus soient publiés; de donner son avis dans des questions professionnelles que le ministre lui renvoie, et, s'il y a lieu, de lui soumettre des projets; de faire au ministre de l'Agriculture des propositions tendant à la modification du règlement organique et de l'ordre des travaux de la commission. »

Dès 1900, il existait des stations agronomiques de huit espèces différentes :

Stations agro-chimiques;
— d'essais de semences;
— — de machines agricoles;
— — d'expériences agricoles;
— — d'expériences de culture du tabac;
— — entomologiques;
— — de physiologie et pathologie végétales;

1. Même publication, *Notice sur l'organisation du service des stations*, par M. Rodolphe Karoly.

Stations d'essais biologiques et alimentaires animales.

On a, depuis, créé des stations nouvelles dans plusieurs de ces catégories, et on a inauguré des séries nouvelles avec des stations laitières (à Magyar-Ovàr), — alcooliques (à Kassa), — viticole et vinicole (à Poszony), — et forestière (à Semelczbanya).

La description détaillée de ces divers établissements, ou même d'un seul de chaque type, nous entraînerait fort loin. Je me bornerai à quelques indications générales, illustrées de quelques descriptions particulières.

Les stations agro-chimiques figurent parmi les plus importantes. La principale d'entre elles fait partie du groupe des stations centrales établies à Bude. Elle porte le titre d' « Institut de chimie du royaume hongrois et Station centrale agro-chimique ». Créée en 1881 comme annexe de l'École vétérinaire, elle en fut détachée en 1887, et reçut en 1892 son organisation actuelle. Son personnel comprend un directeur, un chimiste principal, une dizaine de chimistes, des stagiaires, sans parler des manipulateurs et gens de service. Outre les fonctions remplies par les autres stations [1], elle est chargée d'exécuter toutes les opérations de chimie pour le compte du ministère. Elle s'occupe en particulier : 1° de tous les examens de vins pour le compte de la commission

1. En vertu de la loi XXVI de 1895 contre la falsification des produits agricoles, les stations procèdent aux examens prescrits par la loi pour le compte des comitats et des villes de leur ressort. Elles prêtent leur concours à l'exécution de la loi XXII de 1894 contre la fabrication et la mise en vente des vivres artificiellement préparés, en remplissant le rôle d'agent expert dans les descentes de justice opérées chez les fraudeurs.

permanente d'expertise des vins; 2° de l'examen de tous les vins étrangers déclarés en douane; 3° de celui du degré de raffinage des sucres favorisés de la prime d'exportation[1]; d'une façon générale, elle remplit auprès du gouvernement les fonctions d'agent expert toutes les fois qu'il est besoin.

Le tableau suivant donnera une idée de l'activité de la station de Bude.

	Désignation du groupe d'examens.	Nombre des analyses.
I.	Aliments et épices destinés à la consommation..	10 784
II.	Autres examens en vue de l'hygiène ou ordonnés par les Tribunaux..........................	381
III.	Moût de raisin et de vin......................	7 693
IV.	Autres boissons alcooliques....................	931
V.	Fourrages	984
VI.	Terrains et engrais............................	5 930
VII.	Plantes agricoles..............................	728
VIII.	Produits d'industrie agricole..................	12 122
IX.	Eaux	2 139
X.	Articles industriels et miniers................	3 069
XI.	Matières d'éclairage et chauffage...............	628
XII.	Avis d'expertise et divers autres examens.......	4 737

Les autres stations agro-chimiques ont été créées en 1872 à Magyar-Ovàr, en 1883 à Poszony, en 1884 à Kassa, en 1885 à Keszthely, en 1887 à Kolozsvár, en 1094 à Debreczen. La plupart sont rattachées à un institut agronomique (Kassa, Debreczen) ou à une école supérieure d'agriculture (Magyar-Ovàr, Poszony). Aucune n'a l'importance de celle de Buda-Pesth; mais la plupart, en dehors de leurs attributions générales, se sont spécialisées dans certaines recherches utiles : celle de Debreczen, dans l'analyse

1. Ceci antérieurement à la convention de Bruxelles.

des farines et celle des tabacs; la station de Kassa dans la distillerie; celle de Keszthely dans la viticulture; celle de Koloszvár dans les analyses d'eaux et de ciments. Celle de Magyar-Ovàr, que j'ai visitée en détail, est une des plus intéressantes. Le groupement des constructions et pavillons constitue tout un petit village scientifique, aux apparences paisibles et studieuses, groupé non loin de l'Académie agricole, à proximité du parc et de l'immense domaine de l'archiduc Joseph, aux bords de l'historique Leïtha. A côté de la station agro-chimique, d'autres centres d'expériences sont organisés, dans certains desquels se poursuivent des travaux fort intéressants, entre autres la station de pathologie végétale. « Un hôpital de plantes », me disait le directeur de la station, en me guidant à travers les plates-bandes où il tient en observation ses intéressantes malades. Et un autre Magyar présent ajoutait en riant, faisant allusion à l'apparence vigoureuse du savant : « Il n'y a que monsieur le directeur qui se porte bien ici ». Entre autres curiosités dont j'ai pris note au passage, j'ai relevé des essais, couronnés de succès, en vue de greffer des paprikas sur des cuscutes.

La station agrochimique de Magyar-Ovàr s'est occupée notamment de la chimie du vin et des diverses levures, de la culture du tabac, de plusieurs espèces fourragères. Elle a aussi étendu spécialement ses études à la fabrication de l'huile, des tourteaux, et des engrais chimiques.

C'est également à Magyar-Ovàr que fut créé, en 1878, le premier laboratoire d'essai de semences. Celui de Buda-Pesth fonctionna à partir de 1884 seulement, et ne devint indépendant de l'École vété-

rinaire à laquelle on l'avait rattaché, qu'en 1891. D'autres créations de même ordre suivirent à Kassa, Debreczen, Keszthely et Koloszvar. J'en ai visité plusieurs, et notamment celles de la capitale, et de Magyar-Ovàr.

« Les stations d'essai de semences, dit le Dr Arpad Degen, chef de la station de Bude[1], ont pour mission le contrôle sur le trafic des semences et autres produits végétaux; elles ont pour devoir de défendre les intérêts des agriculteurs, horticulteurs et sylviculteurs, contre les fraudes et falsifications auxquelles ils sont exposés. Elles sont destinées à faire des essais sur le développement des plantes agricoles; sur la formation, la maturité, la germination et la faculté germinative des graines; à pratiquer des expériences ayant pour but d'augmenter cette faculté, et de déterminer les mauvaises herbes et leurs graines envoyées aux fins d'examen. Elles soumettent à une observation attentive les mauvaises herbes nuisibles du pays. Ces stations sont, de plus, appelées à vulgariser les modes de défense contre les mauvaises herbes et végétaux parasites; à faire connaître et répandre les bons appareils et machines de nettoyage des graines; à faire l'analyse botanique des foins et diverses espèces de fourrages (fourrages en grains, sons, gruaux, farines, tourteaux, etc.); et, enfin, à appeler l'attention du grand public sur les falsifications et la manière de les reconnaître.

« Une des fonctions importantes de ces stations

1. *Les stations d'expérience.* Publication collective officielle du ministère de l'Agriculture. Notice consacrée aux Stations d'essai de semences.

consiste à certifier, par l'adjonction d'un bulletin et par le plombage des sacs, une propriété quelconque constatée dans les graines examinées, surtout le plombage des semences de trèfle et de luzerne exemptes de cuscute.

« Dans ce but, les stations se chargent des travaux suivants :

« Elles examinent l'identité, la provenance (autant que cela peut se faire par l'examen des graines), la pureté, la faculté germinative, le poids absolu, le poids par unité de volume superficiel et, enfin, le degré d'humidité des graines qui leur sont envoyées. Elles fixent la faculté germinative des glomérules de la betterave à sucre et de l'orge à bière; pour la betterave elles établissent aussi le pourcentage des germes reconnus malades pendant les essais de germination, et pour l'orge le degré de sa farinosité. Elles se chargent de l'analyse botanique des fourrages, déterminent les plantes qui leur sont envoyées, ainsi que leurs graines, étudient les prés du pays ainsi que les méthodes de leur amélioration. Elles recommandent des mélanges de graines d'herbes destinées à être semées dans des sols dont la qualité est exactement indiquée, pour créer des prés, des prairies et des pelouses; désignent les espèces d'herbes qui sont les plus propres à lier le sol, et, en général, elles ont pour mission de donner des avis et conseils relatifs à toutes les questions botaniques qui surgissent dans les milieux agricoles du pays.

« En ce qui concerne les agriculteurs, les examens sont gratuits touchant l'identité, l'origine, la pureté quantitative, le contenu de cuscute et la faculté germinative des semences. Quant aux examens qui ne

sont point nommés ci-dessus, ou qui sont faits pour le compte de négociants, marchands grainiers, etc., le tarif officiel fixe des taxes très réduites.

« Les comptes-rendus des données recueillies à la suite des expériences sont publiés par les stations, soit dans leurs rapports annuels, soit dans des journaux et revues agricoles. Quant aux expériences scientifiques, leurs résultats sont consignés dans le *Kisérletügyi Közlemények*, revue spéciale publiée par le ministère de l'Agriculture à l'intention des stations d'essais de l'État. »

Toutes les stations d'essai de semences sont établies par l'État, et, sauf celle de Bude, qui est indépendante, rattachées aux instituts agronomiques [1]. Leur installation m'a paru, à Bude surtout, excellente; les locaux sont suffisamment spacieux; le matériel neuf et moderne; les travaux poursuivis, dignes d'un intérêt tout particulier. Le chiffre des analyses faites annuellement s'accroît avec rapidité. A Bude, il a passé de 62 en 1881 à :

721	en 1885
2 010	— 1890
19 326	— 1895
28 389	— 1898 [2]

L'accroissement s'est produit surtout après 1892, à raison de la mise en vigueur de la loi XII de cette année sur la police rurale, et après 1895 (loi XLVI de 1895 sur la fabrication des produits, denrées et articles agricoles).

1. Pour l'organisation de ces établissements, voir plus loin, p. 111 et suiv.

2. Je regrette de ne pas trouver, dans les documents que j'ai réunis, de chiffre plus récent. Mais l'accroissement a continué. Le chiffre total pour les six stations était en 1898 de 32 487.

« A l'effet d'assurer la stricte et rigoureuse exécution de cette loi [1], les agents de la station de Buda-Pesth font, chaque année, des tournées au cours desquelles ils visitent toutes les régions du pays et, secondés par les autorités compétentes chargées de l'exécution de la loi, procèdent à des contrôles inopinés dans les magasins de marchands grainiers. S'ils y trouvent des marchandises suspectes, ils en prennent des échantillons qu'ils envoient aux institutions compétentes à fin d'analyse.

« Au point de vue de la compétence, le royaume a été réparti entre les six stations d'essais de semences existantes actuellement, et qui sont chargées de l'exécution des analyses prescrites par la loi. »

Une des plus utiles et intéressantes séries d'expériences poursuivies dans ces stations est celle qui a trait à l'appréciation des facultés germinatives des graines, réalisée dans des godets de Zurich en faïence, ou des appareils de germination, permettant de combiner les conditions de température et d'humidité nécessaires. D'une façon plus générale, les stations fixent le degré de pureté des graines, leur poids spécifique, leur identité, leur origine (au moyen surtout de la détermination des graines de mauvaises herbes qui y sont mêlées et qui sont caractéristiques de certaines contrées). La germination des glomérules de betteraves est aussi l'objet d'études spéciales, très importantes dans un pays où la betterave joue un rôle capital dans l'économie rurale.

Plus ancienne que les stations de semences est la

1. Voir appendice I.

station d'essais de machines agricoles, créée à Magyar-Ovàr dès 1869.

« Considérant que la meilleure machine ne peut être essayée et bien jugée qu'à condition de fonctionner dans la propriété agricole même, et que, en outre, cette expérience exige des moyens auxiliaires techniques, l'on a estimé que le meilleur local pour l'installation de cette station était l'École supérieure d'agriculture de cette ville. C'est là que, rattachée à la chaire de technique, elle fonctionne encore actuellement[1]. »

Le but de la station est ainsi défini :

« En première ligne, la station est appelée à donner aux agriculteurs, et à toute autre personne qui en manifeste le désir, les renseignements les plus complets possible sur toutes les questions qui se rapportent à des machines agricoles en emploi dans les exploitations agricoles.

« Afin de bien remplir sa tâche, la station examine tous outils et machines agricoles nouvellement inventés, améliorés ou déjà employés dans les propriétés, tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique, le plus minutieusement possible et, selon les circonstances, en procédant à un examen comparatif. Ces examens ont pour but de pouvoir émettre un jugement sûr en ce qui concerne la construction des outils et machines, la résistance des matériaux employés, la qualité et la quantité de la capacité de travail, les économies qui résultent de l'emploi de l'objet examiné, ainsi que ses exigences; en un mot tous les points qui peuvent servir à déter-

1. Notice consacrée à cette station par M. Victor Thallmayer (brochure déjà citée).

miner et fixer la valeur d'emploi d'une machine ou d'un outil quelconque.

« A cet effet, la station d'expériences examine tous les objets que le ministère de l'Agriculture lui désigne, ainsi que tous les outils et machines agricoles à l'examen desquels elle est invitée, soit par des associations et corporations agricoles, soit par des personnes privées, fabricants, commis-voyageurs, etc., qui, éventuellement, en font la demande.

« Dans le but de les soumettre à un examen et de les expérimenter, la station fait aussi l'acquisition de certains outils ou machines, sous la réserve que ces instruments puissent aussi être employés chez nous, où les conditions agricoles sont en quelque sorte différentes de celles des autres pays.

« La station ne publie les résultats obtenus à la suite de ses expériences qu'en ce qui concerne les objets dont les propriétaires ou expéditeurs désirent cette publication [1]. »

C'est par centaines que l'on chiffre les machines et outils agricoles que la station a expérimentés jusqu'ici. Elle a même fait construire des machines nouvelles, notamment en vue, — opération très importante pour l'agriculture hongroise, — de séparer la cuscute des graines de trèfle, — ainsi que des machines à trier et cultiver le maïs, autre plante qui est amplement produite en Hongrie.

Une des plus importantes stations, par l'intérêt pratique des recherches effectuées, et qui a retenu particulièrement mon attention, est, — encore à Magyar-Ovàr, — celle qu'on a créée en vue d'expé-

1. Notice de M. V. Thallmayer.

riences agricoles. Due à l'initiative du comte Bethlen, ministre de l'Agriculture en 1891, elle est devenue institution indépendante quatre ans plus tard. Le fonctionnement, d'abord tout pratique, devint scientifique quelques années après, lorsque M. Darànyi eut pourvu la station d'un vaste champ d'expériences.

Le but poursuivi est de préciser, pour les végétaux qui intéressent l'agriculture nationale, dans quelles conditions de climat et de milieu ils parviennent à leur maximum de rendement, de façon à préserver les agriculteurs à la fois de la routine et de l'engouement[1].

La station est divisée en deux sections : l'une chargée des expériences pratiques faites avec les agriculteurs; l'autre s'occupant des essais ayant un caractère surtout scientifique.

Les résultats obtenus de part et d'autre ont été fort remarquables. Dans la première section, on a poursuivi, en moins de dix ans, plus de 2000 expériences relatives à la culture des céréales, des légumineuses, des plantes à racine, oléagineuses, commerciales,

1. « Nos agriculteurs, » dit M. Cserháti Sandor, chef de la station, dans la notice qu'il a publiée sur elle, « savent par expérience l'écart de la valeur de production entre les diverses espèces; aussi font-ils depuis assez longtemps déjà des essais et des changements d'espèces. Cependant, dans le choix de l'espèce, la majeure partie d'entre les agriculteurs s'étaient tout simplement contentés de procéder suivant l'appréciation de tierces personnes, et si, dès le premier essai, l'expérience avait produit un résultat défavorable, ils étaient tout de suite prêts à condamner l'espèce mal venue comme n'ayant aucune valeur. Par contre, si leurs expériences avaient fourni de bons résultats, ils louaient, tellement, le plus souvent, l'espèce cultivée par eux, qu'ils entraînaient aussi un grand nombre d'autres personnes dont les conditions agricoles n'étaient pas les mêmes et dans les propriétés desquelles l'espèce tant louée n'était pas du tout à sa place. »

fourragères, et à la fumure, par les procédés les plus divers. Parmi les intéressantes constatations pratiques auxquelles on est arrivé, figure celle que les espèces de blé cultivées en Occident sont généralement impropres à être cultivées avec succès en Hongrie, vu le climat continental de ce pays qui ne permet que l'emploi des céréales précoces [1]. On a obtenu des résultats analogues avec les expériences consacrées aux autres céréales : en général, les espèces étrangères s'acclimatent mal, sauf une ou deux. En ce qui concerne les légumineuses, la station a prouvé le mal fondé des préjugés établis contre certaines d'entre elles que l'on jugeait peu naturalisables en Hongrie, et qui se sont révélées susceptibles d'une culture avantageuse [2]. D'une façon générale elle a contribué à répandre, dans de nombreux domaines, des cultures rémunératrices; elle s'est efforcée aussi avec succès de répandre l'emploi des engrais chimiques, et de faire, en ce qui les concerne, l'éducation des agriculteurs. Elle a expérimenté le plâtrage des terres à soude, et fait l'essai d'un grand nombre de plantes nouvelles ou prétendues telles, en vue d'informer le public de la valeur réelle de ces « créations », souvent très surfaites par les marchands grainiers. Elle a réussi à propager, dans plusieurs domaines, la culture des graines de betterave, alors que l'opinion générale était qu'aucune espèce de graines de betterave ne pouvait être cultivée en Hongrie, et elle fournit gratuitement des graines à tout agriculteur qui accepte

1. Si le blé n'est pas mûr au moment où surviennent les grosses chaleurs de l'été hongrois, les grains se resserrent dans leurs enveloppes.
2. La féverole par exemple.

de cultiver la betterave en vue d'en tirer des semences, selon les instructions données par la station.

Les expériences tentées par la section théorique ne sont pas moins intéressantes ; mais elles sont d'un caractère trop spécialiste pour être utilement décrites ici.

La station d'expériences consacrée au tabac est toute récente. Elle date de 1898 et a été créée à Debreczen. « Sa tâche, » dit M. Coloman Kerpely, chef de la station, dans une notice, « consiste à supprimer les erreurs commises et les procédés impropres employés dans la culture du tabac ; à donner les indications nécessaires pour pouvoir bien soigner cette plante ; à fournir aux agriculteurs et producteurs des conseils et instructions leur permettant de procéder rationnellement. Elle a, en outre, pour devoir, d'améliorer les variétés hongroises du tabac, de servir de guide dans la culture des graines de tabac et dans le choix des espèces ; d'essayer les espèces étrangères au point de vue de leur utilité et de répandre dans le pays la culture de celles qui ont réussi ; d'améliorer les espèces indigènes à l'aide d'un croisement avec les meilleures espèces de l'étranger. Elle est, enfin, chargée de former, sur les lieux mêmes de la production, les manipulateurs (ouvriers) qui s'occupent directement de la culture du tabac, ainsi que les agents de la régie royale hongroise des tabacs. »

Outre les laboratoires, magasins, locaux divers servant au personnel ou au matériel, la station possède, comme outillage spécial, sept granges-séchoirs de tabac, dont quatre de différents systèmes hongrois, une hollandaise, une allemande, une américaine ; et une installation, selon le procédé usité en Macédoine,

pour le desséchement au soleil des tabacs destinés à la fabrication des cigarettes. Les granges-séchoirs hongroises sont longues et basses; le système hollandais et le système allemand comportent plus d'élévation. Les différentes méthodes de desséchement sont appliquées et donnent lieu à des comparaisons. Un jardin de culture, divisé en un grand nombre de parcelles, sert à des expériences sur les semis de tabac, le règlement du nombre des feuilles par tige, les procédés de riflage et d'émondage, les fumures à employer, etc. On y pratique des croisements, afin d'obtenir de nouvelles espèces et d'améliorer le tabac hongrois. Plus de 200 espèces de tabac de toute origine y sont cultivées, dont quelques espèces françaises (en petit nombre), et beaucoup d'espèces orientales et américaines.

La création de la station entomologique est due à l'apparition du phylloxéra qui envahit la Hongrie en 1874, quelques années après avoir commencé à ravager la France. La station fut tout d'abord dite « phylloxérique » et s'installa à Buda-Pesth. Ultérieurement, ses attributions furent élargies, et des champs d'expériences furent organisés dans les régions menacées. C'est la station qui introduisit et répandit le traitement par le sulfure de carbone. On s'y occupa aussi de l'étude des cépages américains, dont les premiers essais en Hongrie eurent lieu dans le champ d'expériences de Farkasd. Un autre champ d'expériences, celui d'Istvàntelek, servit à déterminer l'immunité des terrains sablonneux contre le phylloxéra, et c'est à la suite des constatations qui y furent faites, que l'on vit les vignobles s'étendre sur des sables qu'on n'aurait jamais cru susceptibles de

nourrir les ceps. J'ai visité, dans certaines régions de l'Alföld, des vignes splendides, et donnant des vins de grand cru, alors que le sol semble fait d'une impalpable poussière[1], d'un sable tel que celui dont on se sert pour poudrer le plancher dans les salles de gymnastique.

A l'étude des moyens de défense contre le phylloxéra, la station phylloxérique a ajouté celle de la lutte contre les différents insectes des champs, des jardins et des bois. A la suite des invasions de sauterelles qui commencèrent en 1888 et devinrent un véritable fléau pour l'Alföld et les rives de la Tisza, la station se consacra plus spécialement à ces recherches et prit le nom de station entomologique, avec la tâche de se vouer à l'étude et à la destruction de tous les insectes nuisibles à l'agriculture. Les champs d'expériences furent supprimés; mais on poursuivit les travaux autres que ceux de laboratoire, soit dans les domaines de l'État, soit dans ceux des particuliers qui cédaient le terrain nécessaire aux recherches. La station qui, en 1900, n'avait pas encore de local à elle, est maintenant installée à Bude.

Nous retrouvons le nom de Magyar-Ovàr[2] avec la station de physiologie et pathologie végétales créée en 1897, sous l'inspiration de M. Daranyi, et dont le rôle est ainsi défini par M. Linhardt, professeur à l'école supérieure d'Agriculture[3] :

« Elle étudie les questions relatives à la physiologie et la pathologie des plantes et s'efforce de les résoudre

1. Aux environs de Kecskemet, par exemple.
2. En réalité la station est située sur les territoires de la commune de Lucsony, voisine de la ville de Magyar-Ovàr.
3. Notice relative à la station.

sur une base scientifique, tout en ne perdant pas de vue le but pratique. Ces questions sont : les effets que les conditions défavorables de la vie exercent sur les plantes; les questions relatives à la nutrition, croissance et multiplication des plantes cultivées; l'étude de la naissance des champignons parasites et des parasites fleuris, ainsi que des dégâts qu'ils causent sur les diverses plantes cultivées; le contrôle de l'apparition et de l'extension de ces parasites; l'étude des mesures préventives pour éviter les dommages causés par eux; la direction des travaux de défense et des mesures préventives devant être exécutés; les indications à donner, à ce sujet, aux autorités, propriétaires agricoles, jardiniers, viticulteurs et sylviculteurs intéressés; la vulgarisation de toutes les connaissances relatives à ces travaux et mesures; l'observation des maladies qui se manifestent à l'étranger et les propositions à faire à propos des mesures à prendre pour éviter l'importation de ces maladies. »

Elle s'est notamment occupée des maladies du blé (rouille), du tabac (maladie mosaïque), de la vigne, de la pomme de terre, des arbres fruitiers, de la betterave, etc.

La station de biologie et d'alimentation animale a été créée en 1896 seulement; elle a pour but l'étude de la propagation des meilleurs modes de rationnement pour les principales races d'animaux domestiques. Elle est établie à Bude.

Parmi les belles créations récentes de l'ordre des recherches scientifiques, il faut citer aussi l'Institut central ampéléologique de Bude, tout nouvellement et largement installé et qui se consacre spécialement

aux recherches viticoles ; les résultats de ces recherches sont divulgués dans une fort belle publication périodique, en hongrois et en français, sous la direction de l'éminent chef de la station, M. de Istvanffi.

C'est en 1896 que fut décrétée, par la loi V, la fondation, à Bude, de cet établissement ; mais ce n'est qu'en 1900 que l'Institut, jusque-là logé dans un local provisoire, put prendre possession de ses locaux définitifs, situés sur les coteaux qui s'érigent en pentes mamelonnées derrière Bude, et qui vont rejoindre des montagnes plus élevées couvertes d'agréables forêts. J'ai été tout particulièrement intéressé par l'aspect à la fois pittoresque et confortablement scientifique de cette installation, par ses amples bâtiments, ses nombreuses salles munies des appareils et des collections les plus modernes, comme aussi spécialement touché par l'accueil cordial qui m'y a été fait. La vigne n'a-t-elle pas, en Hongrie comme en France, — ces deux pays qui en pratiquent non moins le culte que la culture, — le privilège de conférer à ceux qui vivent d'elle ou pour elle de plus accueillantes façons d'hospitalité?

Le but de l'Institut ampéléologique est en somme de permettre la coopération de toutes les sciences intéressées à la viticulture ; il comprend en conséquence plusieurs sections : 1° biologie (pathologie et physiologie végétales) ; 2° chimie (œnologie scientifique) ; 3° zymologie (étude de la fermentation) ; 4° viticulture et œnologie pratiques (application). Les thèmes d'études sont distribués aux trois premières sections, et les résultats obtenus par elles sont éprouvés et adaptés à la pratique par la quatrième[1].

1. Voir pour plus de détails : *L'Institut ampéléologique*, par le Dr Gyula de Istvánffi. Buda-Pesth, 1907.

par des documents officiels récents[1] que nous allons résumer ici.

Les premiers essais d'un enseignement agricole ont été faits à l'Université de Nagyszombat, dès 1630, et à l'École supérieure de Sàrospatak en 1650. Dans ce dernier établissement, l'agronomie était enseignée comme science spéciale. Elle fut aussi enseignée de même dans les *Scolæ Equestres* (écoles militaires nobles) fondées au XVIIIe siècle à Szempez (1763), Tata (1776) et Vàcz (1768). Peu après, un pasteur créa à Szarvas la première école d'économie rurale, qui comprenait aussi l'enseignement élémentaire et industriel (1779).

L'université des sciences de Nagyszombat, transférée à Bude, eut jusqu'en 1814 une chaire d'agronomie, à laquelle était annexé un champ d'expériences; en 1787, on y avait aussi créé une chaire pour l'étude des épizooties.

Mais la plus notable des anciennes institutions agronomiques hongroises fut l'École supérieure d'Agriculture, ou « Georgicon » de Keszthely, créée en 1797 par le comte Georges Festetics. Cet institut comprenait l'enseignement de l'agronomie et de toutes les disciplines qui s'y rattachent, réparties en huits sections. Un domaine princier et un outillage des plus complets furent mis à la disposition de l'Institut qui devint, suivant l'expression de M. de Vörös, le berceau de la science agricole en Hongrie.

Quelques années après (1800), un autre magnat, le comte Christophe de Nákó, fondait dans le comitat de

1. Voir notamment : *L'enseignement en Hongrie*, par Alexandre de Vörös, traduit du magyar par Alfred Krolopp. Magyar-Ovàr, 1905.

Torontal, à Nagyszentmikloz, une école d'agriculture destinée aux enfants des paysans.

Une autre création importante, et destinée à un brillant avenir, fut celle, en 1818, de l'institut agronomique de Magyar-Ovàr, œuvre du prince de Saxe-Teschen, qui poursuivait d'abord simplement le but de former des employés pour la gestion de ses vastes domaines. Mais il rendit cet établissement accessible au public. Chose curieuse, la langue employée dans les cours de l'institut fut d'abord le latin, et seulement plus tard l'allemand, — en attendant le magyar.

Ce sont encore de nobles hongrois qui fondèrent en 1839, à Rohoncz, un institut agronomique, également destiné en premier lieu à former le personnel nécessaire aux vastes domaines des Karolyi et des Batthyány. Pendant les années qui suivirent, plusieurs autres écoles pratiques ou instituts agronomiques furent créées à Nagy-Körös (1840), Zelemer (1845), Szőkehalom (1846). Ces écoles cessèrent de fonctionner, — quelques-unes à jamais, — à la suite des événements de la guerre de l'indépendance (1848-1849).

D'une façon générale, il est notable que, pendant cette première et longue période de l'histoire de l'enseignement agronomique hongrois, les bases de celui-ci ont été jetées par des particuliers, généralement par de grands seigneurs poursuivant à la fois leur intérêt propre et l'intérêt national. Dans la seconde période, l'activité privée reste notable, mais l'État va, de plus en plus, prendre une part prépondérante à l'organisation de l'enseignement.

Après les événements de 1849, qui avaient ruiné la plupart des institutions hongroises, ce fut l'école

de Magyar-Ovàr qui fut la première réorganisée. En 1850, elle reçut le caractère officiel et le titre d'institut d'enseignement supérieur. Mais, jusqu'en 1869, les cours y furent professés en langue allemande, sous la direction du gouvernement autrichien. A partir de 1869, l'école passa sous l'autorité du gouvernement hongrois, et on y enseigna dans les deux langues; elle fut élevée en 1874 au rang d'Académie, et depuis 1884 l'allemand a été abandonné comme langue d'enseignement. L'école est exclusivement hongroise et représente, pour le royaume, le degré suprême de l'enseignement agronomique. Elle a été fréquentée, de sa création à 1900, par environ 5 000 élèves, dont 1 400 étrangers.

L'institut de Keszthely se ranima un peu plus tard, en 1865, sous le nom d'Institut national supérieur d'agronomie et de sylviculture, et dès lors enseigna en langue magyare. D'autre part, en 1858, une chaire agricole fut créée à l'École supérieure polytechnique : elle devait disparaître en 1888.

Quelques écoles d'un degré moins élevé furent reconstituées aussi quelques années après la guerre. Mais ce fut surtout après le rétablissement de la constitution en 1867 que le gouvernement hongrois se mit à l'œuvre et procéda à l'organisation des différents degrés de l'enseignement agricole.

Voici les principales de ses créations et de ses réformes :

« *Le degré supérieur fut attribué à l'Académie de Magyar-Ovàr;* des instituts d'agronomie de degré moyen, mais fournissant cependant une instruction supérieure, furent créés à *Debreczen* en 1868, à *Kolozs-Monostor* en 1869, à *Kassa* en 1874, et l'institut supé-

rieur de *Keszthely*, existant depuis 1865, fut réorganisé, en 1874-1875, sur le modèle des trois précédents, de sorte que ces quatre établissements ont une organisation homogène. Les études y durent trois années, dont la première est exclusivement consacrée à introduire dans la pratique l'élève, qui est admis à l'institut au sortir de la septième année de l'enseignemeut secondaire. A ces instituts sont annexés de vastes domaines pourvus d'un outillage complet et embrassant la plupart des branches de la culture et de l'élevage. Leurs édifices principaux sont des palais de style moderne, répondant à tous les besoins de l'enseignement; ceux de Kassa et Kolozsmonostor ont des internats pour 40 élèves chacun, celui de Debreczen pour 100 élèves, où ceux-ci sont entretenus à très bon compte.

« Les écoles inférieures, dites *écoles pratiques d'agriculture*, existent déjà en nombre respectable. La plus grande partie de ces écoles ont été créées par l'État, mais il en existe quelques-unes qui doivent leur fondation à l'initiative privée.

« Les écoles pratiques d'agriculture ont pour but : soit de former les fils des petits propriétaires pour la direction de leur propre exploitation, soit de former des chefs des travaux ou des inspecteurs, qui puissent entrer comme tels au service des grands domaines. Les études comprennent en général deux ans, consacrés exclusivement aux sciences appliquées.

« Nous avons déjà indiqué les traces de l'origine de ces écoles; maintenant nous ne voulons que signaler leur existence et la date de leur fondation. Parmi les écoles d'agriculture pratique la première fut celle de Keszthely, fondée en 1865, attachée à

l'institut agronomique de Keszthely. Elle fonctionna jusqu'à 1875[1] ».

Les écoles d'agriculture pratiques de l'État sont les suivantes : celles de Debreczen, Lipto-Ujvár, Ada, Csákova, Somogyszentimre, Szerbnagyszentmiklos, Algyógy, Papa, Lugos, Jászberény, Hödmezövásárhely, Kecskemet, Békéscsaba, Komarom, Bresznóbánya, et Szilágysomlyó. La création des sept ou huit dernières ne remonte pas à plus de douze ans.

A ces écoles d'État, il faut joindre les écoles privées subventionnées par lui : celles de Beztércze, fondée en 1870 par les « Saxons » de Transylvanie, de Földvár, de Szabadka, de Szeben, de Csárkvár, fondée en 1891 par le comte Esterházy.

En somme, il existe actuellement en Hongrie une Académie agricole fonctionnant comme École supérieure[2], quatre instituts agricoles[3] et 22 écoles d'agriculture pratique[4]. En outre, on enseigne régulièrement l'agronomie dans 22 écoles primaires. Enfin, un certain nombre d'instituteurs ambulants régionaux pourvoient à l'enseignement des branches spéciales de l'agriculture (sériciculture, apiculture, culture du houblon, lin, chanvre, greffage de la vigne, etc.).

« Les connaissances utiles à l'agriculture, ajoute M. de Vörös[5], sont encore répandues dans le peuple au moyen de conférences et de cours d'hiver, qui ont réuni, les dernières années, plus de 300 000 auditeurs.

1. De Vörös, *L'enseignement agricole en Hongrie*, p. 6.
2. Nombre d'auditeurs : 262.
3. — 502.
4. — 663.
5. *Op. cit.*

« Il faut également mentionner les *fermes-modèles* établies dans le pays chez 82 paysans, petits propriétaires.

« Les écoles qui suivent rendent également de grands services à l'agriculture de la Hongrie :

« *École supérieure vétérinaire* à Budapest (fondée en 1787) ; *école supérieure de sylviculture de Selmeczbánya* (fondée en 1809). Ensuite : *quatre écoles de gardes forestiers* de Királyhalma, Liptóujvár, Vadászerdö et Görgéngszentimre.

« Au service de l'agriculture et de ses branches il faut également citer : l'*école d'industrie laitière de Sárvár* et *quatre écoles de préparation d'ouvriers de laiteries* à Munkács, Gödöllö, Kisbér et Nagyszécsény.

« *Un institut d'horticulture* à Buda-Pesth et *cinq écoles d'horticulture* de Baja, Nagybocskó, Löcse, Torda et Orosháza, puis l'*école des conducteurs de Kassa* (sous-officiers du Génie au service de l'Hydraulique agricole) ;

« L'école des ménagères à Rákospalota et *une école de l'apiculture à Gödöllö* ; en même temps enseignement ambulant de six instituteurs placés sous la direction d'un inspecteur en chef.

« L'enseignement technique de la *viticulture* est donné dans *un cours supérieur de viticulture et d'œnologie* (à Budapest), et dans *dix écoles de vignerons* (à Bihardiórzeg, Tarczal, Nagyenyed, Ménes, Tapolcza, Eger, Kecskemét, Pozsony, Munkács et Pécs), en outre, de nombreux cours pour ouvriers vignerons, etc. ; enfin une *station d'essais viticoles et d'œnologie* (Buda-Pesth), qui a pour tâche principale d'élucider les questions de viticulture qui n'ont pas encore été résolues jusqu'à présent.

« Il faut également remarquer que, dans les 22 écoles pratiques, plus de *2 000 instituteurs* et *prêtres* ont acquis depuis 1896 les connaissances agricoles, en suivant les cours d'un an ou de deux mois institués dans ces écoles. »

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de conduire le lecteur dans l'un, au moins, des établissements de chaque type que j'ai visités. Et, commençant par le degré supérieur, je l'introduirai tout d'abord à l' « Académie » d'agriculture de Magyar-Ovàr.

La petite cité qui porte ce nom se trouve située au bord de la Leïtha, à brève distance de la frontière autrichienne et du cours du Danube. Elle constitue la plus importante ville du comitat de Moson, et le centre d'un domaine de vingt kilomètres carrés appartenant à l'archiduc Frédéric, l'un des plus grands propriétaires de la Hongrie, — et de l'Autriche [1]. Le pays est presque complètement plat; le sol, formé d'alluvions, est propice à la culture des céréales, et les produits de l'agriculture trouvent un débouché facile à Vienne, qui n'est éloigné que de cent cinquante kilomètres à peine. La population du comitat, qui est de 90 000 âmes environ, comprend 70 p. 100 de paysans. Le chef-lieu, Magyar-Ovàr, avec ses 4 500 habitants, se réclame d'une ancienne et illustre origine. Son emplacement fut jadis celui d'une citadelle romaine en Pannonie. Cette citadelle, prise et reprise, détruite et reconstruite pendant les invasions et les guerres du moyen âge, devint, sous la monarchie hon-

1. J'ai notamment, en Moravie, parcouru un des domaines de l'archiduc Frédéric, exploité par une famille autrichienne issue d'une souche lyonnaise, et qui s'étend sur 7000 hectares. Ce n'est pas le plus grand de ceux que ce prince possède en Autriche.

groise, un château royal, et c'est dans ce château qu'est, encore aujourd'hui, établie l'Académie agricole. Les poètes amis de l'antithèse facile trouveraient aisément à épiloguer sur la pacifique transformation de la vieille forteresse, et sur le triomphe de la charrue à vapeur, dans ces champs où se rouillent sans doute tant de fers d'épée, — où, quelque jour, le laboureur magyar modernisé

Grandiaque effosis mirabitur ossa sepulchris.

L'ancienne destination du bâtiment reste apparente à l'épaisseur des murs, qui est de quatre mètres au rez-de-chaussée, donnant place à des chambres creusées dans la muraille, et de deux mètres et demi encore au premier étage, laissant dans les salles, dans le cabinet du directeur, des embrasures de la dimension d'une petite pièce. Elle transparaît aussi dans l'ouvrage avancé, où se trouvait placé le pont levis, et par lequel on parvient à l'Académie, en traversant une voûte coudée pour la commodité du tir sur les assaillants[1].

Derrière l'école, le parc de l'archiduc et ses domaines; à proximité, le domaine propre de l'Académie, lequel est de 421 arpents cadastraux ou *holds*, et le village scientifique, agglomération des stations d'expériences dont nous avons parlé. Devant, le bourg, avec ses églises rivales, et sa place, où s'offre un hôtel modeste et d'allure patriarcale. J'eus, le soir,

1. Un autre souvenir historique qui se rattache au château de Magyar-Ovàr est celui de la captivité du roi Matyás. On m'y a montré un petit local, fort étroit, ayant l'aspect d'une cellule, qui servit de prison à ce souverain, et qui paraît assez peu respecté aujourd'hui.

la surprise d'y dîner avec deux Chinois, qui, en ce coin de l'Europe centrale, dans leurs blouses bleu vif et leurs pantalons de soie noire, ne semblaient nullement gênés ni dépaysés.

Les Français sont rares à Magyar-Ovàr. Sur le registre de l'Académie, où j'apposai ma signature, il me fallut remonter à 1901, pour trouver le nom d'un compatriote, M. Beaudouin. Je n'en fus pas moins bien reçu pour cela, au contraire, et comme partout, je fus accueilli, en français, par plusieurs des professeurs de l'Académie, qui me firent inspecter en détail les bâtiments, le domaine et les dépendances.

Là encore, j'entends le refrain ordinaire. « On va s'agrandir. » Le vieux château ne suffit plus. L'Académie va se créer une installation plus commode et plus moderne. De fait, l'aspect des locaux, salles et collections, n'a pas le caractère séduisant à l'œil, moderne et confortablement scientifique, de certains autres établissements d'enseignement ou de recherches, que j'ai vus. Mais l'enseignement n'y paraît pas moins donné dans de bonnes conditions. Chaque chaire est, selon ses exigences spéciales, pourvue d'un laboratoire ou d'un musée de collections et de modèles. L'Académie possède une bibliothèque agricole de 11 à 12000 ouvrages, parmi lesquels on s'est empressé de me montrer des livres français de valeur. En revanche, j'ai eu le regret de ne rencontrer presque aucune de nos revues agraires ou économiques, parmi les nombreuses revues étalées sur les tables de la salle de lecture.

Le domaine de l'Académie, « l'économie », suivant le germanisme qu'emploient volontiers ici les Hongrois, est fort important. Il comprend 421 arpents

cadastraux, dont 263 appartiennent à l'État, et dont le reste est pris à bail. Là-dessus, 403 arpents de terres arables. La ferme possède 10 chevaux de trait, 20 bœufs de trait, 60 vaches de la race de Simmenthal, 30 moutons, 20 porcs, race Yorkshire, tenus dans une porcherie tout fer et ciment pour plus de propreté. Les gorets sont réunis par groupes, séparés des mères, isolées chacune dans un compartiment, et ne les rejoignent qu'à l'heure des repas. J'arrive au moment de l'un de ceux-ci ; c'est un concert de joie tel que je me prends à douter de la vérité de la vieille maxime touchant la supériorité d'un Socrate mécontent... — Les vaches stationnent en plein air, entre des barrières mobiles, dans l'enclos desquelles est amassée leur pâture. On compte, par *hold*, 200 kilogrammes d'animal vivant. Ce bétail permet à la ferme d'élever de bonnes races pour la distribution et la vente. La production annuelle du lait est de 120 à 130 000 litres vendus à raison de 26 centimes le litre. On fabrique aussi des fromages ; on vend des semences. Il y a 18 arpents de vignobles, un terrain d'essai pour la culture des plantes, et un beau jardin, domaine du professeur d'horticulture, un descendant de Français, dont le fraternel accueil m'a laissé un souvenir que je suis heureux d'évoquer. L'apiculture est représentée par une quarantaine de ruches. L'arboriculture donne des fruits magnifiques.

L'Académie a pour but de former des jeunes gens capables d'administrer leurs domaines, et aussi des savants, des professeurs d'agriculture, des fonctionnaires de services publics agricoles, etc. On compte que 55 à 60 p. 100 environ des étudiants vont ensuite administrer leurs domaines ou ceux de leurs parents,

ou s'établissent comme fermiers; 25 à 30 p. 100 s'établissent encore comme aides-fermiers; les 15 p. 100 qui restent embrassent le professorat ou les fonctions publiques. On en compte environ 260[1]. Ils ont à leur disposition plusieurs clubs.

Le budget de l'Académie est intéressant à connaître. Le voici :

Dépenses :		
Honoraires des professeurs, etc.	118 000	couronnes.
Dépenses pour l'achat d'appareils, pour fermes et jardins	115 000	—
	233 000	couronnes.
Recettes :		
Montant de la vente des produits des fermes et jardins	48 500	—
Taxes d'immatriculations	16 600	—
Intérêts de fonds productifs	3 900	—
	69 000	couronnes.
Déficit couvert par l'État	164 000	—

L'Académie de Magyar-Ovàr représente en Hongrie le degré supérieur de l'enseignement agricole. Descendons d'un échelon : nous rencontrons les instituts agricoles de rang moyen, au nombre de quatre. J'en ai visité deux, ceux de Debreczen et de Kassa.

Le caractère pratique de l'établissement s'affirme par la simplicité des locaux, l'étendue du domaine agricole, la variété des productions et des tâches. A Kassa, après avoir parcouru les salles de cours, les dortoirs, réfectoires, etc., ainsi que les musées et collections annexes, nous avons été trouver les élèves au travail. Ils étaient répandus par groupes sur le domaine, s'occupant des bestiaux ou des tâches agri-

1. Pour le programme des études, voir appendice II.

coles. Un certain nombre se livraient avec ardeur à l'arrachage d'énormes betteraves. Parmi eux se trouvait un jeune Américain. Les terrains de l'Académie, mis gratuitement à sa disposition par la ville, s'étendent sur près de 600 *holds*. La moitié des élèves (sur 90) sont pensionnaires; ils logent par deux, rarement par trois, dans des chambrettes simples, mais convenables. La vacherie contient des spécimens de races diverses; on s'attache à avoir des exemplaires variés. La porcherie est peuplée de pourceaux anglais. J'y remarque un colossal verrat. A proximité se trouve une distillerie d'alcool, l'étude de cette fabrication étant une spécialité de l'école; elle est, naturellement, de médiocre dimension; j'y note un moteur à pétrole pour le hachage des betteraves.

L'école de Debreczen, agréablement située à quelque distance de la ville, en arrière des vastes terrains que possède celle-ci, et entourée d'un joli jardin, est plus importante que la précédente, mais présente des caractères analogues. Elle dispose aussi d'un vaste domaine, et l'outillage paraît à la fois simple et convenable.

Au-dessous des instituts ou académies de degré secondaire viennent les écoles pratiques destinées à former de bons agriculteurs parmi les paysans propriétaires, et le personnel moyen ou inférieur des grands domaines. Je parlerai de deux d'entre elles, celles de Kecskemet et de Komaron, qui m'ont paru l'une et l'autre fort intéressantes.

L'école pratique de Kecskemet, située au cœur de l'Alföld, est essentiellement magyare. Elle reçoit annuellement trente à trente-cinq élèves internes, la plupart fils de paysans de la région. Elle les emploie

sur une ferme suffisamment étendue, pourvue de toutes ses dépendances. L'établissement possède 30 taureaux et vaches, des moutons de Frise que l'on croise avec les races nationales, une porcherie avec des porcs hongrois, gris et laineux, et des Yorkshire anglais, des basses-cours et lapinières. On y pratique aussi l'arboriculture (Kecskemet est un grand centre fruitier [1]) et l'horticulture. Quant aux bâtiments de l'école, ils sont fort simples. Les dortoirs ont l'aspect militaire. Militaires aussi, les habitudes inculquées aux élèves, qui prennent la position du « garde à vous » à l'approche du directeur, et la conservent pour répondre à ses questions.

L'impression que m'a laissée une visite à Kecskemet est fort bonne [1]; meilleure encore peut-être celle que je garde de l'école de Komarom, qui m'a paru supérieurement organisée et tenue en main par un directeur intelligent, énergique et passionné pour sa tâche.

L'école située dans une vaste plaine, — quelle poussière à l'entour et quel froid cinglant, sous l'admirable soleil de cette fin d'octobre! — paraît toute neuve, gaie, claire, agréable à voir avec ses petits bâtiments bas et réguliers disposés autour d'une vaste cour. Comme à peu près partout, je suis admirablement reçu, et l'on me montre en détail

1. On exporte de la région de Kecskemet, m'a-t-il été dit, un million de corbeilles de fruits de 5 kilogrammes. Durant trois semaines, on expédie 60 wagons d'abricots par jour. Les pommes aussi sont produites et exportées en quantité considérable, notament pour l'Allemagne. La ville possède un vaste domaine (26 000 holds). L'école elle-même produit des pommes pour une somme importante.

2. Excellente aussi celle que je garde de l'accueil à la fois si simple, si cordial et si hospitalier du directeur de l'école et de sa famille. Je suis heureux de les en remercier.

l' « économie », — ce qui est le principal dans les écoles pratiques, où il ne s'agit plus autant de cours et de laboratoires. Tout est parfaitement en état. Dans chaque service, dans chaque bâtiment, un ou plusieurs élèves sont occupés. A l'apparition du directeur, ils prennent le plus rigoureux « garde à vous », et, sur un mot, récitent une formule plus ou moins longue, sur le ton du soldat débitant sa théorie : c'est l'énoncé de leurs devoirs quotidiens. Il débute par l'indication de l'heure du lever : trois heures et demie ou quatre heures; — et nous sommes en octobre. On passe, en mon honneur, une revue des élèves. Réunis sur deux rangs dans la grande cour, ils gardent une immobilité complète, et ne tournent la tête que pour répondre, puis se dispersent au commandement. Malgré cette discipline un peu allemande, ils n'ont nullement l'air malheureux, mais sain et bien portant, la physionomie ouverte.

Vacherie, étables, porcherie sont fort bien tenues. Il y a de vastes greniers à maïs où l'on entasse les panouilles. La paille sert en ce moment à recouvrir les betteraves provisoirement, en attendant qu'on les ensilote. Je visite de beaux greniers à compartiments pour les différentes sortes de grains; les planchers sont imperméabilisés, ce qui permet d'avoir les écuries au-dessous, sans risque. Il y a une douzaine de chevaux superbes.

Les salles de cours sont jolies, ornées de différents objets exposés. Le mobilier tout entier en est peint en bleu vif avec des fleurs, dans le goût des mobiliers paysans magyars, et l'effet en est charmant. Un petit musée étale les produits du travail des élèves en vannerie, boissellerie, etc., — car l'école se préoc-

cupe de leur donner un métier accessoire, qui puisse les occuper pendant les mois d'hiver. Les produits que l'on me montre sont d'apparence solide et agréable. Les dortoirs ont un air militaire un peu atténué. Tout est parfaitement propre; rien de la demi-négligence que j'ai constatée dans l'entretien des collections ou instruments, dans certains établissements de degré plus élevé pourtant. Il n'est pas jusqu'aux habitations des ouvriers employés sur l' « économie » qui ne se présentent avec une apparence non seulement confortable, mais élégante presque.

Parmi les écoles d'un caractère spécialisé, je noterai celle de Gödöllö, située dans un grand domaine de l'État, destinée à former des ménagères et des femmes habituées à diriger la basse-cour dans les grandes exploitations. Les élèves, qui restent durant un an à l'école, sont au nombre d'une dizaine seulement; mais « on va s'agrandir », et en avoir cinquante à soixante. A leur sortie, elles trouvent à se placer avantageusement; couramment, elles gagnent 80 couronnes par mois, logées et nourries. Sur le même domaine existe une école d'agriculture que j'ai examinée également, et qui est pourvue d'un matériel abondant et perfectionné. L'organisation est simple et pratique; la production donne lieu à une vente rémunératrice : le miel de Gödöllö est renommé en Hongrie. Des machines centrifuges permettent de vider les rayons de leur miel pour les employer à nouveau. On me dit que des rayons servent dix ans.

Plus importante est l'école pratique de viticulture que j'ai vue à Poszony, dans le grand centre vinicole du pays magyar, et qui se chauffe au soleil des coteaux,

derrière la ville, parmi les vignes où se poursuit encore aujourd'hui une lutte journalière contre le phylloxéra. Le but de cette école est de former de bons vignerons et de bons sous-intendants pour les grands domaines. Elle a trente-cinq élèves environ, et l'on me dit qu'il existe actuellement huit établissements de ce type. L'école possède 5 *holds* de vignes, où elle produit cette année 20 hectolitres par *hold*, ce qui est moins que d'habitude : la diminution est due aux froids, puis à la longue sécheresse qui ont signalé l'année. Le vin ordinaire, caractéristique de la région, que produit l'école, se vend 76 à 80 fillers le litre, soit environ 80 à 85 centimes. Je le goûte, et trouve le prix un peu élevé, en songeant aux qualités de Beaujolais que l'on peut se procurer sur les marchés du Rhône pour le même prix. L'école fabrique aussi du « cognac » de 50° à 52°, — que l'on orthographie souvent ici « cognak ». Les plantations sont intéressantes; chaque ligne de ceps représente une variété distincte, dont beaucoup sont françaises : mais les plants sont américains. Tout à côté, séparées des vignes de l'école par quelques pierres sèches, des vignes phylloxérées que l'on renouvelle. L'ennemi vaincu chez nous est encore ici en pleine résistance. On se livre en ce moment à des travaux de tranchées pour lesquels les élèves ne suffisent sans doute pas : un supplément de main-d'œuvre est fourni par une escouade de prisonniers, qui se hâtent lentement sous la surveillance de sentinelles armées.

Le caractère pratique de l'école est très manifeste. De tous les établissements d'instruction et d'éducation que j'ai vus en Hongrie, il n'en est aucun qui m'ait laissé une meilleure impression que l'école ména-

gère de Kassa, destinée aux jeunes filles de la bourgeoisie, et dirigée par des Ursulines, que mon guide appelait assez comiquement, dans son français facile, mais parfois incorrect, « les vierges d'Ursule ». — Le caractère agricole est assez accentué dans cette école pour m'autoriser à en parler sans sortir de mon plan; mais ne le serait-il pas que je me permettrais une digression, tant j'ai été frappé de la beauté, de l'excellente tenue, de la parfaite propreté, et de l'ordre qui règnent dans cette maison.

Patronnée et contrôlée par l'État hongrois, l'école de Kassa [1] érige ses vastes bâtiments neufs dans la banlieue de cette ville, au milieu d'un terrain étendu où les élèves se livrent à l'étude de l'horticulture et de l'arboriculture. Je l'ai parcourue dans toutes ses parties, sous la conduite d'une petite religieuse d'une cinquantaine d'années, preste, vive, maigre, aux allures étonnamment semblables à celles de ses sœurs françaises; des caves où les provisions de toute sorte sont amoncelées dans un ordre appétissant, et des buanderies parfaitement tenues, jusqu'aux vastes salons où l'on fait chanter et danser les élèves, aux élégantes chambres mises à la disposition des mères venant de loin, en passant par les salles de couture, de piano, de travail, les gentils dortoirs spacieux et souriants d'austérité juvénile, et les immenses corridors clairs : je n'ai trouvé qu'à admirer et approuver. Je n'aurai garde d'oublier les cuisines idéalement propres, où tout un bataillon de jeunes ménagères, en bonnets et tabliers blancs, — certaines, me dit-on, appartenant aux meilleures familles du pays, — se livraient à la

1. Noï Gazdasagi Iskola.

confection de mets des plus engageants pour l'appétit même d'un enquêteur social. C'était un vendredi; — et le maigre du couvent, encore que très simple, ne semblait pas devoir être pas trop mortifiant. — Ajouterai-je que les jeunes filles de quatorze à dix-huit ans, qui constituent la population de l'école, ont une apparence de santé, de gaieté et d'aisance tranquille, exempte de contrainte et d'intimidation, qui produit la meilleure impression, — et qu'à en juger par elles, le type féminin de la région de Kassa doit être fort gracieux?

Les programmes de l'école paraissent compris de manière à former, pour les familles de la bourgeoisie haute et moyenne, des ménagères et des femmes du monde à la fois, sachant également bien tenir leur cuisine et leur salon, gouvernant le département féminin d'un domaine agricole, et les travaux de la lingerie ou de la buanderie. On ne peut que souhaiter la création d'instituts semblables dans d'autres régions de la Hongrie.

En somme, si je rapproche ce que j'ai vu et observé directement d'une part, des documents qui m'ont été fournis sur ce que je n'ai pu voir, — et je ne pouvais assurément songer à visiter toutes les écoles agricoles de Hongrie, — il me paraît que l'enseignement agricole est organisé au pays magyar d'une façon intéressante, avec la hiérarchie à trois degrés des écoles pratiques, des académies de niveau moyen, et de l'institut supérieur de Magyar-Ovàr, avec aussi, flanquant pour ainsi dire l'armée régulière de l'enseignement agricole général, les multiples établissements spécialisés qui se consacrent à préparer des viticulteurs, des apiculteurs, des fromagers, des laitiers ou des

ménagères. Peut-être y aura-t-il lieu, dans un pays qui reste presque exclusivement agricole jusqu'ici, de diffuser davantage encore cet enseignement, de multiplier encore les écoles des différents types; mais l'impulsion est donnée, bien donnée; et l'on peut compter, je crois, sur les efforts du gouvernement magyar actuel pour l'accélérer, bien loin de la laisser se ralentir.

CHAPITRE VI

L'AMÉLIORATION ET LA DÉFENSE DU SOL

C'est une idée admise aujourd'hui par les économistes mêmes de l'école libérale, que l'État doi compter au nombre de ses fonctions, une mission générale de conservation et de défense du patrimoine national. M. Paul Leroy-Beaulieu [1], par exemple, n'hésite pas, malgré la défiance qu'il professe contre l'État administrateur et producteur en général, à réclamer le développement de ses attributions, comme gardien et restaurateur de nos forêts et de notre régime hydraulique, compromis l'un et l'autre par le déboisement. Les hommes d'État les plus enclins à admettre les vues de l'école orthodoxe n'en acceptent pas moins, de même, les initiatives d'État qui ont pour but l'assainissement d'une région ou l'amélioration du sol par des mesures générales dépassant la portée de l'action des individus même associés.

1. *L'État moderne et ses fonctions.*

Cette intervention de l'État, agissant ta
tantôt avec le concours des particuliers, étai
ment urgente en Hongrie, vu la puissance dé
des grands fleuves qui traversent le pays, le
sans doute, mais souvent aussi l'inondant
geant; vu, d'autre part, la rigueur d'un cl
nental, dont les violences se traduisent pa
et des chaleurs[1] également excessifs, par
tives de sécheresse et de pluies diluvienne
les autres périlleuses pour l'agriculture.
grois n'a pas failli à sa tâche, et il a org
système de mesures destinées, soit à ave
culiers des probabilités climatériques
giques, soit à les défendre contre les fl
ou à entraver le retour de ceux-ci.

Deux grands services d'État surtout
l'attention : le service hydraulique et l
tier. Mais, tandis que ce dernier est e
localisé à certaines régions par la f
choses, je veux dire par la concentı
hongroises dans certaines parties d
ralement non magyares, — le service
resse tout le pays et au plus haut
tions les plus magyares, celles de la
zèbrent les deux coupures du Dan
Aussi, ajournant l'étude de la lég
au chapitre spécial des forêts, no
dans le résumé que nous traçons
tions générales de l'agriculture h
du grand service hydraulique qu

1. Le phénomène du mirage est fr
durant l'été, dans certaines parties de l

Cette intervention de l'État, agissant tantôt seul, tantôt avec le concours des particuliers, était spécialement urgente en Hongrie, vu la puissance dévastatrice des grands fleuves qui traversent le pays, le fécondant sans doute, mais souvent aussi l'inondant et le ravageant; vu, d'autre part, la rigueur d'un climat continental, dont les violences se traduisent par des froids et des chaleurs[1] également excessifs, par des alternatives de sécheresse et de pluies diluviennes, les unes et les autres périlleuses pour l'agriculture. L'État hongrois n'a pas failli à sa tâche, et il a organisé tout un système de mesures destinées, soit à avertir les particuliers des probabilités climatériques et météorologiques, soit à les défendre contre les fléaux naturels, ou à entraver le retour de ceux-ci.

Deux grands services d'État surtout doivent retenir l'attention : le service hydraulique et le service forestier. Mais, tandis que ce dernier est en quelque sorte localisé à certaines régions par la force même des choses, je veux dire par la concentration des forêts hongroises dans certaines parties du pays, — généralement non magyares, — le service hydraulique intéresse tout le pays et au plus haut degré les populations les plus magyares, celles de la grande plaine que zèbrent les deux coupures du Danube et de la Tisza. Aussi, ajournant l'étude de la législation forestière au chapitre spécial des forêts, nous bornerons-nous, dans le résumé que nous traçons d'abord des conditions générales de l'agriculture hongroise, à l'exposé du grand service hydraulique qui constitue une des

1. Le phénomène du mirage est fréquent, quasi quotidien, durant l'été, dans certaines parties de la Puszta.

plus importantes directions du ministère de l'agriculture[1].

L'administration de l'hydraulique nationale releva, en Hongrie, jusqu'en 1889, du ministère des Travaux publics. Cependant, dès 1877-1879, le ministère de l'Agriculture se fit attribuer provisoirement la direction des travaux d'amélioration du sol se rattachant à l'utilisation des eaux et aux desséchements. En 1885, une nouvelle loi laissant aux Travaux publics les services d'amélioration des cours d'eau et de défense des rives, de protection contre les inondations et d'évacuation des eaux riveraines, donna à l'Agriculture l'administration des affaires relatives à l'utilisation des eaux, aux irrigations, drainages, desséchements et colmatages; ce ministère organisa alors définitivement l'institution des ingénieurs de l'Hydraulique agricole. Le gouvernement hongrois entrait résolûment dans la voie de cette politique que M. Leroy-Beaulieu réclame pour notre Algérie,

1. Voir sur cette question les ouvrages ou brochures suivants : *L'Administration des eaux en Hongrie*, par Léopold Faragó; — *Le service national hydrométrique en Hongrie*, par Joseph Pech; — *Les nivellements de haute précision de la section hydrographique*, par Balthazar Szilagyi; — *Le service de l'hydraulique agricole en Hongrie*, par Ladislas Josza; — *L'état actuel des jaugeages en Hongrie*, par Samuel Hajós; — *L'école royale des commis de l'hydraulique agricole*, par Joseph Udranszky; *Les sociétés de desséchement, d'amélioration et d'utilisation des eaux*, par Adalbert Pech; — *Le service des ingénieurs sanitaires en Hongrie*, par Kálmán de Farkas; — toutes publications (en magyar et français) du ministère de l'Agriculture. — Voir aussi *Die Landwirthschaft Ungarns*, par Alexandre de Matlekovitz, 1900, Leipzig, chap. v, p. 289-317. — Je me suis également documenté sur place, en visitant les digues et les terrains desséchés. — Voir encore, plus haut, les indications relatives à la section correspondante du Musée agricole de Buda-Pesth. — L'administration des eaux est confiée, au ministère de l'Agriculture, à la 5e division, dirigée par un conseiller ministériel.

M. Brunhes pour l'Espagne et le Sud de la France, la « politique hydraulique ».

Enfin, aux termes de la loi XVIII de 1889, le ministère des Travaux publics transmit à celui de l'Agriculture toutes les questions relatives à la correction et à l'endiguement des cours d'eau, au curage de leur lit, à l'entretien des chemins de halage et des constructions hydrauliques, l'établissement des refuges d'hivernage et la suppression des obstacles à la navigation, aux questions relatives, aux moulins flottants [1]. Une autre partie des services relevant jusqu'ici des Travaux publics fut, en même temps, (notamment les services relatifs à la navigation proprement dite), transférée au ministère du Commerce.

Le service central de l'administration des eaux (division V du ministère) comprend cinq sections : 1° Danube ; 2° Tisza ; 3° Personnel ; 4° Code des eaux ; 5° Police des eaux. Il existe aussi un « Conseil juridique des eaux » où l'on discute les propositions tendant à amender le Code des eaux, et où l'on prend des délibérations de principes relatifs aux cas concrets. Les résultats des discussions sont soumis au ministère qui décide et énonce la solution prise.

Le ministère de l'Agriculture comprend encore un organe de première importance, au point de vue de la défense du sol contre les eaux ; c'est la Commission des inondations, qui siège en permanence toutes les

1. Si nombreux sur le Danube, et si pittoresques en certains endroits, au-dessus de Komarom par exemple, où ils m'ont rappelé les vieux moulins du Rhône, dans le quartier lyonnais de Saint-Clair, chers aux artistes du cru, et disparus depuis douze ou quinze ans.

fois que des crues extraordinaires se produisent sur le Danube ou l'un de ses grands affluents. La nécessité d'une semblable institution apparaît aisément, si l'on remarque, en ce qui concerne la Tisza par exemple, que la différence des niveaux y atteint 10 m. 45 à Vasaros-Naměny, 9 m. 81 à Tokaj, 10 m. 42 à Szeged et 6 m. 90 à Titel, et que l'écoulement des hautes eaux y est d'une lenteur excessive : en 1895, le point culminant de la crue a mis vingt-quatre jours à se transférer de Tisza-Ujlak à Titel. Ce qui donne aussi une importance particulière à la fonction de la Commission, c'est l'étendue immense des territoires à défendre, dans un pays où nul obstacle naturel ne peut arrêter l'épanchement de l'inondation lorsque la digue est rompue : à cet égard, comme à bien d'autres, la *Puszta* est une petite Pampa. En 1898, les digues du Danube protégeaient plus d'un million d'hectares; celles de la Tisza et de ses principaux affluents 2 179 250 hectares. Sur ces dernières rivières, chaque kilomètre de digue insubmersible protège 742 hectares; sur le Danube, 468. La Commission a la haute main sur les nombreuses sociétés d'endiguement qui constituent l'armée défensive de la Hongrie contre les violences de ses fleuves et rivières.

Parallèlement au service administratif dont je viens de tracer les grandes lignes, fonctionne, au ministère de l'Agriculture de Buda-Pesth, un service technique qui incombe à la Direction générale des Eaux. Celle-ci comprend quatre sections (1° Danube; 2° Tisza; 3° Hydraulique agricole; 4° Hydrographie), et deux sous-sections (Ingénieurs sanitaires et Pisciculture). De ce service, dépendent des inspecteurs régionaux qui surveillent les bureaux fluviaux, les sociétés des

eaux, surveillent et contrôlent l'élaboration et l'exécution des plans de travaux hydrauliques.

Enfin, les organes locaux du service des eaux comprennent essentiellement : 1° les bureaux fluviaux; 2° les bureaux de l'hydraulique agricole; et 3° les bureaux chargés de services spéciaux.

Les premiers sont au nombre de seize, qui siègent à Buda-Pesth, Arad, Debreczen, Eszèk, Fejertemplom, Gyula, Komarom, Mitrovicza, Poszony, Szatmár, Szeged, Sziszek, Szolnok, Temesvár, Ujvidék, Zombor. Ils surveillent le service de la prévision des crues, accomplissent sur les rivières les levées et constatations de l'état du lit, dressent les plans et devis des projets de régularisation, veillent à ce que les sociétés d'endiguement remplissent leur tâche, concourent avec elles, s'il est besoin, à la défense, se rendent compte, sur les lieux mêmes, de la façon dont elles se sont préparées à combattre les crues.

Les bureaux de l'hydraulique agricole, au nombre de dix-sept, sont établis à Buda-Pesth, Arad, Besztérczebanya, Brassó, Debreczen, Kassa, Koloszvár, Komárom, Miskolcz, Nagyvarad, Pecs, Poszony, Sátoralja-Ujhely, Székesfehervar, Szombathely, Nagy-Enrend, et Temesvár. Ils sont chargés des affaires techniques relatives à l'amélioration du sol et à l'utilisation des eaux, à la régularisation et à l'entretien des rivières et cours d'eau non attribués à un bureau fluvial. Ils dressent et exécutent les plans pour les desséchements, drainages, irrigations, surveillent le fonctionnement des sociétés de desséchement et d'irrigation, et procèdent, à l'égard de la défense contre les inondations, à l'instar des bureaux fluviaux.

Quant aux services spéciaux, ils sont organisés en vue de la régularisation de la Morava, qui, formant la frontière avec l'Autriche, est soumise à un régime spécial, à la navigation du canal Ferencz, au service des dragues de l'État sur la Tisza, etc.

Sous le contrôle et la surveillance des services d'État, l'œuvre de la défense et de l'amélioration du sol hongrois est prise en mains par des sociétés de propriétaires, réparties en deux catégories : 1° les sociétés de régularisation et d'endiguement ; 2° les sociétés de desséchement, d'amélioration et d'utilisation des eaux. Leurs efforts combinés tendent à la fois à défendre le sol contre les eaux dévastatrices, et à le fertiliser par l'adduction des eaux fécondantes ; à faire du fleuve et de la rivière les alliés de l'agriculture, de ses ennemis qu'ils seraient trop souvent, si on les abandonnait à eux-mêmes.

L'origine des sociétés d'endiguement est assez récente. Des lois déjà anciennes [1] énonçaient bien que les digues à élever seraient construites, après entente et aux frais de la majorité des propriétaires, proportionnellement au profit qu'ils en retireraient ; et des sociétés se formèrent en effet dans ce but. Mais elles n'eurent au début qu'une action assez restreinte, et leur compétence fut longtemps déterminée par de simples ordonnances. C'est à partir de 1871 seulement que leur statut fut législativement établi d'une façon détaillée [2].

D'après la loi de 1871, les propriétaires de terres riveraines protégées par des berges accessibles aux

1. Lois XVII de 1807, XXXVI de 1836, X de 1840.
2. Loi XXXIX de 1871.

hautes eaux peuvent se constituer en sociétés d'endiguement. Dans le cas où ils ne s'entendent pas entre eux, les propriétaires possédant la majeure partie des terrains exposés à l'inondation peuvent décider, malgré l'opposition des autres, la constitution de la société. En ce qui concerne la construction des ouvrages, la loi laissait aux sociétés pleine liberté d'action, de sorte qu'elles établissaient leurs digues sans se conformer à un plan d'ensemble, et sans se mettre préalablement d'accord avec les sociétés voisines.

La loi de 1877 a été abrogée par le Code des Eaux de 1885[1], qui généralisa l'application des principes déjà établis spécialement l'année précédente pour la vallée de la Tisza[2]. D'après cette dernière législation, la régularisation d'un fleuve forme, au point de vue technique, une œuvre d'ensemble, dont l'exécution incombe, quant aux endiguements, aux sociétés surveillées par l'État, et, pour les travaux de correction déjà commencés par le gouvernement ou pour ceux requis par les besoins de la navigation, aux soins de l'État. De plus, si l'on constate que les ouvrages d'une société sont indispensables au point de vue de l'ensemble des travaux de régularisation ou d'endiguement, le ministre peut prononcer l'utilité publique, et *ordonner d'office que les frais de construction, d'entretien et de surveillance soient inscrits au budget, et répartis entre les membres de la société intéressée.* Le gouvernement est ainsi pourvu des moyens d'action requis pour diriger, avec l'esprit de suite désirable, les opérations d'endiguement et de régularisation. Des

1. Loi XXIII de 1885.
2. Loi XIV de 1884.

dispositions détaillées sont prises d'autre part pour classer les terrains dont les propriétaires peuvent entrer dans les sociétés de protection : c'est ainsi que la loi LII de 1881 prescrit, en ce qui concerne la plaine entre Tisza, Maros et Körös que les terrains à mettre à l'abri des eaux seront déterminés par le ministre sur la base de la crue maximale relevée cette année. Le classement est opéré d'autre part de manière à fournir la base du calcul des parts contributives, en appréciant la valeur des terres avant et après l'opération, et la plus-value qui en résulte pour chaque domaine. La loi XXXIII de 1885 a généralisé les dispositions édictées en 1881 pour la Tisza.

Le gouvernement accorde parfois sa coopération financière aux sociétés de propriétaires, en leur faisant des avances, comme après la grande crue de 1879, qui avait endommagé presque tous les ouvrages édifiés le long de la Tisza, ou en leur consentant des restitutions d'impôts, mesure qui, généralisée par la loi XLII de 1881, a beaucoup contribué à améliorer les finances des sociétés : les dépenses des travaux hydrauliques sont déduites d'une façon plus ou moins complète, suivant les cas, du revenu cadastral sur lequel est établi l'impôt [1]. Dans certains cas, même, l'État prend à sa charge, définitivement, une partie de la dépense [2]. Enfin il s'est préoccupé d'assurer aux sociétés la faculté d'emprunter dans des conditions spéciales au Crédit foncier de Hongrie [3], lequel leur consent des emprunts calculés à raison de

1. Mais seulement pour les sociétés qui ont exécuté leurs ouvrages avant le vote de la loi VII de 1875.
2. Loi XIV de 1884.
3. Magyar Földhitelintézet. — Loi XXX de 1889.

douze fois le revenu cadastral net de la superficie protégée.

C'est sous ce régime que se sont constituées les soixante-six sociétés d'endiguement que M. de Kolossváry recensait en 1903 en Hongrie, dont vingt-cinq sociétés du bassin du Danube [1], et quarante et une du bassin de la Tisza [2] (sans parler d'une centaine de petites sociétés secondaires).

Leur œuvre est considérable. Les sociétés danubiennes ont opéré sur un terrain exposé aux inondations de 1 838 165 arpents cadastraux, et dépensé, jusqu'en 1898 seulement, près de 45 millions de florins. Leurs digues s'étendent sur une longueur de 2 136 kilomètres; 27 établissements élévateurs ont été construits en bordure des digues. La longueur du réseau téléphonique qui court le long des digues est de 1 708 kilomètres avec un grand nombre de stations.

1. Sociétés de la Raba, de Szigetköz, de Csallóköz, des îles de Csallóköz, de la Vág (rives gauche et droite), d'Ebédfok, de l'île de Csepel, d'Ercsi-Ivanencsa, de Dömsöd-Pataj, de Sarkoz, de Paks-Fadd-Bogyiszlo, de Szegzard-Báta, de l'île Margitta, de Mohács-Kölked, de Bellye, de la Dráva, de l'île de Bezdán, de Monostorszeg-Apatin, d'Apatiu-Szonta, de Gombos-Vajszka, de Rudolfsgnad, de la Tamisacz, de la Temes et de la Bega, de Pancsova-Kubin.

2. Sociétés de la Bodrog supérieure, de Bodragköz, du Szabolcs supérieur, du comitat de Bereg, de la Szamos (rive gauche), de la Nyir, du Szabolcs inférieur, de la Nyir inférieure, de la Berettyo, de Hortobagy-Berettyo, de la Közep-Troza, de Heres-Szolnok-Jasz, de la Gerje et de la Perje, de Kereskse, Kecskemet, de la Tisza, rive gauche (Szolnok-Csongrad), de Tisza-Köröszug, de Tököse-Isvánháza, de Mezöhir-Mesterszállas, d'Ivánfenék, de la Sebes-Körös, de Hosszufok, de la Fekete-Körös, du comitat d'Arad, de la Feher-Körös supérieure, de Szárazér, de Körös-Tisza-Maros, de Csongrad-Sovényhaza, Hámsas-Algyö, de Sovenyhaza-Szeged, de Szapáry-Váradi, de Horgos-Mortonos, de Bacs-Tïsza, d'Ada, de l'Aranka, du comitat de Torontál, de Török-Becse, de Nagy-Becskerek, de Titel.

Les sociétés de la Tisza ont réalisé des travaux beaucoup plus importants encore. Elles protègent 5 405 059 arpents cadastraux et y ont dépensé, jusqu'en 1898, plus de 100 millions de florins. Elles ont contracté une dette de 85 millions et demi de florins (contre 37 800 000 pour les sociétés danubiennes). La longueur des digues qu'elles ont construites est de 3 067 kilomètres, avec 5 265 kilomètres de rigoles de déviation (1 092 pour les sociétés danubiennes), 3 125 kilomètres de réseau téléphonique et 49 établissements élévateurs [1].

Par les restitutions d'impôts, l'État contribue annuellement pour 2 320 000 florins aux frais d'entretien et d'administration de la défense hydraulique.

Les efforts ainsi accumulés ont en grande partie abouti à assurer la protection des plaines que menaçaient constamment les crues des fleuves hongrois. Toutefois l'œuvre n'est pas encore complète. « La lutte commencée contre les éléments, dit M. de Kolossváry [2], n'en devra pas moins continuer, car nos ouvrages de défense ne nous assurent pas encore la sécurité, mais seulement la certitude du succès si nous luttons. La lutte contre les inondations se renouvellera chaque année et continuera à jouer un rôle important dans l'histoire des sociétés d'endiguement,

1. La longueur totale des digues a donc une longueur de 5 233 kilomètres, — équivalente par conséquent au réseau d'une grande compagnie de chemins de fer, de notre réseau de l'Ouest, par exemple. Presque partout où s'étend le lit d'un fleuve, on voit la plaine sillonnée parallèlement par la ligne monotone des talus de la digue; sur celle-ci court une chaussée étroite et sans parapet, où le cocher magyar lance ses chevaux nerveux à un trot qui vaut le galop de beaucoup d'autres.

2. *Op. cit.*, p. 66.

ressées le bulletin graphique général qui donne la vue d'ensemble du régime des cours d'eau du pays, et offre une grande variété d'indications précieuses. On y trouve précisés tous les incidents hydrographiques qui se produisent sur les cours d'eau, « de sorte, dit M. Joseph Pech[1], que la collection de ces bulletins constitue l'histoire dessinée du régime des eaux en Hongrie ». Les intéressés connaissent ainsi au jour le jour non seulement les crues signalées au service central par les dépêches que celui-ci reçoit, mais celles que des combinaisons basées sur les expériences passées permettent de prévoir pour les principaux points du bassin[2]. Ajoutons qu'en vue de compléter les ouvrages défensifs, les villes importantes, qu'une rupture des digues latérales aux fleuves exposerait à une catastrophe, ont été entourées de ceintures de digues spéciales, qui en font des camps retranchés contre l'inondation : mais il s'agit là de mesures qui n'intéressent plus l'agriculture et dont nous pouvons par suite négliger l'étude[3].

Parallèlement à l'œuvre si utile et déjà si considérable que poursuivent les sociétés d'endiguement et de régularisation, s'accomplit une œuvre non moins

1. *Op. cit.*, p. 7.

2. C'est ainsi, par exemple, que les hauteurs observées sur le Danube à Poszony, et sur la Vág à Szered, permettent de prévoir la hauteur qui se produira :

Sur le Danube à	Komarom	dans	1 ou 2	jours.
—	Buda-Pesth	—	2 à 4	—
—	Baks	—	3 à 6	—
—	Mohacs	—	4 à 8	—

3. Parmi les villes ainsi protégées, on cite la capitale, Györ, Komarom, Estergom, Baja, Mohacs, Szeged (ravagée en 1879 et puissamment défendue aujourd'hui), Csongrád, Békés, Szarvas, Szolnok, Martonos, Arad, etc.

importante pour l'avenir de l'agriculture hongroise, celle entreprise par les sociétés dites « de desséchement, d'amélioration et d'utilisation des eaux ». Ces sociétés, comme les premières sous le contrôle et la surveillance du service hydrographique dépendant du ministère de l'Agriculture, ont été réglementées notamment par le Code des Eaux[1], et organisées par lui avec la mission d'assurer les travaux de drainage, colmatage, desséchement et irrigation, qui ne peuvent être exécutés que par l'entente des propriétaires d'une région. Sauf pour les sociétés ayant en vue l'irrigation, ces sociétés se constituent par le vote unanime des intéressés. Cependant le vote des intéressés possédant la majeure partie du territoire visé suffit, quand il n'est pas possible d'exécuter les travaux projetés, utilement, sans y englober les terres de la minorité. — En ce qui concerne les sociétés d'irrigation, il faut, pour assurer leur constitution, le vote d'une majorité comprenant les propriétaires des deux tiers des terrains intéressés; il faut, de plus : 1° que ces terrains aient été utilisés précédemment comme prairies ou pâturages; 2° que les travaux portent au moins sur 100 arpents cadastraux; 3° enfin l'adhésion de la minorité est nécessaire pour certains travaux[2].

Les sociétés qui relevaient à la fin du XIXe siècle des bureaux de l'Hydraulique agricole étaient au nombre de 109 (en 1899), dont 6 créées avant 1840, 9 avant 1871, 25 avant 1885, et 66 après cette date. Le terri-

1. Loi XXIII de 1885.
2. Quant aux sociétés tendant à utiliser un cours d'eau comme force motrice ou pour un but industriel, elles ne peuvent se constituer que par le vote unanime des intéressés. (Adalbert Péch, *op. cit.*)

toire total sur lequel ces 109 sociétés avaient opéré ou opéraient s'étendait sur 735 000 arpents environ, et la dépense s'y était élevée à 8 millions de florins environ. C'est dans la région de la Basse-Tisza et spécialement sur la rive gauche de cette rivière que se trouvent organisées les sociétés les plus nombreuses et les plus importantes (comitats de Torontàl et de Csanad), ainsi que dans le sud de l'Alföld (Bacs-Bodrog). On en compte peu dans le Nord, mais un certain nombre dans la Hongrie lacustre de l'Ouest (entre Balaton, Danube et Dravà).

Une moitié des travaux, au moins, a été effectuée à l'aide des contributions imposées par les sociétés à leurs membres, mais le reste a été réalisé à l'aide d'emprunts. Les frais annuels des sociétés grèvent le territoire défendu de 0,35 florin par arpent en moyenne, chiffre qui s'élève pour les sociétés de la région transdanubienne à 0 fl. 43 (soit environ 0,75 et 0.90 centimes par arpent, l'arpent valant un peu moins de 6/10 de l'hectare). Le système de restitutions d'impôts fonctionne aussi au profit de ces sociétés, pour une somme de 80 000 florins environ par an.

A l'égard de leur but, la plupart des sociétés du second groupe se proposent, directement ou indirectement, le desséchement; celles qui tendent à assurer le colmatage et l'irrigation forment le petit nombre. Parmi les premières, on cite notamment celle de la vallée de la Kapos, qui a desséché les terrains d'une trentaine de communes; des vallées de Cseresnyes et de Birito; des marais de Dinnyes-Kajtor; de Csilizköz; de la vallée Paris; de l'Eger inférieure; de Mézö-Keresztes; des marais de Szenna

et de Blatta, qui s'étendaient sur 31 communes; de la Hernàd inférieure; des marais de Mokcsa et de Pallakesa; de Körtölteszköz; de Hegyi-Szalok; de la plaine du Turcz; des vallées de Mocsolya-Samson; des marais d'Eger et de Saár, de la Nyir inférieure (Debreczen, le Hortobágy et la région environnante), de Keresztur-Verbasz, de la Béga, de Torsza-O'Ker, de la vallée de la Galyá, du canal François, de Futtak, de Kupuszina-Monosterseg, de Szántova-Bezdán, de Szonta-Apatin, de Büser; de la Szarazer dont j'ai traversé le territoire, entre Mezöhegyes et Kis Jenö, et qui est une des plus importantes de Hongrie, défendant de l'inondation et desséchant environ 60000 arpents, de Hodmezö-Vásärhely, de l'Olt, de la Zala[1], des vallées du Kagyár, du Széviz, de la Váliczka, de la Marczal, de Kis-Komarom, de l'Aranka (dont l'aire est exceptionnellement étendue), de Bocsar-Tiszahegyes, de Török-Kanisza de Gallaczka, d'Aradacz, de Saint Ivan-Tervar, de Nagy-Becskerek, de Kuman-Taras, d'Ittvarnok, de Torontál Erszebetlak, d'O Berzava, du 2e polder d'Elemér, de Begaköz, de Tolvádia, des deux rives du Balaton, de Boglár, de la Dudvag, de Poszony, de la Karasicza et de Priglevicza. Les sociétés d'irrigation sont peu nombreuses. On cite celles des comitats d'Arad et Csanad; les autres sont de médiocre importance. Mais

1. Les travaux de cette société, poursuivis de 1835 à 1894, ont donné les résultats suivants :

Territoire en 1835.		Territoire en 1896.	
Prairies humides...	1 640 arpents.	Champs cultivés....	838 arpents
Marais............	5 340 —	Prairies...........	3 416 —
Total.........	6 990	Pâturages et bois...	2 690 —
		Total.........	6 990

l'œuvre du desséchement est considérable[1]. Maintes vallées jadis marécageuses, maintes plaines qui ne produisaient que des roseaux, des joncs et des aulnes sont aujourd'hui transformées en terres cultivées et en pâturages. Fréquemment, on a attiré mon attention sur des labours ou des prés, dont, il y a un demi-siècle et parfois beaucoup moins, la place était occupée par des marais. Que le pittoresque de la Hongrie ait, sur bien des points, perdu à cette transformation, c'est probable. Les artistes et les chasseurs regretteront les lagunes du Balaton, du Bas-Danube et de la Basse-Tisza, les marais immenses à travers lesquels se perdaient la Zala, la Kapos, et tant d'autres rivières, et où pullulait l'outarde dans les grands roseaux. Mais l'agriculture, — et l'hygiène, — les deux grandes ennemies du pittoresque, — ont gagné ce que celui-ci a perdu.

De l'œuvre de l'irrigation, il convient de rapprocher celle du forage des puits, qui relève du bureau des

1. Le service de l'hydraulique agricole a, de 1879 à 1898 seulement, dressé des plans d'amélioration pour une étendue de 2 655 771 arpents, et les propriétaires ont exécuté ces plans sur 770 616 arpents, soit 35,5 p. 100. Les desséchements ont porté sur 730 035 arpents, les drainages sur 22 899 et les irrigations sur 17 742. Le mouvement des terres occasionné par ces diverses améliorations se chiffre par 29 216 820 mètres cubes. (Ladislas Josza, brochure citée.)

Il a été créé en 1879 une école royale des commis de l'hydraulique agricole, laquelle, développée depuis, forme actuellement une quarantaine d'élèves. Ceux-ci sont préparés à leurs fonctions sous la direction d'une demi-douzaine de professeurs et d'ingénieurs. On leur enseigne théoriquement et pratiquement le drainage, l'irrigation, la protection des berges, la correction des lits de rivières, le maniement des outils d'arpentage, le nivellement des terrains, etc. Un grand nombre des élèves sont d'anciens sous-officiers du génie, et leur supériorité sur les autres élèves s'est montrée manifeste. (Voir Joseph Udránszky, *op. cit.*)

« ingénieurs sanitaires » (5e section de la Direction nationale des Eaux). C'est à partir de 1892 que l'État a commencé à aider les communes dans cette tâche. Il acheta les machines nécessaires au forage des puits artésiens et mit à la dispositien des communes trop pauvres pour rémunérer une entreprise de forage, le matériel et le personnel requis. Le bureau donne son avis sur les sources, puits forés et puits artésiens projetés, ainsi que sur les stations élévatoires nécessaires pour opérer les desséchements. Il dispose de trois installations qui lui permettent d'exécuter chaque année six forages profonds en moyenne, au profit des communes pauvres : la commune n'a à fournir que les frais de transport, les tubes et les tuyaux, le combustible, les journaliers et le matériel de construction de la tour de forage. Nous avons vu précédemment avec quel succès l'établissement des puits, ordinaires ou artésiens, s'est propagé en Hongrie, particulièrement dans la plaine transtiszane.

DEUXIÈME PARTIE

LES PRODUCTEURS

CHAPITRE I

LES GRANDS DOMAINES D'ÉTAT

L'idée qu'on se fait très généralement de la Hongrie au point de vue de la répartition du sol et de l'organisation de la propriété, est qu'elle constitue une région toute de grands domaines, d'immenses *latifundia*, à côté desquels la petite et la moyenne propriété n'existent guère. On suppose volontiers aussi que les populations rurales y sont assez misérables, et dans la dépendance étroite des grands propriétaires, qui occuperaient sur leurs terres les paysans impuissants à vivre autrement. Ce que l'on sait vaguement, et ce que l'on répète, en l'exagérant parfois, de la richesse territoriale des grands magnats, de ces dizaines et parfois centaines de milliers d'hectares appartenant à une seule famille ou à un seul individu, a fait naître l'impression qu'en Hongrie, il n'y a qu'une seule forme de propriété foncière, la grande, laquelle écraserait complètement les deux autres. Et c'est devenu un lieu commun des traités d'économie politique de citer la Hongrie, à côté de l'Angleterre, comme la région typique de la grande propriété exclusive et envahissante.

La réalité est assez différente de l'image déformée qu'on s'en fait ainsi, et il n'y a nullement lieu d'accepter l'assimilation, parfois légèrement établie entre la Grande-Bretagne et la Hongrie, au point de vue qui nous occupe. Sans doute, les grands domaines sont nombreux et étendus, au pays d'Arpád et de saint Étienne. C'est même là qu'on trouve effectivement, — la Russie mise à part, — quelques-unes des propriétés terriennes, les plus considérables d'Europe. C'est un prince Esterhazy, je crois, qui, disputant avec un landlord, de l'étendue de leurs possessions respectives, paria avoir plus de bergers sur ses terres que son contradicteur n'avait de moutons, — et, dit-on, — gagna son pari. Le chiffre des hectares appartenant à un seul propriétaire magyar est souvent un objet d'étonnement pour les Occidentaux, pour nous autres Français notamment qui considérons une terre de 100 hectares comme une grande propriété, et qui ferions bien rapidement le compte des domaines de 1 000 hectares existant chez nous. Encore faut-il remarquer que le touriste mal averti ou le statisticien négligent sont parfois induits en erreur par la différence des unités de mesure agraire, le *hold* hongrois[1] et l'hectare français, que les Magyars, dans leurs évaluations, traduisent parfois d'une façon approximative, ou même, au cours d'une conversation un peu discursive, emploient l'un pour l'autre. Mais ce qu'il importe surtout d'ajouter, c'est que si la Hongrie compte un grand nombre de *lati-*

1. Signalons de plus que le terme hold est lui-même amphibologique jusqu'à un certain point. Il y a en effet, à côté du grand hold, le petit hold, lequel ne correspond qu'à 43 ares. Le grand hold, ou hold cadastral, équivaut à 57 ares environ.

fundia, il y a place à côté de ceux-ci, sur son sol de 32 millions d'hectares, peuplé d'à peine 20 millions d'âmes, pour une moyenne et une petite propriété nullement négligeables; c'est aussi que, sur ces domaines petits ou moyens, vit une population de paysans propriétaires infiniment plus considérable que celle, toujours diminuée et presque annihilée déjà, que l'on recense en Angleterre. En Hongrie la grande propriété est très importante; elle n'est pas exclusive. Elle n'empêche pas les autres types de propriété de vivre à côté d'elle, sous son ombre, — ou même en plein soleil. Et j'ajoute de suite que, si son aire peut paraître exagérée, l'action économique et sociale des grands propriétaires hongrois est souvent bienfaisante, assez différente à coup sûr de celle des anciens landlords anglais.

On estime que la petite propriété couvre en Hongrie 13 millions d'hectares, la moyenne 6 millions, et la grande 12 millions. Ces chiffres paraissent tout d'abord relativement favorables aux deux premières catégories qui se trouvent représenter ensemble près de 60 p. 100 du total, ne laissant à la grande propriété que 40 p. 100 ou un peu plus. On pourrait même, en comparant ces données à celles qui concernent la France, pays classique de la propriété terrienne morcelée, avoir l'illusion que la Hongrie se rapproche notablement de notre pays, au point de vue de l'assiette de la propriété. Les dernières statistiques n'établissent-elles pas en effet que, chez nous, la grande propriété couvre aussi environ 40 p. 100 du territoire?

En réalité, cette assimilation serait complètement abusive, tout aussi erronée, en sens inverse, que celle

qui identifierait le régime du sol en Hongrie à ce qu'il est en Angleterre. Si ce qu'on appelle la moyenne et la petite propriété en Hongrie occupent en apparence une place comparable à ce qu'on appelle du même nom chez nous, il en est tout autrement lorsque, sous les mots, on cherche les choses. En France, on nomme grande propriété les domaines ayant 40 ou 50 hectares, — 100 hectares dans les statistiques les plus larges. On qualifie moyenne propriété celle qui a 20 hectares, 10 hectares, parfois moins. M. Cauwès, par exemple, donne comme limite maxima à la petite propriété 6 hectares, à la moyenne 50[1]; plus fréquemment on prend comme limites maxima respectives de la petite et de la moyenne propriété, 10 et 40 hectares, en réservant le nom de propriétés naines aux parcelles de moins de 1 hectare, et celui de « très grandes propriétés » aux domaines de 100 hectares ou plus. Il suffira de mettre, en regard de ce mode de cloisonnement, celui adopté par les statistiques hongroises pour voir à quel point la comparaison fondée sur les rubriques « grande, moyenne, petite propriété » serait décevante :

Propriété naine............	de 0 à 5 holds.
Petite propriété............	— 5 à 100 —
Moyenne..................	— 100 à 1 000 —
Grande....................	au-dessus de 1 000 holds[1].

En réalité jusqu'à 600 ou 700 hectares, la propriété hongroise est dite moyenne. J'ai visité des domaines de cette étendue dont le propriétaire ne les jugeait pas autrement. Il est clair qu'en France, on les aurait considérés comme de grands, et très grands domaines,

1. *Cours d'économie politique*, t. III, n° 1043.

— presque des latifundia, — étant donné surtout qu'il ne s'agissait pas d'hectares de landes ou de forêts, mais de terres parfaitement cultivées. Une très grande partie des 6 millions d'hectares de la moyenne catégorie, sinon la totalité même, comprend donc des propriétés qui, en France, passeraient dans la classe supérieure; et il en serait de même pour une très forte part des petites propriétés qui, chez nous, seraient moyennes, — quelques-unes même grandes, atteignant 50 et 60 hectares.

Il faut remarquer cependant que la proportion hongroise devient plus favorable à la petite propriété si, au lieu de la comparer à l'aire totale du territoire hongrois, on la compare seulement au territoire cultivé, abstraction faite des forêts. Celui-ci ne couvrant plus, défalcation faite, que 23 389 000 hectares, la superficie de la petite propriété, qui ne comprend guère de forêts, s'élève à plus de 54 p. 100. Mais il s'agit toujours d'une « petite » propriété allant jusqu'à 60 hectares environ. Petite propriété cependant, — car, sinon par l'étendue, du moins par ses caractères sociaux, elle répond à la petite propriété superficiellement plus exiguë de chez nous : c'est un paysan qui la cultive, avec l'aide des siens; il vit en paysan; son niveau social, son genre de vie, ses idées et ses pratiques sont celles d'un paysan.

La situation foncière de la Hongrie n'est donc ni celle de l'Angleterre, avec sa grande propriété envahissante, excluant absolument les autres types; — ni celle de la France avec l'immense prédominance des propriétés d'étendue faible ou médiocre, à tel point que si on appliquait chez nous les cadres de la statistique magyare, la grande propriété (plus de 6

ou 700 hectares) apparaîtrait presque inexistante. En Hongrie, il y a de nombreux propriétaires paysans; une classe beaucoup plus réduite de moyens propriétaires, et un nombre *relativement* élevé de maîtres de grands domaines. La situation du pays rappelle plutôt à cet égard celle de la France d'avant 1789, où la propriété était déjà très divisée, — presque trop, — sur une grande partie du territoire, tandis qu'à côté subsistaient des latifundia étendus, dont le marquis de Mirabeau déplorait l'exagération, et dont Arthur Young critiquait l'insuffisante mise en valeur : répartition du sol fâcheuse à certains égards, manquant d'équilibre, appelant des remaniements, — mais non pas exclusive d'une participation des paysans à la propriété du sol, et comportant l'existence d'une forte classe rurale de petits exploitants, pépinière des armées de la Révolution et de l'Empire.

L'extension de la grande et très grande propriété foncière n'en reste pas moins un trait caractéristique de la Hongrie contemporaine, une des particularités les plus accentuées de sa physionomie sociale, et, pour certains observateurs, un des éléments qui rendent difficile l'entrée, sans crise grave, de ce pays, dans la civilisation occidentale. Il est indéniable qu'en Hongrie, des étendues du sol imposantes appartiennent souvent à un seul individu, et qu'un petit nombre de familles possèdent une notable fraction du territoire national. A cela, ajoutons que l'État lui-même figure parmi les grands propriétaires, et que quelques-uns des plus magnifiques domaines du pays relèvent de la couronne.

Fidèles à la méthode monographique que nous avons déjà plusieurs fois employée, nous allons tenter

de décrire quelques-uns de ces grands domaines hongrois, parmi ceux que nous avons parcourus, domaines de particuliers, ou domaines d'État.

De ceux-ci, le plus important, celui dont les Magyars se montrent le plus fiers, et non sans raison, est l' « économie » de Mezöhegyes — l' « économie » est bien le mot, car il s'agit de tout un petit monde, qui produit presque de tout, et qui pourrait presque se suffire à lui-même.

Le nom de Mezöhegyes est surtout connu comme celui d'un des plus célèbres haras du monde. Mais au haras est annexé un domaine très considérable et c'est de celui-ci seul que nous avons à parler en ce moment : nous retrouverons plus loin la question des haras.

Mezöhegyes est situé au cœur de la Hongrie, en pleine zone magyare, dans le comitat de Csanád : il forme un seul domaine, sans enclave, et rigoureusement plat. Le sol y est argileux, gras et sablonneux, la terre généralement fertile et propre aux labourages profonds. Comme il n'y a pas de cours d'eau naturel, on a creusé, il y a une vingtaine d'années, un canal qui part de la Maros, à Arad, et y retourne près de Nagylak, après avoir traversé Mezöhegyes. Il fournit 804 000 hectolitres d'eau par vingt-quatre heures, et cette eau est utilisée, partie par la sucrerie colossale du domaine, partie pour l'irrigation des prairies. Le domaine comprend plus de 30 000 holds, et se divise en neuf arrondissements agricoles[1].

Mezöhegyes est au point de rencontre de plusieurs lignes de chemin de fer, celles d'Arad, de Szarvas,

1. Il est parcouru par un petit chemin de fer qui y trace un réseau de 120 kilomètres.

de Kétegyhaza et de Szeged, par laquelle j'arrivai un matin. Un des fonctionnaires du domaine se mit, sur l'ordre du ministre, à ma disposition, pour me le faire visiter en détail, et me conduisit fort courtoisement partout.

A peu de distance de la gare, et non loin d'un charmant petit hôtel-chalet où fréquentent les visiteurs de Mezöhegyes et quelques fonctionnaires du domaine[1], commencent les installations qui font partie de celui-ci.

Ce qu'on rencontre tout d'abord, ce sont les écoles destinées à recevoir les enfants de la nombreuse population qui vit sur « l'économie ». Il n'y a pas moins d'une douzaine d'écoles, et, de fait, il s'agit d'instruire plusieurs centaines d'enfants. Nous surprîmes maîtres et élèves en pleine classe, et là, comme dans les autres écoles hongroises où j'ai pénétré, notre entrée fut saluée d'un bref compliment de bienvenue psalmodié en chœur par tous les enfants, pour la plupart de jolis bambins aux mines prospères et à l'aspect propret, malgré la pauvreté de certaines nippes et la rareté des chaussures. Il y a aussi une garderie pour les tout-petits; mais elle ne suffit pas; « on s'agrandit », et on en construit une seconde.

A côté, sont les bâtiments réservés aux fonction-

1. Nous nous y trouvâmes, le soir, neuf à table, dans une immense salle aux murs de bois, dans un coin de laquelle jouait un orchestre de tziganes. Sur mes huit compagnons, il y avait six Magyars, un Allemand, et un Américain, tous de la meilleure société. Tout le monde parlait français. — Et cependant les Français sont plus que rares à Mezöhegyes; on cite ceux qui y passent, et j'ai eu peine à découvrir quelques noms de compatriotes épars sur le registre du « Casino », parmi des milliers de noms de tous pays. On trouve un bien plus grand nombre de noms japonais...

naires; tout un petit quartier de maisonnettes groupées parmi les arbres, entourées de jardins. Si je ne craignais d'être accusé de manquer à la gravité de l'enquêteur scientifique, je mentionnerais le nom, plus pittoresque que noble, dont les fonctionnaires garçons ont baptisé leur quartier.

Puis, c'est un premier groupe d'habitations ouvrières, où loge une partie des travailleurs du domaine, petites demeures basses, composées seulement d'un rez-de-chaussée, et alignées, contiguës, tandis que, parallèlement, s'allonge une autre ligne de constructions également basses, faisant face aux premières, sortes d'appentis, qui abritent les porcs et la basse-cour, ainsi que les récoltes. Chaque logement ouvrier comprend une chambre, généralement très propre, avec un nombre suffisant de meubles en bois peint : il y a, de plus, une cuisine pour quatre ménages, avec quatre grands fourneaux de maçonnerie. Il y a aussi un four banal au milieu de la grande cour. Le petit village est largement espacé et aéré. On sent que l'habitation étroite et chaude n'est là que pour servir d'abri l'hiver ou la nuit : le reste de la vie se passe au dehors.

Je visite ensuite une partie des écuries, et je puis affirmer avoir rarement vu de plus magnifiques bêtes que les taureaux, les bœufs et les vaches de Mezöhegyes. On s'y occupe de l'élevage à la fois des bœufs hongrois et des bœufs suisses de Simmenthal. On me dit que l'effectif total du troupeau atteint 2000 têtes ; le chiffre est d'un quart plus fort que celui que je lis dans une petite brochure consacrée à la description du domaine, et qui m'a été remise; mais celle-ci date de 1896, et il a dû y avoir accroissement.

Je note des poids de bœufs à l'engrais. Certains dépassent 1 200 kilogrammes, et l'échine de plusieurs bêtes s'élève au dessus de la tête d'un homme de bonne taille. Une fois engraissés[1], les bœufs hongrois sont vendus à Vienne; les Simmenthal, en Allemagne. — On nourrit les vaches hongroises dans le seul dessein de leur faire élever des veaux; aussi on ne les trait pas. Les animaux reproducteurs en surnombre sont vendus chaque année, au printemps; les taureaux de race hongroise sont adjugés à des prix variant de 300 à 1500 florins, ce dernier prix exceptionnel, bien entendu. Le prix courant est de 300 à 600 florins. Une partie des bœufs à l'engrais est achetée aux paysans de la région; le reste vient du domaine, où ils ont été antérieurement utilisés pour le travail. Dans une seule écurie sont rassemblés 60 magnifiques taureaux; dans d'autres 120 bœufs et vaches. Toutes les écuries sont d'une propreté parfaite, claires, spacieuses, ventilées. Chaque animal a, devant lui, attaché au mur, un écriteau contenant un signalement détaillé. On doit acheter prochainement de nouvelles bêtes, et augmenter de plusieurs centaines le nombre des vaches.

Non loin des écuries des bovidés se trouve un autre bâtiment d'aspect analogue, et qu'on retrouve dans la plupart des grands domaines de Hongrie et d'une partie de l'Autriche, et que j'ai entendu appeler « l'écurie des Slovaques ». C'est le dortoir, assez primitif, où reposent, la nuit, les travailleurs slovaques, engagés à la saison pour les travaux de l'été et de

1. Dans une écurie, à peu près au hasard, j'inscris les poids suivants, correspondant aux dernières pesées faites : 1205, 1120, 1115, 995, 1095, 960, 985.

l'automne. Ils arrivent au mois de mai des provinces misérables de la Hongrie du Nord, de la « Slovakei », et travaillent à Mezöhegyes jusqu'en octobre ou novembre. Ils sont particulièrement requis pour la culture et l'arrachage des betteraves, que l'on cultive sur plus de 2500 holds du domaine.

Leur habitation est tout à fait dénuée de confortable. Elle fait songer à ce que devaient être les vieilles casernes d'il y a un siècle, — à ce que sont encore, mais démesurément agrandis, — certains corps de garde. C'est un vaste hall rectangulaire et assez bien éclairé, le long des murs duquel courent deux plates-formes de planches, élevées au-dessus du sol à mi-hauteur d'homme environ; sur ces plates-formes, sont alignées les couchettes rudimentaires des Slovaques, composées de quelques couvertures et paillasses, tandis qu'à côté sont pendues leurs hardes et leurs bottes. Le hall est vide ; les Slovaques sont aux travail. On me donne quelques détails sur leur genre de vie. Ils sont groupés par bandes; chaque groupe d'une centaine d'individus désigne deux ou trois femmes pour faire la cuisine; ils se nourrissent de riz, de pommes de terre et de haricots. Deux fois par semaine, on leur donne de la viande. Nous les trouverons plus loin au travail, courbés sur la glèbe, terreux, arrachant et décapitant les betteraves, d'un coup de leur petit coutelas qui fait songer au *machete* mexicain[1].

Au trot des petits coursiers nerveux du domaine, qui entraînent notre légère voiture à travers routes, prés

1. Le coup, vingt ou trente fois répété par minute, doit être donné avec une dextérité qui nécessite quelque pratique, de façon à débarrasser en une seule fois la racine de sa chevelure, sans rien enlever à la betterave de plus qu'il ne faut.

et champs, nous parcourons les immenses labours et pâturages. Sur les terres à céréales qui s'étendent à perte de vue, ce sont, surgissant de tous côtés, de colossales meules, à côté desquelles celles de notre Brie paraissent mesquines. Dans les pâturages errent des centaines de bœufs de race hongroise, mangeant en plein air leur ration de paille de maïs. Ils possèdent du reste sur leurs congénères deux précieuses supériorités par leurs qualités de robustesse, de frugalité et par leur tempérament réfractaire à la tuberculose : ils tiennent, à ce point de vue, comme dans leur apparence, de l'animal primitif, plus résistant aux influences climatériques ; en revanche, ils sont longtemps improductifs : ce n'est qu'à quatre ans qu'on peut les mettre au travail.

Pour majestueux et imposants que soient les bœufs et vaches hongrois, ils font un piètre effet à côté des magnifiques taureaux de même race, dont nous visitons ensuite une immense écurie. Ceux-ci, non pas attachés à leurs râteliers, mais errant librement sous le vaste toit, sont d'admirables bêtes, semblables à des bisons sauvages par leur encolure, leur tête frisée aux yeux farouches, leur garrot puissant, la masse de leur corps ; et ils possèdent en plus, ce que n'a pas le bison, cette prodigieuse paire de cornes, qu'on a d'ailleurs chez eux soigneusement emboulées. Il est difficile de voir plus bel animal qu'un taureau hongrois. Malgré leur physionomie peu rassurante, ils sont d'ailleurs assez pacifiques, et l'on peut sans inconvénient circuler au milieu d'eux.

Nous reprenons notre course, et, à travers les champs de betteraves, semblables à un immense tapis de billard, parmi les bandes de Slovaques, acharnés,

hommes et femmes, à la tâche déjà décrite, nous nous dirigeons vers l'usine où est travaillé le chanvre récolté sur le domaine. Nous suivons des routes de vingt mètres de largeur, jalonnées d'arbres mal soignés, et très irrégulièrement plantés, dissemblables de taille, hétérogènes d'essence, — et qui n'ont rien de l'aspect correctement monotone de nos routes nationales. Le sol n'est pas ou peu empierré; les roues de la voiture tournent dans une couche épaisse de poussière et de terre meuble, tandis que, devant elle, s'envolent des busards, et que, dans le ciel, passent, en triangles, des troupes de grues.

Aux alentours de la chanvrerie se dressent, semblables de loin aux meules de blé, mais reconnaissables de près à leur teinte grise et à leur odeur, des meules de chanvre; des eaux stagnantes s'épandent, dont la senteur est des plus désagréables, et dans lesquelles on fait rouir les tiges du textile. La fabrique [1] est importante : elle comprend de vastes bâtiments, dans lesquels l'atmosphère est rendue pénible à respirer par la poussière du chanvre, éparpillée dans l'air. Les opérations auxquelles la matière première est soumise sont fort simples, et le processus technique de la fabrication peut être embrassé presque d'un coup d'œil: les gerbes de chanvre sont tout d'abord écrasées sous des rouleaux, puis, déjà brisées, passent sous d'autres rouleaux dont le frottement isole des fibres textiles les parcelles ligneuses. Ensuite, des peignes mécaniques, sous lesquels on

1. La préparation du chanvre n'est pas faite en régie. C'est la société anonyme de filature du chanvre de Szeged qui s'en charge, et qui travaille le chanvre récolté sur un millier d'arpents dans le domaine.

projette les paquets de fibres, achèvent de dégager la filasse. Ce sont des femmes qui accomplissent les différents travaux, et ce sont elles encore qui, courbées sous d'énormes fardeaux de filasse, viennent porter celle-ci à la presse où on la comprime en ballots de 100 kilogrammes[1].

La chanvrerie n'est qu'une des nombreuses fabriques où les produits agricoles du domaine sont travaillés. Il y a sept distilleries, un moulin à vapeur, des boulangeries, une briqueterie, et surtout une sucrerie de première importance. Nous visitons la plupart de ces installations, une des distilleries tout d'abord, qui coopère, avec ses six sœurs, à une production annuelle de 6 500 à 7 000 hectolitres d'alcool à 96°. Elle possède une chaudière de 234 hectolitres. L'hectolitre vaut, sur le domaine, 164 couronnes. Je relève cette particularité que le foyer de la distillerie est alimenté par les déchets de chanvre que l'on brûle dans une chaudière transformée.

Chemin faisant, une halte à la porcherie, dont les hôtes, de très beaux spécimens hongrois, sont destinés en partie à la vente[2], en partie à l'alimentation des travailleurs du domaine, pour qui leur chair constitue un élément du salaire en nature qu'ils reçoivent. Certains sujets atteignent des poids exceptionnels : 300 kilogrammes. Au moment de notre passage, ils prennent leur bain dans une sorte d'étang-piscine, avec des marques de complète satisfaction. On n'en

1. Cent kilogrammes de chanvre brut ne donnent que quinze kilogrammes de filasse. Celle-ci est vendue, sur place, aux prix de 5 francs les 100 kilogrammes.

2. On vend chaque année deux cents à quatre cents gorets et cent à deux cents truies.

comptait pas moins de 6000 sur le domaine, en 1906, et guère moins de moutons; on me dit qu'il y en a 9000 aujourd'hui.

Nous arrivons à la briqueterie, établissement indispensable dans un domaine de cette Hongrie centrale, où la terre, crue ou cuite, est le principal des matériaux de construction. Celle de Mezöhegyes fabrique par an 250000 briques comprimées et un million de briques ordinaires, 300000 tuiles et 20000 tuyaux. Une brève inspection aux séchoirs où s'accumulent les produits de la briqueterie, et nous repartons au trot, en plein champ, laissant derrière nous, à droite, à gauche, des troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons, de porcs, tandis que des bataillons de perdrix s'échappent dans les guérets, presque sous les pieds des chevaux, et qu'au milieu d'un champ immense, labouré à la vapeur, bouleversé de lourdes mottes en désordre, s'enfuit un chevreuil effrayé.

A notre passage, les *csikos*, ces gauchos de la Hongrie, nous donnent le spectacle d'une fuite éperdue des chevaux qu'il gardent[1], et qu'ils lancent au galop à travers la plaine, en excitant leur course par le sifflement de leur fouet à manche court, à longue lanière[2]. Et sans que personne les y invite, nous assistons un peu plus loin à la galopade effrénée d'un nombreux troupeau de porcs, à l'allure étonnamment rapide, et comique à la fois. Plus loin, ce sont des buffles noirs, au front massif, aux cornes contournées, larges et plates, encore un animal typique de la

1. D'après la brochure de 1896, les chevaux du domaine (haras non compris) sont au nombre de 359. Mais aujourd'hui leur nombre est porté, me dit-on, à 600.
2. 2 m. 50.

plaine hongroise, et dont les représentants se maintiennent, supportant, sans disparaître, la concurrence des bœufs. Et partout, à travers les sillons et les taillis, des faisans courent...

Avant d'arriver à la sucrerie, nous passons aux ateliers; tout un ensemble de constructions basses, où travaillent des ouvriers de tous les métiers, forgerons, ajusteurs, carrossiers, menuisiers, selliers, bourreliers; la presque totalité des agencements, outils, machines, produits, nécessaires pour l'exploitation du domaine, sont fabriqués et réparés sur le domaine lui-même. On y construit jusqu'à des wagons, des charrues à vapeur, etc. Le domaine compte environ 100 ouvriers dans ces ateliers.

Il fait presque nuit lorsque j'arrive à la sucrerie; j'ai parcouru déjà vingt-cinq ou trente kilomètres en zig-zag à travers Mezöhegyes. C'est le moment où l'équipe de nuit vient remplacer au travail l'équipe de jour. Le long des chemins qui conduisent à la haute et large bâtisse, avancent, par files et par groupes, les ouvriers, tandis que les premiers arrivés attendent, couchés le long des talus, le moment d'entrer. L'usine en occupe, me dit-on, 1 200.

C'est un très important établissement, qui, seul avec la chanvrerie, parmi les différentes exploitations du domaine, n'est pas en régie. La sucrerie est la propriété d'une société anonyme (la *Mezögazdasagi iparreszvénytársasag*). Elle achète au domaine les betteraves à un prix convenu, qui était de 70 couronnes par 100 kilogr. pendant la première décade de sa création, et qui a été élevé à 75 ensuite. Le domaine touche, de plus, une certaine prime, selon la quantité de sucre contenue dans la betterave, et selon le prix

du sucre. La fabrique a été montée pour travailler 8 000 quintaux de betteraves par jour. Les « tranches » de betteraves et les déchets de fabrication appartiennent au domaine.

L'installation est des plus modernes; — elle comporte une division du travail très développée, et un grand nombre de fabricats : 35 sortes de produits différents. Une de ses particularités, c'est d'utiliser des moteurs à gaz, qui sont actionnés par les gaz terrestres que donnent des puits artésiens; le domaine possède, dans l'enceinte même de la sucrerie, un puits de 400 mètres de profondeur, dont le diamètre est d'environ cinq mètres à la surface du sol; un autre atteint 600 mètres; grâce au premier, sont actionnés deux moteurs d'une force de 100 chevaux. Quant au matériel, je n'entreprendrai pas de le décrire en détail; il ne présente pas, aux yeux d'un visiteur non technicien, de très sensibles différences avec celui des autres grandes sucreries de France ou d'Autriche. On m'affirme que la quantité de sucre extraite atteint de 17 à 20 p. 100 du poids de la betterave, — ce qui apparaît considérable, — et parfois même 25 p. 100. Je note le chiffre, malgré son énormité. On traiterait actuellement dans l'usine 1 400 000 quintaux de betteraves par an.

Un des principaux fonctionnaires du domaine me confirme l'impression que je retire de ma visite : Mezöhegyes constitue, et vise à constituer, une sorte de petite *économie* complète et se suffisant à elle-même. Le domaine fabrique tout ce qu'il lui faut, ou à peu près, en consomme une partie, et vend le reste. Sa population est celle d'une petite ville : 5 000 âmes, et 7 000 avec les Slovaques. Il y a encore

divers établissements que je n'ai pas visités : une boucherie centrale, exploitée en régie, un moulin à vapeur destiné à fournir la farine, et une boulangerie qui fabrique le pain nécessaire aux ouvriers du domaine et aux soldats du haras. Le premier fournit par an 20 000 quintaux de farine, et autant de semoule; la seconde de 260 à 300 000 portions de pain par an. On compte environ sur le domaine 800 bâtiments grands ou petits. Les besoins intellectuels de la population ne sont pas méconnus. Outre les écoles que j'ai vues au début de ma tournée, il y a trois bibliothèques, une dans chacun des principaux « districts » de Mezöhegyes.

Un inspecteur me renseigne sur la situation faite aux ouvriers sédentaires du domaine. Ils possèdent chacun une petite habitation du modèle décrit plus haut, généralement assez étroite, mais propre, saine d'aspect, et bien tenue, un local pour les provisions, la porcherie, la basse-cour, un jardin potager. Ils jouissent de la gratuité des soins médicaux et pharmaceutiques, et sont assurés contre les accidents. Ils ont une sorte de petit « club », et ont accès dans les bibliothèques. Une société se préoccupe de fournir des vêtements aux enfants les plus dénués. Les ouvriers ont constitué une société de chant : dans certaines de leurs demeures, j'ai remarqué, pendus aux murs, des instruments de musique primitifs, en bois et cordes, sorte de *guzla* ou de guitare. — On ne connait à Mezöhegyes ni l'alcoolisme, ni les grèves. Les salaires, me dit-on, sont relativement assez élevés; mais je n'arrive pas à obtenir de chiffres précis. Quelques ouvriers ont émigré en Amérique; ils sont revenus peu après. L'eau est distribuée gratuitement,

et les salaires payés en partie en nature, viande de porc et pain.

Quant au haras, qui constitue, à côté de l'exploitation morale proprement dite, un immense établissement, nous le décrirons plus loin.

L'État hongrois possède plusieurs autres grands [illegible]omaines, les uns comparables comme étendues à [illegible]ezöhegyes, les autres plus petits. Parmi les plus [illegible]endus figure celui de Gödöllö[1], que j'ai parcouru [illegible]ssi. Moins grandiosement organisé que celui de [illegible]öhegyes, il couvre une superficie à peu près égale, [illegible]00 holds; mais 20000 holds sont sous la direc[illegible] de l'administration des forêts, et 10000 seulement s[illegible] celle de l'administration spéciale du domaine. L[illegible]maine est d'ailleurs beaucoup moins avantageu[illegible]t situé et pourvu, au point de vue des conditions [illegible]lles, que le précédent. Il comprend des terrains [illegible]e peu accidentés, plaine et collines, situés à [illegible]m. environ de Buda-Pesth, dans la direction de [illegible] Dans les parties élevées, le sol est formé de con[illegible]mérats avec une faible couche d'humus; dans les [illegible]lées, dominent les sables, qui parfois même son[illegible]ouvants. Le climat est très peu favorable à l'ag[illegible]lture, étant alternativement très chaud et très froi[illegible]t les pluies fort inégalement dispensées selon les [illegible]sons. En revanche, les vallées sont riches en sou[illegible]s.

L[illegible]omaine appartient à la Couronne depuis quaran[illegible] ans. Il a été acheté, en 1867, à une compagnie fin[illegible]ière anglo-belge. Le territoire est partagé en si[illegible]istricts. Le directeur général a sous ses ordres

1. Exactement parlant, Gödöllö appartient *à la Couronne*, et non à l'État.

cinq directeurs de districts et près de 300 fonctionnaires ou domestiques de fermes.

Étant données les conditions très variées des terres de Gödöllö, on y emploie onze assolements, au lieu d'un seul à Mezöhegyes. Les cultures sont d'ailleurs fort variées : prés, labours, bois, pépinières, cultures maraîchères. Celles-ci sont aux mains de jardiniers bulgares; la réputation de ces derniers est grande en Hongrie pour l'horticulture : à Gödöllö, ils ont réussi à mettre en valeur des terres sablonneuses, dont on désespérait de rien tirer; nous les trouvons au travail, auprès du hangar qui leur sert d'abri, et qui rappelle, en petit, l' « écurie » des Slovaques de Mezöhegyes, mais en plus pittoresque, avec beaucoup moins d'encombrement humain, et son aspect égayé par les chapelets de *paprikas*, et les tas de rougeoyantes ou jaunissantes citrouilles. La vigne aussi s'est faite une place dans les sables de Gödöllö; nous arrivons au moment du pressage, qui s'effectue dans un vieux bâtiment, et pour lequel on utilise, simultanément, des pressoirs modernes et un très ancien pressoir, à l'énorme armature de madriers. Mes guides sont un peu honteux de ces vieilleries qui, selon eux, peuvent me donner l'impression que tout n'est pas « dans le train » sur les domaines de la Couronne. Je note au contraire avec plaisir ces quelques traits d'archaïsme; comme aussi je regarde avec intérêt le large horizon qu'on découvre de la « fenêtre de la reine », une baie ouverte au premier étage de l'humble bâtisse, et d'où la belle reine de Hongrie aimait contempler la plaine et les collines de Rákos.

Dans une autre partie du domaine se trouve la

vacherie, qui comprend près d'un millier de bêtes, taureaux et vaches de la race d'Innthal et de Pinzgau, ainsi que de race hongroise[1]. Le lait des vacheries est vendu frais, à raison de 6000 litres par jour. Ici encore je remarque de magnifiques bêtes, notamment des taureaux. La plupart de ceux-ci sont vendus à des communes à l'âge d'un an et demi ou deux ans; quelques-uns sont gardés sur le domaine.

L'élevage s'y porte aussi sur les chevaux et les moutons. On élève depuis longtemps les poulains des juments de trait. Les étalons sont du sang du célèbre Furioso, dont j'avais vu l'effigie exposée avec honneur au Musée de Buda-Pesth. Quant aux moutons, le domaine élevait jadis des moutons négretti à fine laine, mais, depuis 1893, on a abandonné cet élevage pour celui des mérinos précoces à fine toison, gros corps et rapide croissance, et des brebis Rambouillet. L'effectif du troupeau est de 2000 à 3000 têtes.

Du domaine dépendent aussi un moulin et une scierie mécanique, auxquels le ruisseau d'Egres fournit la force motrice.

En dépend également, ou plutôt en constitue le centre, le château royal, sorte de grand rendez-vous de chasse[2], à la façade élégante et gracieuse, aux vastes appartements clairs, au bel escalier orné d'une multitude de bois de cerfs[3], daims, chevreuils, etc., victimes de S. M. François-Joseph. A l'entour, un vaste parc, auquel forment un fond les forêts de chênes

1. Sans parler des bœufs de trait (300 à 400) qui, déclassés, sont soumis à l'engraissage, ainsi que les reproducteurs de rebut.

2. Le château de Gödöllö, malgré son peu de prétention architecturale, possède 150 chambres.

3. Quelques-uns prodigieusement hauts et ramifiés. J'ai remarqué une ramure de 19.

du domaine, et où s'élève une statue de la reine Élisabeth, d'un effet assez mesquin, et dans laquelle le sculpteur a trouvé moyen de rendre presque laide celle qui fut la plus jolie femme des deux monarchies[1].

Parmi les domaines de moindre étendue que possède l'État hongrois, et que j'ai eu occasion de visiter, je citerai encore celui de Kisber, dont « l'économie » est annexée au grand haras de ce nom, comme celle de Mezöhegyes à l'autre grand haras hongrois[2].

Le domaine de Kisber s'étend sur 11 255 arpents cadastraux (*holds*), et il est partagé en deux tènements et quatre districts. Voici de quelle façon les cultures y sont réparties : céréales, 23,2 p. 100; fourrages, 19,3 p. 100; pâturages et prairies, 10,8 p. 100; vignes, 0,3 p. 100; légumes secs, 3,3 p. 100; bois, 26,6 p. 100, etc. Le terrain du domaine étant très varié, on y fait usage de 24 assolements différents. Les terres sont réparties en « tables » de 13 à 42 arpents. Le labourage est effectué à la vapeur; de grands travaux de

1. Entre autres détails, signalons celui-ci : la reine, en bronze, tient à la main une ombrelle. On juge de l'effet.

2. Il est situé dans la Hongrie occidentale, entre Danube et Balaton. A Kisber encore, j'eus l'occasion de constater la rareté des visites françaises, malgré l'attrait que présente aux spécialistes du cheval, vétérinaires, marchands, officiers, gentlemen-riders, etc., la vue du haras, un des plus célèbres du monde entier. Sur le livre du domaine où j'inscrivis mon nom, je vis des centaines de noms de toutes les nationalités, — de nombreuses signatures japonaises entre autres, — presque aucun nom français. Je crus un moment en avoir trouvé, en tombant sur une longue phrase élogieuse rédigée en notre langue : elle était signée de trois bulgares, M. Mangaroff, Keidjeff et Téatcheff. Il me fallut remonter à 1890 pour trouver deux signatures françaises. Encore l'une d'elles était celle de notre attaché militaire, comte de Villeneuve Bargemont; l'autre, celle d'un lieutenant au 8e ou 6e cuirassiers.

drainage et d'arrosage ont été exécutés depuis 1881.

Les moyennes de rendement par arpent atteintes dans les dernières années ont été de 991 kilogrammes pour les blés d'automne, 901 kilogrammes pour les seigles d'automne, 921 pour les orges de printemps, 800 kilogrammes pour l'avoine, 1 333 kilogrammes pour les maïs, 18 487 pour les betteraves, 6 781 pour les pommes de terre, 1 744 pour les plantes fourragères. Ces chiffres sont fort inférieurs à ceux de Mezöhegyes : 1 140 kilogrammes pour les blés d'automne, 1 257 pour l'orge, 1 058 pour l'avoine et 1 335 pour le maïs.

L'élevage est pratiqué dans le domaine de Kisber pour les différentes espèces, chevaline, bovine, ovine et porcine. L'origine de l'élevage des chevaux découle de l'importation, en 1859, de juments et étalons percherons, croisés ensuite avec des juments de Hongrie et de Pinzgau; puis on s'est servi surtout des étalons des Ardennes. Les chevaux, arrivés à l'âge adulte, sont employés à des travaux de trait; ils sont robustes, travailleurs, sobres et rustiques. Les meilleurs étalons et les meilleures juments sont envoyés au dépôt.

On élève de même les bêtes à cornes en vue d'avoir des taureaux de belle race pour la reproduction; on vend aussi des animaux, et on produit du lait pour les poulains pur-sang. Ce qui reste est converti en beurre et en fromages, d'un goût original et agréable, qui sont une spécialité de Kisber. Les bœufs sont de différentes races, notamment des Simmenthal, des Bonyhád et des Borzderes, reconnaissables à leur robe d'un gris argent. Le lait de la vacherie du domaine est travaillé dans une laiterie qui en dépend,

et qui m'a paru fort bien tenue. La quantité de lait qui y est mise en œuvre par an atteint près de 300 000 litres. Le kilogramme de beurre se vend 2 couronnes 60 environ, et on en fabrique 4 à 5 000 kilogrammes. Quant aux fromages, on en fabrique 18 000 kilogrammes à peu près.

Les moutons appartiennent à l'espèce française de Rambouillet. On en compte 1 500 à 2 000. Pour les porcs, leur élevage a été commencé avec la race hongroise de Tisza-Szalonta, croisée d'abord sans succès avec des Yorkshire, puis plus heureusement avec des Berkshire : l'engraissement des porcs est une des branches les plus fructueuses de l'économie agricole; mais des épidémies les ont parfois décimés.

On engraisse aussi les bœufs usés comme bêtes de trait, ainsi que des bœufs achetés dans cette intention; il y a en permanence plusieurs centaines de bœufs à l'engrais. Il y a plus de 200 paires de bœufs de trait, et plus de 50 couples de chevaux pour attelage.

Les forêts du domaine qui sont, — nous l'avons vu, — fort étendues, sont exploitées par séries avec des coupes espacées de 80 ans.

Le domaine possède encore un moulin à vapeur, une briqueterie, deux moulins à eau, une fabrique de drains et un atelier de machines. La valeur du sol est évaluée à plus de 3 millions de couronnes (à raison de 275 couronnes seulement l'arpent); les bâtiments à près d'un million de couronnes; le domaine entier (animaux, machines, etc., compris), à plus de 5 millions de couronnes. Les recettes effectives sont de 1 250 000 couronnes au moins, les dépenses de 1 100 000, et le bénéfice net de 150 000 couronnes environ.

les domaines que je n'ai pas visités, et qui
ıne moindre importance, il faut citer notam-
əlui de Babolna, d'une étendue de 7105 arpents,
en trois districts et huit fermes, et dont la
se rapproche de celle du domaine de Kisber
ı 4 millions de couronnes), et celui de Fogaras
ans le comitat de ce nom), avec une étendue de
rpents divisée en quatre districts. Sur ces
omaines, on se livre à l'élevage des bœufs,
s, porcs; sur celui de Fogaras, on y joint
s buffles.

endements à l'arpent sont très différents d'un
e à l'autre :

	Babolna.		Fogaras.	
'automne...........	1 003	kilogr.	653	kilogr.
e	1 020	—	699	—
....	780	—	742	—
ıe..................	815	—	782	—
....	1 190	—	1 215	—
nes de terre........	6 382	—	—	—
raves...............	14 346	—	15 513	—
s de prairies.........	1 018	—	1 351	—
es	2 034	—	628	—
....	—	—	697	—
c...................	—	—	789	—
ıes de trèfle rouge...	—	—	96	—

e façon générale, l'impression qui se dégage
visite aux domaines de l'État hongrois est
celle d'une administration intelligente, assez
ssive, d'une culture variée, rationnelle, guidée
xpérience et suffisamment au courant du pro-
chnique.

CHAPITRE II

LES GRANDS DOMAINES PRIVÉS

Celui qui, impressionné par ce qu'on raconte du caractère encore semi-féodal de la constitution terrienne en Hongrie, se représenterait un pays parsemé d'une quantité de châteaux orgueilleux et de somptueuses habitations nobiliaires, — celui-là se tromperait étrangement. La vérité est que, sauf dans certaines régions assez limitées [1], les demeures seigneuriales sont rares, et que fort peu d'entre elles présentent un aspect réellement imposant. Il serait injuste de dire des magnats hongrois ce que l'on disait de certains grands seigneurs de France au XVIIIe siècle, que leur grandeur se mesure à celle de leurs landes et de leurs jachères; mais on peut dire qu'elle se mesure à l'étendue de leurs terres bien plus qu'à la magnificence de leurs habitations. C'est même une surprise, pour le voyageur français qui traverse l'Alföld, et qui sait que les grands propriétaires y sont nombreux, de rencontrer infiniment

1. Dans le Nord par exemple, qu'il s'agisse du Nord-Est (Haute-Tisza) ou du Nord-Ouest (vallée de la Vag).

moins de châteaux et de demeures luxueuses, que dans nos provinces les plus médiocrement partagées sous ce rapport.

Comme dans tout pays foncièrement agricole, — et aussi dans tout pays dénué de matériaux de construction, — les deux causes convergent en Hongrie, — l'habitation est peu de chose, au pays magyar. C'est la terre qui est tout. Tel magnat dont l'habitation ne présente à l'œil rien d'extraordinaire est propriétaire de 20 ou 30 000 hectares, et taillerait dans son domaine dix grands domaines français. Le luxe intérieur est assez grand, mais dans certains ordres d'idées seulement, et curieusement mélangé d'archaïsme et de moderne[1]. L'habitation a parfois, dans le détail, moins de confort relatif que celle du bourgeois, beaucoup moins riche, de Buda-Pesth et même des villes secondaires. En revanche l'argenterie, — non pas le service courant, souvent négligé, mais les belles pièces de luxe, — les tapisseries, les objets d'ornementation sont souvent somptueux. Ce qui accuse le mieux le caractère encore un peu médiéval de cette opulence, c'est la profusion des domestiques. Le repas de famille le plus ordinaire est, dans les grandes maisons, servi par quatre ou cinq personnes. Le luxe se porte aussi, très large, sur les chevaux et voitures. Dans les écuries d'un magnat,

1. Des grands propriétaires ont, non seulement le téléphone, mais le télégraphe dans leur bureau. J'ai exploré la bibliothèque d'un magnat, fort instruit d'ailleurs des questions sociales, et j'y ai trouvé le meilleur de la production sociologique française, allemande et anglaise de notre époque, mais réuni dans un local très modeste, tout à côté d'immenses antichambres ornées de bois de cerfs, daims, chevreuils, têtes de sangliers, trophées divers étalés avec une profusion et une magnificence orientales.

qui ne rivalise pourtant pas par l'étendue de ses terres avec un Esterhazy ou un Liechtenstein, j'ai compté vingt-trois équipages de maître, voitures ou traîneaux (ceux-ci, quatre ou cinq), et un nombre de chevaux en rapport avec celui des voitures.

Mais le principal élément de l'opulence d'une famille ou d'un individu reste la terre, ce sol de la Puszta, qui a été reconstitué, fertilisé, conquis sur les marécages, et défendu contre les inondations, remué et labouré par quarante générations magyares depuis Arpád, que le cultivateur hongrois a façonné, et qui, à son tour, a façonné la race, transformant en paisibles producteurs de céréales et de vins les descendants des turbulents guerriers de jadis. C'est dans l'étendue de son domaine que le magnat met son orgueil; et même quand, faisant des concessions aux idées occidentales, il avoue que le régime de la grande propriété est trop prédominant en Hongrie, il n'en cite pas moins, avec une fierté qui perce encore, les dizaines de milliers d'hectares constituant son patrimoine.

Nous avons indiqué quelques chiffres relatifs à l'étendue des grands domaines de l'État. Si on les additionne, on trouvera peut-être que l'État est le plus grand propriétaire de la Hongrie. Et cependant, parmi les simples particuliers, il en est quelques-uns qui peuvent rivaliser avec lui : l'archiduc Joseph, l'archiduc Frédéric, le margrave Pallavicini, le prince Esterhazy, les chefs des grandes familles des Karolyi, des Andrássy, des Zichy, des Szechenyi, des Batthyany, des Lónyay, des Darányi, — pour ne parler que des magnats, et sans tenir compte de certains grands propriétaires bourgeois. Tel de ces proprié-

taires possède à lui seul 100 000 hectares, quelquefois plus, et assez nombreux sont ceux qui en ont plus de 50 000. C'est le prince Esterhazy qui passe pour le plus grand terrien de Hongrie, comme le prince Liechtenstein passe pour le premier en Autriche. L'archiduc Frédéric possède d'immenses domaines dans les deux États. J'ai eu l'occasion d'admirer l'un d'eux, — merveilleusement exploité à la moderne [1], mais situé en Moravie, — et pour cette raison, je n'en parlerai pas ici : je noterai seulement que ce domaine (7 à 8 000 hectares) est un des moindres que l'archiduc possède en Autriche, sans parler de ceux qui lui appartiennent en Hongrie.

A côté de ces propriétés géantes, il en est un grand nombre d'autres, qui, sans atteindre à leurs proportions, chiffrent encore leur superficie par deux ou trois dizaines de milliers d'hectares, soit réunies en un seul tènement, soit réparties entre plusieurs domaines. Grâce à l'obligeance de mes hôtes, j'ai pu visiter certaines d'entre elles, et me faire une idée de leur importance et de leur organisation.

Je citerai comme exemple un domaine du comte de X..., situé dans la Hongrie septentrionale, mais encore dans la partie plate de celle-ci, non loin des bords d'un grand cours d'eau, que je ne nommerai pas, pour ne pas trop préciser l'identité du propriétaire.

Ce domaine a une étendue de 7 000 hectares environ; mais le comte de X... en possède plusieurs autres, dont deux d'étendue à peu près égale au premier. Il n'est d'ailleurs pas le seul de son nom : il

1. Par les descendants d'une famille lyonnaise que chassa la Révolution.

a des frères qui ont aussi de grandes propriétés. C'est lui qui dirige l'exploitation de toutes ses terres, séjournant tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, mais ayant sa demeure ordinaire sur celle que je visite; il est représenté sur les autres par des agents salariés, mais qui n'ont qu'une indépendance très limitée.

Le personnel du domaine est assez nombreux pour que, dans les écoles qu'a créées le comte de X..., soient admis plus de cent enfants, tous fils des « domestiques » de l'exploitation.

Le domaine est composé de bois, de terres à céréales, de pâturages, et aussi de terres où l'on cultive les plantes industrielles. Les bois en occupent une assez notable partie, — nous sommes dans la Hongrie du nord; — beaux bois de chênes, aux immenses allées, larges et rustiques, aux arbres librement poussés, parmi lesquels, partout où les troncs ne sont pas trop serrés, mon hôte lance son attelage : hardiesse d'émérite cocher hongrois. Outre les bois proprement dits, de vastes taillis, où sont disséminés des faisanderies, et dans lesquels les faisans s'égaillent de tous côtés. Les blés aussi occupent une part du domaine. On est en train de battre dans une enceinte située non loin du château, et de grandes meules s'élèvent tout auprès. Mais l'originalité propre du domaine, au point de vue cultural, consiste dans l'élevage des bestiaux, et dans la production d'une plante industrielle, qui n'est plus, comme dans l'Alföld, la betterave, mais le tabac.

Nous visitons d'abord l'enclos des chevaux, — tout un escadron de bêtes nerveuses et fines, qui se mettent en chœur à encenser de la tête à notre apparition, et continuent ce manège tant que nous restons là;

puis ce sont, paissant en plein champ, des centaines de bêtes à cornes, de race hongroise, éparses sur de vastes espaces, et dont les fronts puissamment armés se tournent tous du côté de la voiture qui passe; d'autres troupes de chevaux qui dévalent d'un monticule et redescendent à la route dans un flot de poussière; et, chemin faisant, au détour d'un bois, d'autres animaux plus gracieux encore, une bande de daims noirs, galopant, le cou renflé, prisonniers sans le savoir dans une enceinte de plusieurs centaines d'hectares, au milieu de ce vaste domaine où les animaux domestiques, à demi sauvages, voisinent avec les espèces sauvages, à demi domestiquées. C'est la grande vie rurale, au sein d'une nature domptée déjà, mais non peignée, ni léchée; l'exploitation est rationnelle et bien conduite, mais sans raffinement ni luxe. Les bâtiments sont simples, les aménagements suffisants, sans plus; les arbres poussent un peu à l'aventure; on ne donne pas un soin minutieux aux choses de détail. Il y a de la place perdue, parfois du délabrement, de l'à peu près. Mais dans l'ensemble, l'exploitation est imposante.

La culture du tabac y figure à une place importante, moins par l'étendue de son aire (soixante-cinq hectares), que par la valeur du produit. Elle est réalisée par des métayers dont les habitations constituent un petit hameau, et qui obtiennent 7 à 8 quintaux de feuilles par *hold*, dix à onze dans les très bonnes années[1] : c'est un tabac de qualité supérieure, très fin, dit tabac muscat, dont les spécimens sont de

1. Le chiffre moyen en Hongrie est de 9 à 10 quintaux par hectare, d'après l'*Annuaire statistique*, et la valeur du quintal, en moyenne de 36 à 38 couronnes.

petite taille. Il y a aussi du tabac ordinaire, qui donne un poids plus grand à superficie égale. Le tabac récolté est recueilli dans d'immenses séchoirs, grands hangars fermés, dans lesquels sont tendus, d'un bout à l'autre, et du haut en bas, des fils d'une longueur de six mètres : on en compte dans chaque séchoir 44 000, et à chaque fil pendent 300 à 350 feuilles de tabac. On devine le parfum qui se dégage dans l'intérieur du séchoir : il est pourtant moins puissant que je n'aurais cru. Le tabac ainsi séché est vendu à l'État, qui paie 70 couronnes le quintal pour le tabac de première classe, et 50 couronnes pour celui de seconde catégorie. Je compte trois séchoirs remplis; pour donner une pareille récolte, il n'a pas fallu moins que le travail de 22 jardiniers, le tabac exigeant une façon soignée, et chaque producteur ne pouvant opérer que sur un très petit nombre d'hectares.

Ce n'est pas la seule culture industrielle à laquelle on s'adonne sur le domaine : plus loin, nous visitons un moulin, où l'on extrait l'huile de la graine de « soleil ». Le moulin sert aussi à la mouture de la récolte de blé.

A Kis Jenö, dans la région de la Körös, je visite, plus sommairement, un domaine de l'archiduc Joseph : 46 000 holds. Il comporte de vastes et belles forêts de chênes, que limite d'un côté la haute digue du fleuve; des vergers très étendus; des pâturages qui nourrissent de nombreuses vaches laitières. Le lait est centralisé dans une importante laiterie, et vendu 15 fillers le litre, ce qui constitue un prix élevé aux confins de la Transylvanie. Il y a aussi d'immenses pièces de terre à blé où se meuvent les charrues à vapeur, dont

les locomobiles sont suivies d'un wagon-roulotte pour les travailleurs et d'un wagon-atelier. On ressent une impression de Far-West américain, en présence de cette large nature, aux horizons indéfinis, aux cultures spacieusement uniformes, — et de cette agriculture perfectionnée. Mais les travailleurs, avec leurs bonnets coniques, leurs têtes de pallikares, leurs moustaches gauloises et leurs jupes blanches, s'avèrent trop clairement des Orientaux d'Europe pour que l'illusion subsiste longtemps. Ceux qui conduisent ici la charrue à vapeur, ce sont les fils des colons de Trajan, mêlés aux descendants d'Arpàd, et sur le sol même que leurs ancêtres égratignaient jadis de leur houe rudimentaire.

Bien loin de là, dans la Hongrie Occidentale, près de Komarom, et bordé par le Danube, si beau à cet endroit, — j'ai admiré un des domaines où le ministre actuel de l'agriculture, M. Darányi, donne à ses concitoyens l'exemple d'une exploitation bien conduite : dans le pays où je suis, c'est parmi les agronomes qu'on choisit les ministres de l'agriculture; — et, pour surprenant que soit le fait, peut-être les choses n'en vont-elles pas plus mal.

On dit que M. Darányi est fier de ses domaines et de ses exploitations. Si tous ressemblent à celui et à celle qu'il m'a fait l'honneur de m'inviter à étudier, sa fierté est parfaitement justifiée.

Le domaine dont il s'agit n'est pas immense. C'est pourtant déjà une grande propriété, même aux yeux d'un Hongrois, car elle a au moins une superficie de 2 800 holds. Et, d'autre part, il ne s'agit pas ici de taillis, de bois, de landes ou de jachères, mais de superbes terres à blé et à maïs, parsemées de hautes

et larges meules, témoins imposants des moissons passées. Quatre fermes sont établies sur le domaine et s'en partagent l'exploitation, encadrant, de leurs bâtiments spacieux, de larges cours carrées.

La charrue à vapeur est à l'œuvre : elle n'appartient pas au domaine, mais à une coopérative qui la loue aux exploitants : M. Darányi fait œuvre de coopératiste pratique, et donne ainsi un exemple utile, alors que l'étendue de ses terres lui permettrait assurément d'utiliser des charrues à lui. On me dit que la coopérative prélève une taxe de 13 couronnes par hold pour l'emploi de sa charrue.

Rien ne semble négligé dans le domaine. Les habitations et bâtiments de fermes sont en partie anciens déjà, mais en bon état, et des constructions nouvelles sont amorcées. Les immenses *tables* de terre, comme on les appelle ici, sont soigneusement labourées. On sent que l'œil du maître doit souvent se promener sur l'ensemble de l'œuvre culturale.

De fait, M. Darányi profite de tous les loisirs qu'il peut se donner pour venir séjourner sur son exploitation. Là-bas, à l'extrémité du domaine, le long du fleuve, dans l'un des plus séduisants sites de la Hongrie, fleurit un parc; et dans ce parc se cache la villa, à la fois gracieuse et simple, où l'éminent homme d'État se plait à mener la vie d'un gentilhomme campagnard, austère dans ses goûts personnels, actif, épris de nature et de labeur. C'est dans des chambres blanchies à la chaux que travaille et repose le chef d'un des plus importants ministères de Hongrie, — ministère qui règle l'activité vitale même du pays.

D'une façon générale, le grand propriétaire hon-

grois s'intéresse à ses domaines et en dirige souvent l'exploitation lui-même. Il se préoccupe de l'améliorer; il vit volontiers, une partie de l'année au moins, dans ses terres. Il est parfois routinier, parfois un peu inerte, parfois dépensier. Mais souvent aussi il se révèle actif, et donne l'exemple des initiations heureuses. C'est parmi les grands propriétaires que la Hongrie a recruté un grand nombre des hommes qui ont, depuis un demi-siècle, assuré son progrès, et qui aujourd'hui s'efforcent de la rénover et de la transformer pacifiquement.

Le grand domaine hongrois est parfois exploité suivant les règles de l'agronomie la plus moderne. Il n'en est pas toujours ainsi. Souvent il a souffert des négligences de l'âge précédent, ou de certaines exploitations abusives, qui ont ruiné, par exemple, tant de belles forêts. Souvent aussi, l'exploitation languit, faute de capitaux suffisants. Rares sont les domaines modèles, où, comme dans certains domaines français ou anglais, chaque détail est minutieusement soigné, où la perfection est poursuivie, atteinte partout. Mais nombreuses, en revanche, sont les exploitations conduites d'une façon satisfaisante, et où, dans la mesure de ses ressources, le maître s'efforce de conduire l'œuvre culturale dans la voie du progrès [1].

1. La plupart des grands propriétaires possèdent des parcs et jardins, — pas toujours, il est vrai, merveilleusement entretenus, — d'une superficie imposante, et qui constitueraient souvent, par leur étendue, un domaine grand ou moyen en France, ou dans l'Allemagne rhénane. Tels sont les jardins du comte Karolyi Sandor (près de 408 arpents hongrois), du comte Andrassy Teodor (150 arpents), du comte Esterhazy Ferencz (135 arpents), de M. Dreher (380 arpents), du comte Zichy

Au point de vue social, les grands propriétaires terriens, jadis presque tous magnats et nobles, ont excercé une très grande influence sur les populations. Cette influence a évidemment décru, devant les progrès des idées démocratiques et socialistes. J'ai même été frappé de l'allure assez indépendante du paysan hongrois vis-à-vis du grand propriétaire, quand il n'attend pas directement de lui ses moyens d'existence. J'ai parcouru, avec un magnat, les routes avoisinant ses terres : les paysans que nous rencontrions saluaient à peine. Ils témoignaient, au plus, autant de déférence qu'un paysan français l'aurait fait vis-à-vis d'un notable de son canton : rien d' « oriental » dans leur attitude, — moins inclinée que celle des campagnards autrichiens dans des circonstances analogues. Je ne voudrais pas toutefois généraliser quelques impressions peut-être accidentelles. Je me borne à les enregistrer.

Une des causes qui ont assurément contribué à diminuer la situation sociale des grands propriétaires, c'est l'usure par laquelle ils se sont laissé dévorer, et qui a conduit nombre d'entre eux à la ruine ou à la

(120 arpents), du comte Nadasdy, du comte Csiratky (même étendue approximative) et de beaucoup d'autres grands propriétaires. On recense une soixantaine (ou un peu plus) de parcs ayant plus de 20 arpents. Ceux de moindre superficie sont au nombre de plus de 2 000.

L'archiduc Joseph entretient des parcs et jardins d'agrément de plus de 340 arpents, dont le plus connu occupe l'île Marguerite, « la perle de Buda-Pesth », ainsi nommée du nom de la fille du roi Béla IV qui y vécut cloîtrée. Elle constitue la promenade favorite, — mais non gratuite, — des citoyens de la capitale, qui songent, si je ne me trompe, à l'acheter à l'archiduc. — C'est à l'archiduc qu'appartient également le beau parc d'Alcsuth dans le comitat de Fejer, vaste jardin de style anglais et remarquable au point de vue dendrologique.

gêne. Ces faits expliquent que l'accession à la grande propriété ne soit plus aujourd'hui le monopole des seuls magnats, mais que les Juifs enrichis ou les Allemands immigrés y participent. Et non seulement l'ancien propriétaire national appauvri a perdu de son prestige par là-même aux yeux des populations, mais les propriétaires nouveaux n'ont pas hérité, aux yeux de la population paysanne, du droit au respect et au loyalisme dont leur prédécesseur bénéficiait. En maintes régions, — et je tiens cette affirmation d'un Magyar assez favorable au socialisme, — le socialisme agraire s'est développé grâce au remplacement des anciens propriétaires par des Israélites. — Inutile d'ajouter que ce remplacement est mal vu par les Magyars en général, qui reprochent à ces derniers de ne respecter ni la terre ni l'arbre, et de compromettre les forêts. — Quant aux Allemands, l'extension de leurs domaines, — et j'entends les Allemands d'Allemagne, — alarme aussi le parti national, qui compte obtenir bientôt des lois pour la limiter[1].

1. Le prince de Hohenlohe possède de grandes propriétés dans la Tátra.

CHAPITRE III

LA PROPRIÉTÉ MOYENNE

Ce sont les domaines d'une superficie de 100 à 1 000 holds (soit environ 56 à 560 hectares) qui, pour la statistique officielle hongroise, constituent la propriété moyenne. Et la statistique correspond à l'idée que le public se fait en effet de celle-ci. J'ai même rencontré des agriculteurs dont le domaine dépassait un peu le maximum établi par la statistique comme limite de la propriété moyenne, et qui refusaient cependant la qualification de grand propriétaire.

Pour la terminologie hongroise, celui qui exploite comme son bien une moyenne propriété, n'est plus, comme celui qui exploite une propriété inférieure à 100 holds, un simple « paysan ». C'est, suivant l'étendue et la valeur de sa terre, un « grand paysan » ou un « propriétaire », ce dernier mot ayant dans le langage courant, en ce qui concerne les choses rurales, un sens moins juridique que social; il est employé moins pour désigner le genre des rapports qui existe entre l'homme et la terre qu'il possède (à ce point de vue il convient au « paysan » lui-même), que le genre de vie

et le niveau social de l'agriculteur; genre de vie et niveau social qui varient naturellement avec l'importance du domaine, sans que le droit du maître sur lui soit changé.

La classe moyenne est, en Hongrie, relativement peu nombreuse. Les Hongrois le reconnaissent et le regrettent, notamment en ce qui concerne la population non agricole, qui n'a guère, comme éléments « moyens », que des éléments juifs, étrangers, ou mal assimilés. Dans les campagnes, la classe moyenne est assurément composée autrement, c'est-à-dire des éléments mêmes, variant selon les régions, qui constituent le fonds de la population hongroise. Mais si elle est mieux recrutée, elle reste insuffisamment nombreuse, et son domaine total apparaît trop faible si on le compare au domaine de la grande et de la très grande propriété, qui s'étend sur une superficie double. Son importance n'est donc pas telle qu'elle devrait être, et qu'il serait souhaitable qu'elle fût, pour la prospérité économique, et surtout sociale, du pays.

Il est néanmoins très exagéré de dire que la propriété moyenne n'existe pas en Hongrie. Elle existe, et elle constitue un type économique et social intéressant.

J'ai pu saisir sur le vif le rôle civilisateur du moyen propriétaire hongrois, dans la région, mi-magyare, mi-roumaine, qui s'étend entre le Körös et les montagnes de Transylvanie. Là, servant d'intermédiaire entre les *latifundia*, comme les vastes domaines de l'archiduc Joseph, et les petits lopins des paysans des deux races, existent quelques propriétés d'importance moyenne. J'en décrirai une que j'ai notée, et dont le maître a bien voulu joindre, à l'amabilité parfaite de

son accueil, une entière complaisance à répondre à mes questions.

La terre dont il s'agit constitue un domaine de 1 000 holds environ. Elle est, pour la plus grande part, une propriété patrimoniale, mais elle a été mise en valeur par le propriétaire actuel, qui l'avait reçue à peine défrichée. La demeure, pittoresque et bien située, est modeste; mais on va bâtir. Les exploitants ont voulu, depuis de longues années, consacrer à l'amélioration de la terre les bénéfices qu'elle leur procurait : maintenant qu'elle est pleinement mise en valeur, ils songent à s'offrir plus de bien-être. Ils ont d'ailleurs maison à la ville, où ils passent une partie de l'année.

Mon hôte est un ancien officier de l'armée austro-hongroise; il a une culture générale développée, le goût de l'action et de l'initiative. Dans cette région récemment défrichée, et parmi les populations arriérées qui l'habitent, il joue un peu le rôle d'un pionnier de la civilisation. Il en a les charges, les difficultés, forcé qu'il est de lutter contre l'influence malfaisante des usuriers, des mercantis et des politiciens; il en a aussi les bénéfices, car il est, quoique Magyar, aimé des pauvres paysans roumains d'alentour. Plusieurs fois, durant mon bref séjour, de pauvres diables sont venus le consulter, tantôt au point de vue de leur exploitation, tantôt au point de vue de la santé des leurs; il est à la fois le juriste et le médecin des pauvres. Il est membre des principales organisations locales, et le promoteur des travaux communaux d'amélioration. Le village lui doit un puits artésien, un établissement de bains, une coopérative de consommation vendant les différents articles

d'épicerie, mercerie, etc, — jusqu'à des cartes postales illustrées.

Le domaine, que limitent à l'ouest les bois de chênes de l'archiduc, est consacré à des cultures variées dont les principales sont celles des céréales, du trèfle et du *czirok*, qui est notre sorgho, et qui est produit ici sur de vastes espaces, pour être utilisé à la confection des balais.

Le matériel de culture est important et perfectionné. Les terres sont labourées à la vapeur. On est occupé à battre le trèfle pour en extraire la graine, qui est l'objet d'un important trafic dans toute la Hongrie. On bat aussi, à l'aide d'une machine spéciale, que mon hôte a perfectionnée, le *czirok*, afin de le dépouiller des brindilles et des graines. De très beaux et vastes greniers, de plus de 80 mètres de long sur 10 de large, surmontent les écuries, dont ils sont séparés par des planchers imperméables, éloignant les risques de fermentation. Un ordre et une propreté absolus y règnent; les différentes céréales y ont chacune leur place; et les graines y sont entassées en monceaux symétriques. D'autres greniers, d'une forme spéciale, sont consacrés spécialement au maïs : ce sont d'immenses cages à claire-voie, de forme rectangulaire et construites en planchettes, isolées du sol par des supports en pierres et maçonnerie, et surmontées d'une toiture. Le grain s'y trouve comme en plein air, mais à l'abri de la pluie et de l'éparpillement, comme des risques d'échauffement et d'incendie spontané.

Très important aussi, le verger. Mon hôte me dit qu'il plante chaque année 3000 arbres. Les pépinières sont en effet très étendues, et pour protéger le verger

contre les insectes, des nids artificiels sont attachés aux branches et appellent les oiseaux. Il m'a paru que le propriétaire et le paysan hongrois sont, beaucoup plus que les nôtres, persuadés de la nécessité qu'il y a de ménager les défenseurs naturels des récoltes ; loin de faire la guerre aux oiseaux, on les respecte, on les attire, et on ne tue même pas ceux qui pourraient être mangés, les alouettes par exemple : aussi pullulent-elles dans les champs, très familières. Et je réfléchissais, en les voyant courir jusqu'à mes pieds, qu'il m'avait fallu venir presque en Transylvanie pour observer, moi, fils des Gaulois, une pareille alliance entre l'homme et l'oiseau qui fut l'emblème de notre race.

Parmi les pommiers, qui prédominent dans les vergers, j'aperçois aussi de curieux poulaillers mobiles, ou wagons à volailles qu'on déplace sur toute l'étendue du domaine suivant les temps et les circonstances, de façon à utiliser au mieux la basse-cour, à la nourrir économiquement et à s'en servir pour la destruction des insectes ou des vers.

Des puits artésiens fournissent à l'exploitation, et à la maison d'habitation, l'eau et le gaz. On doit en creuser prochainement deux autres. Il y a aussi un moulin à vapeur.

Je ressens une impression spécialement bonne en visitant les habitations des travailleurs du domaine. Chez un surveillant, sorte de contre-maître, le confortable est tout à fait digne de retenir l'attention. Non seulement les meubles essentiels s'y trouvent, tous de fabrication solide et de bel entretien ; non seulement je compte dix lits, répartis en trois pièces, très propres ; non seulement le grand poêle maçonné

égaie le logis de sa chaleur et de son coloris vert clair, mais les murs sont peints également de nuances gaies, mais l'éclairage au gaz offre ses commodités; la femme du contre-maître est assise à sa machine à coudre, dont ses pieds nus activent les pédales. Un air de bien-être règne, et la note ultra-moderne est donnée par un téléphone qui permet à l'employé de converser avec le maître.

Mais la note « puszta » nous est donnée aussitôt. Des troupeaux de porcs hongrois circulent à travers la plaine. A l'aspect de notre voiture, un galop fou jette quelques-uns d'entre eux dans les jambes de nos chevaux qui s'emballent. Toute l'habileté, et elle est grande, d'un cocher hongrois ne nous sauve pas d'un petit accident, — le seul sur le long trajet que j'ai parcouru là-bas.

C'est dans des conditions toutes différentes — sauf en ce qui concerne l'excellence de l'hospitalité magyare, — que je visite un autre domaine appartenant au type de la moyenne propriété : en réalité, si on ne tenait compte que des dimensions, il ne mériterait pas d'être classé sous cette rubrique, car il ne s'étend que sur quelques dizaines d'hectares. Mais ce sont des hectares de vignes, et de vignes qui produisent des vins réputés. Le propriétaire est, par sa fortune et son genre de vie, un moyen propriétaire.

Notre hôte est aussi, à sa façon, un pionnier; mais d'un genre tout autre que le précédent. L'un des premiers, il a propagé, par son exemple, la plantation de vignobles dans les sables de l'Alföld, au cœur duquel il habite. Grâce à ses efforts, des terrains qui valaient 100 couronnes l'hectare ou le hold (je ne me souviens plus exactement lequel, mais le chiffre reste infime

dans les deux cas) en valent plusieurs milliers aujourd'hui. Une région, des plus pauvres naguère, tend à devenir maintenant une des plus riches du royaume.

Nous parcourons le vignoble dont les ceps sont de la plus belle venue; des vignes de trois ans, nées de semences, ont déjà une magnifique apparence. Les raisins sont superbes. Certains ceps en donnent jusqu'à 8 kilogrammes. Le propriétaire s'enorgueillit d'avoir créé des variétés nouvelles dont quelques-unes se sont répandues déjà jusqu'aux États-Unis. Il me cite celle qu'il a baptisée patriotiquement « Millenium de Hongrie », en mémoire de la célébration du 1000e anniversaire de la conquête magyare. Il n'est pas moins fier de se dire le fournisseur, à la fois, de l'empereur allemand et d'un de nos anciens présidents de la République.

Mais ce qu'il est surtout flatté de me faire voir, c'est la remarquable collection des médailles qu'il a conquises dans toutes les Expositions européennes depuis un certain nombre d'années, et dont la plus grosse est une médaille française de notre Exposition de 1900; c'est aussi la cave où s'alignent les futailles, pleines des vins qui lui ont valu ces récompenses.

Et l'aspect de la maison, l'allure des habitants, le cadre familial, l'hospitalité, les manières de nos hôtes, ceux des amis du pays, convoqués, me semble-t-il, en mon honneur, — tout cela paraît tellement pareil à ce qu'il en serait chez nous, dans la demeure d'un propriétaire viticole du Beaujolais ou de la Bourgogne, — qu'il est impossible de se sentir dépaysé. C'est là surtout, chez les moyens propriétaires de Hongrie, qu'on retrouve des impressions de France.

La moyenne propriété est donc très capable en

Hongrie d'affirmer son utilité sociale. Malheureusement son importance relative est trop faible. La petite noblesse, qui représentait jadis la véritable classe moyenne en Hongrie, a été en partie ruinée depuis 1848, et par la crise économique qui suivit l'abolition du servage et par la rupture des liens séculaires unissant le paysan au seigneur. Ne possédant en général que des biens fonciers, elle fut obligée, afin de pouvoir organiser son exploitation, conduite jusqu'alors avec le concours des serfs, d'avoir recours à des emprunts onéreux ; et le dernier coup lui fut porté, vingt-cinq à trente ans plus tard, par la baisse des prix des produits du sol, résultant des énormes importations d'Amérique. Le prix du blé, celui de la laine diminuèrent de moitié. L'obération et l'aliénation des propriétés s'ensuivirent, et le résultat final fut la ruine de la petite noblesse.

La classe moyenne rurale s'est en partie recrutée depuis parmi les paysans les plus riches et les plus progressifs, presque toujours propriétaires, presque jamais fermiers, car, comme le dit M. de Mailàth [1], « il est dans le sang de la nation hongroise qu'en dehors des services publics, militaires et civils, de l'état ecclésiastique et des professions libérales, il n'y a que l'exploitation de *sa propre terre* qui soit digne d'un Magyar... Cette manière de voir va si loin que, dans cet État éminemment agricole, l'on trouve aujourd'hui encore rarement des fermiers qui soient de nationalité hongroise. Par contre, l'on voit souvent des paysans possédant une fortune de 100 000 florins, et conduisant eux-mêmes la charrue. L'idéal du Hongrois est

1. La classe moyenne en Hongrie, *Revue d'Economie politique*, 1904.

de posséder son propre lopin de terre. A peu d'exceptions près, les fermiers sont généralement des juifs. »

Malgré ce renfort, la classe moyenne rurale reste trop peu nombreuse, cela d'autant plus que certains de ses membres, au lieu de s'attacher à jouer le rôle auquel les appelle leur situation sociale, ne visent qu'à se créer des attaches dans la classe supérieure, à déployer un luxe hors de proportion avec leurs ressources, à élever leurs enfants pour en faire des fonctionnaires et les transformer en *meltóságos* (votre dignité) et *nagyságos* (votre grandeur). C'est au détriment de la classe moyenne que se recrute surtout la bureaucratie, « ce fléau, dit M. de Mailàth, dont les ravages sont partout moins funestes qu'en Hongrie » car le Hongrois présente deux défauts qui le prédisposent au fonctionnarisme : « ou bien il aime à l'excès ses aises, — ou bien il est routinier à l'excès. »

Les économistes hongrois n'acceptent pas comme définitif cet effacement trop marqué de la classe moyenne. Ils réclament, pour la ranimer et multiplier ses représentants, diverses réformes dont les principales visent la réglementation du crédit, la modification du système successoral, et celle de l'éducation.

Au premier point de vue, on fait remarquer que les moyens propriétaires ruinés ont dû leur ruine à la cherté du crédit. Un crédit bon marché serait le remède. Nous verrons plus loin[1] l'histoire des efforts, en partie heureux, réalisés dans cette intention.

La modification du système successoral devrait porter sur l'institution de l'*Anerbenrecht* allemand ou

1. Chap. VIII.

de quelque chose d'analogue. C'est en effet le partage égal qui morcelle à l'excès la moyenne et la petite propriété hongroise, lorsque toutefois la crainte de ce morcellement à venir ne conduit pas le paysan, — comme en quelques régions magyares déjà, — à limiter sa famille. « Un propriétaire qui exploitait un bien de 500 holds pouvait vivre convenablement et élever ses enfants en proportion de sa situation. Mais si ce bien vient à être partagé entre cinq enfants, ceux-ci ne peuvent plus, avec la part revenant à chacun d'eux, gagner assez pour continuer le train de vie auquel ils avaient été habitués... Ces enfants ont été élevés avec des exigences qui seraient justifiées par une propriété de 500 holds, mais non pas par une propriété réduite au cinquième de cette contenance.

« Un moyen d'y remédier serait la modification de notre système d'éducation. Les enfants de la classe moyenne des propriétaires devraient être élevés en vue des carrières productives, en vue d'un gagne-pain productif... » Ils devraient, en particulier, être préparés au commerce, carrière négligée par les Magyars, chez qui subsiste encore le vieux et universel préjugé, aujourd'hui détruit en Occident, que le commerce est une occupation méprisable et vile. Ils devraient aussi être dressés à se servir de l'association, seule force qui puisse assurer le succès de ceux des producteurs qui n'ont pas individuellement la disposition d'un capital important. Ils devraient surtout prendre conscience de la mission sociale incombant à la classe moyenne, et qu'elle ne peut remplir sans quelque abnégation et quelque dévoûment. « Si cette classe, dans les différentes associations, se charge du rôle dirigeant, et donne le bon exemple, l'ancienne vie patriarcale se

rétablira, et la confiance, sans laquelle une action commune est impossible, réapparaîtra[1]. »

« Pour qu'en Hongrie, une classe moyenne forte puisse exister et agir comme un facteur considéré, il est nécessaire, avant tout, qu'elle ait une vraie conscience de soi-même, qu'elle s'honore elle-même, qu'elle ait le courage de mettre ses connaissances en valeur avec indépendance. »

L'aristocratie terrienne de Hongrie s'est peut-être trop exclusivement préoccupée jusqu'ici de ses devoirs vis-à-vis des petits propriétaires paysans. Sans abandonner cette tâche nécessaire, elle devra, si elle veut conjurer certains dangers sociaux, consacrer aussi ses efforts à une autre œuvre non moins indispensable : le consolidation et le développement de la classe moyenne.

1. M. de Mailáth, *op. cit.* On reconnaît en l'auteur un disciple de Le Play, mais un disciple au courant de la conjoncture moderne.

CHAPITRE IV

LA PETITE PROPRIÉTÉ

Les statistiques hongroises qualifient « petite propriété » celle qui ne dépasse pas en étendue 100 holds, c'est-à-dire 60 hectares environ [1]. C'est grâce au choix d'un critérium aussi large qu'on peut dire que celle-ci occupe plus de 13 millions d'hectares, sur les 32 millions qui forment le territoire hongrois. Mais si l'on adoptait les classifications françaises qui considèrent comme propriétés moyennes les propriétés de plus de 10 hectares, l'aire de la petite propriété hongroise se trouverait fort rétrécie.

La contenance moyenne de la petite propriété varie assez fortement suivant les régions. Elle est relativement faible dans les régions peu fertiles mais peuplées du Nord, et plus étendue dans l'Alföld riche et fécond.

Des personnes compétentes m'ont affirmé que l'aire de la petite propriété s'étend ; mais les statistiques que j'ai pu me procurer ne donnent pas de renseignements précis sur ce point. L'émigration doit souvent être

1. La statistique distinguait même au-dessous de la petite propriété, la propriété « naine », de 0 à 5 holds (soit 0 à 3 hectares).

précédée, pour les petits propriétaires, de la vente de leurs biens; or les petits patrons agricoles figurent pour un chiffre important dans le total des émigrants (26 000 en 1905). D'autre part, les terres vendues sont peut-être achetées par d'autres paysans, et les émigrés retour d'Amérique consacrent généralement leurs économies à acquérir de la terre. Les facilités d'achat de parcelles de grandes et moyennes propriétés se seraient aussi accrues au profit des petits propriétaires.

Le développement de la petite propriété est envisagé avec faveur; mais le morcellement qui décompose celle-ci en trop étroits lopins, est considéré comme nuisible et redouté. C'est à lui qu'on attribue en partie la pauvreté de certaines des populations trop prolifiques du royaume, dont les terres se partagent en domaines toujours plus exigus à chaque génération. Contre ce morcellement, les paysans des régions les plus riches se défendent, — comme partout où une certaine aisance s'établit, — par un relatif malthusianisme. En Hongrie, comme ailleurs, ce sont les pays pauvres qui prolifèrent le plus. Toutefois, d'une façon générale, les personnes au courant des choses de l'agriculture prétendent que la tendance au morcellement recule dans le royaume. Peut-être y a-t-il là un effet encore de l'émigration, qui entraîne au dehors les cadets, ou du moins une partie des enfants de la famille paysanne.

Pour remédier aux excès du morcellement parcellaire, c'est-à-dire, car il importe de préciser, au morcellement, non pas du sol en petites propriétés, mais de propriétés (moyennes, grandes ou petites), en lopins trop exigus, on a eu recours à des opérations légales de remembrement. C'est pour les petites pro-

priétés que ces opérations présentent le plus grand intérêt : car c'est évidemment celles-ci pour lesquelles la multiplication des parcelles entrave le plus l'exploitation.

Le remembrement (ou commassation) s'est opéré en Hongrie[1] à partir de 1836, en même temps que la répartition légale des propriétés (après l'abolition des droits seigneuriaux sur les tenures paysannes) et que le partage des communautés rurales. L'opération n'a pas eu lieu d'une façon uniforme dans tout le royaume; mais, dès 1876, un auteur autrichien, Frankl[2], estimait que la moitié du royaume était remembrée, et l'opération continuait. Le remembrement a été introduit en Transylvanie par la loi XLV de 1880, et en Croatie-Slavonie par celle du 26 mai 1891. On ne possède guère de renseignements précis sur les résultats de ces deux lois. Beaucoup d'agrariens demandent une législation nouvelle, plus énergique, et permettant d'assurer une plus forte réduction du nombre des parcelles[3].

La culture est assez intensive dans les petits domaines de l'Alföld, du Nord et de la Transylvanie. Elle porte généralement sur des produits variés, qui sont en partie consommés par la famille paysanne elle-même. Le cultivateur de l'Alföld, disent les Hongrois, se nourrit bien; le fond de son alimentation consiste en bon pain blanc de froment, en choux et quelques autres légumes, en *gulyas* (bœuf étuvé au *paprika*) et en lard.

1. Voir Poisson, *Du remembrement de la propriété foncière*, 1903.
2. Frankl, *Zur Commasserungsfrage in Oesterreich*, 1876.
3. Voir Bruno Schlitte, *Die Zusammenlegung der Grundstücke*, etc., 1886.

Les paysans sont en général assez industrieux, et se livrent, indépendamment des travaux de l'agriculture, à différentes tâches secondaires. Les femmes, en particulier, s'adonnent à des industries domestiques qui varient suivant les provinces.

Mais c'est le détail monographique qui fera le mieux connaître la vie du paysan propriétaire de Hongrie, soit dans la région magyare, soit dans le reste du pays.

J'ai visité un assez grand nombre de villages et plusieurs « villes de paysans », à peu près dans toutes les régions du pays proprement magyar : partout, je puis le dire, ce que j'ai vu de la vie des paysans propriétaires m'a laissé une impression favorable. Il m'a semblé que bien souvent ceux-ci jouissaient d'un confort relatif, que ne connaissent pas leurs pareils dans beaucoup de nos provinces ; et je serais d'autant plus porté à généraliser les observations que j'ai faites, sur ces points, je le répète, assez nombreux, que dans la plaine hongroise, les conditions naturelles changeant assez peu, les villages se ressemblent entre eux plus qu'ailleurs. On peut même dire que cette uniformité d'aspect est un premier trait à relever pour qui veut caractériser le village hongrois.

Un autre trait qui frappe dès le début, et dont la persistance m'a paru remarquable, c'est l'ordre, la régularité, la propreté qui règnent dans le village, et qu'on retrouve le plus souvent à l'intérieur des habitations. Lorsque, en voiture ou en chemin de fer, on approche, à travers la *puszta*, d'une agglomération paysanne, on voit, aux grandes cultures uniformes, succéder une zone de cultures morcelées, au milieu desquelles, pourtant, fait tache, tout près des habi-

tations, le vaste pâturage communal. Là, sous la conduite d'un seul gardien, tout le troupeau du village paît, réuni. Puis, autour des deux églises rivales, invariablement dressées côte à côte, ou face à face, sur la place centrale, s'éparpillent, alignées, les demeures paysannes. Elles sont toutes en bordure de larges et droites avenues, qui contrastent étrangement avec les ruelles malpropres de beaucoup de nos communes rurales. Et toutes se présentent de la même façon, hautes seulement d'un rez-de-chaussée, rectangulaires, donnant sur la route par leur petit côté, et allongeant leur principale façade perpendiculairement à celle-ci. Toutes sont entourées d'un enclos de dimensions à peu près égales. Beaucoup s'ornent d'une espèce de véranda, ou d'un couloir à arcades, qui constitue, devant la façade, un lieu d'abri. Le toit, suivant les régions, est en tuiles, en ardoises, en chaumes, ou en lattes minces de bois.

Les murs, presque partout, sont construits en briques de terre séchée [1]. En maints endroits, l'on aperçoit, dans les champs d'où elles viennent d'être extraites, ou dans la cour même du paysan qui doit les employer, ces briques d'aspect grisâtre et, à première vue, peu consistant, qui forment les matériaux essentiels de la construction rurale dans toute la plaine hongroise. Mais la maison ne ressemble en rien, achevée, aux habitations de « pisé » de nos villageois du Beaujolais ou du Mâconnais par exemple. Le Hongrois recouvre d'un enduit ses murailles de terre, et les peint en blanc (à la chaux), ou parfois

1. Les habitations hongroises, m'a-t-il été dit, provoquent, à ce point de vue, les moqueries des Allemands, auxquelles les Magyars sont fort sensibles.

en d'autres couleurs. Les fenêtres sont souvent encadrées d'une large bande de couleur vive, généralement d'un bleu cru; et souvent aussi, mais plutôt dans les provinces non magyares de la Hongrie, une bande semblable court au ras du sol, tout le long de la muraille, et contribue à donner à l'œil une impression de propreté et de gaieté [1]. Partout, les peintures extérieures sont parfaitement entretenues et semblent fraîchement refaites.

Si l'on franchit la barrière de bois, la haie ou le mur de terre qui sépare l'enclos de la route, on se trouve dans la cour où le paysan réunit ses instruments de culture, son bétail, et ses récoltes. Là encore, la propreté est généralement remarquable : en vis-à-vis de la façade principale de la maison, autour de laquelle pendent de nombreux chapelets de *paprikas* rouges, s'alignent le poulailler et la porcherie, surmontés souvent de minuscules greniers. Sur les arbres, ou pendus çà et là à toutes les aspérités, sèchent au soleil des panouilles de maïs dont la teinte dorée s'oppose heureusement à l'écarlate vernissé des *paprikas*. Dans le prolongement de l'habitation, les écuriés et les étables, habitées par plusieurs vaches et souvent plusieurs chevaux, les greniers; rangés dans la cour ou sous un appentis, les instruments agricoles, fréquemment assez perfectionnés; presque partout, la semeuse mécanique : au cours du long parcours que j'ai fait à travers la plaine hongroise, au moment des semailles, je n'ai que fort rarement vu semer à la main.

1. Cette particularité n'est pas spéciale à la Hongrie. Je l'ai retrouvée dans certaines provinces autrichiennes, notamment en Moravie.

La récolte faite, une fraction des produits reste entassée dans la cour, ou dans la partie du domaine qui la continue par derrière ; ce sont, en octobre, des monceaux de citrouilles de toutes formes et de toutes couleurs, des tas de betteraves qu'on recouvre provisoirement de paille de maïs, de foin, et, plus tard, de terre; dans un silo, des pommes de terre; au fond, s'érigent en plus ou moins grand nombre, mais toujours individuellement importantes, les meules de céréales. Dans un coin, le puits à la margelle de bois, surmonté du grand T de bois incliné, dont la silhouette obsède l'œil d'un bout à l'autre de la plaine hongroise, — silhouette typique que l'on retrouve indiquée sur les timbres-poste de l'État magyar.

Pénétrons plus en avant dans le *home* et dans la vie privée du paysan magyar. Franchissons la porte, et entrons dans l'intérieur du logis. Celui-ci se compose le plus souvent d'une cuisine et d'une ou deux chambres, auxquelles il faut adjoindre une sorte d'office, où sont rangées, dans un ordre parfait, et non dénué même de coquetterie, les provisions de bouche du ménage, fruits, conserves, bocaux remplis de divers produits au sucre ou au vinaigre, miel, et notamment ces grands cornichons dont se délectent tous les Hongrois. Souvent aussi reparaît là encore l'éternel *paprika*.

Comme au dehors, et plus encore, ce qui frappe dès l'entrée, c'est la propreté qui règne dans les chambres; — la propreté et aussi, le plus souvent, une aisance visible, manifestée par l'abondance, le confort et parfois l'élégance même du mobilier. Je suis entré dans une soixantaine de maisons paysannes

au moins, prises dans de nombreux villages de toutes les provinces de la Hongrie, et partout, ou à peu près, j'ai ressenti la même impression. J'ajoute que les demeures où je pénétrais étaient habitées tantôt par un paysan des plus aisés de la localité, le maire par exemple, tantôt par un petit propriétaire représentant le type moyen, tantôt même par un habitant des plus pauvres, ne possédant que quelques *holds*, dix, quinze, vingt, ce qui, là-bas, est une très petite propriété. Au reste, au lieu de synthétiser en une image unique de l'intérieur paysan magyar les différentes visions que j'en ai eues, je préfère résumer d'une façon monographique et concrète quelques-unes des visites, — prises au hasard, — que j'ai faites, et introduire le lecteur avec moi, successivement, dans quelques-uns des logis où je fus accueilli; — accueilli poliment toujours, et toujours aussi avec une sorte de sympathie étonnée, lorsque j'entendais un de mes compagnons magyars prononcer le mot de *Franczia*.

A Kecskemet, au cœur de l'Alföld, une de ces « villes de paysans » comme on en rencontre tant en Hongrie, visite chez un paysan, propriétaire d'une vingtaine d'hectares en cultures et d'une petite vigne. Le maître de la demeure, grand et bel homme, portant le costume classique du Magyar, gilet bleu et pantalon bleu soutachés de broderies noires, hautes bottes, nous introduit dans son logis, où habitent avec lui cinq ou six personnes composant la famille. Les pièces de l'habitation sont au nombre de trois, meublées convenablement, lits, armoires, poêle, sièges, et le grand canapé-divan qui se retrouve dans les demeures les plus riches et les plus pauvres. Le tout,

fort propre et en très bon état. Dans l'écurie, trois chevaux, cinq vaches et veaux; une basse-cour; une demi-douzaine de porcs dans la porcherie. Dans la cour, carrée, très propre aussi, des tas de citrouilles; des lorelles, pour l'ornementation; le puits; les machines agricoles alignées : deux machines à battre, une semeuse mécanique, des charrues. On me fait remarquer que, tandis qu'une partie des bâtiments est encore couverte en chaume, d'autres, plus neufs, ont une toiture en ardoises.

Je me rends ensuite chez un voisin du premier paysan. Celui-ci est un des plus pauvres. Il ne possède que trois hectares, ce qui est considéré comme très peu de chose. Son logis ne comprend que deux chambres : la cuisine, fort rudimentaire et la pièce où l'on couche; celle-ci est assurément peu luxueuse, mais non pas sordide. Les meubles essentiels s'y retrouvent, y compris le banc-canapé; mais plus grossiers. Le poêle est en maçonnerie fruste, faisant corps avec l'édifice. Le local est assez petit : il l'est d'ailleurs presque partout, même chez les paysans aisés, à raison sans doute de la difficulté du chauffage, dans un pays où l'hiver est long et rude, le bois rare, le charbon peu abondant. Les propriétaires de la maison, homme, femme et enfant, sont pieds nus, et habillés misérablement. Les panouilles de maïs sèchent sur un arbre dans la cour exiguë; çà et là, des tas de betteraves, de citrouilles, et, suspendus au toit, les chapelets de *paprikas*.

Plus loin, j'entre chez un métayer, un cultivateur à la figure ouverte et intelligente, qui fait de la culture potagère. Il exploite moins de deux hectares, mais intensivement, et il en tire mille florins (deux

mille deux cents francs) qu'il partage par moitié avec le propriétaire. Le potager est fort bien tenu, agréable à contempler. Quelques sacrifices sont faits même à l'élégance. Sous un superbe saule pleureur, un cheval actionne un moulin de bois qui met en mouvement un système d'irrigation; des canalisations se répandent dans tout le petit domaine. Le métayer, qui paraît fier de son œuvre, nous fait dire qu'il y a vingt-cinq ans on ne trouvait là qu'un pâturage. Il possède aussi sept ou huit ruches : une seule, assure-t-il, lui a donné cette année 39 kilogr. de miel. Dans la cour, tas de briques, tas de citrouilles; les *paprikas* au bord du toit; une bande de canards circule en clopinant. — L'intérieur de la maison est vraiment remarquable : la pièce principale est une sorte de petit salon rustique avec le grand poêle maçonné, le divan et les fauteuils de bois sculpté, plusieurs lits exhaussés vers le plafond par les couvertures et les édredons, une commode, des chaises, des tables, des tapis. Aux murs, divers chromos et gravures religieuses et patriotiques; les madones nimbées d'or vif voisinent avec des hussards lancés au galop. Sur la commode, de la verrerie, des porcelaines, des bibelots; et, sur une table, un album de cartes postales! La cuisine, dont les murs sont peints en vert clair, est d'une netteté quasi-hollandaise; le grand fourneau-poêle, maçonné aussi, est entouré d'un banc de maçonnerie, faisant corps avec lui, et qui permet de s'adosser à la paroi chauffée. Les chaises en bois peint de couleurs vives, rouge et bleu, rappellent celles que l'on voit exposées dans les musées ethnographiques de Vienne et de Buda-Pesth.

A Gödöllö, dans le village qui avoisine le château

royal et le domaine qui en dépend, — le Rambouillet hongrois, — mêmes aspects d'intérieur qu'à Kecskemet. La maison de paysan dans laquelle j'entre comprend deux pièces; dans la première, où le sol est de ciment, se dresse le grand fourneau de briques faisant corps avec la muraille et peint en blanc à la chaux, la table, et des bancs; la seconde chambre est séduisante à l'œil avec ses murs blancs, le plancher de bois, le grand canapé confortable et bas, à haut dossier, un second fourneau-poêle, le lit propre et hautement couvert, le vieux coffre de bois, les petits berceaux de bois reposant sur des demi-arceaux de bois courbé, les murs garnis d'alignées de gais chromos. Femme et enfants circulent pieds nus, ceux-ci assez déguenillés, mais la mine prospère. Nulle part, les murailles n'apparaissent crasseuses ou enfumées.

Dans un village de la région du Balaton, de la « petite plaine », — par opposition à la grande plaine de l'Est-Danubien — je me rends chez un des paysans du village, dont la demeure ne tranche pas par son aspect sur la plupart des autres. L'aisance ici est très large. Derrière la cour où s'entassent les récoltes de courges, les maïs, les provisions de bois, les tas de choux vert-clair, s'étend un terrain plus vaste; là, trônent plusieurs grandes meules, où, particularité à noter, les couches de foin et de paille se succèdent alternativement, toutes préparées pour la nourriture des animaux. Sous différents appentis, sont mis à l'abri d'autres légumes. Au toit pendent les panouilles jaunes et les poivrons rouges. Des porcs et des volailles hongroises, à cou dénudé, circulent. On me montre le grenier, très vaste, et où,

par compartiments séparés, dans la plus grande propreté, on a rangé les provisions les plus variées, blé, maïs, grains divers, noix, *paprikas*, légumes, œufs de conserve. — L'habitation donne sur la cour par une sorte de loggia, de couloir claustral, sans ornement, mais gracieux d'aspect. Dans la chambre principale, qui est vaste, on ne compte pas moins de trois lits, amplement pourvus de couvertures et d'édredons, très nets, quatre grandes armoires, en bois peint et sculpté, outre plusieurs sièges ornés. La ménagère ouvre devant nous, avec orgueil, une armoire : elle est pleine de beau linge, rangé et plié avec le plus grand soin, et tout égayé par les broderies rouges qui s'y dessinent. Au plafond, pendent à des ficelles de belles grappes de raisins, pour les desserts. Sur les armoires, verdoient ou rougeoient, alignés, les bocaux pleins de fruits, de cornichons ou de marmelades.

Chez un paysan plus riche, l'ancien maire du village, c'est un bien-être plus sensible encore. Outre la cuisine et l'office, il y a deux chambres à coucher. Dans la première seulement, on compte trois lits et trois armoires; dans la seconde, quatre lits, tous en parfait état, et munis d'une ample literie. Ajoutez plusieurs commodes, deux grands et beaux canapés, des chaises de bois orné. Sous un verre, — comme dans nos vieilles provinces, — une couronne de mariée abrite ses fleurs d'oranger. Et toujours, aux murs, des chromos, éclatants, correctement alignés à une certaine hauteur.

Le matériel et les bestiaux sont remarquables ici. Au moment où, sortant dans la cour, nous nous arrêtons devant un pressoir d'huile, une voiture rentre,

conduite par un domestique, attelée de deux chevaux qui feraient honneur à un équipage bourgeois. Notre hôte d'une heure en possède huit, y compris quatre poulains; les écuries renferment plusieurs vaches. La semeuse mécanique repose dans un coin, entourée d'autres machines et outils. Le propriétaire tient à nous faire visiter ses vignes, qui escaladent un coteau derrière la demeure, et où, comme ses voisins il lutte, non sans succès, contre le phylloxéra; il nous fait inspecter aussi un caveau communal creusé dans le flanc de la colline, et où l'on tient sous clé un assez grand nombre de tonnelets de sulfure de carbone; puis, sa cave personnelle, où il nous montre dix-huit grandes pièces de vin, et où il m'offre, ainsi qu'à mes compagnons, un lunch de vin doux, de pain blanc et de *paprikas*. Tous, sauf moi, dévorent paisiblement, comme une pomme ou une poire, ces poivrons endiablés dont le plus petit fragment incendie une bouche française : les Hongrois, du paysan à l'intellectuel, sont persuadés des vertus stomachiques du légume national[1].

Dans une autre région, au bord du Danube, près de Komarom, non loin d'un des vastes domaines du ministre actuel de l'Agriculture, M. Darányi, je trouve des villages où l'aisance paraît toujours assez grande chez les propriétaires paysans, mais où les intérieurs n'ont presque plus, de même que les costumes, aucun caractère original : on sent qu'on est plus proche de l'Occident et de plusieurs grandes villes, Komarom, Poszony, Buda-Pesth. J'admire tou-

1. Je dis « légume » et non « condiment », — car c'est bien comme légume, et non seulement comme condiment, que le *paprika* est traité en Hongrie.

jours la tenue de l'habitation, le bon ordre dans lequel sont emmagasinées les récoltes, et l'état avancé du matériel agricole; mais le mobilier est quelconque; lits, chaises, armoires ne diffèrent guère de ceux qu'on pourrait voir en France; plus de ces formes pittoresques et de ces couleurs crues qui retenaient l'œil sur les meubles des paysans de l'Alföld, et que nous retrouverons plus encore dans les régions de l'est et du nord. Je note ici cependant une particularité locale, — mais bien secondaire : c'est, dans une porcherie, la présence d'un globe de fer ajouré, suspendu au plafond et dans lequel se trouve exposé le bloc de « sel à lécher », offert à la gourmandise des pourceaux....

Dans certaines maisons, j'arrive à l'heure du repas. Les enfants, selon l'expression du Bonhomme, « prennent l'écuelle aux dents ». J'ai la curiosité d'y jeter un coup d'œil : le menu est substantiel; c'est un plat de riz avec des morceaux de viande, un plat de pâtes avec des morceaux de volaille. Je me rappelle le proverbe magyar que j'ai entendu citer déjà : « Le Hongrois est pauvre, mais il vit bien... »

Au delà de la Tisza, à Debreczen, qui, comme tant d'autres cités hongroises, — moins que certaines autres, cependant, est, en partie, une « ville de paysans », — on me montre, dans la ville même, de jolies et confortables petites villas, qu'habitent des « paysans » riches. Je m'étonne, et demande quelle est la démarcation entre ceux-ci et les membres de la classe plus élevée, à laquelle on réserve le nom de « propriétaires », encore que les paysans soient propriétaires comme eux. On me répond qu'elle est beaucoup plus sociale qu'économique. Elle dépend

de l'éducation, du vêtement, du genre de vie. Les paysans riches de Debreczen, pour la plupart protestants, sont d'ailleurs plus fiers que les autres; ils n'admettent pas volontiers chez eux (me dit-on) la visite indiscrète de l'enquêteur social, devant qui s'ouvrent si cordialement les portes plus humbles. Je me contente donc de constater l'apparence extérieure, très séduisante, de leurs habitations.

L'Alföld et la « petite plaine » de l'Ouest Danubien sont habités par des Magyars. Transportons-nous maintenant dans la partie de la Hongrie habitée par des Slovaques. Ceux-ci passent pour très pauvres, et beaucoup le sont en effet. Ils le sont pour des causes naturelles, habitant, pour une grande part, une région de montagnes; ils le sont, peut-être aussi, pour d'autres raisons, ethnologiques et historiques. Ils fournissent, nous le verrons, un fort contingent à l'émigration transocéanique, et envoient des travailleurs indigents effectuer les gros et pénibles travaux agricoles dans les autres parties de la Hongrie, et dans certaines provinces de l'Autriche, en Moravie notamment, où l'on rencontre à l'automne, de nombreuses escouades de Slovaques hongrois occupés à arracher les betteraves. Cependant, au moins dans une partie de la *Slovakei*, l'aspect des villages n'est pas misérable; à certains égards, il est peut-être plus pittoresque que celui des villages magyars dans leur saine, propre, mais un peu monotone régularité. J'ai visité en détail quelques villages des environs de Kassa, et, arrivant des régions du centre, j'ai été frappé tout de suite du caractère plus fantaisiste, moins uniforme, de la décoration des demeures. Ici, ce ne sont plus seulement les clairs badigeons blancs

ou jaunes recouvrant les murs, et soulignés seulement parfois d'une bande bleue au ras du sol : les maisons sont peintes de couleurs plus variées, et les fenêtres sont encadrées de rinceaux éclatants; des dessins en couleurs sont même parfois appliqués sur toute la muraille, toujours gais, parfois assez agréables à contempler. D'autre part, la disposition des habitations est moins régulière que dans la Hongrie magyare; ce ne sont plus les éternelles avenues droites et larges, le long desquelles les maisons s'alignent de flanc, à intervalles réguliers. Les lieux, plus mouvementés, se prêtent, d'ailleurs, moins à cette régularité.

Dans un premier village, je pénètre chez le cordonnier : son intérieur soutient aisément la comparaison avec celui d'un artisan semblable vivant dans un de nos villages d'une région analogue, — le Bugey par exemple, ou le Jura. Trois pièces, peintes en blanc et vert, chacune avec le grand poêle maçonné peint blanc et vert aussi, et agencé en fourneau dans la pièce centrale qui est la cuisine. Nous retrouvons tous les meubles usuels, lits, armoire, divan, sièges, la plupart en bois peint et orné de figures coloriées; je remarque un joli coffre vert. Les murs sont garnis de faïences aux teintes vives [1], d'images pieuses où les dorures abondent, sertissant les rouges et les bleus crus; des petits oiseaux artificiels sont suspendus au plafond par des fils. Tout est propre, bien tenu. Pas d'odeur, ni de cuisine, ni d'étable, ni de corroierie. Je visite ensuite l'habitation d'un cultiva-

1. Parmi elles, de nombreuses assiettes enluminées, et portant une inscription centrale, non en slovaque, mais en magyar : « *Eljen a haza!* » — « *Vive la patrie!* »

teur : même apparence, avec un peu moins de bien-être. Les pièces sont assez vastes, peintes en blanc et vert, fort propres.

Un second village, où je me rends ensuite, présente cette particularité de compter presque autant de blanchisseuses qu'il s'y trouve de paysannes. Il est situé sur les bords d'un ruisseau, et ses habitants ont un monopole pour le blanchissage de tout le linge de Kassa. A mesure qu'on en approche, on rencontre de plus en plus nombreuses les femmes de Misloka, jambes nues dans l'eau courante, et besognant. Les habitations sont pittoresques; les barrières et les portes sont agrémentées de sculptures naïves, représentant quelquefois des têtes humaines, qui font penser aux figures de l'Ile de Pâques. Très nombreuses aussi les statuettes religieuses aux angles des maisons, dans des niches, etc. Le Slovaque est incomparablement plus mystique que le Magyar : je remarque plus de madones de bois ou de plâtre dans Misloka, que dans tous les villages magyars réunis où j'ai passé. Ici encore, les maisons que je visite me laissent une impression en général bonne : la propreté est toujours très grande, et l'aisance s'affirme par la possession de meubles assez nombreux et en bon état, souvent sculptés avec goût. On me dit, il est vrai, qu'il n'en est pas de même dans la partie plus montagneuse de la Slovakei. Cependant, au nord et au nord-ouest de Kassa, en remontant la vallée de la Hernád, on rencontre quantités de villages montagnards, bâtis souvent en bois, en tout ou en partie, dont les maisons présentent un peu l'aspect de nos chalets savoyards, aspect peu aisé sans doute, mais non point misérable. A l'entour,

errent de nombreux troupeaux de porcs à l'air demi-sauvage, gris ou noirs. Les petits propriétaires sont nombreux, le sol assez morcelé, et les industries domestiques variées; les habitants sont vêtus généralement de bure blanche que les femmes fabriquent. Beaucoup d'entre elles aussi tissent des toiles solides, ornées de dessins rouges et noirs, originaux, et parfois charmants. D'autres encore accomplissent des travaux plus fins de broderie, de passementerie et de dentelles, dont j'ai vu souvent de ravissants spécimens, et dont le touriste peut, sans parcourir comme je l'ai fait les villages slovaques, se faire une idée en visitant simplement les bureaux de l'*Izabella hazi ipar-egylet*[1] à Poszony.

En somme, et comme il faut s'y attendre, étant donnée la moindre richesse du sol, les petits propriétaires slovaques sont sans doute, en général, moins aisés que leurs congénères magyars; mais, parmi eux, on en compte beaucoup dont la situation semble être satisfaisante; ce qui est misérable, en *Slovakei*, c'est la portion de la population rurale qui n'a plus de part à la terre, ou qui, par suite de la multiplication des enfants, voit les domaines s'émietter en parcelles infimes : à celle-ci, l'émigration devient la dernière ressource.

Il y a encore, dans la Hongrie du Nord, mêlés parfois aux Slovaques, des Allemands, qui habitent aussi parfois des villages séparés. Les habitations allemandes, telles, par exemple, que j'en ai rencontrées beaucoup au pied de la Tátra, ne diffèrent pas très

1. Société d'encouragement pour travaux manuels des paysannes de la Haute-Hongrie, sous le patronage de S. A. I. et R. l'Archiduchesse Isabelle.

sensiblement des habitations magyares, sauf par une moindre élégance peut-être, et une propreté un peu moindre. Elles n'ont pas non plus la décoration fantaisiste et parfois artistique des maisons slovaques. Quelques-unes sont même sales.

Néanmoins, de toutes les nationalités qui voisinent dans la monarchie hongroise, — j'excepte les Croates que je n'ai pas vus, et dont je m'abstiens de parler, — ce sont les Roumains chez lesquels la situation du paysan m'a paru être la moins bonne.

Déjà, dans la région frontière où, bien avant d'arriver aux Alpes transylvaines, les Magyars de l'Alföld rencontrent les Roumains de Transylvanie, l'aspect des villages, tout en restant le même en général, présente quelques particularités qu'il n'offre pas dans la plaine centrale. Les bandes de couleur sont plus fréquentes sur les maisons; le souci de la décoration picturale semble un peu plus grand. En revanche, l'aisance paraît moindre. Il y a d'ailleurs une différence assez marquée entre les habitations magyares et les habitations roumaines, même dans cette zone mixte, où les Roumains sont moins misérables qu'ailleurs. Il suffit de quelques heures pour apprendre à discerner presque infailliblement la demeure d'un Magyar de celle d'un Roumain, — et cela, même sans voir le propriétaire, que son type et son costume caractérisent de la façon la plus patente.

Dans les maisons roumaines, les toits de paille de maïs sont fréquents; la construction est plus négligée; le mobilier plus pauvre; le petit capital en machines agricoles et bétail plus restreint.

A Seprös, village d'un comitat de la frontière transylvaine, nous entrons chez une famille de paysans

roumains, qui nous reçoivent, le mari, un sourire sur ses grands traits tristes et son visage fatigué, la femme tenant sur ses bras un enfant malade. Mon compagnon, un des principaux propriétaires du pays, et à qui ces pauvres gens recourent souvent dans des cas semblables, leur donne une consultation. On leur dit que je viens de France, et ils prient mon interprète de me dire qu'ils sont flattés de ma visite. Pauvres frères latins, retrouvés à l'extrémité de l'Europe, et qui nous saluent en phrases presque italiennes.... De l'enclos où rôdent quelques porcs, où s'adossent aux murs quelques outils, le mari, maigre dans ses habits de toile blanche, — malgré le froid du soir, — nous introduit dans la maison. Le sol est de terre battue, les murs de terre à peine égayés de quelques images où brillent des madones auréolées d'or. La nuit étant tombée, le paysan allume une petite lampe à pétrole, pendue au plafond; la lumière s'épand, vague, sur les rares et pauvres meubles de bois nu. Le dénûment de la construction, qui n'est pas masqué ici par les jolis enduits aux couleurs vives, apparaît pleinement; il semble qu'au prochain orage, les murailles doivent s'effriter. Nous sortons, sans trouver les paroles de félicitation qui nous venaient si facilement dans d'autres intérieurs, mais en serrant de bon cœur les mains du pauvre couple qui nous répète un bonsoir latin...

En face, de l'autre côté de la large route, semblable à une avenue, nous sommes reçus par un autre Roumain. Celui-ci est veuf, il vit avec son fils, sa fille et sa bru. Il a eu des malheurs, pour ses récoltes; mon compagnon lui est venu en aide. Vieux déjà, il semble n'avoir pour vêtements que sa veste et son

gatya de toile blanche et les grandes bottes où s'enfoncent ses genoux maigres. L'enclos et la demeure sont aussi misérables qu'en face.

Je vois cependant d'autres maisons, ici, ou au village voisin, Kis-Jenö, qui semblent habitées par des Roumains et qui indiquent plus de bien-être. Mais on me dit que, dans la montagne, en Transylvanie, ceux-ci sont moins fortunés encore. Ayant limité mes recherches à la Hongrie proprement dite, je n'ai pu le vérifier. On me fait remarquer aussi que la moindre aisance des Roumains comparés aux Magyars apparaît là où ils se trouvent dans le même milieu, et, semble-t-il, dans des conditions de travail et d'existence identiques : mon interlocuteur magyar semble en tirer cette conclusion que le Roumain représente un type inférieur et moins capable. Il faudrait pourtant se demander si ces conditions semblables en apparence, le sont tout à fait en réalité, — si ne pèse pas, sur le Roumain, le lourd héritage du passé, le fardeau des contingences historiques, l'asservissement d'hier, le long dépouillement dont il fut victime de la part du Turc, et auquel le Magyar échappa, peut-être bien d'autres choses encore que l'on pourrait rechercher....

CHAPITRE V

LES OUVRIERS AGRICOLES

L'extension de la grande et de la moyenne propriété en Hongrie y rend particulièrement grave la question du recrutement des ouvriers agricoles.

Ceux-ci sont de plusieurs sortes. Outre les « serviteurs » ou « domestiques », attachés à demeure à l'exploitation, on distingue les ouvriers proprement dits, qui contractent avec le propriétaire un engagement pour un travail de plus ou moins longue durée, et les journaliers, ceux qui s'engagent à la journée.

Les travailleurs des deux premières catégories habitent ordinairement sur le domaine; ils y vivent, ils sont logés par le propriétaire, et reçoivent de lui, pour partie en nature, en aliments, le salaire qui leur est dû.

Les premiers, généralement fils du pays, descendants des anciens vassaux, sont assez exactement qualifiés par ce terme de domestiques, que les Magyars leur appliquent quand ils s'expriment en français. Ils sont un peu vassaux encore, et un peu commensaux aussi, membres inférieurs de la *domus*. C'est tout

récemment qu'une loi est venue enlever à leurs maîtres le droit de les punir corporellement et leur imposer certains devoirs relativement à la qualité de la nourriture et du logement à fournir [1].

Les ouvriers sont souvent étrangers à la région; ce sont en grand nombre des Slovaques, qui descendent de leurs montagnes au printemps pour y retourner à l'automne et vont accomplir certains travaux dans les plaines du centre. Ce sont, parfois aussi, des Bulgares, qui se spécialisent dans la culture horticole et maraîchère, et qui, d'ailleurs, dans certains cas, se fixent à demeure.

Quant aux journaliers agricoles, ils sont assez rares. Les relations entre propriétaires et salariés gardent une certaine fixité, un reste de celle qui, suivant Le Play, caractérisait si nettement, de son temps, les rapports sociaux dans l'Europe orientale. Mais l'émigration rurale d'un côté, le socialisme agraire de l'autre, tendent à troubler profondément la situation, et à modifier les conditions de l'offre des bras dans l'agriculture hongroise.

Ces deux phénomènes sociaux, que nous aurons à analyser de plus près, ont-ils leur origine dans des conditions de vie trop inférieures faites à l'ouvrier agricole? Pour me rendre compte de ces dernières, j'ai essayé de pénétrer dans l'habitation du travailleur; j'ai essayé aussi de me renseigner sur son salaire et sur la situation légale qui lui est faite.

1. Cette loi est entrée en vigueur le 20 août 1907. A remarquer que la Hongrie est ici en avance sur la Prusse, où reste appliquée la loi de 1810 qui tolère les châtiments corporels du maître envers les domestiques. (*Documents du Progrès*, n° 1, p. 78 et 80.)

Dans les grands domaines de l'État ou des particuliers, les habitations ouvrières m'ont paru, en général, petites, étroites, mais saines, propres et assez souvent relativement confortables, plus gaies d'aspect qu'elles ne le sont en Occident dans bien des cas. Presque toujours, l'ouvrier agricole a sa maison à lui, composée de deux pièces, trois au plus, mais autonomes. Il possède aussi certaines dépendances, basse-cour, petit grenier, étable à porcs. Dans certains domaines, j'ai vu des demeures ouvrières, parfaitement meublées, d'un mobilier non seulement propre, mais moderne, élégant même : des chambres telles que celles dont nos bourgeois se contentent facilement en villégiature, à la mer ou à la montagne; des offices très bien tenus, où les provisions, rangées en bel ordre, présentaient un coup d'œil appétissant; des cuisines fort nettes, où la ménagère pétrissait des gâteaux de farine dans un minuscule et joli pétrin de bois. A Komarom, en particulier, le *home* des ouvriers travaillant sur l'*économie* de l'école d'agriculture m'a semblé vraiment confortable. Et, sans vouloir généraliser des observations trop peu nombreuses, quoique assez répétées, je puis conclure du moins que l'ouvrier agricole arrive, *parfois au moins*, en Hongrie, à un niveau de vie assez satisfaisant.

Le salaire quotidien de l'ouvrier agricole en Hongrie varie, comme partout, selon le sexe, l'âge, la saison de l'année, le mode de paiement en argent ou en nature, etc. Il varie aussi considérablement suivant les contrées.

D'une façon générale, une statistique de 1904 fixait ainsi les salaires des hommes :

PRINTEMPS		ÉTÉ		AUTOMNE		HIVER	
ouvriers nourris.	non nourris.	ouvriers nourris.	non nourris.	ouvriers nourris.	non nourris.	ouvriers nourris.	non nourris.
1 c. 10	1 c. 62	1 c. 47	2 c.	1 c. 10	1 c. 54	0 c. 93	1 c. 31

Comme partout, le chiffre moyen est plus élevé en été, plus bas en hiver; les chiffres du printemps et de l'automne ne diffèrent pas sensiblement. La valeur de la nourriture fournie à l'ouvrier, quand il est payé en nature, pour partie, est évaluée, ainsi qu'il est facile de le voir, de 45 à 55 fillers par jour (soit à peu près le même nombre de centimes).

Le salaire des femmes, — c'est là encore quelque chose de très général, — est notablement inférieur à celui des hommes.

PRINTEMPS		ÉTÉ		AUTOMNE		HIVER	
ouvrières nourries.	non nourries.	ouvrières nourries.	non nourries.	ouvrières nourries.	non nourries.	ouvrières nourries.	non nourries.
0 c. 79	1 c. 14	1 c.	1 c. 36	0 c. 77	1 c. 13	0 c. 66	0 c. 95

Celui des enfants est plus faible encore :

PRINTEMPS		ÉTÉ		AUTOMNE		HIVER	
Enfants nourris.	non nourris.	Enfants nourris.	non nourris.	Enfants nourris.	non nourris.	Enfants nourris.	non nourris.
0 c. 47	0 c. 68	0 c. 62	0 c. 85	0 c. 47	0 c. 66	0 c. 39	0 c. 55

En somme, la moyenne annuelle est de 1 c. 25 pour les hommes nourris et 1 c. 62 pour les autres; pour les femmes, elle est de 0 c. 81 et 1 c. 15; pour les enfants, de 0 c. 49 et 0 c. 69. Ces chiffres sont assurément inférieurs à ceux de nos ouvriers agricoles. Mais il faut tenir compte du coût de la vie, qui est assez faible en Hongrie : ce qui le montre, sans autre examen, c'est le chiffre même de 45 à 55 fillers, au

plus, qui représente la différence des salaires des ouvriers nourris et non nourris, et, par suite, le coût de leur alimentation (fournie en gros, il est vrai) pendant un jour.

Il faut ajouter que les moyennes sont fortement dépassées, en plus ou en moins, selon les régions. Dans certains comitats de la Hongrie occidentale, le salaire annuel moyen des ouvriers non nourris s'élève au-dessus de 1 c. 62, jusqu'à 1 c. 97 (Arva vármegye), 2 c. 30 (Selm es Bélabánya tjv.), 2 c. 58 (Györ tjv.). On retrouve des chiffres aussi élevés près de Buda-Pesth, de Kassa, de Pancsova, et dans plusieurs régions aussi de la Croatie-Slavonie. En revanche, ce même salaire tombe à 1 c. 17 près de Komarom (Komarom vármegye), et à 1 c. 20, 1 c. 21, 1 c. 22 dans d'assez nombreux comitats; il se déprime jusqu'à moins de 1 couronne dans quelques-uns, situés, il est vrai, hors de la Hongrie magyare, en Transylvanie (0,85 à Kis-Kükülló vármegye et Szolnoz-Doboka). Il en est de même pour les salaires des femmes et des enfants. Les ouvrières non nourries obtiennent 1 c. 45 à Kecskemet et Pancsova, 2,08 à Versecz, mais seulement 0,77, 0,76, 0,75, 0,73 dans plusieurs comitats, magyars ou transylvains, 0,69 seulement dans un de ces derniers. Pour les enfants (non nourris), on oscille, suivant les comitats, entre un maximum de 1,20 (Sopron) et un minimum de 0,48 environ (Szilágy varmegye).

La plus forte moyenne particulière est celle réalisée pour le territoire municipal de Györ, par les ouvriers mâles, non nourris, en saison d'été : soit 4 c. 50. A l'opposite, le salaire des enfants nourris, en hiver, tombe parfois à moins de 0 c. 25 (0 c. 20 dans le comitat de Turócz, 0 c. 24 dans celui de Trencsen).

L'habitude de payer une partie du salaire en nature est très enracinée, autant que j'ai pu m'en rendre compte. Et les agrariens magyars la justifient théoriquement. « L'ouvrier agricole, a écrit le comte Mailáth [1], produit des articles dont tout le monde, et lui, en premier lieu, a besoin, et qu'il serait forcé d'acheter, si, comme l'ouvrier d'industrie, il recevait son salaire en argent, et à un marchand qui gagnerait sur lui, car ses prix ne seraient pas précisément avantageux; ils seraient plutôt élevés, vu que le marchand considère que son bénéfice est bien exposé avec une clientèle d'ouvriers qui ne paient pas toujours leurs dettes. C'est pourquoi il est plus simple, plus naturel et plus avantageux, pour l'*ouvrier agricole, de recevoir une partie*, au moins, *de son salaire en nature*. Et en même temps, cela crée *un lien* plus étroit entre le patron et l'ouvrier, parce que tous deux s'*intéressent* au résultat de la moisson. » Le même auteur approuve les conclusions des économistes allemands, Goldschmidt et Böttger, le premier déclarant que l'aggravation du genre de vie des ouvriers agricoles se remarque surtout là où le salaire en nature a été remplacé par le salaire en argent, le second proclamant la supériorité d'un salaire « composée en proportions convenables, d'objets en nature et d'argent ».

Beaucoup d'agrariens hongrois, dans l'intérêt commun des grands et moyens propriétaires et des ouvriers agricoles, demandent qu'on s'efforce de retenir ceux-ci à la terre en leur concédant un petit

1. La question ouvrière dans l'exploitation agricole, *Revue d'Économie politique*, 1907.

bien. « Les enquêtes à ce sujet[1], dit M. de Mailáth, ont, en effet, constaté un résultat unique : c'est que la position du journalier agricole possédant un très petit bien est la meilleure, et que, réciproquement, c'est l'élément qui fournit aux propriétaires les meilleurs ouvriers. En Hongrie, les mouvements ouvriers qui ont eu lieu ont parfaitement démontré cette opinion; de sorte que nous pouvons partager, à tous égards, l'avis de Böttger par rapport aux journaliers qui ont des terres. Il dit : « Fortifier et accroître cette classe d'ouvriers représentant un élément fixe qui importe beaucoup à l'agriculture et à l'État ». L'acquisition de la terre ouvre d'un côté à l'ouvrier des champs la possibilité d'arriver à une certaine indépendance, même si ce n'est que dans une petite mesure; d'autre part, elle assure aux propriétaires la force ouvrière nécessaire, produit la résistance en face de l'agitation et des promesses utopistes, et fait paraître à l'ouvrier la vie à la ville moins désirable...

«... Il faut assurer à l'ouvrier agricole une certaine indépendance, en ce sens que nous lui assurions la possibilité d'acquérir un lopin de terre; c'est par cela que nous ferons décroître en grand le manque d'ouvriers. J'ai la ferme opinion que le moyen qui est propre à résoudre la question agricole, aussi bien au point de vue de l'ouvrier qu'à celui du propriétaire, est dans l'inauguration de la possibilité, *pour l'ouvrier des champs, d'acquérir un lopin de terre.* »

Que l'ouvrier qui loue ses bras sur le domaine puisse en même temps cultiver une terre à son compte, tel est l'objectif général. Mais de quelle façon doit-il

1. Même étude.

être atteint? Est-ce par la cession pure et simple, en toute propriété, de quelques parcelles? D'accord avec de nombreux agrariens allemands, les agrariens hongrois ne le pensent pas. Ils redoutent, chez les ouvriers agricoles, le manque de préparation au rôle de propriétaire indépendant; cette préparation ne pourra s'effectuer que de deux manières, ou bien : 1° par la création de colonies agricoles, de villages de paysans, où les nouveaux propriétaires se trouveront réunis en nombre, pourront s'entr'aider et s'éclairer les uns les autres; ou 2° par l'emploi, dans une période de transition, du métayage ou du fermage. La décadence du métayage paraît avoir été une des causes importantes des mouvements ouvriers qui se sont produits au cours de la décade 1890-1900. Les terres données en métayage procurent à l'ouvrier un certain degré d'indépendance, elles lui donnent la possibilité d'élever des animaux et d'améliorer sa position. Le fermage aussi est une bonne transition à la formation de colonies d'ouvriers et à celle de petites colonies indépendantes.

Ces idées ne restent pas platoniques. Chez M. de Mailàth lui-même, qui joint la pratique à la théorie, j'ai constaté l'existence d'un groupe assez nombreux de métayers cultivant une partie du domaine, dont le reste est exploité en régie. Néanmoins, le mouvement en ce sens ne paraît pas encore bien puissant, et la Hongrie a beaucoup à faire avant d'avoir élargi sérieusement les bases de la petite propriété rurale, et rattaché au sol sa population d'ouvriers agricoles, sollicitée par l'émigration urbaine et américaine.

Le genre de vie de l'ouvrier agricole tend sans doute à s'améliorer. La raréfaction des bras et la concur-

rence des propriétaires concourent à assurer l'élévation graduelle des salaires. De fait, en plusieurs endroits, il m'a été affirmé qu'ils venaient d'être haussés. D'autre part, l'argent rapporté ou envoyé d'Amérique par de nombreux émigrants permet aux revenants ou à leur famille d'acheter des terres. Les idées d'émancipation qui se répandent, sous des formes parfois exagérées et mal comprises d'ailleurs, agissent, au moins en partie, dans le même sens. L'ouvrier hongrois prend conscience de sa dignité. En présence du maître, il reste généralement déférent, mais non pas humble; les femmes seules, ordinairement, font ou esquissent, d'une manière d'ailleurs plus gracieuse que servile, le geste de lui baiser la main. Je ne sais même si le respect montré au grand exploitant terrien par les petites gens du pays n'est pas plus marqué dans certaines parties de l'Autriche qu'en Hongrie.

Quant à la législation qui règle le statut juridique des ouvriers agricoles en Hongrie, je l'ai entendu véhémentement incriminer d'archaïsme par des représentants des partis avancés, impatients de voir se réaliser par des étapes précipitées une évolution qui, pour aboutir, exige peut-être du temps et des précautions.

Dans cette législation, il y a certains textes qu'il paraît intéressant d'analyser, ne serait-ce que d'une manière rapide, tels par exemple ceux de la loi II de 1898, de la loi de XLVI de 1899, de la loi XVI de 1900.

La première de ces lois, « sur la réglementation des conditions de droit entre les patrons et les ouvriers agricoles », a soumis ceux-ci à des obligations assez étroites et à des sanctions énergiques.

Tout individu qui, « sans être serviteur », s'engage à accomplir des travaux agricoles, doit être muni d'une carte de légitimation, délivrée par l'autorité de la commune où il réside[1]. L'ouvrier contracte librement avec le propriétaire; mais, sauf stipulation contraire, « les ouvriers liés pour un travail commun et par un même contrat sont solidairement tenus à payer les dommages-intérêts et frais de procédure fixés par la loi ou le contrat[2] ». En ce qui concerne les travaux de la moisson, de la rentrée, du foulage et du battage, et autres, que les ouvriers désirent entreprendre « non en qualité de personnel de service », les contrats doivent toujours être faits par écrit et passés devant l'autorité communale compétente[3]. On doit stipuler dans le contrat la nature du produit, l'étendue du territoire sur lequel le travail doit porter, le salaire en nature et en argent; si le patron se charge de la nourriture des ouvriers, la valeur en argent de cette nourriture (par jour) doit être mentionnée[4]. Le notaire de la commune doit donner lecture du contrat aux parties[5].

Le patron et l'ouvrier peuvent résilier le contrat dans un certain nombre de cas limitativement énumérés par la loi[6]. Mais, de part et d'autre, le fait motivant la résiliation, ou du moins la connaissance de ce fait, doivent être suivis d'une demande de résiliation dans les 24 heures. Passé ce délai, il est trop tard[7].

1. Art. 1 et 2. Les serviteurs sont soumis à d'autres prescriptions.
2. Art. 6 et 7.
3. Art. 8. Sauf certains cas prévus par la loi (art. 17, 30, 40).
4. Art 9 et 10.
5. Art. 13.
6. Art. 21 et 25.
7. Art. 23 et 26.

En ce qui concerne l'exécution du contrat, plusieurs dispositions de la loi hongroise sont à noter : « Il est interdit de racheter le salaire ou les attributions d'aliments par des boissons alcooliques, ni par des articles manufacturés [1] ». En cas de maladie, le patron est tenu de faire soigner huit jours au plus, et à ses frais, tout individu appartenant à une commune étrangère, et tombé malade au cours des travaux ; passé ce délai, il doit prévenir l'autorité communale [2]. Si, à cause du temps, le travail est suspendu et que le contrat stipule que le patron doive nourrir ses ouvriers, « la nourriture et les attributions alimentaires des ouvriers doivent leur être délivrées même pour le temps de suspension de travail ».

L'art. 37 paraîtra assurément archaïque à nos théoriciens de la grève : « Si, sans justifier leur absence, les ouvriers ne se présentent pas au chantier, ou s'ils s'éloignent sans autorisation, si l'autorité communale agissant sur l'invitation du patron, *et employant les moyens de contrainte à sa disposition*, n'a pu empêcher le départ non justifié des ouvriers, l'autorité au premier degré est tenue, sur la simple présentation du contrat par le patron, ou sur la demande verbale ou écrite faite par celui-ci, d'agir immédiatement, et *d'ordonner que les ouvriers seront, sans retard aucun, ramenés de vive force* sur le chantier abandonné.

« Aucun appel ne peut être interjeté contre la décision de l'autorité lançant le mandat d'amener contre les ouvriers. »

Il y a mieux : « Si les ouvriers *se refusent à commencer ou continuer le travail;* si, en général, ils

1. Art. 32.
2. Art. 33.

refusent de remplir leurs engagements contractés, sauf dans les cas de résiliation légale indiqués dans l'article 25, il y a lieu de leur appliquer immédiatement les dispositions contenues dans l'article 62... [1]. »

« Si, malgré l'engagement contracté, *les ouvriers se présentent dépourvus de leurs outils*, ou sans ouvriers auxiliaires, ou *si*, *de parti pris*, *ils exécutent mal le travail* dans le but de causer des dommages au patron et d'obtenir la résiliation du contrat... ils sont considérés comme violateurs du contrat, et il y a lieu de leur faire subir le traitement indiqué par l'article 38 (art. 62) [2]. »

Que dit donc l'article 62?

« Est convaincu de contravention, et punissable d'une peine de 60 jours d'emprisonnement au plus, l'ouvrier qui.., etc. »

C'est donc la *prison* qui punit *le refus de faire le travail pour lequel l'ouvrier s'est engagé*, *ainsi que les malfaçons volontaires.* La législation hongroise n'est pas indulgente pour le sabotage, et elle ne s'embarrasse pas des théories juridiques d'après lesquelles le manquement à une « obligation de faire » ne saurait entraîner que des sanctions pécuniaires. Elle frappe, dans sa personne, l'ouvrier qui ne tient pas ses engagements, reprenant ainsi l'ancienne tradition mercantiliste qu'établirent Élisabeth en Angleterre, Colbert en France, — celle-là d'ailleurs avec infiniment plus de dureté que celui-ci [3].

Le patron est, de plus, autorisé à retenir, sur le

1. Art. 38.
2. Art. 39.
3. Différentes autres pénalités moins graves sanctionnent les autres obligations faites par la loi à l'ouvrier.

salaire des ouvriers, la valeur des dommages causés par ces derniers, sauf qu'il est tenu d'en faire la déclaration, dans les trois jours, à l'autorité compétente, afin que celle-ci puisse établir le bien fondé de ses réclamations en dommages et intérêts [1].

En revanche, si les ouvriers ont à se plaindre du patron [2], ils peuvent charger deux mandataires de déposer verbalement une plainte entre les mains de l'autorité, qui est tenue d'engager l'action dans un délai de 48 heures; mais s'ils quittent en nombre, ou en masse, le chantier, pour porter plainte, il y a lieu de leur appliquer les dispositions de l'article 37, déjà analysé. Le patron qui contrevient aux principaux devoirs que lui impose la loi peut être frappé d'une amende de 600 couronnes au plus, et d'un emprisonnement allant jusqu'à 30 jours [3], notamment quand il enfreint les prescriptions de l'art. 32, ou quand il fait lancer un mandat d'amener contre un ouvrier sans aucune base légale. Le patron qui détourne l'ouvrier, déjà lié envers un autre patron, est puni d'une amende de 600 couronnes et de 15 jours de prison [4], ainsi que celui qui prend comme gage la carte de légitimation de l'ouvrier.

Quant aux grèves, voici le texte qui les concerne :

« Sont considérés comme nuls et sans effets *les complots* par lesquels les ouvriers, cessant tous ensemble le travail, essaient de forcer le patron à leur donner un salaire supérieur, ou de lui arracher des avantages en général; il en est de même en ce qui

1. Art. 41.
2. Art. 42.
3. Art. 58.
4. Art. 64.

concerne les ententes qui ont pour but de soutenir les ouvriers qui persistent dans *le complot*, ou de causer du mal à ceux qui, revenus sur leur décision, ont rompu avec les *conspirateurs*[1]. »

Le fait de propager ou réaliser ces « complots et ententes », et celui de répandre de fausses nouvelles, ou d'amasser de l'argent dans le but de les favoriser, le fait même de celui « qui tient des réunions avec les ouvriers engagés par contrat, et cède des locaux dans le but d'y tenir les susdites réunions, et prend part lui-même aux réunions de cette espèce », — sont punis de 60 jours d'emprisonnement, et d'une amende de 400 couronnes au plus. Il en est encore de même, du fait d'engager les ouvriers agricoles à ne pas se munir de carte de légitimation, à ne pas exécuter le contrat, etc. Les « mauvais bergers » ne sont pas ménagés par la loi magyare...

L'article 69 tempère les rigueurs de quelques-uns des précédents[2] : « Dans le cas, dit-il, où le patron se déclare prêt à reprendre à son service les ouvriers condamnés par application de l'article 38, mais disposés à exécuter le travail, l'autorité peut remettre en liberté les ouvriers emprisonnés, si le patron et les ouvriers en font la demande à la commune, et si elle estime que les circonstances l'y engagent. Si les ouvriers ainsi remis en liberté exécutent et terminent le travail sans interruption arbitraire, il y a lieu de cesser les poursuites dont ils sont l'objet, et de ne pas appliquer la peine dont ils sont frappés. Il en est de même si les ouvriers terminent le travail sans inter-

1. Art. 65.
2. L'art. 68 également, qui organise une sorte d'application partielle de notre loi de sursis.

ruption, avant que la procédure engagée contre eux ait pris fin, et avant que la condamnation dont ils sont l'objet ait reçu un commencement d'exécution.

La loi II de 1898 s'est aussi préoccupée du sort des journaliers agricoles. Ici le contrat peut être conclu verbalement[1], et sauf disposition contraire, la durée du travail est toujours comprise par une seule journée; celle-ci est comptée du lever au coucher du soleil[2]. L'ouvrier a droit à une heure de repos à midi, et à une demi-heure, tant le matin que le soir, du 25 avril au 30 septembre inclus.

L'ouvrier à la journée est tenu de faire non seulement le travail pour lequel il a été engagé, mais « toute autre tâche que le patron lui assigne, parce qu'une circonstance quelconque s'oppose à l'exécution du travail stipulé[3] »... Et même, quand le contrat a été conclu pour un mois au moins, « si une circonstance fortuite empêche l'accomplissement du travail stipulé, le patron peut employer l'ouvrier à la journée en lui assignant un autre travail agricole quelconque, et le journalier est tenu de l'exécuter. Toutefois, si l'empêchement continue d'exister durant une semaine entière au moins, les deux parties peuvent rétracter leurs engagements[4]. »

La loi XLII de 1899 « sur les entrepreneurs de travaux et les ouvriers agricoles » contient également d'intéressantes dispositions, notamment dans son chapitre III. Certaines précautions sont prises contre les intermédiaires engageant les ouvriers pour

1. Art. 46.
2. Art. 49.
3. Art. 50.
4. Art. 51.

faire les travaux agricoles dans les domaines de tierces personnes. Ceux-ci doivent passer contrat devant l'autorité communale [1], et la sanction de cette obligation consiste en quinze jours de prison et une amende de 600 couronnes au plus. « Le contrat doit nettement établir aussi bien le salaire en argent comptant que celui qui est payé en nature, et la somme aussi bien que la quantité et la qualité des produits. Le contrat doit, en outre, mentionner l'entente intervenue et concernant le règlement des avances ou prêts faits aux ouvriers. Sauf stipulations contraires, les frais de route ainsi que les frais de transport des produits délivrés en guise de paiement, sont tous à la charge de l'entrepreneur [2]. »

L'État, qui a réglementé les rapports des patrons et des ouvriers, s'est aussi préoccupé, à certains égards, de créer des institutions destinées à améliorer le sort de ceux-ci. La principale, en ce qui concerne les ouvriers et domestiques agricoles, est la Caisse des secours instituée par la loi XVI de 1900.

Cette caisse est alimentée : 1° par les cotisations des membres ouvriers qui paient, suivant les cas, 10 couronnes 40 fillers, 5 couronnes 72 fillers ou 1 couronne par an [3]; 2° par celles des patrons, tout patron étant tenu de payer à la caisse 120 fillers par tête de domestique agricole à son service [4]; 3° par l'État dont la quote-part est fixée à cent mille francs par an [5]; par des dons.

1. Art. 11.
2. Art. 12.
3. Art. 2 et 7.
4. Art. 7 et 8.
5. Art. 9.

Peut devenir membre ordinaire « tout ouvrier agricole muni d'une carte de légitimation ou tout domestique agricole pourvu d'un livret de service; il en est de même de tout individu qui s'occupe d'agriculture, et qui, au moment de son entrée dans la caisse, est âgé de quatorze ans au moins, et de trente-cinq ans au plus[1]. »

Les membres ordinaires paient 10 c. 40 f. ou 5 c. 72 f. par an. Parmi les membres extraordinaires qui ne paient qu'une couronne par an, peut s'inscrire tout ouvrier agricole muni d'une carte de légitimation.

Les secours accordés varient selon que le bénéficiaire appartient au premier ou au second groupe des membres ordinaires de la caisse, à celui des membres extraordinaires, ou à celui des domestiques.

Les individus faisant partie du premier groupe ont droit à des secours : 1° en cas d'accident (soins médicaux et pharmaceutiques, secours d'une couronne par jour en cas d'incapacité de travail de plus d'une semaine, et pendant 60 jours au plus); 2° en cas d'invalidité (secours mensuel de 10 couronnes, pendant la durée de l'incapacité de travail de plus de 60 jours); 3° en cas de mort due à un accident (paiement d'une somme de 400 couronnes, si le défunt laisse femme ou enfants; en cas contraire, paiement d'une somme de 100 couronnes à titre de frais d'enterrement); 4° en cas de vieillesse (paiement d'une somme de 100 couronnes à l'âge de soixante-cinq ans, sans préjudice des autres droits au secours); 5° en cas de mort naturelle (paiement de sommes

1. Art. 2.

variant, selon différentes hypothèses, de 100 à 270 couronnes, et exceptionnellement au-dessus).

Plusieurs de ces allocations, notamment celles payées en cas de mort, sont évidemment très minimes. Elles n'ont qu'un caractère de secours destiné à aider la famille au moment même de la perte de son chef, pendant une période particulièrement pénible. Encore sont-elles plus importantes que celles attribuées aux membres du second groupe. Les règles applicables aux secours à leur donner sont en effet les mêmes, avec cette seule différence qu'ils n'ont droit qu'à la moitié des sommes attribuées à ceux du premier en cas d'invalidité, vieillesse et mort naturelle.

Les membres extraordinaires n'ont droit à aucun secours dans ces trois derniers cas. Il en est de même des domestiques agricoles, non-membres de la caisse de secours, mais dont les patrons sont astreints à payer les quote-parts indiquées dans le § 8.

Parmi les institutions hongroises concernant les ouvriers agricoles, il me faut encore citer celle de ces médiateurs communaux du travail, institués en 1899 par le ministre de l'Agriculture, M. Darányi, pour assurer, concurremment avec les entreprises privées, le placement des ouvriers agricoles[1].

D'après cet arrêté, un « médiateur du travail » est institué dans chaque commune. Payé par la municipalité, il est chargé de tenir état de tous les ouvriers agricoles cherchant du travail, et de tous les patrons à la recherche d'ouvriers, et de faire connaître aux

1. Arrêté ministériel du 28 décembre 1899.

intéressés la situation de l'offre et de la demande. Il est chargé, également, de renseigner, à ce point de vue, la section spéciale « de médiation du travail » du ministère de l'Agriculture.

Les domestiques de ferme, comme les autres travailleurs agricoles, sont soumis à un régime juridique qui a conservé l'empreinte des traditions féodales et paternalistes, et cette empreinte n'a même pas disparu de la loi toute récente, vieille d'un an à peine, (loi XLV de 1907), qui est venue réglementer à nouveau les rapports des employeurs et des domestiques.

Le domestique de ferme, c'est-à-dire[1] le travailleur qui s'engage par contrat, pour l'accomplissement d'un service personnel et pour une période d'un mois au moins, contre salaire, — doit, lui aussi, posséder un livret spécial. Le livret n'est pas délivré aux mineurs ayant moins de douze ans; les mineurs âgés de plus de douze ans ne peuvent obtenir un livret qu'avec le consentement de leurs parents ou autres gardiens légaux; mais au cas où ceux-ci refuseraient ce consentement sans juste cause, des moyens de recours sont ouverts au mineur[2].

Les mineurs de moins de dix-huit ans sont soumis à l'autorité disciplinaire du maître.

La loi, qui est fort détaillée, réglemente la rédaction du contrat, en faisant intervenir le contrôle des autorités locales; les conditions d'exécution et d'extinction du contrat qui sont conçues de manière à assurer le plus complètement possible la solidité du lien établi entre employeur et employé, et les sanctions, qui sont

1. Art. 1.
2. Art. 3, combiné avec l'art. 20 de la loi de 1877.

énergiques, et parfois peu en harmonie avec les idées qui prévalent en Occident.

C'est ainsi, par exemple, que si le domestique n'entre pas en service à la date convenue, les autorités locales, sur la plainte du maître, le contraignent de force à l'accomplissement de ses obligations[1]. Si le récalcitrant continue à résister, il peut être puni d'un emprisonnement de soixante jours et d'une amende élevée (400 couronnes[2]). Et qu'il n'essaie pas de se venger par le sabotage : car il est tenu de tout dommage causé, intentionnellement, ou par coupable négligence, ou par désobéissance aux instructions du maitre[3]. Il doit, dans la mesure de sa capacité, accomplir tout travail agricole nécessaire dans les limites territoriales de la ferme.

Le maître, il est vrai, est également astreint à des obligations détaillées et sévèrement sanctionnées, vis-à-vis du domestique et de sa famille. L'idée d'un paternalisme social très marqué domine toute la loi, aussi bien au point de vue des devoirs du patron que de ses droits.

Parmi ceux-ci, le maître a le droit de réprimande, mais non le droit d'infliger des amendes ou des réductions de salaire[4]. Il peut renvoyer le domestique dans un grand nombre de cas : la loi en prévoit dix principaux[5]. Celui-ci peut d'ailleurs se dégager dans une série d'hypothèses également longue. En général l'équilibre est assez bien maintenu, équilibre apparent

1. Art. 17.
2. Art. 7 et 57.
3. Art. 18.
4. Art. 33.
5. Art. 45.

du moins, car peut-être certaines dispositions qui semblent impartialement peser sur le domestique et sur l'employeur pèsent-elles, en fait, plus lourdement sur le premier. Une analyse détaillée des textes le ferait assez aisément ressortir. C'est ainsi, par exemple, que la même amende frappe[1] le domestique qui loue ses services à deux patrons pour la même période, et le second patron qui a accepté ces services, alors que l'ouvrier était lié, même s'il a détourné celui-ci de sa propre initiative.

Le domestique peut, il est vrai, bénéficier d'une remise de peine si, après avoir été condamné pour inexécution de contrat, il se déclare prêt à l'exécuter, et si le patron, en acceptant, forme une pétition dans ce but.

En résumé, la loi hongroise s'efforce de maintenir aussi solides que possible les traditions d'engagements permanents et d'autorité patronale que Le Play signala jadis chez les travailleurs de l'Europe orientale, et qu'il considérait comme un gage de stabilité sociale et de bonheur pour les États où elles prévalaient. Incriminée d'archaïsme par les esprits avancés de Buda-Pesth, elle est peut-être, malgré tout, mieux en harmonie avec les nécessités du lieu et du moment qu'une loi absolument « libérale ». Même à ce point de vue du libéralisme, elle marque d'ailleurs, somme toute, un progrès sur certaines législations antérieures.

1. Art. 58.

CHAPITRE VI

LE SOCIALISME AGRAIRE

« Il y a peu d'années, écrivait en 1894, mon distingué collègue de Poszony, M. Mandello, c'était l'opinion générale qu'il n'y avait ni question sociale ni socialisme en Hongrie, et que la richesse du pays le protégerait pour toujours contre cette maladie de l'Ouest. Ce ne sont que les troubles agraires et la fermentation dans la population industrielle, l'émigration croissante des dernières années qui ont porté à la connaissance du public l'existence d'un sérieux problème social[1]. »

Aujourd'hui, la Hongrie, comme tous les pays d'Europe et d'Amérique, a son socialisme. Et celui-ci parait en voie de développement, à la fois dans les populations ouvrières des jeunes centres industriels, et, ce qui peut devenir plus grave, dans les populations rurales.

Du socialisme industriel, nous n'avons pas à nous occuper directement ici. Nous ne pouvons cependant

1. *Revue de sociologie*, 1894.

l'ignorer, car c'est en grande partie son influence qui, gagnant des villes à la campagne, a suscité le mouvement du socialisme agraire lui même.

L'origine de ce socialisme urbain et ouvrier doit être recherchée surtout en Allemagne et en Autriche. En 1894, il n'existait aucune littérature socialiste en Hongrie, mais seulement des traductions de livres allemands. Une grande partie des journaux socialistes était allemande, comme leur clientèle, du reste. La population magyare ne fournissant pas la moitié du personnel de la grande industrie (fabriques occupant plus de 20 ouvriers), celui-ci était surtout recruté parmi les Allemands et les Slovaques : la situation n'a pas beaucoup changé à cet égard ; l'élément industriel et urbain reste, dans la Hongrie actuelle, en grande partie étranger, ou mal assimilé à la race dominante[1].

A partir de 1893, un certain nombre de groupes socialistes se sont constitués dans les villes, se réclamant de la doctrine des Social-Démocrates allemands. Ils se sont accrus en nombre, et aujourd'hui on trouve des socialistes un peu dans tous les centres de Hongrie, même ceux qui, par leur situation géographique, semblent le moins immédiatement soumis aux influences occidentales, Debreczen par exemple. Peut-être, cependant, leur nombre réel est-il plus faible que ne le porte à croire l'agitation bruyante à laquelle ils s'adonnent volontiers. La grande manifestation tentée à Buda-Pesth en octobre dernier et qui rallia tous les socialistes de la capitale, grâce à la grève générale organisée ce jour-là, ne réunit,

1. Voir l'étude publiée par M. Bernàt, directeur de la Ligue agraire de Hongrie, dans la *Revue économique internationale* (octobre 1905) : Le Développement de la Hongrie.

à l'évaluation de M. de Mailàth, que 30000 individus[1].

Le socialisme agraire a, pour la première fois, fait parler de lui vers 1889, à la suite de la propagande commencée par le docteur Csillag. Mais c'est surtout à partir de 1897 qu'un agitateur populaire, Varkonyi, se mit à prêcher, non sans succès, le communisme du sol. Son action paraît avoir eu un certain caractère mystique, et ne s'être appuyée sur aucune doctrine économique digne de ce nom ; elle est parente de celle des sectes anglo-saxonnes qui vont réclamant l'abolition de la propriété foncière au nom de textes plus ou moins bien compris de la Bible. « Frères dans le Seigneur, disait un disciple de Varkonyi, un certain Füzessery, ne croyez pas que les pauvres gens doivent acheter directement la terre. Si nous écoutons notre chef, le *saint* Varkonyi, nous serons si forts que nous pourrons nous emparer du sol, et le partager entre nous. La terre doit nous appartenir, à nous qui la travaillons. » La même théorie partageuse était invoquée, avec plus de violence, par un autre chef du parti qui écrivait : « Que le peuple se partage la terre, que chacun en ait une part égale. Si le propriétaire résiste, qu'on le tue. » Ces prédications furent suivies, sur différents points, de grèves et d'insurrections terribles[2].

L'influence assez grande qu'exerça un homme

1. De tout autres chiffres ont été allégués par les partisans ou admirateurs de la manifestation. Un notable israélite de Pesth m'a affirmé que le chiffre des manifestants s'élevait à 70 000.

2. Voir l'ouvrage de M. de Mailàth, *Studien über die Landarbeiterfrage in Ungarn* (1905), et ses articles de la *Réforme sociale* (1906, t. I, p. 86) et de la *Revue économique internationale* (janvier 1905). Voir aussi l'article déjà cité de M. Bernàt.

comme Varkonyi, d'assez mince valeur, semble-t-il, s'explique par un certain nombre de circonstances, dont les unes ont été mises en lumière par MM. de Mailàth et Bernát dans leurs études agraires, dont d'autres m'ont été indiquées par M. Mandello, dans les entretiens que j'ai eus avec lui.

L'une de ces causes remonte à l'affranchissement des paysans, et à la constitution de la propriété paysanne indépendante[1]. Il s'est passé en Hongrie ce qui s'est passé dans d'autres États de l'Europe centrale, ce que décrit l'économiste autrichien, Eugène de Philippovich, dans les termes suivants : « Le paysan était libre, il ne devait plus ni services, ni rentes, mais il avait perdu son soutien dans les temps de misère, et dans toutes les atteintes du malheur. Auparavant, son existence, existence misérable si l'on veut, était assurée en toute circonstance; mais désormais il pouvait, à la suite d'une mauvaise récolte, tomber dans l'indigence, ou dans les dettes et perdre sa maison et son champ[2]. » En Hongrie, en particulier, les paysans, délivrés du servage, étaient insuffisamment préparés à manier leur liberté, à la défendre, à entrer dans le cycle de l'économie d'échange monétaire et libre. Beaucoup perdirent leur propriété; d'autres la morcelèrent. La classe des ouvriers ruraux déracinés, sans propriété, ni droit quelconque à la terre, se constitua. « Au XVIII[e] siècle, l'ouvrier rural, c'est le paysan. Il n'existe pas de classe ouvrière détachée du sol. Ce n'est que par l'affranchissement des paysans et le dégrèvement foncier qu'une classe ouvrière fut créée; elle sortit

1. En 1848.
2. *La politique agraire*, 1[re] partie, chap. I.

des rangs des possesseurs de ces biens, qui, à la suite de l'obligation du dédommagement s'attachant au dégrèvement, ou à la suite de la perte du droit d'usage sur le bien seigneurial, cessèrent d'avoir une existence assurée[1]. »

Le développement d'un prolétariat agricole fut aggravé par l'usure qui devint, dans certaines parties de la Hongrie, un fléau[2]. Dans un rapport officiel adressé, il y a quelques années, au ministre de l'Agriculture, l'auteur, M. Egau, a révélé à cet égard des faits exorbitants. Dans les comitats de Ung-Berez et Marmaros, habités notamment par des Ruthènes, mais envahis par l'immigration israélite de Galicie et de Russie, le taux le plus faible des emprunts est, dit-il, ordinairement de 30 p. 100. Si l'emprunteur est dans l'embarras, ou plus anciennement endetté, le taux s'élève à 400 et 500 p. 100. Plus excessive encore est l'usure dans les prêts en nature, notamment l'usure sur le bétail. La liberté économique conduit ainsi des populations insuffisamment préparées à la supporter, au dernier degré de la servitude. Le paysan devient le serf de l'usurier, auquel va tout le revenu de l'exploitation rurale. « Le plus étrange, dit M. Bernàt, qui cite ces faits, c'est que le peuple n'ose pas porter plainte contre ses oppresseurs. Ceux-ci ne lui paient même pas le prix de la journée de travail suivant l'usage de l'endroit. Il arrive parfois que

1. E. de Philippovich, *op. cit.* Remarquons toutefois qu'en Hongrie, une loi de 1868 imposa à l'État le remboursement aux ci-devant corvéables des sommes versées entre 1840 et 1848 aux seigneurs pour leur rachat. (Mailàth, *Revue Econ. Intern.*, janvier 1905.)

2. Le maximum du taux de l'intérêt conventionnel a été supprimé en 1868 ; un demi-retour en arrière a été esquissé par deux lois de 1877 et 1883, mais insuffisamment.

l'usurier donne au paysan, pour prix d'un jour de travail, un paquet de tabac dont le prix est de six fillers (centimes). »

« Les Ruthènes, cette race paisible et douce, mais aussi, au point de vue économique, d'une naïveté enfantine, sont aujourd'hui dans une situation qui montre de la manière la plus convaincante, ce qu'il y a d'illusoire dans les principes de la liberté individuelle et du laissez-faire, lorsqu'on les applique à des populations encore arriérées et mal préparées à leur tâche : elles deviennent la proie des usuriers et des exploiteurs[1]. »

Une cause plus générale de malaise et de mécontentement vint s'ajouter aux précédentes, du fait de la concurrence agricole des pays neufs, et de l'extension à la Hongrie de cette vague de dépression qui passa sur toute l'Europe rurale après 1870. Elle fut d'autant plus sensible en Hongrie que les travailleurs des champs y sont en partie payés en nature, par une participation à la récolte[2].

Les premiers progrès de l'industrialisation ont, d'un autre côté, provoqué une tendance à des exigences plus grandes de la part des ouvriers agricoles,

1. M. Cauwès n'avait pas attendu la révélation de pareils faits pour formuler à ce point de vue la doctrine exacte : la liberté de l'intérêt n'est légitime, dit-il, « qu'à la condition qu'il y ait une certaine égalité de force économique entre le prêteur et l'emprunteur. Si celui-ci est ignorant, dénué de ressources, la liberté de l'intérêt le livre à la merci d'un capitaliste souvent sans scrupule. Ce qu'on appelle alors liberté ne mérite pas d'autre nom que spoliation avec complicité de la loi. » (*Traité d'Économie politique*, t. III, p. 237.)

2. On voit souvent les ouvriers, payés en blé, vendre celui-ci à bas prix à l'aubergiste du village. Parfois les négociants envoient d'avance chez celui-ci acheter la part de récolte des ouvriers.

et la surproduction des métaux précieux, une baisse dans le pouvoir d'achat des salaires. Le phylloxéra a également été une cause de trouble social par les ruines qu'il a causées et les ventes de propriétés qui ont suivi. D'une façon générale, d'ailleurs, il s'est produit, depuis trente ans environ, une curieuse modification dans la consistance de la propriété paysanne rurale : les domaines moyens se sont, en partie morcelés, en partie concentrés pour constituer des domaines plus grands.

Il faut tenir compte aussi d'un certain progrès, — encore faible, mais cependant réel, — de l'alcoolisme. Avant le phylloxéra, le paysan hongrois ne buvait pas d'eau-de-vie; il la méprisait même, et ceux qui en consommaient. Aujourd'hui il n'en est plus tout à fait ainsi. Comme en France, ce qu'a perdu le vin, l'alcool l'a gagné.

L'émigration en Amérique de nombreux paysans, émigration suivie de retours, a eu pour effet de répandre dans les campagnes des idées d'émancipation et des théories, plus ou moins bien comprises, d'Extrême-Occident. Enfin, dans la mesure où les Israélites enrichis ont pris la place de l'ancienne aristocratie nationale, ils ont succédé à la richesse de celle-ci, sans succéder à son autorité morale sur les populations rurales, et l'antagonisme s'en est trouvé accru entre propriétaires et travailleurs. Et par un singulier retour, ces mêmes Juifs de Hongrie, dont l'action, comme prêteurs ou comme propriétaires, a singulièrement contribué à susciter le mouvement socialiste, prennent volontiers la direction de ce même mouvement contre les propriétaires et les capitalistes en général.

Les mauvaises récoltes de 1894 et de 1898 furent, pour les paysans de l'Alföld, la cause de vives souffrances, qu'accrut encore le choléra des porcs, et qui les poussèrent à s'enrôler sous la bannière des agitateurs. Il en fut ainsi surtout dans les comitats de Békés, Csanad et Csongrad, où le prolétariat agricole est relativement plus nombreux qu'ailleurs; mais le mouvement se propagea aussi dans les comitats d'Arad, Temes, Torontál et Berès-Bodrog.

Au mois de mars 1897, un nouveau parti, qui s'intitulait socialiste-indépendant, tint, dans l'un des grands villages de l'Alföld, Czeglèd, un congrès où il proclama les principes du collectivisme agraire. Mais, en réalité, bien que les socialistes hongrois parlent de « terre commune », ce qu'entendent et ce que réclament ceux qui les suivent, c'est le partage des grands et moyens domaines. De redoutables grèves de moissonneurs suivirent, qui menacèrent de faire perdre à la Hongrie des richesses considérables, par l'abandon des récoltes sur pied. Et c'est ce danger, auquel on ne put parer que par d'amples concessions, et qui pourrait renaître, qui explique les mesures quelque peu draconiennes dont les lois analysées plus haut poursuivent les grèves agricoles [1].

De 1898 à 1900, un arrêt se produisit dans le mouvement socialiste, et les autorités en profitèrent pour élever des barrières contre le retour du flux, et notamment la loi de 1898 sur les rapports des employeurs et employés. « Ces dispositions, dit M. Bernát, arrivèrent à temps. Le peuple était tellement ébloui par des promesses séduisantes, il croyait

1. Voir chapitre v.

à tel point à la perspective d'un paradis terrestre, que dans certaines régions, et à partir du mois de mai, il ne voulait aucun travail, même à bon prix; mais il se croisait les bras et attendait les événements. »

Le parti social-démocratique de Hongrie déclara officiellement en 1900 (rapport envoyé au Congrès socialiste international de Paris), qu'il n'y avait pas d'espoir de renforcer actuellement le mouvement socialiste parmi les ouvriers agricoles. Mais, la même année, un nouveau parti, dit social-démocrate réorganisé, se sépara de lui et continua une active propagande, qui s'adressa aussi aux petits propriétaires. Les résultats de cette propagande, faibles dans la région magyare, « la population étant guérie de cette épidémie[1] », furent au contraire considérables parmi les Roumains et les Serbes.

Aux élections de 1901, le socialisme hongrois fit un grand effort. Sur 800 000 électeurs, il n'obtint que 1 311 voix. Mais il ne faut pas oublier que le suffrage hongrois est le suffrage restreint. Sans se décourager, les agitateurs reprirent leur œuvre, et l'élan du parti s'accrut d'année en année. En 1904, l'obstruction parlementaire ayant entravé la perception des impôts et le recrutement, les socialistes convainquirent les paysans de l'Alföld qu'ils en étaient redevables à la Social-Démocratie; et ceux-ci, enthousiasmés, prirent, sur quelques points, les armes, pour compléter l'application du programme révolutionnaire. En plusieurs endroits, la révolte appela une répression sanglante. L'État enraya d'autre part, par des mesures énergiques, les grèves de moissonneurs. Sans se préoccuper

1. Bernàt, art. cité.

d'être accusé de partialité, il organisa dans les domaines publics une armée de « moissonneurs de réserve », faisant ainsi une réalité reconnue et légale, de la théorie célèbre de Karl Marx, et les envoya se mettre à la disposition des propriétaires, à des conditions acceptées d'avance, partout où une grève des moissonneurs éclatait.

Le fait, de la part du gouvernement hongrois, d'avoir eu recours à de semblables mesures marque peut-être, mieux que toute autre chose, l'importance extraordinaire que la moisson possède dans une nation presque exclusivement agricole. Elle marque aussi la différence qui existe entre le milieu social hongrois et le nôtre, par exemple. Qu'arriverait-il en France, si le gouvernement s'avisait d'organiser une « armée de réserve », pour la mettre, en cas de grève, à la disposition du patronat?

A la suite du Congrès de 1904, trois groupes distincts se constituèrent : 1° l'ancien groupe central international; 2° le parti Vàrkonyi, très ébranlé; 3° le nouveau parti, relativement nombreux, et qui s'est donné pour chef le député juif Mezöfi. Ce dernier groupe, par opposition aux autres, et surtout au premier, prétend concilier le socialisme et le patriotisme. La plupart des chefs de ces différents groupes ne paraissent pas être des politiques de haute envergure. Les membres du parti national, et j'entends ceux qui ont acquis une légitime autorité, — les accusent même de manquer, pour la plupart, de convictions sincères, et de songer surtout à améliorer leur propre situation. Jusqu'à présent, du moins, il ne semble pas qu'un homme d'incontestable valeur se soit révélé parmi les socialistes hon-

grois, avec assez d'autorité pour imposer le respect à ses adversaires[1].

L'agitation socialiste a certainement contribué à dégoûter beaucoup de Hongrois de la politique du laissez-faire, qui a livré les populations rurales sans défense à l'exploitation des usuriers et des mercantis, comme à la propagande de tous les illuminés et de tous les intrigants. On s'est rendu compte que les populations du royaume n'étaient pas mûres pour le libéralisme, et que la Hongrie n'accomplirait pas, sans une tutelle énergique de l'État, cette « mue » qui doit la transformer d'État uniquement agricole en État de type mixte, également industriel et commerçant. Cette évolution qu'aucune nation d'Europe, ni la France, ni l'Angleterre aux XVIIe et XVIIIe siècles, ni l'Allemagne, ni l'Italie au XIXe, n'a effectuée sans faire appel à l'interventionnisme, la Hongrie prétend la réaliser à son tour, et elle considère que, pour la mener à bien, l'État doit avoir une politique sociale et nationale à la fois, qui ne soit pas plus le laissez-faire du libéralisme cosmopolite, que le bouleversement. Le vieux parti libéral a été discrédité et battu récemment, — après avoir détenu le pouvoir pendant trente ans, — pour avoir « facilité l'usure, la concurrence malhonnête, une conception frivole et excessive de la vie.... Le joug du cosmopolitisme est brisé[2]. »

En un mot, en Hongrie comme ailleurs, le socia-

1. M. de Mailàth trace ce portrait des meneurs socialistes en Hongrie : « Des agitateurs de médiocre valeur, des avocats sans cause, bons surtout à injurier ceux qui pensent autrement qu'eux, et à susciter les grèves dans les ateliers. »

2. Bernàt, *op. cit.*

lisme est né, en partie, des excès du laisser-faire, et, comme ailleurs, la doctrine interventionniste y est apparue un moyen terme, pour ceux qui, en répudiant ces excès, se refusent à aller jusqu'au socialisme même. Mais tandis qu'en d'autres pays, en France par exemple, l'interventionnisme incline de plus en plus *en fait* du côté de la solution socialiste, écartée par lui *en principe*, — en Hongrie, il se pose résolument en adversaire de cette solution. Ce n'est pas pour faciliter sa tâche au socialisme qu'il travaille : il compte, au contraire, l'empêcher de l'accomplir jamais.

CHAPITRE VII

L'ÉMIGRATION RURALE

Les mêmes circonstances économiques qui ont favorisé en Hongrie l'apparition du socialisme agraire y ont suscité un mouvement qui inquiète, plus encore que le premier, les propriétaires et les hommes d'État du royaume : l'émigration rurale, dont l'accroissement a été énorme ces dernières années.

Cette émigration revêt deux formes : 1° une forme interne, lorsque le courant s'établit de la campagne hongroise vers les villes du royaume; 2° une forme externe, quand il se porte de cette même campagne vers les pays étrangers, et surtout ceux d'outre-mer,

Le premier phénomène se produit en Hongrie, comme partout dans le monde civilisé : c'est *l'urbanisme.* La population des villes de Hongrie s'accroît notablement plus vite que celle de l'ensemble du royaume. En effet, tandis que celle-ci s'est augmentée dans la proportion de 1,3 de 1869 à 1880, de 10,3 de 1881 à 1890 et encore de 10,3 de 1890 à 1900, le coefficient d'accroissement pour les villes, considérées seules, s'est élevé à 6,1, 9,5 et 13,8 (sans la

Croatie-Slavonie). Les communes de plus de 10000 habitants, qui comptaient, en 1890, 2 700 000 âmes, soit 17,8 p. 100 de la population totale, en comptaient, en 1900, 3 416 000, soit 20,4 p. 100. Celles de 5 000 à 10 000 avaient, dans le même laps de temps, porté leur effectif de 1 346 000 (8,8 p. 100) à 1 593 000 (9,5 p. 100). En revanche, celles de 1 000 à 5 000 âmes avaient gardé à peine la même importance relative, avec une population absolue en légère augmentation, et celles de moins de 1 000 habitants avaient perdu, en population, relativement (25,3 p. 100 du total au lieu de 28,5 p. 100), et même absolument (4 242 000 âmes seulement au lieu de 4 322 000). Si, cependant, l'accroissement de la population des grandes villes dépasse celui de la population totale, ce n'est pas dans les dernières années du XIXe siècle d'une façon exorbitante. D'autre part l'émigration de la campagne vers les villes est un fait tellement général dans le monde, que, lorsqu'il ne prend pas des proportions excessives, il n'y a pas lieu de s'en préoccuper outre mesure, ni grande chance de lutter avec succès contre lui.

L'émigration au dehors, au contraire, mérite, en Hongrie, d'attirer tout spécialement l'attention, 1° parce que le fait est moins général, le nombre des pays à forte émigration extérieure étant, à tout prendre, assez limité [1] ; 2° parce que le mouvement démographique que l'on peut relever ici a tendu, dans les années les plus récentes, à prendre une amplitude extraordinaire. Il est peu de pays, en Europe, dont l'émigration extérieure se soit accrue aussi vite, et soit

1. Voir notre ouvrage sur l'*Emigration européenne au XIXe siècle*.

devenue, proportionnellement à la population, aussi forte que l'émigration hongroise. Dans les dernières années du XIX[e] siècle et les premières du XX[e], le royaume de saint Étienne s'est inscrit parmi les États dont le contingent contribue le plus à enfler le courant migratoire qui va d'Europe vers les pays neufs.

En 1886, époque où la population du royaume de Hongrie s'élevait environ à 16 millions d'âmes[1], son émigration d'outre-mer atteignait un chiffre de 25 000 individus, dont la grande majorité quittait l'Europe par les ports d'Allemagne (plus de 22 000), et le reste à peu près exclusivement par Anvers, Amsterdam, Rotterdam et Gênes. Cette moyenne, relativement modeste, se maintint jusqu'en 1890.

Elle parut devoir s'élever pendant les deux années suivantes, où les totaux atteints furent de 33 000 et 35 000. Mais elle retomba au niveau antérieur dès l'année 1893, et, pendant plusieurs années encore, tendit à baisser plutôt qu'à s'élever :

1893...	22 000 émigrants.	1896...	24 000 émigrants.
1894...	8 000 —	1897...	24 000 —
1895...	25 000 —	1898...	22 000 —

Mais, avec l'année 1899, un chiffre est atteint, qui ne l'avait pas été précédemment, et dès lors, l'accroissement devient très rapide, jusqu'en 1903 :

1899	43 000	1902	91 000
1900	54 000	1903	119 000
1901	71 000		

1. 15 739 259 en 1880, dont 13 833 964 (879 p. 100) pour la Hongrie proprement dite, et 1 905 295 (12,1 p. 100) pour la Croatie-Slavonie. — Nous empruntons nos documents à l'*Annuaire statistique hongrois*, rédigé et publié par l'Office central de statistique du royaume de Hongrie.

En 1904, il semble qu'il y ait un recul notable Les ports allemands, belges, hollandais et italiens n'enregistrent que 66 200 émigrants hongrois; mais ce recul est en grande partie apparent, car cette année, un nouveau courant s'est dessiné vers un port que ne concernaient pas les statistiques précédentes: le 12 août 1904, en effet, la Compagnie Cunard a commencé le transport des émigrants hongrois, et, dans le cours des cinq derniers mois de l'année, 17 000 à 18 000 sujets hongrois se sont embarqués sur ses navires, à Fiume. De plus la statistique des ports anglais relève près de 10 000 départs hongrois à Liverpool. Ce qui porte le total de l'émigration d'outre-mer, pour 1904, à 94 000 âmes environ.

En 1905, ce même total s'est porté beaucoup plus haut. L'*Annuaire statistique hongrois*[1], tenant compte des départs effectués, comme en 1904, par les ports hongrois, allemands, belges, hollandais, italiens et anglais, ajoute un nouveau contingent pour le port français du Havre, et pour le port autrichien de Trieste, et obtient les résultats suivants :

Départs.

1° par Fiume	36 961
2° par Trieste	867
3° par les ports allemands (Hambourg, Brême, Stettin).	104 521
4° par Anvers	14 246
5° par les ports hollandais	8 814
6° par Liverpool	716
7° par le Havre	5 101
8° par les ports italiens	204[2]
Total	170 430

1. Pour 1905 (paru en 1907).
2. A remarquer que le contingent de Liverpool, élevé en 1904 (9 868 émigrants), tombe à quelques centaines en 1905, tandis que

Le chiffre très élevé de l'émigration hongroise n'est guère dépassé que par celui de trois pays, tous trois beaucoup plus peuplés : l'Italie, la Grande-Bretagne et la Russie. Et, si l'on tient compte du rapport entre le chiffre des émigrants et celui de la population totale, on constate que l'Italie seule présente un coefficient d'émigration supérieur à celui de la Hongrie. Or l'émigration italienne a assurément quelque chose de morbide. Les agrariens magyars pensent qu'il en est de même de l'émigration hongroise : ce n'est pas l'expansion normale d'une race qui essaime, c'est l'effet accidentel et fâcheux d'une situation sociale et économique qui pèché par quelque endroit.

Est-ce à dire que, dès à présent, comme l'affirment des économistes hongrois, il y ait, du fait de l'émigration, un danger pour la population du royaume, menacée de diminution? La perte en hommes causée par l'émigration est-elle, annuellement, supérieure à l'excédent naturel de la population?

Un fait semble contredire cette idée : les recensements successifs de la population hongroise nous le montrent en voie d'accroissement continu. De 15 739 000 âmes en 1880, elle s'est élevée à 17 463 000 en 1890, et 19 254 000 en 1900. A ceci, l'on peut répondre, il est vrai, que l'immigration a compensé dans une certaine mesure le déficit causé par l'émigration. On peut faire remarquer aussi que les craintes manifestées par les pessimistes ne concernent que les années postérieures à 1900. Mais, bien que l'*Annuaire statistique* ne donne pas les chiffres de l'immigration, il est certain que celle-ci n'est pas en rapport avec

celui du Havre apparaît pour la première fois, et que celui des ports hollandais monte de 4 392 à 8 814.

l'émigration ; d'autant plus que les éléments de la première, étant au premier chef en Hongrie considérés comme *indésirables*, on s'efforce de la restreindre le plus possible. D'autre part, le chiffre des naissances s'est élevé, en 1904, à 775 000 ; celui des décès à 495 000 seulement. L'excédent était donc de 260 000 âmes et ne pouvait être absorbé par une émigration de 100 000 individus. — Enfin on ne saurait soutenir que cet excédent est obtenu surtout grâce au concours de la Croatie-Slavonie, car l'accroissement de la population y reste, en 1900, ce qu'il était en 1890 et en 1880, à très peu près, et la proportion de sa population à celle de la Hongrie proprement dite n'a pas sensiblement varié.

	1880	1890	1900
	—	—	—
Hongrie....	13 833 964 (87,9)	15 261 864 (87,4)	16 838 255 (87,5)
Croatie-Slavonie....	1 905 295 (12,1)	2 201 927 (12,6)	2 416 304 (12,5)
Totaux.	15 739 259 (100)	17 463 791 (100)	19 254 559 (100)

Mais, en 1905, le risque de dépopulation est apparu réel. En effet, l'excédent des naissances sur les décès a été de moins de 160 000 (720 500 naissances et 560 900 décès), tandis que l'émigration portait sur 170 000 têtes. Il est évident que si la situation se prolongeait dans des conditions semblables, le peuplement de la Hongrie serait fort compromis.

Aussi, les ressauts successifs de l'émigration ont-ils sérieusement alarmé les économistes hongrois et les hommes politiques, surtout ceux du parti national ; et ce qui est venu aggraver leurs craintes, c'est la constatation de ce fait que le fléau, — ils le considèrent comme tel, — généralisait ses effets à toute la Hongrie,

au lieu de se localiser comme jadis dans certaines parties du pays, et notamment dans les régions slovaques du nord. — Aujourd'hui, la Hongrie entière fournit des émigrants, elle n'est plus « qu'un grand et unique centre d'émigration », par suite de l'agrandissement et de la jonction des trois grandes taches que faisaient, sur la carte démographique hongroise, le pays slovaque, les districts transdanubiens et le plateau des Szeklers de Transylvanie. Les purs Magyars émigrent comme les autres; et c'est là ce qui inquiète le plus les hommes d'État de Pesth.

Il ne faut pas oublier, en effet, que sur 19 254 000 sujets hongrois en 1900, on ne recensait que 8 742 000 Magyars, — ou, plus exactement, 8 742 000 individus dont « la langue maternelle » fût le magyar. Or, l'élément magyar, déjà en minorité, figure dans l'émigration totale pour une part appréciable, environ 45 000 émigrés en 1905, sur 170 000. Ce chiffre, il est vrai, ne correspond pas encore à la part que forme la population magyare dans la population entière du royaume. Mais il faut se rappeler que, si les Magyars perdent relativement moins que les autres nationalités, par l'émigration, ils ne peuvent rien gagner du tout par l'immigration, puisqu'il n'existe pas de Magyars en Europe hors de Hongrie, tandis qu'il n'en est pas de même des Allemands, Slaves, Roumains, etc., qui tous s'adossent à des populations nombreuses hors du royaume. De plus, le chiffre de l'émigration magyare, s'il n'est pas encore aussi élevé que celui de l'émigration des « nationalités », se hausse proportionnellement très vite. Et enfin, il faut tenir compte aussi d'un autre genre d'émigration qui est spécialement nuisible à l'élément magyar, émigration à l'intérieur

du royaume de saint Étienne, mais de la Hongrie propre, vers la Croatie-Slavonie où les Magyars immigrés sont, paraît-il, assez vite *croatisés*.

L'émigration magyare, inquiétante partout, le paraît peut-être surtout dans certaines provinces où les Magyars sont pour ainsi dire campés au milieu de populations étrangères beaucoup plus denses, en Transylvanie par exemple, où domine l'élément roumain. Dans cette province, les Hongrois de pure race, cantonnés sur le plateau des Szeklers, tendent à émigrer dans la Roumanie indépendante, au lieu de se multiplier parmi les Roumains soumis à la monarchie hongroise. M. de Mailàth redoute que cette émigration des Szeklers porte « gravement atteinte, dans un avenir très rapproché, aux rapports de population dans les pays transylvaniens [1] ».

La situation, au point de vue politique, apparaît donc assez alarmante pour le maintien, dans l'avenir, de l'actuelle prédominance des Magyars en Hongrie, et tout spécialement dans les provinces orientales où ils sont déjà constitués en minorité. Elle ne semble pas non plus rassurante au point de vue purement économique, si l'on réfléchit que cette émigration est surtout agricole, et qu'elle coïncide avec un mouvement de migrations internes qui porte les populations rurales vers la ville : l'agriculture, qui a été, jusqu'à ce jour, la grande industrie hongroise, risque de se trouver, comme en tant d'autres pays, à court de bras.

C'est là ce qui préoccupe surtout les agrariens; j'ai, maintes fois, recueilli l'écho des inquiétudes qui les hantent, relativement à la difficulté de trouver des

1. L'émigration hongroise. *Rev. Économique Intern.*, 1905.

travailleurs pour les grandes opérations culturales. A la *Société Nationale d'Agriculture*, on m'a dit que les salaires des ouvriers agricoles s'élevaient rapidement depuis quelques années, que les hommes arrivaient à gagner de 4 à 6 couronnes par jour en été, salaires qui auraient paru inadmissibles naguère, et qui, aujourd'hui, ne suffisent même pas à assurer, aux propriétaires qui les paient, une main-d'œuvre suffisante. Le travail agricole perd tout caractère sédentaire; on ne peut plus compter sur la main-d'œuvre locale; il faut avoir recours, de plus en plus, aux bandes errantes de moissonneurs slovaques et autres, que rien n'attache au sol où ils viennent faire la récolte, et qui peuvent devenir une clientèle facile pour les prédicateurs du socialisme agraire. Encore se demande-t-on si l'on pourra longtemps user de la ressource qu'ils offrent, car ces travailleurs nomades prennent de plus en plus le chemin des États-Unis, qui risque de leur faire oublier celui de l'Alföld.

La proportion, dans laquelle l'émigration hongroise est une émigration rurale, est des plus fortes. Les chiffres suivants le feront nettement apparaître. En 1905, sur un total de 142 900 émigrés chefs de famille ou célibataires indépendants, on comptait 72 200 journaliers et ouvriers agricoles, et 26 400 petits patrons agricoles, soit 98 600 cultivateurs (68 p. 100). Encore faut-il ajouter à ce total une partie des individus catalogués comme étant de « profession inconnue », ou « journaliers sans autre indication ». On peut donc affirmer que l'émigration hongroise frappe la population agricole, au moins dans la proportion de 70 p. 100. Remarquons, de plus, que ceux des émigrants qui ne sont pas *agriculteurs* appartiennent

encore en partie au monde *rural* : petits artisans, industriels ou débitants de bourgades et de villages, ouvriers, journaliers de l'industrie campagnarde, domestiques des grands et moyens propriétaires, etc.; — et nous arriverons à ce résultat que la campagne hongroise fournit 80 p. 100 ou davantage de l'émigration totale du pays[1].

A quel point la *Slovakei* est une terre d'émigration, je l'ai ressenti en la parcourant, le long de la chaine des Karpathes, de Kassa à Poszony. Partout, dans les gares, on rencontre des bandes de paysans, hommes et femmes, chargés de leur petit avoir, qu'enferment de vieilles malles et des linges noués, attendant par groupes, sous la direction de l'agent d'émigration israélite, le départ du train qui doit les emmener vers Fiume ou vers Hambourg. C'est par quarante ou cinquante qu'on les compte, et cela, à chaque station, les enfants portés sur le dos par les mères; j'ai remarqué des bandes entières composées de femmes : ce sont les épouses dont les maris ont été, à la saison précédente, reconnaître le terrain, et qui sont appelées maintenant par eux.

Tout ce monde part pour l'Amérique, — quelques-uns, très peu, pour le Canada et l'Argentine, presque tous pour les États-Unis. En 1905, sur 104 000 Hongrois embarqués dans les ports allemands, 101 000 étaient à destination des États-Unis. Cette année-là, pour la première fois, l'Argentine a reçu un contingent appréciable, 2 800 émigrants. Le Canada en reçoit, bon an mal an, quelques centaines : le maximum a

1. Encore un fait venant à l'appui de notre thèse sur la force émigrante des populations rurales. (Voir *l'Emigration européenne au XIX[e] siècle*, ch. III.)

été de 1500, en 1903. Dans la Hongrie du nord, à chaque instant, l'idée des États-Unis est évoquée aux yeux de l'observateur. Dans les salles d'attente, sur les quais des gares, ce sont des malles, des colis qui portent des étiquettes américaines, ou des mentions de destination américaine. En wagon, j'ai voyagé avec des Hongrois enrichis, retour des États-Unis et prêts à y retourner, après un séjour au pays natal. Dans de pauvres maisons d'un petit village, près de Kassa, j'ai remarqué, oubliées sur les tables, des lettres au timbre yankee. Plus loin, dans un autre village, une femme chez laquelle nous entrons, nous dit que son mari est aux États-Unis. Ainsi de suite.

Parmi ces émigrants, il est vrai, il y en a qui reviennent, mais peu jusqu'à cette dernière année : 5 à 6 000 en 1905.

Ayant accumulé quelques économies, ceux-là veulent acheter une terre au pays; souvent, paraît-il, ils l'achètent trop cher, ou l'exploitent mal et, bientôt appauvris, repartent reconstituer leur fortune...

L'émigration hongroise est donc surtout à destination des États-Unis. Or, il est bien évident que, malgré son importance absolue, elle est beaucoup trop faible, relativement à la population américaine, relativement aussi au chiffre de l'émigration européenne annuelle, qui a dépassé le million, pour donner aucune chance à la Hongrie de voir se fonder une Nouvelle Hongrie en un point quelconque des États-Unis. L'émigrant hongrois ne fera que métisser d'un élément de plus, — et en médiocre proportion, — le type yankee. Cela d'autant plus sûrement encore que, sous la rubrique de l'émigration hongroise, figurent, nous l'avons vu, des éléments de nationalités très

diverses, dont beaucoup ont plus d'affinités avec d'autres nationalités européennes qu'avec la magyare. — La perte d'hommes que fait la Hongrie est donc, pour elle, à peu près complètement définitive et sans compensation [1].

C'est pourquoi les agrariens et les hommes d'État du parti national ont, tant au point de vue économique qu'au point de vue politique, salué, sinon la crise américaine de la fin de 1907, du moins un effet de cette crise : la diminution de l'émigration hongroise aux États-Unis. Les Hongrois d'Amérique, expulsés en masse des usines où ils travaillaient, et dont beaucoup ont dû fermer, ont cessé de solliciter leurs compatriotes de les suivre pour leur donner le conseil contraire : « Que celui, disent-ils maintenant, qui a son billet de bateau, le déchire en deux et reste dans sa patrie... »

Aussi, dès les dernières semaines de 1907, le ministère de l'Agriculture envoyait-il à tous les « rappor-

1. Il en est de même, au reste, de la partie de cette émigration qui se dirige ailleurs qu'aux États-Unis. Les seuls contingents de quelque importance prennent en effet pour but des pays européens aussi civilisés ou plus civilisés que la Hongrie, et beaucoup trop peuplés pour que l'émigrant ne soit pas fatalement absorbé, Les deux plus considérables de ces troupes d'émigrants, d'après l'*Annuaire statistique*, étaient, en 1905, celle qui a pris le chemin de la Roumanie (11 021 individus) et celle qui a pris le chemin de l'Allemagne (5 972 individus). Fort peu de Hongrois sont catalogués comme ayant émigré en Autriche, et 1 325 dans les États balkaniques autres que la Roumanie. Pas un seul courant migratoire de quelque importance ne se porte vers l'un de ces pays neufs, à population clairsemée, où les nations européennes peuvent essaimer, comme l'Italie, par exemple, le fait dans l'Argentine, comme l'Allemagne a essayé de le faire dans le sud du Brésil. Danger pour la Hongrie à l'intérieur, l'émigration ne lui confère au dehors, jusqu'à présent, aucun avantage appréciable, aucun sérieux espoir.

teurs » agricoles de province, ses correspondants, la circulaire suivante :

« Selon les avis qui nous arrivent d'Amérique, il nous viendra, dans les semaines qui vont suivre, un grand nombre d'émigrés revenant dans la patrie, à qui il faudra, dans l'intérêt public, procurer du travail. Nous vous prions si, dans votre ressort, on a besoin d'ouvriers agricoles ou industriels, ou de valets de ferme, d'inviter convenablement les patrons à faire parvenir leurs demandes, avec leurs conditions de salaires, directement au ministère de l'Agriculture (Division du travail), ou à M. le chef de division Lekky Stefan, à Fiume, par lettre ou télégramme. »

De fait, dans les derniers mois de 1907 et les premiers de 1908, un mouvement de retour s'est accusé parmi les émigrés récemment arrivés aux États-Unis. A l'heure qu'il est, il est malaisé d'être fixé sur l'importance exacte de ce mouvement. Peut-être, cependant, convient-il de n'en pas exagérer l'importance. En Italie, où les départs sont beaucoup plus nombreux qu'en Hongrie, puisque le chiffre des émigrants italiens a atteint en 1906 le total effrayant de près de 800 000 individus, les retours ne se sont élevés en 1907 qu'au total de deux ou trois dizaines de mille [1]. La Hongrie ne récupérera peut-être pas un très grand nombre de ses fils exilés : mais il semble, en revanche, probable que les départs seront beaucoup moins nombreux pendant quelque temps. Aux propriétaires

1. Sul rimpatrio degli emigrati, *Economista*, 23 décembre 1907. Je parle, bien entendu, des retours d'émigrants partis *pour s'établir* en Amérique, et forcés par la crise de revenir ; je ne parle pas des retours, qui se produisent annuellement par centaines de mille, pour les travailleurs italiens allant seulement accomplir certains travaux de saison aux États-Unis.

hongrois d'en profiter, en s'efforçant de rattacher au pays les travailleurs agricoles par des conditions de travail aussi avantageuses que possible; au gouvernement hongrois d'éclairer les émigrants sur la situation réelle de l'Eldorado transatlantique, et de développer les institutions propres à enraciner de nouveau dans le sol des *pusztas* les populations agricoles qui s'en déracinaient naguère. Le jour où la Hongrie aura réussi à vaincre l'usure et à multiplier les facilités d'accès à la petite propriété foncière, le problème de l'émigration sera sans doute près d'être résolu.

Reconnaissons qu'au point de vue économique cette émigration excessive n'a pas été cependant sans produire quelques avantages au profit de la métropole. On a dit de l'Italie que c'étaient ses millions d'émigrés qui, par l'envoi de leurs innombrables petites économies, avaient soutenu le crédit et relevé la situation financière du pays; et c'est en partie vrai. Le paysan hongrois n'a pas peut-être, au même degré que le *contadino*, la passion de l'épargne et l'habitude de la sobriété. Néanmoins, de grosses sommes d'argent sont, chaque année, envoyées ou rapportées d'Amérique par les émigrants; ces sommes, depuis quelques années, ont constitué un capital que des économistes hongrois évaluent à plusieurs centaines de millions. La pauvreté de certaines régions a été atténuée, la circulation monétaire accrue; et souvent on m'a montré, dans les bourgs et villages, des maisons neuves, des habitations construites « avec l'argent d'Amérique ». Des dettes ont été amorties, des terres rachetées par les paysans qui avaient dû les vendre. Le mal n'a donc pas été tout à fait sans contre-partie.

CHAPITRE VIII

LES ASSOCIATIONS AGRICOLES

L'esprit d'association semble avoir déjà remarquablement pénétré dans l'agriculture hongroise. L'exemple est donné de haut, et depuis longtemps. Ce sont en effet les grands propriétaires qui ont pris l'initiative dans bien des cas ; ce sont encore certains de ceux-ci qui restent les plus ardents propagateurs de l'idée d'association sous ces diverses formes.

Les associations peuvent être classées en deux groupes : 1° les grandes associations à formation unique et à nombre considérable d'adhérents ; 2° les sociétés (coopératives ou autres) à exemplaires multiples et répandues par tout le pays.

Au premier rang de celles-là se place la puissante organisation qui a son siège au Palais Köztelek, et qui porte le titre de *Société Nationale Hongroise d'Agriculture*. Créée depuis près de quatre-vingts ans, cette société est, en quelque sorte, le centre de toutes les sociétés agricoles de Hongrie : soixante-trois de celles-ci, de forme et de nature diverses, lui sont adhérentes, et elle compte en outre 4000 membres

individuels. Son but est la défense de tous les intérêts économiques et techniques de l'agriculture, et son influence s'exerce dans une très large mesure sur le gouvernement[1]. C'est son directeur qui a présidé, pour la Hongrie, à l'élaboration du tarif douanier relatif aux produits agricoles. La société se préoccupe beaucoup de la politique agraire; elle prépare des projets de loi dont certains ont été votés par le parlement; telle la loi de 1903 sur l'émigration et l'immigration. Elle a entrepris aussi la lutte contre les agences d'émigration, et elle espère beaucoup de cette lutte pour enrayer le mouvement de désertion des campagnes magyares. Elle a organisé de nombreuses sections où sont examinées les questions agricoles au point de vue économique et au point de vue social, et elle édite de nombreuses publications en langue hongroise. Les deux questions qui la préoccupent le plus en ce moment, autant qu'il m'a paru dans les conversations que j'ai eues avec son président et son directeur, sont la question du socialisme agraire, et celle de la séparation douanière d'avec l'Autriche. Au premier point de vue, les membres de la société déplorent les résultats de la campagne socialiste, grèves agricoles, exagération dans l'accroissement des salaires, mais surtout diminution dans la qualité et dans la conscience du travail fourni, conditions, me disait-on, qui tendent à rendre impossible toute culture intensive.

Au point de vue douanier, la société ne se dissimule pas les risques que peut faire courir à l'agri-

1. Le gouvernement est « nôtre », me disait un des directeurs de la Société. Les membres du bureau sont de hauts personnages, jouissant d'une triple influence personnelle, familiale et politique.

culture hongroise la rupture avec l'Autriche, qui constitue son principal débouché extérieur. Bien que les grands propriétaires qui en font partie appartiennent en général au parti de l'indépendance, et demandent la séparation douanière, elle estime que si un sacrifice d'intérêts doit être fait à la cause de la Liberté, du moins il conviendra d'user modérément de la maîtrise des tarifs une fois reconquise, pour ne pas fermer à la Hongrie agricole le marché autrichien [1].

La société a fondé un grand nombre d'autres organisations, celles-ci le plus souvent à caractère spécialisé et immédiatement pratique. L'une des plus anciennes est l'*Institut de Crédit Foncier Hongrois* (*Magyar föld hitel intezet*).

Sa création remonte à 1862. M. de Mailàth décrit ainsi le fonctionnement de cet établissement qui « résout la question du crédit foncier sur la base de la mutualité la plus pure [2] ».

« Selon ses statuts, il consent des prêts à longue échéance jusqu'à concurrence de la moitié de la valeur estimative des biens hypothéqués. Le fonds de premier établissement a été réalisé par l'apport de 209 fondateurs qui ont souscrit 3 354 000 couronnes; ils ont versé le 1/10 de cette somme, et, pour le reste,

1. La Société d'Agriculture ayant une puissance considérable, il est naturel que la conquête de cette puissance soit disputée. Aussi les élections y sont-elles l'objet d'une lutte ardente entre les Magyars nationalistes, et les Israélites que soutiennent « les endettés ». Ceux-ci ont failli récemment faire élire un Président; mais l'élection était viciée; le parti opposé a battu le rappel de ses adhérents et l'a emporté définitivement.

2. Le développement des associations en Hongrie, *Revue d'économie politique*, 1904.

ils ont émis des obligations que l'Institut amortit graduellement avec ses fonds de réserve.

« A l'Assemblée générale, tous les fondateurs et débiteurs hypothécaires ont droit au vote, ces derniers personnellement, s'ils ont contracté un emprunt s'élevant à 100 000 couronnes, et par voie de représentant élu pour chaque région, au cas où l'emprunt est inférieur à cette somme. Sur le terrain du crédit foncier, le principe de la mutualité a brillamment réussi ; pour la classe des propriétaires fonciers, cette institution fut la source la moins onéreuse de crédit. »

A la fin de 1903, le Crédit Foncier Hongrois avait placé pour 826 000 000 couronnes de lettres de gage, et prêté 423 500 000 couronnes. Ses prêts comportent un minimum de 2 000 couronnes, et ce sont des emprunts à 100 000 couronnes qui utilisent la majeure partie de ses fonds : il répond donc en réalité surtout aux besoins de la grande propriété.

C'est pourquoi on a créé ultérieurement, en vue de distribuer le crédit hypothécaire à la petite propriété, le *Crédit Foncier national des petits propriétaires*, par voie de souscription de fondateurs, dont le plus haut dividende annuel est limité à 5 p. 100. L'État a contribué [1] à la création de cet établissement, en souscrivant pour un million de parts de fondateurs sans intérêt. Le minimum des prêts était, au début, de 600 couronnes, mais on l'a réduit, en 1902, à 300 couronnes. Le montant total des prêts s'élevait en 1903 à 56 millions.

C'est encore à la préoccupation de distribuer le crédit aux petits agriculteurs qu'a répondu en grande

1. Loi XXXIV de 1879.

partie la création, par la loi XXIII de 1898, de la *Société centrale de Crédit mutuel hongroise*[1].

La Société de Crédit mutuel a été instituée en vue de surveiller, contrôler et patronner les sociétés mutuelles de Hongrie existant déjà au nombre de plusieurs centaines au moment de sa constitution, et dont 1 300 nouvelles se sont créées de 1898 à 1904. Elle est constituée sur une base coopérative, et a pour membres toutes les mutuelles faisant partie de l'union, et ayant souscrit des parts représentant une valeur de 1 100 000 couronnes. Mais les membres fondateurs, au premier rang desquels figure la famille royale, ont souscrit des parts pour une valeur bien plus considérable : 4 300 000 couronnes.

La « Centrale », comme on l'appelle à Buda-Pesth, a le droit de fonder des sociétés mutuelles sur tout le territoire et d'admettre celles qui existent à entrer dans l'union. Elle procède à la constitution des mutuelles, dirige, en y déléguant son fondé de pouvoirs, les travaux de l'assemblée générale, choisit les individus propres à la direction, et les initie aux affaires en même temps que les comptables élus. En cas de gestion franchement mauvaise d'une mutuelle, elle peut exiger sa liquidation, et est même autorisée à l'ordonner à l'encontre de la volonté de l'assemblée générale; elle n'est tenue qu'à en faire un rapport au tribunal de commerce.

Elle a, sur les mutuelles, des droits de surveillance

1. Je puise les détails qui suivent dans la brochure consacrée en 1904 à cette institution par son directeur, M. Ambroise Seidl, en qui je suis heureux de saluer une des plus sympathiques physionomies que j'aie rencontrées en Hongrie, — ainsi que dans les notes manuscrites que M. Seidl a bien voulu me remettre.

et de contrôle qu'elle exerce dans le but de sauvegarder, sous tous les rapports, l'esprit mutualiste, et en même temps de relever le niveau moral des couches sociales intéressées. Ses reviseurs examinent, en moyenne, trois fois par an, la gestion, la comptabilité et l'observance des statuts dans les mutuelles affiliées.

On n'a pas été sans critiquer ces droits très étendus conférés à la Centrale, et sans y voir une immixtion exagérée de l'État dans les affaires des mutuelles, la Centrale étant soumise elle-même à la surveillance et au contrôle du gouvernement. « Mais, dit M. Ambroise Seidl, en considérant les conditions toutes spéciales de notre pays, où la manière d'opérer des petits établissements financiers de provinces, ainsi que celle des usuriers, a totalement détraqué les couches sociales au sein desquelles vivent le petit cultivateur et le petit industriel, la société hongroise eût été incapable, livrée à elle-même, d'amener un changement qui pût rendre les intéressés susceptibles d'agir dans un esprit de pur mutualisme. »

La tâche financière de la Centrale se délimite, ainsi :

1° Escompter les lettres de change de ses membres, c'est-à-dire des sociétés mutuelles, et les faire réescompter par endossement par les grands établissements financiers ;

2° Escompter les lettres de créance émises par les débiteurs des sociétés mutuelles ;

3° Émettre des obligations exemptes d'impôts et portant intérêt, sur la base des susdites lettres de créance ;

4° Accepter les dépôts provenant de l'État, des communes, de certaines caisses publiques, des mutuelles et des particuliers;

5° Ouvrir des crédits sur compte-courant, en cas de couverture suffisante.

Le rapide développement de l'institution, créée en 1898, est amplement démontré par les chiffres suivants :

	Sociétes affiliées	Membres	Valeur des parts sociales	Valeur des parts sociales versées	Réserves	Dépôts
	—	—	—	—	—	—
			Couronnes.	Couronnes.	Couronnes.	Couronnes.
1899	712	141 263	14 789 077	6 321 055	390 900	5 523 589
1900	964	193 605	19 976 277	8 137 124	794 592	8 782 372
1901	1 287	253 702	25 803 105	10 864 183	1 195 600	10 338 301
1902	1 511	317 854	30 527 763	10 050 495	1 641 242	14 877 332
1903	1 653	366 721	30 030 734	17 146 021	2 284 738	21 100 955
....	....	....	....	....	....	....
1906	1 956	498 379	45 278 580	26 456 000	4 241 200	47 176 370

L'importance du service rendu par la Centrale à l'agriculture appert de ce fait que 90 p. 100 des sociétés faisant partie de l'Union sont des sociétés agricoles. Dès 1903, le montant du crédit obtenu de la Centrale par les associations communales s'élevait à plus de 46 millions, sans parler de leurs propres ressources. De plus, depuis 1903, la Centrale a commencé, de concert avec le Crédit foncier des petits propriétaires, à distribuer à ceux-ci le crédit hypothécaire, en consentant des prêts sur les immeubles, jusqu'à concurrence de 75 p. 100 de la valeur de ceux-ci, le Crédit foncier donnant les premiers 50 p. 100 et la Centrale les 25 p. 100 restants. Les risques encourus par celle-ci s'amoindrissent du fait que le Crédit foncier lui cède une partie de son gain pour constituer une réserve spéciale, et de celui que

la mutuelle, dont le débiteur doit être membre, lui répond de la dette. Les emprunts de ce genre s'élevaient en 1907 (septembre) à 2 830 pour un montant de 11 951 976 couronnes, dont 3 595 663 pour la part de la Centrale. Cette sorte de prêt est d'ailleurs entourée de différentes précautions restrictives[1].

La Centrale émet, depuis 1900, sur la base des lettres de créances, des obligations franches d'impôt et portant intérêts. En 1906, on évaluait ainsi la somme pour laquelle ces obligations avaient été émises :

Obligations 4 1/4 p. 100...........	13 900 000	couronnes.
— 4 1/2 —	1 780 000	—
— 3 —	5 700 000	—

D'autre part, des dépôts importants ont été faits auprès de la Centrale par les comitats et les municipalités.

Le crédit fait par elle aux sociétés affiliées s'est élevé

Fin 1899.....................	à	11 900 000	couronnes.
— 1900.....................	—	26 800 000	—
— 1901.....................	—	35 900 000	—
— 1902.....................	—	42 500 000	—
— 1903.....................	—	46 000 000	—
....		....	
— 1906.....................		71 000 000	—

Les sociétés d'ailleurs acquièrent une vigueur croissante. Elles disposent elles-mêmes de sommes rapidement accrues, soit (tant en parts de fondateur versées qu'en réserves accumulées et dépôts d'épargne) :

1. Renseignements fournis par M. Ambroise Seidl.

Fin 1899	12 600 000	couronnes.
— 1900	16 700 000	—
— 1901	24 400 000	—
— 1902	30 500 000	—
— 1903	40 600 000	—
...	...	...
— 1906	77 000 000	—

En 1900, 35 p. 100 seulement de ces sociétés étaient à même de satisfaire à leurs besoins avec leurs propres ressources. Fin 1903, ce pourcentage s'élevait à 44 p. 100.

La Centrale est, comme elle le dit elle-même, « la Banque des petites gens ». La moyenne des lettres de change et de créance escomptées par elle ne dépasse pas une valeur de 300 couronnes. Aussi le nombre de ces lettres est-il considérable; il est surtout en accroissement rapide :

Années.	Escompte des lettres de change	Réescompte.
1899	41 580	16 679
1900	133 429	61 986
1901	174 235	115 582
1902	216 797	105 983
1903	240 045	92 090
...	...	...
1906	285 034	254 000

Dans le courant de la dernière année, le mouvement des lettres de change exigeait donc, par journée de travail, la manipulation de 1 600 titres, ce qui est le chiffre le plus élevé atteint dans les établissements financiers de Buda-Pesth : record dont M. Seidl se montre légitimement fier.

Quant aux prêts consentis sur lettre de créance, ils s'élevaient, pour 1906, à 31 473, pour une somme de

12 880 000 couronnes; 119 000 sont en cours pour 35 615 000 couronnes. La Centrale supporte, de ce chef, une charge et des frais qui ne sont pas en rapport avec son gain, très limité, d'établissement financier.

« A seule fin de comparaison entre notre travail et celui d'autres établissements, dit à ce sujet M. Seidl, il suffit de faire ressortir ici que, tandis qu'un crédit d'à peine 17 millions exige chez nous l'établissement et la tenue de 66 000 comptes, les données de l'an 1902 concernant le Crédit Foncier Hongrois accusent 11 600 comptes seulement pour un crédit total de 370 millions; celles relatives au Crédit Foncier des petits propriétaires, 15 676 comptes tenus pour un compte total s'élevant à la somme de 48 millions..., il en ressort qu'un million de couronnes exige chez nous dix fois plus de travail que dans les bureaux du Crédit Foncier des petits propriétaires, et cent fois plus que dans ceux du Crédit Foncier Hongrois. »

Le surcroît considérable de frais d'administration qu'entraîne le morcellement de ses opérations explique que les gains de la Centrale ne soient pas en rapport avec son activité vraiment remarquable. Ses recettes s'accroissent très vite :

En 1899	165 090	couronnes.
— 1900	398 000	—
— 1901	593 000	—
— 1902	725 000	—
— 1903	858 000	—
....	....	....
— 1906	1 143 000	—

Mais les gains nets, tout en devenant plus importants, n'ont pas suivi une progression aussi saisissante :

En 1899	50 000 couronnes.
— 1900	118 000 —
— 1901	224 000 —
— 1902	261 000 —
— 1903	292 000 —
...	...
— 1906	269 000 —

En 1899 et 1900, on n'a pu payer de dividendes (très modestes, 1,3 p. 100 et 3 p. 100) qu'aux membres fondateurs. Depuis, on a pu en payer à tous les membres (y compris les sociétés membres ordinaires) jusqu'à concurrence de 4 p. 100. Quant aux frais, ils se sont multipliés dans de grosses proportions.

En 1899	110 000 couronnes.
— 1900	267 000 —
— 1901	345 000 —
— 1902	452 000 —
— 1903	508 000 —
...	...
— 1906	703 000 —

Les résultats financiers ne sont donc pas merveilleux en eux-mêmes; mais ils sont beaux, si l'on réfléchit aux conditions dans lesquelles la Centrale doit fonctionner. Et, d'autre part, celle-ci a été créée moins en vue de tels résultats qu'en vue des services à rendre à la diffusion du crédit dans les classes médiocrement aisées, et surtout parmi les petits agriculteurs. A ce point de vue, elle semble en rendre d'efficaces. Grâce à elle, et à l'intermédiaire des petites associations qui en dépendent, des sommes considérables sont allées à l'agriculture, et, de plus, son action a contribué d'une façon générale à abaisser le taux de l'intérêt et à enrayer les ravages de l'usure, par la concurrence des prêteurs, en l'espèce des petites sociétés, qui sont

venues offrir leurs services sur le marché des capitaux. « Partout où fonctionnent nos sociétés mutuelles, conclut M. Seidl, le petit taux d'intérêt que ces sociétés font payer à leurs membres a exercé une telle influence sur les petits établissements financiers de ces régions, que ces établissements se virent dans la nécessité d'abaisser considérablement le taux et les taxes prélevées sous les titres les plus divers, et quelquefois absolument exorbitants. Et si l'action de la Société Centrale de Crédit Mutuel n'avait atteint aucun autre résultat en dehors de celui-là, ce fait constituerait, à lui seul, une circonstance formant époque, et digne de reconnaissance de la part de toute la région touchée par le réseau de nos Sociétés[1]. »

A côté des grandes sociétés chargées de distribuer le crédit aux agriculteurs, Buda-Pesth compte aussi des associations puissantes, dont le but est d'organiser l'assurance, ou de permettre la vente des produits agricoles dans des conditions avantageuses. Un grand nombre de ces sociétés ont été créées sous l'influence ou par l'initiative de la *Société Nationale d'Agriculture*.

L'application du principe d'association, sur le terrain de l'assurance agricole, fut tentée en 1894 par la *Société Nationale Hongroise d'Assurance mutuelle* (incendie et grêle) ; elle ne réussit pas. La société cessa d'exister après quelques années d'exercices défavorables.

Peu après fut fondée (1900) *la Société d'Assurance*

1. J'ajoute un détail qui peut donner l'idée du développement rapide de l'institution. Elle a débuté en 1898 avec huit employés. Elle en occupait environ 190 lors de mon séjour à Buda-Pesth, en octobre 1907.

des Agriculteurs[1]. Les agriculteurs ont été incités à cette création par une sorte de cartell, qui avait été constitué entre les sociétés d'assurance, et par lequel celles-ci menaçaient les intérêts de leur clientèle. La société fut organisée d'après le type coopératif, et avec l'aide du gouvernement. Sur un capital de 1 600 000 couronnes, obtenu avec des souscriptions de parts de fondateur, l'État a souscrit pour 400 000 couronnes. Le capital a été porté depuis à 2 500 000 couronnes. Les fondateurs ne doivent recevoir que 5 et 4 p. 100 selon les genres d'assurance, comme dividendes maximum. Le reste des gains de l'association sert en partie à rembourser l'État; une autre part est mise en réserve. Le développement des opérations de cette jeune société est rapide. On m'a dit qu'elle aurait payé environ 2 000 000 de couronnes en indemnités en 1907. Dans ses bureaux, comme dans ceux de la plupart des autres institutions que j'énumère en ce chapitre, j'ai ressenti une impression de croissance, d'américanisme, fortifiée par l'aspect neuf des constructions et aménagements, par la jeunesse des employés, et même de ceux qui occupent des fonctions importantes, par l'optimisme volontiers affiché.

Dans l'intervalle, en 1898, avait été créée *la Société Hongroise d'Assurance mutuelle du bétail*, avec un capital de 220 300 couronnes seulement. En quelques années, ses opérations ont doublé. Fin 1903, elles portaient sur environ 30 000 chevaux et 4000 bêtes à cornes, chiffres assurément modestes encore; mais la société s'efforce de fonder des sociétés locales d'assurance qui lui seront rattachées.

1. *Gazdak Biztosito Szövetkezete*, Baross-Utcza 10, Buda-Pesth.

Parmi les sociétés de vente, il en est deux fort importantes, la *Mezögazdak Szövetkezete* et la *Gazdak Ellató Szövetkezete*, sur le fonctionnement desquelles j'ai pu recueillir quelques intéressants détails.

La première, fondée il y a dix-sept ans, par la Société nationale d'Agriculture est la plus considérable coopérative de Hongrie. Elle comprend 1 500 membres, grands propriétaires pour la plupart, dont les domaines réunis représentent, m'a-t-on affirmé, une valeur d'un milliard et s'étendraient sur environ un tiers du pays, — ce qui m'a paru quelque peu exagéré, le tiers du territoire hongrois, même à supposer qu'il s'agisse des parties les moins fertiles, devant représenter une valeur de beaucoup plus d'un milliard.

Le but de la Société est l'achat en gros de toutes les choses nécessaires à l'agriculture, la vente des denrées agricoles, et les expérimentations techniques qui peuvent être utiles au progrès de l'agronomie. La Société étant fondée, comme on dit là-bas, « dans la ligne altruistique », ses bénéfices sont distribués entre ses membres.

Dans les vastes bureaux de son immeuble central (Alkotmany-Utcza, 31), la Société emploie quatre-vingt-dix employés, dont près de moitié femmes ; — particularité que je signale ici, en passant, mais que j'ai eu fréquemment à noter dans mes visites aux grands établissements financiers ou économiques de Pesth. Son chiffre d'affaires annuel s'élève à 90 millions de couronnes[1].

La Société ne fait pas de politique, « pas même de

1. Le capital est de 750 000 couronnes, et les réserves de 250 000 couronnes.

politique agraire ». Elle ne fait que de la coopération.

Son organisation comporte une division du travail très avancée. Elle ne comprend pas moins de douze sections, que j'ai parcourues, et où l'on s'occupe des matières suivantes :

1° Produits nécessaires ou utiles à l'agriculture; 2° Grains; 3° Blé; 4° Fourrages; 5° Alcool; 6° Bétail (exportation et importation); 7° Engraissement des porcs; 8° Lapins; 9° Viticulture et vinification; 10° Vente des vins; 11° Machines agricoles; 12° Assurance et revision des tarifs de chemins de fer.

La Société se comporte parfois comme acheteuse, au profit de ses membres, parfois comme vendeuse, commissionnaire de ceux-ci. Elle se livre même à des actes de production, tels que l'engraissement des porcs, qu'elle se charge ensuite de vendre. Elle fait, par cette opération, gagner des sommes considérables à ses membres : le profit minimum sur ce genre d'élevage serait, m'a-t-on dit, de 20 p. 100, et l'archiduc Joseph aurait, dans certaines circonstances, réalisé un bénéfice de 82 p. 100. Au moment de ma visite, on se préoccupait de fonder une treizième section, section forestière pour l'achat et la vente des bois. C'est encore comme intermédiaire que la Société intervient entre ses membres et les sociétés d'assurances.

Centre des coopératives de vente pour la Hongrie, la Société crée en province de petites coopératives dépendant d'elle. Elle a notamment fondé récemment la coopérative des producteurs de sucre, embrassant les agriculteurs de trois départements.

La *Gazdak Ellató Szövetkezete* est une association d'agriculteurs fondée, il y a une dizaine d'années,

pour la vente aux Halles. Elle compte encore parmi les créations de la *Société d'Agriculture*, et comme la plupart des sociétés précédentes, elle a débuté avec l'appui financier du gouvernement. Durant les premières années, elle a limité ses visées à la seule ville de Buda-Pesth, et elle a eu à lutter contre les intermédiaires, ce qui n'a pas été sans lui créer des difficultés. Depuis, la période des temps malaisés s'est close. La Société a créé des boutiques centrales de vente, qui, en dehors même des halles, multiplient leurs filiales dans les différents quartiers de la capitale. Elle a aussi constitué des agences de vente à l'étranger, et elle réalise, par tous les moyens possibles, la mise en contact direct du producteur et du consommateur. Elle exporte notamment, en Allemagne, des centaines de wagons de fruits. Elle a créé des magasins de vente en Transylvanie, pour lutter contre les intermédiaires exploiteurs. Elle a fondé aussi une filiale à Fiume, laquelle fait, sur les vaisseaux hongrois de ce port, de considérables expéditions de denrées agricoles.

Les coopératives de consommation ne se sont introduites en Hongrie qu'à une date récente. Elles s'acclimatèrent tout d'abord parmi les ouvriers de l'industrie, mais les ruraux ont commencé à s'en servir, grâce aux efforts de la *Hangya* [1], créée en 1898 par l'*Association des agriculteurs hongrois*.

Il avait été constaté, à cette époque, que les quelques coopératives de consommation créées dans les milieux agricoles ne prospéraient pas, à cause surtout du manque de connaissances techniques et commerciales de leurs administrateurs. Elles souffraient aussi de

1. Fourmi.

l'absence d'un organe de raccord et de liaison qui leur permît de s'entr'aider et de profiter de leurs expériences respectives. C'est à ce besoin que prétendit répondre la *Hangya*, organisation centrale, société coopérative « de vente et de mise en valeur », qui s'attribua la mission de créer des associations du même genre, et d'approvisionner celles qui lui sont affiliées [1].

Les principes que la *Hangya* s'efforce de répandre sont les suivants :

1° Fonctionnement subordonné à la réunion d'un capital suffisant;

2° Vente au comptant;

3° Achat des marchandises à la *Hangya*, toutes les fois qu'elle est à même de fournir aux prix faits ailleurs, ou à des prix plus bas;

4° Contrôle de la *Hangya*;

5° Non-rétribution des fonctions d'administrateur;

6° Maximum de 4 ou 5 p. 100 de dividende aux parts sociales entièrement versées;

7° Attribution du reste du bénéfice au fonds de réserve, tant que les dettes de la société n'auront pas été acquittées;

8° Ceci obtenu, — attribution du bénéfice aux acheteurs, au prorata de leurs achats;

9° Création sur le fonds de réserve d'établissements divers, cercles agricoles, bibliothèques populaires, stations de vente, halles au blé, etc.

Les chiffres suivants montrent le développement acquis par la *Hangya* :

1. Voir, sur la *Hangya*, la brochure de M. Balogh Elémer : *Külföldön és Itthon.*

Années.	Nombre des sociétés locales affiliées.	Chiffres d'affaires de la *Hangya*.
—	—	—
1898	16	49 000
1899	51	462 000
1900	122	1 225 000
1901	171	2 037 000
1902	246	2 908 000
1903	383	4 703 000

La *Hangya* possède à Buda-Pesth un vaste et bel entrepôt que j'ai visité, et qui a succédé depuis quelques années à la primitive petite installation de Zöldfa-Utcza. Elle emploie un nombreux personnel à Buda-Pesth et dispose, de plus, d'un certain nombre de contrôleurs experts qui parcourent le pays, vérifiant les livres des sociétés affiliées, préparant leurs bilans, leur donnant des conseils, et plaçant auprès des sociétés nouvelles, des employés capables de diriger les magasins coopératifs. La *Hangya* passe des contrats avec les associations d'agriculteurs, et notamment avec l'*Association pour la fourniture des Halles*. Elle fournissait en 1904, aux sociétés locales, les 6/10 de leurs marchandises.

C'est pour atteindre un but analogue à celui de la *Hangya* que fut créée, à la même époque, à peu près, l'*Union Centrale des Associations chrétiennes*. Dès la première année, 90 coopératives de consommation vinrent s'y affilier. Cette union fait aussi de la propagande, et suscite la fondation de nouvelles sociétés, conseille, contrôle celles-ci, et leur sert d'intermédiaire pour les approvisionner de marchandises. En 1904, le nombre des sociétés affiliées montait à 231, et les opérations avaient ainsi accru leur nombre :

En 1899	164 000	couronnes.
— 1900	380 000	—
— 1901	823 000	—
— 1902	1 039 000	—
— 1903	1 244 000	—

Indépendamment des grandes organisations que je viens d'énumérer, l'esprit mutualiste et coopératif éveillé sporadiquement en Hongrie dès l'époque où Schultze-Delitsch faisait de la propagande en Allemagne[1], a suscité d'assez nombreuses organisations.

Dans la capitale même, je dois citer, au rang des plus importantes, la *Laiterie centrale* de Buda-Pesth, fondée en 1883 par 51 membres, avec 116 parts sociales de 800 couronnes. Les associés sont des propriétaires des environs de la capitale. Le lait de leurs fermes, expédié à une laiterie centrale, y est soumis à une manipulation commune, puis livré à la consommation. Fin 1903, l'association comptait 83 membres pour 431 parts sociales. Elle avait débité 12 millions de litres de lait.

A peu près à la même époque se créèrent quelques associations vinicoles qui ne prospérèrent pas.

Depuis, il s'est créé de nombreuses associations pour l'achat en commun des articles et instruments intéressant l'agriculture, pour la création de caves coopératives et de halles au blé, pour la vente en commun des œufs. Depuis 1900, le ministère encourage pécuniairement, avec une assez grande générosité, les associations pour l'établissement des halles, et chaque année a vu se créer plusieurs de celles-ci (onze en 1903). Une loi XIV de 1904 a mis à la dispo-

1. Dans ses lettres posthumes (1856-7), Schultze mentionne à différentes reprises qu'on s'intéresse en Hongrie à ses idées et à ses créations.

sition du ministre 2 millions de couronnes, dans l'intention de les subventionner. Les stations de vente en commun des œufs, — également encouragées et subventionnées, — existaient au nombre de 264 en 1903.

Le gouvernement s'est spécialement occupé de répandre la pratique des coopératives de consommation chez les Ruthènes du nord-est des Karpathes, exploités par les débitants, et chez les Szeklers de Transylvanie. Pour protéger les populations misérables de ces régions, « il procéda à la création de tout un réseau coopératif dans lequel il entraîna le peuple en fondant d'abord des associations de crédit, ensuite des coopératives de consommation..., enfin il encouragea le peuple à fonder des associations de production...[1] » D'autres sociétés de consommation et de vente ont été créées dans les comitats de Saros, d'Arad, de Jasznagy-Kunszolnok, dans les villages saxons de Transylvanie.

Les associations de laiterie, créées d'abord dans les comitats du sud, se sont répandues partout. En 1903, elles étaient au nombre de 517, avec 50 450 membres possédant 94 000 vaches; elles opéraient sur 880 000 hectolitres de lait et 26 000 kilogrammes de beurre. Leur chiffre de vente montait à 10 millions 1/2 de couronnes. Il y a, d'autre part, de nombreuses « unions pour la préparation du beurre; la première a été fondée, en 1899, à Temesvar, par 59 associations locales qui ont, dès la première année, envoyé à l'union 9 millions 1/2 de litres de crème. Les deux années suivantes, quatre unions analogues ont été fondées à Szabadka, Ujvidek, Veszprém et Dombovar.

1. M. de Mailath, La question des associations en Hongrie, *Revue d'économie politique*, 1904.

En Hongrie, comme ailleurs, c'est sur la production du vin que la coopération agricole s'est portée le plus, après la production du lait et de ses dérivés, mais avec un succès infiniment moindre. On a créé des caves coopératives, et la loi XIV de 1904 a mis deux millions de couronnes à la disposition du ministre de l'Agriculture pour leur venir en aide. Toutefois les coopérateurs hongrois ne fondent pas actuellement de grandes espérances sur ce genre d'organisation[1].

Les associations locales de crédit, qui devaient plus tard être reliées et multipliées par la *Centrale*, avaient, dans certaines régions, précédé de plusieurs années la création de celle-ci. Les premières, conçues dans l'esprit des sociétés Raiffeisen d'Allemagne, furent dues à l'initiative du comte Karolyi Sandor. Elles se répandirent assez rapidement dans le comitat de Pesth, et se groupèrent bientôt entre elles, triomphant de l'indifférence méfiante du peuple, et de la réserve un peu soupçonneuse des partis conservateurs. L'*Association départementale du comitat de Pesth* étendit ensuite son action sur d'autres régions, notamment en Transylvanie. Elle fut consacrée en 1896 comme institution nationale. Dès la fin de 1898, sa propagande avait abouti à la création de 465 sociétés de crédit, englobant 102 000 membres, faisant un chiffre d'affaires de 180 millions. Dans plusieurs autres comitats, des associations centrales du même genre furent créées, à l'imitation de celle de Pesth, Maros-Torda, Komarom, etc. La région habitée par les « Saxons » fut aussi un centre de multiplication

1. Dix autres millions ont été votés pour les coopératives de production du lait, du chanvre, du lin, etc., et pour celles qui établissent des halles au blé.

de sociétés Raiffeisen, établies sur le principe de la solidarité illimitée des associés. On comptait, en 1904, 85 sociétés de crédit de ce genre dans les villages « saxons » de Hongrie.

En somme, à partir de 1890, l'élan fut rapide et assez général. Malheureusement la politique, la propagande de race ou de parti se mêla souvent aux tentatives faites, et les directeurs des associations manquèrent parfois d'expérience. De nombreuses sociétés sombrèrent; d'autres ne purent fonctionner, faute de capital, et de crédit. C'est cet état de choses qui détermina le gouvernement à intervenir et à créer l'Union Centrale de Crédit dont nous avons parlé déjà.

D'après la loi XXIII de 1898 sur les associations de crédit agricole et industriel, les associations de ce genre ne peuvent être fondées désormais qu'avec la collaboration d'une autorité administrative ou d'une institution d'utilité publique (société d'agriculture, chambre de commerce, etc.), ou de l'Union Centrale.

La Hongrie ne paraît donc nullement réfractaire à l'association et spécialement à l'association sous la forme coopérative. Le paysan y professe, comme en d'autres pays, quelque méfiance vis-à-vis des institutions économiques nouvelles qu'on lui présente; mais il se familiarise assez vite avec elles. Son esprit avisé lui fait bientôt reconnaître les bienfaits de l'association, et les tentatives un peu sporadiques et inexpérimentées du début ont abouti, après pas mal de difficultés et d'échecs, à préparer le terrain pour des créations plus durables et solides. On peut dire qu'en matière d'associations agricoles la Hongrie, aidée par son gouvernement, a dépassé l'ère de l'apprentissage.

TROISIÈME PARTIE

LES PRODUITS

CHAPITRE I

LES CÉRÉALES

L'agriculture, malgré un commencement d'industrialisation, reste encore aujourd'hui la grande ressource et la grande richesse de la Hongrie, comme la population agricole reste sa principale force. Évaluer l'importance de cette ressource, la valeur de cette richesse, telle est la tâche qui nous reste à remplir, maintenant que nous avons esquissé la physionomie de cette population.

Une question préliminaire s'impose, qui se formule ainsi : quelles sont les principales productions de l'agriculture hongroise, et quelle est leur importance respective? Ce premier point précisé, nous pourrons examiner plus en détail chacune d'entre elles.

Le territoire hongrois s'étend sur 32 485 000 hectares, dont 28 231 000 pour la Hongrie proprement dite, et 4 253 000 pour la Croatie-Slavonie.

Au point de vue des cultures, ce territoire se divise ainsi[1] :

1. *Annuaire statistique hongrois pour 1905*, publié en 1907, p. 90.

	TERRES LABOURABLES	JARDINS	PRÉS NATURELS	VIGNES	HERBAGES	FORÊTS	LIEUX PLANTÉS DE ROSEAUX	SUPERFICIE IMPRODUCTIVE
Hongrie...	12 158 000	366 000	2 903 000	203 000	3 505 000	7 538 000	72 000	1 495 000
Croatie-Slavonie...	1 366 000	54 000	451 000	29 000	589 000	1 551 000	2 700	234 000
Royaume..	13 525 000	421 000	3 355 000	232 000	4 094 000	9 050 000	74 000	1 729 000

Les terres labourables constituent donc la catégorie la plus importante, mais elles ne s'étendent pas sur la moitié du pays ; elles en couvrent seulement 40 p. 100 environ. Les forêts viennent ensuite (environ 27 p. 100), puis les herbages (12 p. 100) et les prés naturels (10 p. 100). Les jardins occupent 1,2 p. 100 du territoire, les vignes 0,7 p. 100. Les terrains non cultivés ne s'étendent que sur un peu plus de 5 p. 100 de la superficie totale, ce qui est relativement peu.

Les terres labourables donnent une grande variété de produits, et la première catégorie de la statistique précédente doit en conséquence être, dès le début, analysée à son tour en plusieurs sous-catégories.

En 1905, sur les 13 millions 1/2 d'hectares que ces terres représentent, la superficie récoltée s'est élevée à 12 121 000 hectares, le reste figurant comme jachère, ou comme terrains accidentellement rendus improductifs. Les différentes productions se répartissaient ainsi :

Froment d'automne........................	3 602 000 hectares.
— de printemps....................	120 000 —
Méteil..	123 000 —
Seigle d'automne............................	1 102 000 —
A reporter................	4 947 000 hectares.

Report	4 947 000	hectares.
Seigle de printemps	26 000	—
Orge d'automne	111 000	—
— de printemps	990 000	—
Avoine	1 116 000	—
Millet	47 000	—
Sarrasin	9 000	—
Colza	31 000	—
Maïs	2 523 000	—
Vesces	51 000	—
Pois, lentilles, fèves	48 000	—
Lin	20 000	—
Chanvre	67 000	—
Pommes de terre	608 000	—
Tabac	42 000	—
Betteraves à sucre	95 000	—
— fourragères	170 000	—
Maïs à fourrage	80 000	—
Luzerne, trèfle	538 000	—
Mélange de vesce, moha et espar	432 000	—
Autres	152 000	—
Total	12 103 000	hectares.

La place d'honneur, dans ce tableau, appartient aux céréales, qui, réunies, figurent pour plus de 7 000 000 hectares, et 9 500 000, avec le maïs. Les deux autres groupes importants sont celui des plantes industrielles et celui des légumineuses.

Tenant compte des deux classifications qu'établit la statistique hongroise, et laissant de côté les productions d'importance secondaire, je me bornerai à résumer les données essentielles, relativement à celles qui suivent (en prenant toujours comme date l'année 1905) :

1° Les céréales;
2° La vigne;
3° Les plantes industrielles;
4° L'horticulture;

5° Les cultures fourragères et l'élevage;
6° Les forêts.

Les céréales hongroises sont les nôtres, — d'une façon générale[1] : blé, seigle, orge, avoine, méteil, millet, maïs. En Hongrie de même qu'en France, la première est de beaucoup la plus cultivée : le paysan magyar est, comme le paysan français, et à la différence de l'Allemand, un mangeur de pain blanc.

Dans le royaume de Hongrie entier, la récolte de blé s'est élevée, en 1905, à près de 46 300 000 quintaux (45 340 000 pour le blé d'automne et 1 098 000 pour le blé de printemps). Le maïs est l'autre grande céréale hongroise; la récolte s'est élevée à 28 500 000 quintaux[2], et ce chiffre n'étonne pas, lorsqu'on a parcouru, à l'automne, les étendues noires ou grises de l'Alföld, toutes parsemées d'une infinité de petits tas jaunes que forment les tiges des maïs coupés.

L'orge et le seigle viennent ensuite, le premier avec une récolte de 14 800 000 quintaux, le second avec une récolte de 13 400 000. L'avoine donne 12 200 000 quintaux; le méteil 1 400 000; le millet 312 000; le sarrasin, très peu cultivé, 60 000 seulement.

La Hongrie proprement dite figure dans ces totaux pour près de 43 000 000 de quintaux de froment, 23 800 000 de maïs, 13 500 000 de seigle, 12 800 000 d'orge, 1 300 000 d'avoine, 900 000 de méteil, 182 000 de millet et 44 000 de sarrasin.

Parmi les grandes régions de la Hongrie, celles qui produisent en grand le blé sont surtout : celle

1. D'une façon générale seulement : les espèces qui prospèrent en Hongrie ne sont ordinairement pas les mêmes qu'en France.
2. Pour le maïs à grains, sans parler du maïs à fourrage.

comprise entre la Tisza et la Maros (Tisza-Maros szöge : 10 885 000 quintaux) ; la région entre Danube et Tisza (9 446 000 quintaux) ; et la rive droite du Danube (Duna jobb partja : 8 207 000 quintaux). La Transylvanie est à cet égard médiocrement productive ; il en est de même de la rive gauche du haut Danube (Duna bal partja) et surtout de la rive droite de la Tisza supérieure (Tisza jobb partja). Le seigle est produit surtout sur la rive droite du Danube, l'orge sur les deux rives du même fleuve ; l'avoine, entre Danube et Tisza, et sur la rive droite du Danube ; le maïs, dans l'angle Tisza-Maros, en Transylvanie, et dans l'Alföld, ainsi que sur la rive droite du Danube.

Le rendement moyen par hectare, pour toute la Hongrie[1], en quintaux métriques, se fixe à :

Pour le blé	12,47
— le seigle	11,89
— l'orge	12,91
— l'avoine	10,93
— le maïs	11,32

La moyenne du rendement en blé dépasse 15 dans de nombreux comitats de l'ouest (rives droite et gauche du Danube, région entre Danube et Tisza). Elle atteint 16,5 près de Temesvar. Mais, dans beaucoup de comitats aussi, elle tombe à 9,8, même à 7,5, et moins encore en Croatie-Slavonie.

Les autres rendements oscillent, de comitat à

1. Des rendements très supérieurs à la moyenne sont obtenus dans certains domaines d'État. A Mezöhegyes, le rendement en blé d'automne était, il y a déjà 15 ans, de 1 140 kilogrammes à l'arpent (6 400 m²), ce qui représente 1 780 kilogrammes l'hectare, soit (à 78 kilogrammes l'hectolitre, moyenne hongroise) 22 hl. 1/2.

comitat, entre 17,7 et 8,5 pour le seigle[1], 22,8 et 6,7 pour l'orge[2]; 22,8 et 6,9 pour l'avoine[3]; 22,6 et 3,4 pour le maïs[4], dans la Hongrie proprement dite.

Le poids moyen de l'hectolitre monte à 77 kilogr. 8 pour le froment d'automne, 75,8 pour celui de printemps, 71,9 pour le seigle d'automne, 69,7 pour le seigle de printemps, 73 pour le méteil, 63,8 pour l'orge d'automne, 65,8 pour l'orge de printemps, 44,9 pour l'avoine, 68,0 pour le millet, 61,9 pour le sarrasin, 73,1 pour le maïs (grains).

A côté des conditions de la récolte en nature, ce qui intéresse autant et plus l'agriculteur, ce sont les conditions de la récolte en valeur. Le tableau suivant donnera l'idée de l'importance des céréales dans la richesse hongroise :

Valeur de la récolte de 1905.	Hongrie proprement dite.	Royaume.
—	—	—
Froment...	645 681 000 couronnes.	696 884 000 couronnes.
Seigle	160 300 000	168 222 000
Méteil......	11 853 000	18 344 000
Orge.......	175 300 000	182 290 000
Avoine	135 480 000	145 028 000
Millet	2 380 000	4 370 000
Sarrasin ...	1 280 000	1 670 000
Maïs	316 408 000	376 052 000

Soit, au total, près d'un milliard et demi de couronnes pour la Hongrie proprement dite, et près d'un milliard 700 millions pour le royaume entier.

Il faut ajouter de plus, à la valeur des grains, celle

1. 4,4 et même 3,1 en Croatie-Slavonie.
2. 6 et 4,4 — —
3. 3,1 et 3 — —
4. 6,8 et 6,5 — —

des pailles et tiges, évaluées, pour la Hongrie, et le royaume, aux chiffres suivants :

Froment	117 779 000	129 266 000
Seigle	44 920 000	48 595 000
Méteil	2 484 000	4 076 000
Orge	49 187 000	51 727 000
Avoine	45 709 000	49 163 000
Millet	....	....
Sarrasin	....	....
Maïs	50 373 000	62 555 000
Millet à balai	4 980 000	....

Le prix des céréales est chose capitale en Hongrie. Celui du blé oscille autour de 17 francs. Voici les moyennes annuelles des dernières années, à la Bourse de Buda-Pesth :

1902	16 c. 74
1903	15 c. 56
1904	18 c. 54
1905	17 c. 83

Les prix les plus faibles et les plus forts s'imposent au mois d'août, selon que la récolte doit être bonne ou mauvaise : 13 c. 98 en 1902, 21 c. 48 en 1904. Dans aucun autre mois, on ne trouve de pareil écarts.

La qualité du blé varie suivant les régions, et les prix avec elle. On distingue notamment, à ce point de vue, le Banat, la région de la Tisza, celle de Pesth, celle du comitat Feher, celle du Bacska. — Toutefois les variations ne sont pas très importantes.

Voici, pour 1905 et par mois, la cote de l'hectolitre de blé (à 76-78 kilogrammes) de la région de la Tisza :

Janvier	19 c. 60	Juillet	16 c. 66
Février	19 c. 72	Août	16 c. 48
Mars	19 c. 45	Septembre	16 c. 03
Avril	18 c. 18	Octobre	16 c. 36
Mai	18 c. 23	Novembre	16 c. 63
Juin	16 c. 96	Décembre	16 c. 62

Moyenne de l'année (pour cette qualité) : 17,58. La même qualité produite dans la région de Pesth cotait 17,33, et dans le Banat 17,42.

Les agrariens se plaignent que les opérations à terme, qui donnent lieu à de nombreux marchés fictifs, nuisent à la stabilité des prix ; et ils se montrent en Hongrie, comme ils l'ont été en Allemagne, les adversaires de la spéculation sur les céréales. « Nous ne l'aimons pas », me disait, du marché à terme, un fonctionnaire du ministère de l'Agriculture, visitant avec moi la Bourse de Pesth, bel et vaste édifice qui a coûté 8 millions de couronnes. Les efforts du parti n'ont pas encore abouti à engager le pays dans la voie ou l'Allemagne est entrée en 1896. Mais l'article 21 du compromis austro-hongrois oblige le gouvernement magyar à déposer un projet de loi sur les opérations de Bourse : il est probable que les hommes d'État de Buda-Pesth se sont laissé, sans trop de peine, imposer cette clause, qui leur permettra d'invoquer l'engagement pris vis-à-vis de l'Autriche, contre les résistances des libéraux, des spéculateurs et des Israélites.

Pour les céréales autres que le blé, la Bourse de Buda-Pesth a coté en moyenne les prix suivants au cours des dernières années (par quintaux métriques) :

	Seigle.	Orge à fourrage.	Avoine.	Maïs.
	—	—	—	—
1902	13,74	11,46	14,08	10,94
1903	12,90	11,45	11,84	12,06
1904	13,96	13,00	12,72	12,47
1905	13,89	13,87	13,90	15,75

Le prix du maïs a varié de la façon suivante

pendant l'année 1905 (maïs de pays, Bourse de Buda-Pesth) :

Janvier.......	15,50 et	15,71[1]	Juillet.........	15,51 et	15,69
Février.......	15,46	15,68	Août...........	16,69	17,04
Mars..........	16,44	16,60	Septembre.....	16,81	17,06
Avril.........	15,79	15,89	Octobre........	16,88	17,08
Mai...........	15,45	15,55	Novembre......	15,00	15,23
Juin..........	15,48	15,74	Décembre......	13,36	13,63

Les céréales constituent l'élément relativement le plus important de l'exportation hongroise. Sur une valeur totale, en 1905, de 1 398 000 000 de couronnes, cette exportation comprenait ; des farines de blé pour 183 000 000, du froment pour 87 000 000, de l'orge pour 63 000 000, du seigle pour 37 000 000, de l'avoine pour 35 000 000, du maïs pour 14 500 000, du son pour près de 10 000 000, sans parler de quelques céréales secondaires et de sous-produits, soit un total de près de 450 millions de couronnes. La plupart de ces chiffres sont d'ailleurs en voie de grossissement, comme il appert du tableau suivant :

Années.	1901	1902	1903	1904	1905
Farines de blé.	166 992 000	176 757 000	182 819 000	199 458 000	183 057 000
Froment......	79 480 000	86 552 000	83 807 000	74 138 000	87 774 000
Orge.........	44 063 000	50 317 000	55 852 000	39 668 000	63 090 000
Seigle........	34 135 000	38 294 000	39 915 000	30 023 000	37 184 000
Avoine.......	28 507 000	28 314 000	27 154 000	27 031 000	35 234 000
Maïs..........	36 136 000	46 594 000	32 698 000	27 445 000	14 550 000
Son..........	13 222 000	13 538 000	12 587 000	12 836 000	9 977 000

C'est l'Autriche qui absorbe l'immense majorité de ces produits : 157 403 000 couronnes de farine de blé, 87 157 000 couronnes de froment, 37 158 000 de

1. Deux prix, pour le vieux et le nouveau maïs.

seigle, 34 948 000 d'avoine, 30 164 000 d'orge, 13 058 000 de maïs, 8 417 000 de son[1].

L'Allemagne prend pour 25 813 000 couronnes d'orge (1905) et 3 413 000 couronnes de farine de blé. La France prend de celle-ci pour 1 867 000 couronnes; les Pays-Bas pour 3 339 000 couronnes d'orge; l'Angleterre pour 7 753 000 couronnes de farine de blé et 2 116 000 couronnes d'orge. Les autres pays ne sont que des clients négligeables pour le blé et l'orge. Quant aux autres céréales, elles ne sont guère exportées hors d'Autriche : la comparaison du chiffre de l'exportation en Autriche avec l'exportation totale le montre suffisamment.

A signaler cependant le fait, assez curieux à première vue, d'une exportation notable de blé de Hongrie au Brésil : pour 1 842 000 couronnes en 1905 : c'est sans doute un des très rares exemples de fournitures de céréales faites par l'Europe à l'Amérique[2].

1. Ces derniers chiffres, sans la Bosnie, qui prend encore pour 8 770 000 couronnes de farine de blé, 1 362 000 de maïs, etc.

2. Encore le chiffre est-il en diminution depuis plusieurs années.

CHAPITRE II

LA VIGNE

Après la Suisse, après l'Allemagne, après l'Autriche, après les pays de bière, le Français retrouve en Hongrie un pays de vin, — une région où notre boisson nationale est la boisson nationale, où le vin n'est pas relégué au dessert, comme une liqueur rare, — indigne honneur auquel le réservent les nations germaniques.

La vigne est l'objet d'un culte en Hongrie. Nul Magyar ne parlera sans une fierté presque pieuse des crus royaux de Tokaj, ni sans orgueil des caves Palugyay de Poszony. Les vins hongrois ont un goût de terroir bien marqué et une caractéristique nettement nationale; les variétés en sont nombreuses et agréables; et le paysan magyar a, pour sa vendange, la même dilection que le vigneron français, cet attachement à la fois vaniteux et attendri, que, seul, entre les produits de la terre, le vin fait éprouver au cultivateur.

Lorsque le phylloxéra apparut en Hongrie, en 1875, le vignoble de la Hongrie s'étendait sur une vaste

superficie de 425 000 hectares [1] dont 358 000 pour la Hongrie proprement dite, et 67 000 pour la Croatie-Slavonie.

En Hongrie comme en France, l'invasion phylloxérique produisit un rapide rétrécissement de l'aire cultivée en vignes, par la destruction volontaire ou involontaire d'une partie de celles-ci. A partir de 1885, la réduction se poursuivit jusqu'à la fin du XIXe siècle. La moyenne de la superficie cultivée fut de 348 000 hectares en Hongrie, et 64 000 en Croatie-Slavonie, pendant les années 1886-1890. Elle fut de 230 000 et 51 000 hectares seulement, durant la période 1881-1895; et de 211 000 et 40 000 hectares durant la période 1896-1900.

A partir de ce moment, l'étendue du vignoble recommence à s'accroître. C'est ce qui ressort des chiffres suivants :

Années.	ÉTENDUE DU VIGNOBLE	
	Hongrie.	Croatie-Slavonie.
—	—	—
1901	227 000	37 000
1902	234 000	38 000
1903	239 000	39 000
1904	248 000	41 000
1905	257 000	42 000

La production vinicole n'est étrangère à aucune des grandes divisions du royaume. Mais, si elle est très dispersée, il y a cependant trois régions où son importance est exceptionnelle : c'est : 1° la région entre Danube et Tisza (992 000 hectol. en 1905); 2° la rive droite du Danube (962 000 hl.); 3° la Croatie-Slavonie

1. *La Viticulture en Hongrie*, par François de Lónyay.

(667 000 hl.). Viennent ensuite la région entre Tisza et Maros (420 000 hl.), et la rive gauche de la Tisza (338 000 hl.). — Au nord du Danube, sur sa rive gauche, il y a aussi de nombreux et riches vignobles, mais centralisés sur une superficie restreinte aux alentours de Poszony (comitats de Nograd, Nyitra, Poszony); le reste de la région nord-danubienne est peu propre à la culture de la vigne. La Transylvanie donne des vins très agréables, mais en quantité médiocre (133 000 hl.). C'est la région de la rive droite du Danube qui vend ses produits le plus cher; sa production vaut plus de 30 000 000 de couronnes, alors que la région entre Danube et Tisza ne vend la sienne que 28 000 000.

Comme en France encore, les ravages du phylloxéra ont eu au moins un résultat favorable : ils ont poussé des viticulteurs à faire des essais de plantations dans des régions sablonneuses où le terrain n'avait presque aucune valeur. Ces tentatives ont été souvent très heureuses[1], et l'on produit actuellement, dans des sables d'une aridité qui étonne l'œil, des vins en abondance; non pas seulement des vins de grosse consommation comme nos vins de l'Hérault, mais des vins de prix, et certains tout à fait supérieurs. C'est dans les sables des environs de Kecskemet, qu'un propriétaire, viticulteur hardi et passionné pour son métier, obtient

1. « Les terrains sablonneux jouent, en Hongrie, un rôle très important dans la lutte contre le phylloxéra. Il est prouvé, à n'en plus douter, que le phylloxéra ne peut se multiplier dans une certaine terre sablonneuse, et que les vignobles y sont à l'abri des ravages du phylloxéra.... Ces terrains ont atteint des prix qui auraient semblé fantastiques à nos pères ». (De Lónyay, *op. cit.*, p. 12.)

celui que la Hongrie envoie à la table de Guillaume II; et, réellement, l'empereur d'Allemagne n'est point mal servi.

La région de Kecskemet est d'ailleurs celle où les premières expériences furent faites. Le mérite d'avoir fait disparaître l'ancien préjugé contre les terres sablonneuses revient à la pépinière Miklos-telep, installée en 1883 sur un domaine de 100 hectares offert par la ville, et dénommée ainsi en souvenir d'un commissaire gouvernemental de la viticulture, J. Miklos.

La création de cette pépinière fut décidée : 1° pour prévenir la disparition redoutée des cépages indigènes; 2° pour procurer des boutures et vignes greffées aux plantations nouvelles. Il s'agissait, en outre, de démontrer, par l'expérience, que les sables cultivés avec les soins nécessaires se prêtaient parfaitement à la viticulture, et pouvaient même, avec des cépages convenables, donner des vins de première qualité.

La pépinière Miklos cultive 4 à 500 variétés, dont une cinquantaine sur une assez grande échelle. Des propriétaires particuliers du voisinage se livrent aussi à des expériences soigneusement faites et couronnées de succès. J'ai admiré la vigueur et la beauté des plants qu'ils ont su obtenir ainsi, de même que la variété des types.

Encouragés par ces exemples, les viticulteurs étendent chaque année leurs plantations dans les sables, surtout aux environs des grandes villes de l'Alföld, Kecskemet d'abord, puis Szeged et Szabadka. De vastes terrains sont ainsi mis en valeur.

L'État lui-même en profite largement, car il possède d'importants territoires sablonneux; pour développer

la viticulture et multiplier les petites propriétés, il a pris l'habitude de les allotir et de les mettre en vente, à des prix modérés et avec paiement échelonné, à des petits propriétaires ruinés par le phylloxéra[1].

Ce n'est pas, loin de là, la seule mesure que le gouvernement hongrois ait prise en faveur de la reconstitution du vignoble. Il a, à cet égard, dit M. de Lónyay « inauguré une activité qui n'a été égalée, croyons-nous, par aucun autre gouvernement ».

Il s'est appliqué tout d'abord à propager les connaissances nécessaires aux viticulteurs, en créant des écoles de vignerons, qui réunissaient, en 1905, plus de 250 élèves (presque tous Magyars : 230). Dès 1900, on en comptait 8 : à Bihar-Dioszeg, Eger, Kecskemet, Menes, Nagy-Enyed, Poszony, Tarcszal et Tapolcza, sans compter trois écoles subventionnées, à Pécs, Munkacs, Beregszasz.

Les boutures et vignes greffées nécessaires pour la reconstitution des vignobles sont produites dans des pépinières américaines, nombreuses (une cinquantaine), où les viticulteurs et vignerons peuvent perfectionner leurs connaissances dans des cours spéciaux organisés pour eux, et d'une durée d'un an.

Un enseignement du degré supérieur a été inauguré, en 1892, à Buda-Pesth, par la création de l'École de viticulture, où l'on admet des élèves sortant d'une école agricole.

Quant à la vulgarisation des procédés techniques parmi le peuple, elle incombe aux inspecteurs placés,

1. Le päiement de ces terres est échelonné sur 15 ans, comptés à partir de la sixième année, c'est-à-dire à partir de la période où la vigne donne son plein rendement.

avec un adjoint chacun, à la tête des 27 distincts viticoles de Hongrie. Ces fonctionnaires sont chargés de faire des conférences, avec démonstrations pratiques, sur les procédés de la viticulture et de la vinification rationnelles, et sur les moyens de lutter contre les ennemis du raisin et du vin. Ils doivent se mettre à la disposition de tout viticulteur qui réclame leurs conseils et leurs bons offices.

Le gouvernement a, de plus, répandu gratuitement, ou à très bas prix, et par centaines de mille, des brochures et traités populaires relatifs à la guerre contre les maladies de la vigne et à la vinification. Ces petits livres ont été édités dans tous les idiomes parlés dans le pays. Pour leur diffusion, l'on s'adresse aux prêtres et aux instituteurs, dont le pouvoir utilise généralement les services, simultanément, en toute matière d'intérêt agricole.

Depuis 1896, on a organisé, pour les uns et les autres, des cours de viticulture d'une durée de quatre semaines, auxquels on admet 160 à 170 prêtres et instituteurs chaque année, l'État prenant à sa charge leurs frais de voyage et de pension.

L'effet de ces institutions se dessine de plus en plus nettement. Les notions de viticulture rationnelle, les procédés à employer contre les maladies de la vigne, se propagent rapidement dans les couches populaires, et la reconstitution des vignobles est menée de plus en plus fréquemment dans de bonnes conditions.

Parmi les moyens usités contre le phylloxéra, les agriculteurs hongrois ont mis surtout en usage l'emploi du sulfure de carbone et le greffage américain. La submersion n'a été que rarement utilisée, les

anciens vignobles se trouvant la plupart du temps à flanc de coteau.

Le sulfure de carbone a donné de bons résultats dans les vignobles contaminés, sauf sur les terres trop argileuses ou humides, dans lesquelles les gaz de sulfure ne peuvent se répandre, et sur les terres trop poreuses qui les laissent au contraire fuir trop vite, avant la destruction des insectes. Pour en faciliter l'usage, le gouvernement hongrois a organisé la fabrication du sulfure, et celle des pals injecteurs, dans une usine spéciale créée en 1886 à Zalatna [1], et dans les ateliers des chemins de fer de l'État. Il a créé des dépôts de sulfure dans toutes les régions viticoles du pays.

Il a également désigné, dans ces régions, des vignobles modèles, soumis au traitement par le sulfure, de manière que les vignerons puissent s'initier *de visu* aux procédés de ce traitement. Pendant trois années, l'État fournit le sulfure gratis, et fait appliquer le traitement par ses experts : le propriétaire n'est tenu que de faire labourer le vignoble.

Depuis les débuts de la crise, l'État s'est préoccupé de répandre l'emploi de cépages américains. Il a fait étudier les conditions d'immunité et d'adaptation de ceux-ci, ainsi que les divers procédés de greffage ; il produit et met en vente des boutures et des ceps. Pour cela il a multiplié les pépinières de cépages américains. On en comptait 46, avec 1013 hectares de superficie, en 1900. Les municipalités et les sociétés d'agriculture en ont créé aussi des quantités, plu-

1. Le prix de revient du sulfure y est de 36 couronnes les 100 kilogrammes ; mais on le débite au-dessous de ce prix, à 30 couronnes seulement.

sieurs centaines. De 1884 à 1890, l'État a importé chaque année (de France surtout) des millions de plants et de boutures. « Vous êtes nos maîtres, » me disait un directeur d'école de vignerons. En 1895, on a dû interrompre ces importations, pour prévenir l'introduction en Hongrie de nouvelles maladies, black-rot et autres, encore inconnues là-bas à ce moment : on a même interdit toute importation nouvelle de boutures étrangères.

Une loi V de 1896 assure la garantie de l'État et diverses autres faveurs aux établissements financiers qui consentiront des prêts aux viticulteurs pour la reconstitution de leurs vignobles. La *Banque hongroise agraire* a passé avec l'État un contrat, par lequel elle s'est engagée à prêter, dans ce but, 50 millions de couronnes, au taux de 5,75 p. 100 pour les particuliers, et de 5,25 p. 100 pour les coopératives de crédit, — taux modérés en Hongrie. Le remboursement est échelonné sur quinze ans, et ne commence qu'après la 5e année, le propriétaire ayant d'ailleurs le droit de se libérer plus tôt s'il le veut. Dans les trois premières années du fonctionnement de la loi et une partie de la quatrième, il a été prêté 16 200 000 couronnes à 6 110 propriétaires, pour la reconstitution de plus de 7 000 hectares.

Enfin, les lois hongroises ont accordé aux nouvelles plantations de vignes la franchise d'impôts, dans les conditions qui suivent :

1° Aux vignobles replantés sur des terrains phylloxérés, — pour dix ans;

2° Aux cépages américains plantés sur les mêmes terrains, — pour dix ans; à ceux plantés sur des territoires nouveaux, — pour six ans;

3° Aux terrains plantés de vignes américaines greffées, — pour dix ans;

4° Aux vignobles traités par la submersion, — pour dix ans;

5° Aux vignes plantées dans les sables, — pour dix ans;

6° Aux vignobles phylloxérés et laissés en jachère, — pour dix ans.

Grâce aux concours des initiatives privées et de cette forte impulsion gouvernementale, la production viticole de la Hongrie, très diminuée au fort de la crise phylloxérique, a regagné une grande partie de son ancienne importance.

Avant le phylloxéra, elle variait, annuellement, entre 6 et 8 millions d'hectolitres (y compris la Croatie-Slavonie). Pendant les années 1886-1890, la moyenne annuelle était encore de plus de 4 millions d'hectolitres. Mais, pendant la période 1891-1895, elle tomba à 1 million 290 000 hectolitres, et ne se releva pas sensiblement pendant les années qui suivirent, de 1896 à 1900 (1 400 000 hectolitres). C'est alors que la raréfaction du vin naturel provoqua, en Hongrie comme ailleurs, le développement des falsifications : une loi sévère de 1893, la loi XVIII, est venue l'enrayer[1].

1. « La loi XVIII de 1893 interdit la fabrication et la vente des vins artificiels. Et elle qualifie ainsi tout vin qui n'est pas le produit exclusif du raisin; elle n'admet que l'alcoolisation et le traitement nécessaire du vin. Elle permet bien la fabrication du vin de marc, mais seulement dans des conditions strictement précisées et à condition qu'il ne pourra être vendu que sous la dénomination de vin de marc. Cette même loi interdit la vente du vin sous la dénomination d'une région vinicole ou d'une espèce de vigne autres que celles de sa véritable provenance. » (Lónyay, *op. cit.*, p. 17.)

et restera, avant tout, buveuse de bière, — et de café au lait. Il en est de même de l'Allemagne, qui est, toutefois cliente de la Hongrie pour certaines qualités de vins. L'exportation hongroise avait cependant atteint des chiffres importants avant le phylloxéra : l'apogée a été touché en 1888. Depuis, elle a diminué considérablement, tandis que se dessinait un assez fort courant d'importations, qui a atteint jusqu'à 1 200 000 quintaux. Dès 1900, le mouvement inverse s'est produit, tant pour les exportations que pour les importations. Pour les dernières années, ce mouvement s'exprime par les chiffres suivants :

	IMPORTATIONS		EXPORTATIONS	
	en quintaux métriques.	en couronnes.	en quintaux métriques.	en couronnes.
	—	—	—	—
1901........	735 000	19 000 000	697 000	26 100 000
1902........	624 000	15 600 000	716 000	25 500 000
1903........	774 000	19 200 000	908 000	31 500 000
1904........	507 000	13 800 000	787 000	28 100 000
1905........	367 000	9 400 000	831 000	29 500 000

L'immense majorité des vins exportés le sont à destination de l'Autriche : 637 000 quintaux en 1901, 658 000 en 1902, 848 000 en 1903, 721 000 en 1904 et 776 000 en 1906. Les importations sont d'ailleurs aussi en grande partie autrichiennes, mais moins exclusivement.

La quantité de vins exportée en Allemagne est si faible que l'*Annuaire statistique hongrois* n'en fait pas l'objet d'une rubrique distincte, parmi les 20 produits que la Hongrie exporte en ce pays. Les vins restent compris dans les « autres marchandises », dont la valeur totale est d'ailleurs médiocre. Il en est de même pour la France, l'Angleterre et la Russie.

La Suisse, seule, reçoit des vins hongrois en quantité appréciable, mais encore bien faible : 3 à 4 000 quintaux pour 150 000 couronnes environ. Peut-être dans un avenir plus ou moins éloigné, les viticulteurs hongrois pourront-ils s'ouvrir un débouché du côté de la Pologne et de la Russie? Jusqu'à présent, ils ne peuvent guère compter que sur le marché national, et sur le marché autrichien [1].

L'organisation de la vente au dedans et au dehors doit faire l'objet d'une préoccupation sérieuse. C'est d'elle que dépendra en grande partie la conquête de nouveaux débouchés. Cette organisation, au reste, est loin d'être toute à créer. La Hongrie possède, en ce qui concerne la vente des vins, de puissantes maisons de commerce, comme cette grande maison Palugyay, de Poszony, dont j'ai parcouru les installations et dont la pittoresque physionomie, à la fois nobiliaire, traditionnelle et mercantile, fait songer aux gentilshommes marchands de l'Italie médiévale.

« Ici, tout est Palugyay », me disait un Magyar, à mon arrivée à Poszony. Et de fait, ce nom vous revient sans cesse aux oreilles, nom d'une vieille famille qui s'est résolument jetée dans le courant des

1. Les raisins de table sont aussi en Hongrie l'objet d'un commerce et d'une consommation considérables. Fort beaux en général, ils sont très goûtés dans le pays. L'exportation s'en accroît très vite. De 10 à 12 000 quintaux vers 1890, elle s'est élevée à 35 000 dans les dernières années du XIXe siècle. Depuis, le progrès a été énorme : l'exportation a été en :

1901..........	de	81 000	quintaux métriques	pour 2 749 000	couronnes
1902..........	—	84 700	—	2 695 000	—
1903..........	—	105 000	—	3 385 000	—
1904..........	—	111 000	—	3 340 000	—
1905..........	—	110 000	—	3 466 000	—

affaires. Aux Palugyay, le grand et confortable hôtel de Poszony, « Zöldfa »; aux Palugyay, les vignobles qui dominent la ville; aux Palugyay, les illustres caves de ce nom; à eux encore, les fonctions municipales, les initiatives indépendantes, etc.

Mais c'est uniquement de la maison de commerce viticole que je désire parler ici; maison qui est la première de la Hongrie sans doute, et vend tous les produits de celle-ci, depuis les vins ordinaires, jusqu'aux grands *Szamorodni* de dessert, et à celui que les Magyars appellent le roi des vins, le *Tokaji aszu*.

Dirigée héréditairement par les membres d'une dynastie comparable à celle des Schneider du Creusot, la maison Palugyay est installée dans le château de ce nom, situé à flanc de coteau, au-dessus de Poszony, et dans les vastes cours duquel s'alignent et se meuvent des centaines de tonneaux. Des aménagements spéciaux sont organisés pour toutes les manipulations nécessaires, emballages, expéditions d'outre-mer, nettoyage des fûts à la vapeur, rinçage des bouteilles, pressoirs. Mais la partie la plus curieuse, et presque impressionnante, de l'établissement, ce sont les interminables caves à travers lesquelles la promenade du visiteur se prolonge entre des rangées de futailles monstrueuses et vénérables, que l'on construit, — construit est le mot, — dans les chantiers de la maison.

J'ai « exploré » la principale des dix caves que la firme de Palugyay possède dans la ville de Poszony, et circulé longuement parmi les tonnes et les foudres dont certains contiennent 173 hectolitres. Tous les gros foudres sont ornés de sculptures sur bois repré-

sentant des sujets religieux[1], des armoiries nobiliaires, des devises, des portraits même. Une fort jolie coutume est celle qui consiste à faire graver les traits des plus anciens ouvriers, — ceux qui ont vingt-cinq ans de service, — sur l'une des grosses tonnes. L'honneur est, paraît-il, fort apprécié. — Au pied de chaque tonne est fixé un flacon rempli du vin qu'elle contient, avec quelques indications écrites. Les Tokaj en tonneau ont une vaste cave spéciale, ainsi que les grands crus en bouteille; au fond du souterrain, dans un local obscur, se dresse une petite table, que deux grands chandeliers illuminent, donnant une impression quasi rituelle, et sur laquelle les visiteurs sont admis à déguster les plus rares produits de la Hongrie. Les plus rares, — non : car, tout à côté, se trouve une armoire, creusée dans la maçonnerie antique, et soigneusement grillée. C'est le saint des saints, enfermant les grands crus des grands crus... Et le directeur de la maison en a jeté la clé, pour éviter toute tentation d'y toucher.

L'impression curieusement mêlée d'archaïsme et de modernité subsiste, lorsqu'au sortir du vaste souterrain, l'on repasse par les salles de correspondance, et que dominant les bureaux américains, les appareils dactylographiques et téléphoniques, les lampes électriques et les cartonniers austères, à côté des cadres où brillent les médailles conquises, on remarque les photographies des directeurs successifs, voisinant avec celles des plus anciens employés, — et, plus haut, — un tableau de piété.

1. Desquels tire son nom l' « Apostelkeller », ou cave des Apôtres.

CHAPITRE III

LES CULTURES INDUSTRIELLES

L'économie rurale distingue généralement quatre catégories de cultures industrielles : celle des plantes textiles, celle des plantes sucrières, celle des plantes oléagineuses, enfin celle des plantes dites économiques, — épithète qui ne constituerait d'ailleurs qu'une antiphrase, si on prenait le mot « économique » ici, dans le sens de la conversation courante.

Plantes textiles. — Les textiles européens se réduisent à deux principaux, le lin et le chanvre, auxquels les textiles exotiques, le coton, le jute, le phormium sont venus, depuis un siècle, faire une concurrence terrible. En plusieurs pays, en France notamment, la culture de ces deux élégants végétaux décline de plus en plus, malgré les efforts tentés pour la galvaniser. En Hongrie, son importance reste encore grande, au moins en ce qui concerne le chanvre.

Celui-ci est produit sur 58 225 hectares dans la Hongrie propre, et 67 674 dans le royaume entier. La quantité récoltée des fils de chanvre s'élève à 522 951

et 605 626 quintaux métriques (sans parler de 212 097 et 218 495 quintaux de grains) pour une valeur de 28 787 et 33 989 couronnes, en 1905. Contrairement à ce qui se passe chez nous, l'aire cultivée en chanvre s'étend plutôt qu'elle ne diminue : elle était de moins de 63 000 hectares en 1901 (royaume entier).

La culture du lin couvre une superficie beaucoup plus modeste : 13 078 hectares en Hongrie, et 20 496 dans le royaume. C'est donc une culture spécialement développée en Croatie-Slavonie. La quantité récoltée était, en 1905, de 111 116 et de 154 964 quintaux de fils pour une valeur de 7 976 000 et 11 688 couronnes (sans parler de 58 134 et 65 412 quintaux de grains). Comme pour le chanvre, il y a accroissement de l'aire cultivée, qui ne s'étendait encore que sur 16 324 hectares en 1901.

Le chanvre et le lin hongrois sont surtout utilisés dans le pays, pour les besoins des populations rurales. Ni l'un, ni l'autre ne figurent sous une rubrique spéciale au tableau des exportations de l'*Annuaire statistique hongrois*, lequel particularise cependant des produits dont l'exportation n'atteint pas 3 500 000 couronnes. La culture du chanvre, de beaucoup la plus importante des deux, est assez éparpillée; cependant elle se localise, pour une part importante, dans la région de Szeged. L'aspect des énormes et nombreuses meules de chanvre gris que l'on rencontre aux alentours de cette ville est assez pittoresque; on dirait, de loin, les huttes d'une peuplade sauvage. C'est aussi dans la banlieue de Szeged que se trouvent plusieurs fabriques utilisant cette matière première. Le chanvre est d'ailleurs, en Hongrie, d'une très belle venue; la tige atteint les

proportions d'un arbuste, quatre mètres de hauteur, et plus parfois.

Plantes sucrières. — En Hongrie, comme en Autriche, — dans les plaines de la Moravie et du Marchfeld, — la betterave est une des plantes industrielles de la plus haute importance; l'industrie sucrière, une de celles que le gouvernement magyar s'est le plus attaché à favoriser, et avec le plus de succès : les fabricants de sucre autrichiens le reconnaissent eux-mêmes.

La superficie récoltée en hectares, pour les betteraves à sucre, s'élève, dans le royaume, à 95 382 hectares, pour la presque totalité dans la Hongrie proprement dite (94 202 hect.). La récolte obtenue monte à 19 309 000 quintaux (19 225 000 dans la Hongrie proprement dite), représentant une valeur de 34 427 000 couronnes (34 249 000[1]).

Les fabriques qui utilisent cette récolte sont peu nombreuses, mais énormes. On en comptait 20 en 1899. Ce chiffre n'a pas varié jusqu'en 1902. Une 21e a été alors créée, et c'est ce total de 21 que nous retrouvons pour la campagne de 1904-5.

Dans ces 21 usines, 400 machines à vapeur donnent près de 17 000 chevaux, sans parler de la force obtenue par d'autres moyens (comme à Mezöhegyes[2]). Les ouvriers employés sont au nombre de 14 700, dont plus de 2 500 femmes. La quantité des betteraves employées varie de 16 à 21 000 000 de quintaux, selon les années (15 988 000 en 1904-5, 21 182 000 en 1902-3). La quantité de sucre produite monte à un

1. En 1905.
2. Voir 2e partie, ch. I.

total variant de 2500000 à 3100000 quintaux (2504000 en 1899-1900, 3100000 en 1902-3, 2604000 en 1904-5). Les deux tiers de la production sont obtenus avec une polarisation d'au moins 99,3 p. 100; le troisième tiers est au-dessous.

Presque toutes les fabriques de sucre sont situées dans la Hongrie occidentale sur les rives du Danube, mais le long du premier tronçon ouest-est de ce fleuve : sur la rive gauche, à Dioszeg, Magyarfalu, Nagysurani, Nagyszombat, Nagytapolcsany, Oroszka, Selyp, et Trencsentepla, — sur la rive droite à Acs, Czinfalva, Felsöbük, Felszerfalva, Kaposvár, Nagyczenk, Petöhaza, Sárvár. La grande sucrerie d'État de Mezöhegyes est située dans l'angle Tisza-Maros, et celle de Szerencs, sur la rive droite de la Tisza supérieure, dans le comitat de Zemplen. Deux sucreries existent en Transylvanie; une dans l'Alföld, à Hatvan, considérable.

La plus colossale de toutes, celles de Szerencs[1], occupe près de 2000 ouvriers (1955, dont 466 femmes), soit le double de celle, puissante déjà, de Mezöhegyes. Les Hongrois la citent avec orgueil comme « la plus grande sucrerie du continent ». La force motrice employée, et produite par des machines à vapeur, est de 1750 chevaux. La quantité de betteraves travaillées a été, pour la campagne 1904-5, de 1156000 quintaux, chiffre dépassé, il est vrai, par celui de la sucrerie de Hatvan; mais la quantité de sucre fabriqué à Szerencs distance de beaucoup (302275 quintaux)[2] celle produite à Hatvan (202933),

1. Fondée en 1889,
2. Dont 158 749 quintaux avec une polarisation d'au moins 99,3 p. 100.

à Mezöhegyes (192 197), à Nagyszombat (209 763), et dans toutes les autres sucreries.

A signaler que, dans des établissements qui produisent des quantités peu différentes de sucre, l'importance du personnel et celle du machinisme varient beaucoup, et *en sens inverse.*

C'est ainsi qu'à Nagyszombat on compte seulement 639 ouvriers, mais 1 754 chevaux-vapeur; — tandis qu'à Mezöhegyes, on recense 995 ouvriers et seulement 636 chevaux-vapeur; à Hatvan, 940 ouvriers et 900 chevaux.

La betterave est également utilisée par la distillerie. En général, une distillerie est annexée aux sucreries pour travailler les déchets de betteraves. Mais l'alcool est surtout produit avec d'autres matières, maïs, pommes de terre, fruits à drupes et à noyaux, baies, marcs, racines, lie de vin, vin, hydromel, etc. Les distilleries utilisant la betterave ne sont qu'au nombre d'une quarantaine plus ou moins importantes, tandis que les petites distilleries de fruits existent au nombre de plus de 50 000 chez les « bouilleurs de cru [1] ».

Le sucre produit en Hongrie donne lieu à une importante exportation, qui a porté en 1905 sur les chiffres suivants : sucres raffinés, 14 781 000 couronnes; sucres bruts, 5 152 000 couronnes; sucres en poudre, 26 371 000 couronnes.

Les sucres raffinés trouvent surtout acheteur

1. Ajoutez 17 à 18 000 distilleries de marc, 5 à 6 000 de baies, 10 à 11 000 de lie de vin, 230 de maïs, 274 de pommes de terre, 2 800 de matières diverses, etc. Le chiffre des petites distilleries paysannes varie considérablement d'une année à l'autre selon la récolte. En 1904-5, 69 505 distilleries ont donné une production totale de 104 239 040 hectolitres degrés (litres d'alcool pur).

dans les Balkans, en Turquie d'Europe (4 990 000 couronnes), Bulgarie (1 670 000 couronnes), Bosnie (960 000 couronnes), Serbie (702 000 couronnes), et en Turquie d'Asie (2 722 000 couronnes).

Les sucres bruts sont exportés en Grande-Bretagne pour 4 865 000 couronnes. Et les Indes anglaises achètent pour 18 489 000 couronnes de vergeoises.

Quant à l'Autriche, elle a *importé* en Hongrie, en 1905, pour 7 392 000 couronnes de sucres raffinés; mais cette importation est en décroissance rapide, par suite des progrès de l'industrie hongroise, ainsi que le montre le tableau suivant :

Valeur des sucres raffinés importés d'Autriche en Hongrie.

En 1901	16 847 000 couronnes.
1902	17 479 000 —
1903	13 545 000 —
1904	8 234 000 —
1905	7 392 000 —

Plantes oléagineuses. — Parmi les plantes oléagineuses, il en est deux que la Hongrie cultive assez abondamment, le colza et le pavot, sans parler de plusieurs autres plantes dont les graines, récoltées pour divers usages, servent, entre autres, à donner de l'huile (lin, soleil, etc.).

Le colza est cultivé (colza d'automne), dans la proportion de plus des neuf dixièmes sur 31 200 hectares. La récolte de 1905 a été de 206 432 quintaux métriques représentant une valeur de 4 437 000 couronnes. Il semble que, comme en France, cette production est en régression. La superficie cultivée en 1905 a été plus réduite que celle cultivée durant aucune des quatre années précédentes, et la quantité

de denrée obtenue en diminution marquée. Quant au rendement par hectare, il oscille entre 6 quintaux 6, et 8 quintaux 4.

Nous trouvons le pavot cultivé, en 1905, sur 6177 hectares comme produit principal, et 8503 comme produit second, pour une quantité totale de 47000 quintaux métriques et une valeur de 2300000 couronnes.

Plantes économiques. — Dans cette catégorie, on range principalement, en Hongrie, le tabac et le houblon.

C'est sur 42200 hectares (dont 1130 en Croatie-Slavonie) que le tabac est cultivé. La quantité récoltée atteignait 467000 quintaux en 1905, et sa valeur montait à 17138000 couronnes. Tels sont du moins les chiffres que je relève dans l'*Annuaire statistique* de 1905 à la page 93. D'autres sensiblement plus élevés sont indiqués dans une autre statistique du même annuaire, page 173, — d'après laquelle la superficie plantée aurait atteint 49668 hectares et le rendement 557394 quintaux. Le même tableau indique que 918 communes et 11962 cultivateurs s'adonnaient à la production du tabac. La régie royale hongroise a acheté 302005 quintaux, et la régie autrichienne[1], 252851, pour 12093000 et 9886000 couronnes.

Les manufactures royales hongroises de tabac, qui utilisent les feuilles achetées, sont, depuis 1901, au nombre de 21. Leur personnel comprend près de 20000 travailleurs, employés et ouvriers, en grande majorité femmes (17500 sur 19200 environ).

Plusieurs manufactures ont un nombre élevé d'ou-

1. Achats en Hongrie.

vriers et ouvrières : celle d'Obuda, plus de 1 300, celle de Temesvar plus de 1 550, celle de Fiume près de 2 000.

La fabrication, au cours des dernières années, a donné en quantité les résultats suivants :

Années.	Matière brute travaillée — Étrangère.	Matière brute travaillée — Indigène.	Tabac fabriqué (en quintaux métriques).	Quantité totale des pièces — Cigares (par milliers)	Quantité totale des pièces — Cigarettes (par milliers)
1901....	62 709	156 091	215 205	484 393	1 191 508
1902....	58 989	165 638	206 654	484 202	1 279 433
1903....	50 420	182 061	214 309	494 098	1 374 243
1904....	46 339	185 662	210 588	503 477	1 488 845
1905....	57 189	172 637	214 199	516 083	1 622 273

Au point de vue valeur, la production est estimée :

En 1901..................... à	79 800 000	couronnes.
1902.....................	101 292 000	—
1903.....................	110 798 000	—
1904.....................	113 780 000	—
1905.....................	108 025 000	—

L'excédent des recettes de la régie royale hongroise s'élève rapidement, de 56 300 000 couronnes en 1891-1895, à 60 065 000 en 1896-1900, et 82 530 000 en 1905.

Le tabac en feuilles figure parmi les exportations hongroises pour une somme annuelle d'environ 14 000 000 de couronnes (13 759 000 en 1905 ; 17 071 000 l'année précédente, exceptionnelle). L'Autriche en prend pour 10 à 12 000 000, la France pour une valeur très variable, de 1 à 2 000 000 (715 000 seulement en 1905, 2 048 000 en 1904). Les autres acheteurs sont les Pays-Bas, la Russie, la Roumanie. Les deux Turquies au contraire sont exportatrices et vendent 6 à 7 millions de tabac en feuilles à la Hongrie.

La superficie consacrée au houblon ne comprend

que quelques centaines d'hectares (570 en 1905), donnant 3 514 quintaux de produit, pour une valeur de 373 000 couronnes. On pourrait donc ne pas insister sur une denrée relativement aussi secondaire, si elle ne donnait lieu, avec l'orge dont la Hongrie produit des quantités considérables, à une importante fabrication de bière. La production de celle-ci a porté, en 1905, sur 1 501 411 hectolitres, obtenus dans 90 brasseries dont 29 d'une capacité de production dépassant 10 000 hectolitres. La seule brasserie Dreher, à Buda-Pesth Köbanya, compte dans le total pour 358 176 hectolitres, soit plus de 23 p. 100.

Une place à part doit être faite, parmi les cultures industrielles, à cette production spéciale, à la fois végétale et animale, tenant de l'arboriculture et de l'élevage — qu'est la sériciculture; production dont l'intérêt est très grand aujourd'hui, et paraît devoir le devenir de plus en plus pour la Hongrie. Celle-ci en effet, qui fournit déjà de matière soyeuse les pays d'Occident, et particulièrement la place de Lyon, tend à se faire de plus manufacturière, et à travailler elle-même l'admirable soie jaune d'or que lui donnent ses cocons.

L'origine de la sériciculture en Hongrie est récente, si on compare ce pays à la France ou à l'Italie : elle date cependant déjà d'un siècle et demi au moins. Vers le milieu du XIXe siècle, la production atteignait 400 000 kilogr. de cocons qui étaient filés sur place; la grège obtenue se vendait à Vienne, où l'industrie de la soie commençait à s'organiser[1]. Mais, bien qu'on

1. Le tissage même s'implanta à Buda-Pesth, où les habitants riches possèdent encore des ameublements ornés des belles soieries fabriquées dans le pays au début du XIXe siècle.

ait dès lors reconnu les belles qualités de la soie hongroise (brillant, ténacité, élasticité, couleur), le progrès s'arrêta, et fit place à une décadence profonde après l'invasion de la pébrine, cette redoutable maladie du ver à soie qui ravagea l'Europe, et sévit en Hongrie vers 1850. Au bout de quelques années la sériciculture disparut complètement.

Dès le rétablissement de la Constitution hongroise, en 1867, le gouvernement essaya de la revivifier. Les encouragements qu'il prodigua aux cultivateurs n'aboutirent guère pendant assez longtemps. En 1879, on ne recensait dans le pays que 150 éducateurs, qui produisaient la quantité dérisoire de 2 700 kilogr. de cocons.

C'est alors qu'on essaya un nouveau système d'encouragement, supprimant les primes aux éducateurs, mais cherchant à rendre la sériciculture lucrative.

Il s'agissait, avant tout, d'obtenir des graines parfaites. L'État construisit des stations de grainage dans les régions qui produisaient les meilleurs cocons, et fonda à Szegzard un établissement d'après le système Pasteur, où 160 microscopes sont utilisés à faire, chaque année, des millions d'examens. De plus, pour régénérer la race hongroise, on importe tous les ans 800 kilogr. de graines françaises et italiennes.

La plus grande attention fut ensuite apportée à l'instruction des éleveurs, et à leur contrôle, pendant la récolte. Dans chaque commune d'élevage, une personne est chargée de distribuer la graine et d'instruire les éleveurs, au nombre de 109 000 dans près de 3 000 communes[1]. Une vingtaine de communes sont

1. 2 973 en 1905.

réunies sous la direction d'un inspecteur de district; on compte plus de 80 de ces inspecteurs.

Une vive impulsion a été donnée aussi à la plantation des mûriers. Le gouvernement distribue, en quantité, des graines de jeunes mûriers, et même des arbres. En 1905, les inspecteurs de la sériciculture ont réparti entre les cultivateurs 1 960 litres de graines, près de 8 000 000 de jeunes plants de deux à trois ans (7 956 000), et 118 463 mûriers; on a établi près de deux cents pépinières affectées spécialement à la culture du mûrier, et il a été ordonné que les deux tiers des routes nationales seraient plantées de mûriers.

Le gouvernement surveille par ses fonctionnaires environ 5 500 écoles communales qui doivent aussi attribuer les 2/3 de leurs terrains à la culture des mûriers. Il entretient des écoles spéciales pour l'élevage du mûrier : les arbres qui y sont produits sont plantés sur des terrains en friche. Une loi ordonne que, dans toutes les communes où le sol est favorable à la sériciculture, les terrains inutilisés, et les chemins en première ligne, doivent être plantés de mûriers.

Malheureusement, malgré tous ces efforts, « la feuille » manque souvent. Plantés dans des endroits publics, les mûriers sont fréquemment endommagés. Aussi, dans plusieurs régions, le cocon ne présente pas les qualités qu'il offre quand le ver est suffisamment nourri. Par contre le cocon hongrois, quand il est obtenu dans les conditions voulues, peut être classé dans les meilleures races connues : le mûrier n'étant ni greffé, ni trop poussé, sa feuille est moins abondante mais plus nourrissante qu'ailleurs. Le climat est aussi favorable au bon développement du ver à soie.

En dehors de l'État, personne en Hongrie n'a le droit de vendre ou distribuer de la graine de ver à soie. En revanche, l'État s'oblige à acheter au comptant les cocons. Dans ce but, il a créé un grand nombre de stations d'achat (130 environ), où les éducateurs apportent leurs cocons au moment de la récolte.

Les cocons sont ensuite expédiés dans des coconnières pour être fournoyés, séchés, assortis par qualités ; on compte près de trente coconnières appartenant à deux systèmes, ancien (Németh-Palánka, Zombor, Szegzard, Baya, Ujvidek, Zsablya O'-Becse, Pancsova, Versecz, Temesvar, Fehertemplon, Eszék, Uj-Gradiska, Vinkorcze, Mitrovicza), et nouveau (O'Moldova, Nagy-Becskerek, Titel, O'-Verbasz, Békés-saba, Szabadka, Györ, Zàgràb). Elles peuvent contenir en moyenne 80 à 100 000 kilogr. de cocons frais. Le travail délicat du « fournoyage » est confié à des spécialistes italiens, et opéré à l'air chaud.

Beaucoup de filatures italiennes, spécialement celles du Frioul, achètent de préférence les cocons hongrois, qui présentent cette particularité avantageuse de conserver à la soie sa couleur brillante, malgré une cuisson même prolongée.

Les cocons séchés et assortis sont, en partie conservés par l'État pour ses filatures, en partie expédiés et vendus à Marseille, Milan et Udine.

Tous ces efforts n'ont pas été sans résultat. Il y a eu un rapide accroissement dans la quantité de cocons annuellement produite, quantité qui tombait presque à zéro vers 1870. Voici les principales étapes de la progression :

Production en	1879	2 507	kilogrammes.
—	1880	10 131	—
—	1885	176 337	—
—	1890	1 043 096	—
—	1895	1 499 845	—
—	1900	1 354 120	—
—	1905	1 959 213[1]	—

Le nombre des éleveurs (familles) atteint aujourd'hui 109 790[2], et celui des centres séricicoles 2 973[3]. La quantité des graines distribuées aux éleveurs a été, en 1905, de 1 588 kilogr.; le gain des éleveurs, de 3 447 000 couronnes, soit en moyenne 31 couronnes par famille. Le gain total des individus employés dans l'industrie séricicole (y compris les employés aux magasins de cocons, etc.) a été de 5 167 000 couronnes.

Pendant longtemps, l'État ne s'est préoccupé que de la production coconnière, c'est-à-dire de la partie exclusivement agricole de l'industrie soyeuse. Depuis les dernières années du XIX[e] siècle, il a poussé plus loin son ambition, et s'est efforcé d'implanter en Hongrie la filature. Nous quittons, à vrai dire, ici le terrain proprement agricole : mais la liaison est telle entre la sériculture et la filature, qu'il est difficile, — surtout à un économiste lyonnais, — de ne pas ajouter quelques détails sur cette nouvelle question.

Ici encore, l'État hongrois est entré résolument dans la voie de l'interventionnisme le plus accentué. Il a bâti, lui-même, des filatures, en s'efforçant de profiter de l'expérience acquise dans les autres pays, en s'adressant à des constructeurs italiens, et en

1. Dont 277 129 en Croatie-Slavonie.
2. Dont 17 181 — —
3. Dont 284 — —

faisant visiter par ses ingénieurs les filatures de France et d'Italie.

Une des principales conditions de succès fut reconnue exister dans la qualité de l'eau du Danube et de certains de ses affluents, qui est propice à la filature. Les deux premières usines furent établies à Pancsova et Ujvidek; celle de Pancsova, créée en 1882, constituait plutôt un essai qu'une affaire industrielle, essai qui fut commencé avec 30, puis 60 bassines seulement. — Des directeurs et des ouvrières furent appelés d'Italie, pour former la « maëstranza ». La première filature importante fut bâtie en 1884 à Ujvidek; et bientôt d'autres suivirent, à Györ, Tolna, Komarom.

Le but de l'État, qui avait construit les filatures, n'était pourtant pas de les exploiter en régie, mais bien de les louer à des filateurs étrangers qui apporteraient leurs capitaux et leurs connaissances techniques, et qui, en revanche, obtiendraient différents avantages : fourniture de bons cocons à prix réduits, et d'un bon personnel formé dans le pays, exemption de tous les impôts pendant 15 ans, réduction considérable dans les tarifs de transport, etc.

La filature d'Ujvidek a été louée à un Français, de même que celle de Pancsova; celle de Györ, à un Suisse de Zurich; celle de Komarom, plus récente, à un Anglais. Je l'ai visitée, et je n'ai pu que louer l'aménagement moderne, parfaitement installé, de l'usine, ainsi que sa bonne tenue. La salle où la filature s'opère est presque carrée, avec 30 m. 5 de longueur sur 28 m. 80 de largeur et 8 m. 30 de hauteur, soit 6300 mètres cubes, ce qui, pour 256 bassines, donne 40 mètres cubes par bassine. Il y a 28 fenêtres de dimensions variables, les unes de 3 mètres sur 6,

les autres de 1 m. 70 sur 2 m. 40, avec une surface de 193 mètres. La lumière est de 17 p. 100 plus forte que dans les autres filatures. Un dispositif très simple permet de lutter contre la formation de la buée chaude dans la salle des bassines; l'atmosphère y est cependant assez peu agréable, pour qui n'en a pas l'habitude. Le personnel est composé de jeunes filles et de fillettes, qui gagnent, paraît-il, un salaire correspondant à ceux que leurs camarades italiennes obtiennent. La journée est longue, s'étendant jusqu'à 11 heures et demie [1]; et certaines fillettes m'ont paru bien jeunes pour cette tâche, non point pénible en soi peut-être, mais prolongée et probablement débilitante. Leurs physionomies pourtant n'étaient point souffreteuses.

Les autres filatures ont de 120 à 160 bassines.

Seule, la filature de Tolna est exploitée en régie. L'État la conserve sous sa direction, pour y former des directeurs et sous-directeurs hongrois, qu'il met ensuite à la disposition des locataires des autres filatures. La soie filée à Tolna est vendue à Udine, Milan, Lyon et Crefeld. La soie hongroise, en général, est exportée jusqu'en Amérique, où l'on apprécie son homogénéité, son brillant, son nerf, son élasticité et sa souplesse.

Le gouvernement hongrois se propose maintenant d'effacer un peu son action, et de laisser plus d'initiative aux particuliers. Jusqu'ici, il a servi d'intermédiaire obligé entre le producteur et le filateur. Mais il désire arriver à se dégager, et laisser des relations directes et libres s'établir entre les deux intéressés, à l'avantage du filateur lui-même qui

1. La journée légale pouvant atteindre 12 heures.

n'aura plus à rémunérer (ne fût-ce qu'au prix de revient) l'intermédiaire du gouvernement.

La location des filatures est consentie au prix de 60 francs par bassine, ce qui suffit à peine à rémunérer à 2,5 p. 100 le capital employé. Ces 2,5 p. 100 sont d'ailleurs portés au compte d'amortissement, aucun intérêt n'étant inscrit en compte au profit de l'État. On s'occupe, de plus, d'établir certaines conditions moyennant lesquelles les locataires deviendraient propriétaires, au bout d'un certain nombre d'années, d'une manière très avantageuse. Comme on le voit, si l'État s'est immiscé très largement dans l'industrie soyeuse, il travaille autant que possible à préparer sa propre démission.

Les cocons sont livrés par l'État, mensuellement, au filateur, qui peut d'ailleurs prendre livraison d'avance, à condition que le règlement s'opère par échéances mensuelles, de façon à se rapprocher le plus possible du prix moyen des cocons pendant toute la campagne ; on prend, pour chaque mois, la moyenne des prix cotés pendant le mois à la cote du *Bulletin de Sériciculture* de Milan. Le filateur bénéficie, de plus, d'une bonification de 0 fr. 50 par kilogr. de cocons secs sur les prix fixés. Les cocons utilisés dans une usine de 120 bassines étant du poids total de 50 000 kilogr., l'avantage ainsi réalisé s'évalue à 25 000 francs.

Les brochures officielles hongroises consacrées à l'industrie de la filature insistent sur ce fait que le personnel ouvrier est intelligent, docile et peu exigeant. L'une d'elles, publiée en 1902 à Szegzàrd[1], ajoute : « Il faut encore rappeler qu'il n'y aura pas de

1. A l'Inspectorat royal pour le développement de l'industrie séricicole.

longtemps, en Hongrie, à redouter les menées socialistes, comme cela se passe dans d'autres. pays » De longtemps?... je ne sais. En attendant, au cours de la journée de travail de 11 heures et demie, l'ouvrière produit 600 grammes de soie dans la qualité extra.

Le moulinage ne s'est pas encore développé; mais il y a quelques usines de tissage. L'État hongrois, fidèle à sa politique colbertiste, s'efforce de les multiplier par des avantages répétés : 1° concession gratuite du terrain nécessaire; 2° exemption d'impôts pendant 15 ans; 3° réduction des frais de transport et de douane sur l'importation des machines étrangères; 4° subventions annuelles de 30 à 40 000 francs selon l'importance du tissage, pendant 10 ans. Jusqu'à présent, quelques maisons autrichiennes ont profité de ces avantages; des tissages ont été créés à Kula (comitat de Bacs), Wimpassimg (Sopron), Saint-Gothard (Vas); mais, somme toute, les résultats obtenus à ce point de vue sont encore assez minimes.

CHAPITRE IV

JARDINS ET VERGERS

« L'horticulture est la poésie de l'économie rurale », a dit un économiste hongrois, le baron Prónay. C'est ce que pensait déjà, il y a dix-huit siècles, l'agronome latin Columelle, qui dans son traité de l'Agriculture, arrivant à parler des jardins, abandonnait la prose pour le langage mesuré.

Toutefois, si, presque partout, les premières productions littéraires des nations ont été des œuvres poétiques, l'horticulture paraît en général ne se développer au contraire qu'à un assez haut degré de civilisation, et cela, tant à cause des connaissances et des capitaux qu'elle exige, que des débouchés qui peuvent seuls la rendre rémunératrice. Et l'on pourrait presque, en faisant la part de l'enthousiasme naturel du spécialiste, accepter la formule de M. Schilberszky, professeur à l'école d'horticulture de Buda-Pesth : « C'est avec raison que l'on peut considérer le développement de l'horticulture dans tous les pays comme la juste mesure du degré de civilisation générale[1]. ».

1. *Monographie de l'Horticulture en Hongrie*, 1900.

Il est du moins une forme de l'horticulture, entendue au sens large, l'arboriculture, que les vieux Hongrois ont cependant connue. Dès l'époque la plus reculée, ils tenaient en honneur le noyer, comme les Gaulois le chêne, et adoraient le dieu Hadùr dans les bosquets de noyers. Plus tard, le jardin proprement dit apparut à côté du verger, et ce furent surtout les moines de saint Benoît qui firent faire à l'horticulture ses premiers progrès. « Dans toute la Hongrie, ces jardins monastiques ont servi de modèles aux jardins particuliers [1]. »

A l'exemple des couvents, les particuliers, les seigneurs, les rois créèrent et multiplièrent des vergers, des jardins d'agrément, et de vastes potagers. Les jardins du roi Mátyás, à Bude, ont été célèbres. C'est sous la dynastie des rois angevins, que l'horticulture hongroise atteignit un haut degré de perfection; — comme si ces souverains avaient apporté avec eux les traditions charmantes du « jardin de la France », et le souffle de « la douceur angevine ». Dans les jardins de Visegrád, où le roi Robert-Charles avait donné carrière à sa prédilection pour l'horticulture, croissaient les fleurs, avec lesquelles on composait les parfums de la reine Élisabeth, et spécialement l'eau restée célèbre sous le nom d'*eau de la reine de Hongrie*. Dès le xve siècle, la réputation de la Hongrie était déjà établie en ce qui concerne l'art de produire les fruits. Elle fut encouragée à plusieurs reprises par les souverains, entre autres par Marie-Thérèse et par Joseph II, sous le règne duquel la création des jardins devint une mode dans l'aristocratie.

1. Schilberszky, *op. cit.*

Au commencement du XIXe siècle, les propriétaires établirent dans les contrées montagneuses, principalement dans les Karpathes et la Transylvanie, de vastes vergers dont la récolte s'exportait en grand, notamment vers la Pologne. Puis la culture arboricole s'étendit dans le centre du pays, autour de Kecskemet, Nagy-Körös, et plusieurs autres villes, particulièrement dans des régions sablonneuses.

Il y eut ensuite, dans la seconde partie du XIXe siècle, et jusque vers 1890, une longue période de stationnement. En 1889, tandis que la culture fruitière et maraîchère donnait en Allemagne un revenu de 96 millions de marcs, et en France un revenu bien supérieur, elle ne donnait en Hongrie que 5 millions de couronnes. Mais la baisse du prix du blé, et les ravages du phylloxéra rappelèrent l'attention sur la culture des fruits et du potager, qui firent de nouveaux progrès. L'horticulture d'agrément a été, au contraire, quelque peu négligée dans le dernier demi-siècle, beaucoup de magnats ayant plutôt laissé dépérir leurs parcs qu'ils n'en ont créé de nouveaux; mais un revirement tend à se faire, encouragé par l'exemple de l'État.

La statistique la plus récente indique, pour la superficie cultivée en jardins, une étendue de 421 161 hectares (dont 366 606 pour la Hongrie proprement dite, et 54 555 pour la Croatie-Slavonie). Les régions les plus riches en jardins sont surtout la Transylvanie (plus de 90 000 hectares) et l'angle Tisza-Maros (plus de 77 000). Cette étendue n'était encore, en 1900, que de 347 766 hectares pour toute la Hongrie.

La production comprend trois principales cultures :

1° celle des fruits; 2° celle des légumes et des graines; 3° la culture florale et d'agrément. A ces trois productions végétales on peut rattacher, — et surtout à la dernière, — la plus gracieuse, et non la moins productrice, des formes de l'élevage : l'apiculture. Enfin c'est, semble-t-il, dans le chapitre présent que s'encadre le mieux l'étude de la basse-cour.

Le climat et le sol de la Hongrie la prédestinent à la culture fruitière. « La France seule, dit à ce sujet M. Schilberszky[1], est comblée de conditions naturelles plus favorables... Le pays tout entier pourrait être changé en un grand verger, et cependant nous pouvons affirmer qu'en Hongrie la culture des fruits, n'a pas encore conquis la dixième partie du territoire qui lui convient. »

Il est certain que l'arboriculture hongroise donne de très beaux produits. Je me souvenais d'avoir, à notre Exposition de 1900, admiré la section austro-hongroise des fruits, avec laquelle rivalisait seule, pour les fruits à pépins, et parmi les pays étrangers, la section canadienne. Le musée d'agriculture de Buda-Pesth donne aussi une agréable impression de la variété et de la beauté des fruits du pays, et cette impression persiste quand on parcourt les marchés de la ville et les régions de production.

Les fruits les plus répandus sont : la pomme, cultivée un peu partout, en Transylvanie, dans le nord, dans l'ouest, dans le centre; la poire, que l'on trouve aussi dans les différentes régions, sauf dans les parties froides du nord et de l'est; la prune, surtout dans le midi; la cerise, la griotte, la pastèque, volu-

1. *Op. cit.*

mineuse et superbe, la châtaigne; la noix, dans le sud, avec des variétés d'une grosseur remarquable.

L'*Annuaire statistique* est muet sur l'arboriculture. L'ouvrage de M. Schilberszky donne quelques renseignements chiffrés, mais qui datent de 1900. D'après les indications qu'il contient, on compterait, dans tout le royaume, 78 millions d'arbres fruitiers, dont 13 en Croatie-Slavonie; l'arbre le plus répandu serait le prunier : 40 millions d'arbres, dont 65 p. 100 en Transylvanie, puis vient le pommier (10,5 millions), le poirier (5,3 millions) et le mûrier (5 millions)[1]. Viennent ensuite le griottier, le noyer, le pêcher, beaucoup plus localisé, spécialement dans l'ouest, le châtaignier, etc. Mais les données sont quelque peu incertaines; les inventaires que l'on tente se heurtent à la résistance du paysan, qui les croit faits en vue d'une taxation : aussi s'efforce-t-il de tromper sur le nombre de ses arbres, ou même coupe-t-il ceux-ci.

Dans ces dernières années, l'exportation des fruits est devenue l'objet d'un sérieux trafic. A Kecskemet, l'on m'a affirmé qu'on expédiait dans la saison 1 000 000 de corbeilles de fruits de 5 kilogr.; plus une soixantaine de wagons d'abricots par jour pendant trois semaines. Les terrains plantés en pommiers y sont d'une grande valeur et d'un excellent rapport. On m'a parlé de propriétés de quelques hectares qui avaient coûté 60 000 couronnes à aménager et

1. Le texte dit pour le pommier 105 millions et pour le poirier 53 millions. Il y a erreur typographique évidente, puisque : 1° le total est indiqué comme étant de 78 millions; 2° l'arbre le plus répandu, le prunier, est compté comme ayant 40 millions de représentants.

rapportaient, par leur récolte, plus de 6 000 couronnes actuellement. Je donne ces chiffres, que je n'ai pu d'ailleurs vérifier. Pour l'ensemble du pays, l'exportation des fruits frais s'est élevée, de 5 639 000 couronnes en 1901, à 7 743 000 en 1905, — les raisins frais étant comptés à part (2 749 000 et 3 466 000 couronnes).

Il m'a paru aussi, un peu partout, que l'État et les propriétairès se préoccupaient maintenant beaucoup de développer les pépinières et de multiplier les vergers.

A la fin du XIXe siècle on comptait en Hongrie 22 pépinières d'État, dont les plus anciennes ne remontaient pas à plus loin que l'année 1892, et qui couvraient, réunies, 219 hectares. Les premières créées l'ont été à Buda-Pesth, Kolósvar, Lugos, Torda et Zilah.

La pépinière de Buda-Pesth fournissait par an, dès 1900, plus de 8 000 arbres greffés et 18 500 sauvageons. Ce chiffre était très dépassé dans plusieurs autres pépinières à Fogaras, Baya, Kesckemet, Kisber, Lugos, Koloszvar, Kis-Szeben, Mezőhegyes, etc. Plusieurs pépinières livrent par an de 200 à 300 000 sujets, et celle de Torda bien davantage.

Le ministère de l'Agriculture a pris également d'intéressantes initiatives en ce qui concerne la vente et l'expédition des fruits. Sa préoccupation des moindres détails pratiques éclate dans ce fait, par exemple, que, — les expéditeurs se plaignant de manquer de corbeilles, — il a fait planter, au bord des étangs, des centaines de milliers d'osiers, et détaché même un instituteur ambulant pour enseigner aux paysans l'art de tresser les corbeilles. Il a

fait aussi étudier en France les procédés de fabrication du cidre et s'est efforcé de les répandre par des voies analogues, et a été jusqu'à mettre à la disposition des petits propriétaires des chaudières pour la fabrication de l'eau-de-vie, ainsi que des étuves pour la dessiccation des prunes.

Je pourrais multiplier les exemples de ce genre, qui tous révèlent le « paternalisme » intelligent de l'État hongrois, et les efforts multipliés autant que variés, accumulés surtout, au cours de ses deux ministères, par M. I. Daranyi.

La culture des légumes est pratiquée dans trois buts distincts : pour l'alimentation du ménage, dans les petits domaines paysans, pour l'approvisionnement des grandes villes (c'est alors la culture maraîchère proprement dite) et pour l'exportation en gros. La culture maraîchère est presque monopolisée par les Bulgares, comme elle l'est dans le Far-West américain par les Japonais. Leur sobriété, leur patience, leur application au travail leur confèrent une supériorité victorieuse sur les travailleurs autochtones[1]. Je les ai vus à l'œuvre dans des régions où il semblait qu'on ne pût rien tirer du sol, et où ils parvenaient à en obtenir des récoltes de légumes.

Dans la plupart des jardins potagers, on ne cultive que quelques légumes peu coûteux, ainsi que les citrouilles et des *paprikas*. Mais une place est faite, chez les propriétaires, aux produits plus rares, asperge, artichaut, cardon, chou-fleur.

Plusieurs régions ont la spécialité de la production

1. Voir Pinon, La force bulgare. *Revue des Deux Mondes*, 1908.

en gros de certains légumes pour l'exportation; on cultive ainsi le chou dans les contrées de Kalocsa, Uszod, Poszony, Csurgó, Balinka, et dans l'île Csallóköz; la tomate, aux environs de Buda-Pesth et Poszony; le chou-fleur et l'asperge, aux mêmes endroits et à Sopron; le persil, la carotte, le céleri, dans l'île Csallóköz, dans la région de Györ et celle de Pápa; le raifort, à Kassa et Debreczen; le *paprika*, vers Szeged; le concombre à Nagy-Körös; l'oignon rouge, à Mako et Apátfalva. Cette dernière culture a pris une grande importanee, Mako, de même que Roscoff en France, est devenu un marché international des oignons, et la production en est assez rémunératrice pour que les cultivateurs des environs acceptent de payer un bail de 240 à 480 francs par hectare. Mais l'exportation des légumes secs, florissante jadis, vers 1860, pour l'Angleterre et l'Allemagne, a subi une dépression.

Plusieurs usines, à Buda-Pesth et ailleurs, fabriquent des conserves de légumes et de fruits. J'en ai visité une, de moyenne importance, à Poszony. Mais il y aurait encore beaucoup à faire en ce sens.

La culture des champignons est négligée.

La production des légumes forcés et primeurs n'est guère réalisée qu'autour de quelques grandes villes.

L'horticulture florale est pratiquée dans de nombreux jardins publics et privés. Il ne semble pas pourtant que les Hongrois soient très en avance à ce point de vue. La preuve en est dans la fierté avec laquelle ils parlent, ainsi que d'une rareté, de parcs étendus, mais assez quelconques, comme celui de Gödöllö (guère plus de 200 hectares) ou de jardins pittoresques, mais exigus, comme celui de Bude

(15 à 18 hectares). On fait grand état aussi du parc de l'île Marguerite, en amont de Buda-Pesth, qui appartient à l'archiduc Joseph, — le plus hongrois des membres de la famille royale, — et qui est considéré comme presque unique en Hongrie, alors que sa beauté, réelle d'ailleurs, serait loin de lui assigner un rang hors de pair en France [1].

Les grands propriétaires possèdent presque tous des parcs ou des jardins étendus [2]. Il en est de même des grandes villes. Buda-Pesth possède, dans chaque arrondissement, un certain nombre d'hectares consacrés à l'horticulture, soit :

Dans le Ier	arrondissement	....	16,4	hectares environ.
— IIe	—	....	4,7	—
— IIIe	—	....	0,1	—
— IVe	—	....	0,5	—
— V^e	—	....	4,8	—
— VIe	—	....	60,2	—
— VIIe	—	....	1,2	—
— VIIIe	—	....	4,0	—
— IXe	—	....	1,4	—
— X^e	—	....	76,9	—

Le bois de la ville, qui rappelle en miniature, par sa position, son aspect, et la beauté des voies qui y accèdent, le bois de Boulogne, mérite d'être cité à part.

Mais la culture des fleurs et plantes d'agrément ne prend pas encore en Hongrie une sérieuse importance économique. Elle ne fournit pas l'objet d'une exportation appréciable. Et même, au point de vue intérieur, les parcs et jardins tirent plutôt leur agrément des

1. Le parc de l'île Marguerite rappelle forcément à un Lyonnais deux des promenades favorites de ses concitoyens : c'est, en quelque sorte, le parc de la Tête-d'Or transporté dans une Ile-Barbe agrandie, mais moins pittoresque.

2. Voir plus haut, 2e partie, ch. II.

beaux arbres et des gazons, que des parterres fleuris et des végétaux rares. Les magasins même de vente, dans la capitale, ne trouvent pas à s'approvisionner dans le pays, et ont recours aux importations des pays méridionaux; les spécialistes ne paraissent pas croire à la possibilité d'un grand développement de la culture florale[1].

De la fleur à l'abeille, la distance est vite franchie, s'il y a même une distance à franchir. L'apiculture est pratiquée assez largement en Hongrie; une école d'apiculture existe dans le domaine royal de Gödöllö, et l'État s'efforce de développer chez les paysans le goût de l'élevage des abeilles. Le tableau suivant montre qu'il y réussit.

Années.	Quantité du miel en quintaux métriques.	Valeur produite en couronnes.	Quantité de la cire en quintaux métriques.	Valeur produite en couronnes.
—	—	—	—	—
1896	32 371	1 942 000	2 049	409 800
1897	32 432	1 945 920	2 235	447 000
1898	37 431	2 245 854	2 249	449 800
1899	33 518	2 815 512	2 319	463 800
1900	38 508	3 243 417	2 884	576 800
1901	30 892	2 595 329	1 844	369 041
1902	27 111	2 277 296	2 032	406 485
1903	29 991	2 519 244	1 926	385 200
1904	27 446	2 305 436	1 706	341 200
1905	31 466	2 643 203	2 020	404 000

L'apiculture fleurit surtout sur la rive droite du Danube et en Transylvanie. Le comitat de Somogy est le principal producteur. Les chiffres ci-dessus ne concernent d'ailleurs que la Hongrie proprement dite. Le nombre des essaims était estimé en 1905

1. Schilberszky, *op. cit.*

(automne) à 375 000 en ruches ordinaires, et 211 000 en ruches mobiles.

Les statistiques hongroises sont peu détaillées en ce qui concerne la basse-cour. L'effectif de celle-ci doit être assez considérable, notamment en oies et en poules. Ces dernières sont au nombre d'environ 30 millions. On rencontre, dans les plaines, de nombreux et importants troupeaux d'oies, et chaque paysan possède des poules, notamment de ces poules hongroises laides à voir, avec leur col naturellement dénudé, mais bonnes pondeuses. L'exportation annuelle, — pour laquelle on a des chiffres précis, — est considérable, puisqu'en 1905, il a été expédié 15115000 couronnes de volailles mortes, 15055000 couronnes de volailles vivantes, et 23656000 couronnes d'œufs : encore ce dernier chiffre était-il en très forte diminution sur la moyenne des années précédentes (35 365 000 couronnes en 1902). Il a été exporté également pour près de dix millions de couronnes de plumes. L'Autriche seule achète pour 12 724 000 couronnes d'œufs en 1905 (16 050 000 en 1902), et 9 975 000 couronnes de volailles mortes, tandis que l'Allemagne prend pour 3 041 000 couronnes de celles-ci, et 5 826 000 de volailles vivantes, avec 7 764 000 couronnes d'œufs (15 103 000 couronnes en 1902).

CHAPITRE V

CULTURES FOURRAGÈRES ET ÉLEVAGE

La vaste plaine hongroise semble autant, et plus encore, prédestinée à l'élevage qu'à la grande culture céréale. Et, de fait, de nos jours encore, la production des chevaux, des bêtes à cornes, des moutons et des porcs reste une des industries principales pour les descendants des intrépides cavaliers et des nomades pasteurs que furent les Hongrois de jadis.

La *puszta* devait être singulièrement pittoresque, lorsque, mal défrichée encore, livrée aux landes ou aux pâturages naturels, elle s'étendait sans culture sur d'immenses espaces que parcouraient seulement les innombrables troupeaux de moutons et de porcs, presque également laineux et semblablement gris, — les armées de bœufs blancs et les cavalcades de chevaux nerveux à demi sauvages; les uns lentement suivis par les bergers aux longs vêtements de laine blanche, aux bâtons curieusement sculptés; les autres, pourchassés par les *csikos* aux amples jupes blanches, à la petite toque de feutre, au long fouet retentissant.

Ces aspects n'ont pas entièrement disparu[1]. Ils s'éloignent pourtant. La vie pastorale se transforme. Mais la culture fourragère couvre de vastes espaces, et le troupeau hongrois est plus nombreux sans doute qu'aux époques de vie à demi sauvage.

Les prairies naturelles couvrent dans le royaume plus du dixième de la superficie totale : 3 355 000 hectares. Mais, à cette étendue, il faut ajouter encore une autre superficie plus considérable, celle dite des « herbages », laquelle s'évalue à 4 094 000 hectares. Ce n'est pas tout. Parmi les terres de labour, il en est une part importante qui est consacrée à des cultures fourragères, comme la betterave (75 000 hectares), sans parler des nombreuses pailles, déchets, produits accessoires qui sont utilisés pour la nourriture du bétail.

Les prairies naturelles sont surtout étendues en Transylvanie (872 000 hectares) et sur la rive gauche de la Tisza (512 900 hectares). Elles occupent 451 000 hectares en Croatie-Slavonie. Elles sont relativement restreintes dans l'Alföld (281 000 hectares pour la région entre Danube et Tisza) et dans l'angle Tisza-Maros (237 000 hectares). Les herbages sont importants en Transylvanie (quoique proportionnellement moins que les prairies naturelles : 786 000 hectares), en Croatie-Slavonie (589 000 hectares) et sur la rive gauche de la Tisza (574 000 hectares). On en compte encore 488 000 hectares dans l'angle Tisza-Maros. Les autres régions sont moins intéressantes à ce point de vue.

1. Les *csikos* hongrois continuent notamment à mener la vie des *gauchos* argentins dans l'*Hortobagy* de Debreczen.

Les récoltes de plantes fourragères ont donné, en 1905, les quantités et valeurs suivantes :

	HONGRIE PROPREMENT DITE		ROYAUME	
	quantité (en quint. métr.)	valeur (en 1000 c.)	quantité (en quint. métr.)	valeur (en 1000 c.)
Maïs à fourrage......	21 032 000	16 500	—	—
Vesce de printemps et tremois............	10 840 063	48 120	11 448 063	50 739
Trèfle................	9 611 000	46 727	11 088 000	53 635
Luzerne (champs)....	5 783 000	29 533	6 163 000	31 356
— (jardins)....	1 065 000	5 166	1 116 000	5 453
Foin et regain (prés)..	88 320 000	378 123	103 918 000	450 499
— (jardins).	4 145 000	17 725	—	—
— (autres herbages).	1 031 000	4 510	—	—
Sainfoin.............	517 000	2 395	526 000	2 433
Moha................	965 000	4 421	992 000	4 548
Betteraves fourragères (champs).	37 290 000	45 832	37 771 000	46 401
Betteraves fourragères (jardins).	2 660 000	3 262	—	—

Cette production fourragère, additionnée des pailles, tourteaux, etc., déjà mentionnés, sert à alimenter un troupeau dont voici le décompte :

	Hongrie proprement dite.	Royaume.
Chevaux.....................	1 972 000	2 282 000
Mulets et ânes................	22 000	25 000
Bêtes à cornes................	5 829 000	6 738 000
Moutons......................	7 526 000	8 122 000
Porcs........................	6 447 000	7 330 000
Chèvres......................	286 000	308 000

De ce tableau, il ressort qu'en somme, malgré sa réputation de contrée d'élevage, la Hongrie est loin de pouvoir, à ce point de vue, rivaliser avec la France et plusieurs autres États d'Europe. Elle possède un peu moins de chevaux que nous, et sensiblement autant de porcs, mais beaucoup moins de moutons, et, ce qui est plus important, beaucoup moins de bêtes

à cornes. Il en est de même pour les espèces secondaires [1]. Même en tenant compte de l'étendue de son territoire et des chiffres de sa population, la Hongrie n'apparaît avec une supériorité marquée, sur la plupart des nations européennes, qu'en ce qui concerne l'élevage du cheval et celui du porc. Elle est relativement pauvre en moutons, et les chèvres y sont rares. De fait, je n'en ai presque jamais aperçu. L'âne est presque inutilisé, ce qui s'explique sans doute par la prédominance des grandes plaines, où le cheval affirme trop aisément ses avantages sur son humble rival, surtout quand, à ses qualités de vitesse et de force, il joint la rusticité et la robustesse du cheval hongrois.

Le cheval reste l'animal favori de l'éleveur magyar : près de 2 300 000 chevaux, pour une population de 20 000 000 d'âmes environ, cela représente 125 chevaux par 1 000 habitants ; au point de vue de la comparaison du nombre des têtes avec l'étendue du territoire, on compte 7 chevaux par kilomètre carré ; le chiffre français n'est que de 5 1/2. On conduit par an (1905) plus de 2 000 000 de bêtes aux marchés, sur lesquelles 560 000 sont vendues [2].

L'État hongrois se préoccupe vivement de l'élevage

1. Nombre des têtes de bétail en France :

Chevaux	2 800 000
Bêtes à cornes	13 700 000
Moutons	21 000 000
Porcs	7 500 000
Mulets et ânes	1 500 000

2. Les grandes foires aux chevaux se tiennent à Buda-Pesth, Debreczen, Gyula, Nagyszombat, Rimaszombat, Kula, Csaktornya. Sopron, Szászregen, Szeged, Szekesfehervar, Temesvar, Mitrovicza, Vukovár.

des chevaux et des moyens de le favoriser. Il a organisé, dans ce but, quatre grands haras nationaux à Mezöhegyes, Kisber, Fogaras et Babolna, auxquels il faut ajouter d'autres haras annexés à certains domaines d'État (Gödöllö, Koloczo), plusieurs dépôts de juments de trait, d'étalons, etc. Les deux plus importants haras d'État jouissent d'une réputation mondiale et sont constamment visités par des spécialistes de toutes les nationalités, dans la liste desquels j'ai constaté bien peu de noms français. Celui de Kisber, fondé en 1853, est principalement recruté de pur-sang anglais, — certains achetés au prix de 400 000 couronnes (Bonavita), certains autres rapportant par leurs saillies 80 000 couronnes en un an (Gaga), d'autres loués à bail à des propriétaires pour 36 000 couronnes. Les juments elles-mêmes sont acquises à des prix élevés, 22 000, 40 000, et jusqu'à 80 000 couronnes, d'après les renseignements que m'a fournis le capitaine qui me faisait visiter le haras. Des étalons de trait, belges et ardennais, admirables bêtes, effaçant même, aux yeux d'un profane, les plus beaux pur-sang anglo-arabes, ne représentent qu'une valeur infiniment plus réduite : 6 à 8 000 couronnes[1]. Le haras vend annuellement un certain nombre de poulains d'un an pour 10 à 12 000 couronnes par tête. Mais l'acheteur doit s'engager à ne les revendre à l'étranger qu'avec l'autorisation du gouvernement. Plusieurs centaines de juments poulinières sont envoyées chaque année, par les particuliers, à Kisber pour y être saillies par les pur-sang d'État. Le prix

1. Parmi ces derniers, j'ai relevé, modifié d'une façon amusante par l'orthographe hongroise, le nom français de Szubrette (Soubrette).

de la saillie varie de 200 à 1 000 couronnes pour les propriétaires indigènes; il est plus élevé pour les propriétaires étrangers.

Le haras de Mezöhegyes est le plus important. Tandis que celui de Kisber compte 12 à 15 étalons (pur-sang anglais), il en possède environ 30 appartenant à quatre races : Furioso, Nagy-Nonius (anglo-normand), Kis-Nonius (*id.*), et Gidran (anglo-arabe). L'effectif des juments poulinières est d'environ 500. On a organisé, dans les environs de Mezöhegyes, un élevage de race paysanne, auquel participent plus de 1 000 juments. Le haras de Mezöhegyes est le plus ancien du royaume : il a été fondé en 1785[1].

Celui de Babolna, créé en 1798, est beaucoup moins considérable; il est spécialisé dans la production des pur-sang anglais et demi-sang arabes. Celui de Fogaras, fondé en 1874, a été établi en vue de satisfaire aux besoins des contrées montagneuses, et cherche à acclimater la race lippizane, ou race de Karst.

L'effectif des grands haras s'élevait en 1905 aux chiffres suivants :

	Étalons.	Juments.	Autres.	Total.
Mezöhegyes	27	422	1 775	2 224
Kisber	16	112	603	731
Babolna	15	190	797	802
Fogaras	9	95	296	400
	67	819	3 171	4 157

1. J'y ai noté un souvenir français. Les haras furent, paraît-il, en partie reconstitués, après nos malheurs de 1812 et 1813, par des chevaux pris aux armées de Napoléon, ou abandonnés par elles.

Les dépôts d'étalons d'État renfermaient, à la même date, 1 046 bêtes à Debreczen, 928 à Nagy-Körös, 840 à Szekesfehervar, et 401 à Sepsiszentgyörgi, soit 3 215, plus 444 à Zágrab, en Croatie (total : 3 659).

L'exportation hongroise des chevaux et poulains figure, pour un chiffre notable, aux statistiques du commerce extérieur : 25 294 000 couronnes en 1905, pour plus de 50 000 bêtes. Il y a tendance à accroissement (23 510 000 couronnes en 1901)[1].

Le chiffre des bêtes à cornes, est, nous l'avons indiqué, de 6 738 000, dont 5 829 000 pour la Hongrie propre, soit, dans l'ensemble du royaume, 369 têtes par 1 000 habitants, et 20 par kilomètre carré. La proportion est un peu meilleure en Croatie-Slavonie qu'en Hongrie proprement dite, de même d'ailleurs que pour les chevaux, malgré les avantages que présentent à l'élevage les grandes plaines du Danube et de la Tisza.

Les animaux de l'espèce bovine appartiennent partie à l'espèce indigène, partie à des races suisses, notamment à celle de Simmenthal.

On a abattu, en 1905, dans les 2 305 abattoirs publics de la Hongrie proprement dite, 19 432 taureaux, 180 200 bœufs, 309 925 vaches, 188 468 bêtes d'élevage, 502 737 veaux. Il faut ajouter, comme bétail particulier à la Hongrie, 17 745 buffles. On a mené aux marchés 4 699 000 bêtes à cornes, dont 1 876 000 ont été vendues[2].

Au marché de Debreczen, une paire de bœufs de

1. Les principaux acheteurs sont l'Autriche (11 024 000), l'Allemagne (2 202 000), l'Italie (5 653 000), la France (1 228 000), la Roumanie (2 664 000).

2. Avec la Croatie-Slavonie : 5 500 000 et 2 170 000.

trait hongrois (1re qualité) se vend de 855 à 930 couronnes; une vache à lait de race suisse, de 300 à 400 couronnes; une paire de buffles mâles, de 500 à 655 couronnes.

Le chiffre des moutons est faible, par rapport à celui des bêtes à cornes : 26 environ par kilomètre carré, en ce qui concerne la Hongrie proprement dite, et 472 par 1 000 habitants. La moyenne est beaucoup plus basse encore en Croatie. Ce n'est pas, à bien le prendre, une circonstance regrettable en soi : la *dépécoration* est générale dans tous les pays civilisés, et y apparaît connexe aux progrès de l'agriculture intensive et à l'élévation de la valeur du sol.

Il a été abattu, en 1905, 1 249 000 moutons et agneaux (Hongrie proprement dite). On en a amené sur les marchés 1 010 000 dont 508 000 ont été vendus [1].

L'espèce ovine et l'espèce bovine donnent lieu à une exportation qui figure parmi les principaux éléments du commerce hongrois. On a exporté, en 1905, 238 296 bœufs pour une valeur de 108 688 000 couronnes et 56 540 vaches pour 20 560 000 couronnes. Le blé seul est l'objet d'une exploitation plus importante. Encore faut-il ajouter 23 765 taureaux pour 10 760 000 couronnes, 19 643 bêtes d'élevage pour 4 907 000 couronnes, et 13 759 000 couronnes de viande fraîche abattue.

Les moutons ne sont guère exportés sur pied; mais il a été expédié, en 1905, 93 500 quintaux de laine brute pour une valeur de 23 860 000 couronnes.

Les cuirs sont également l'objet d'un trafic d'expor-

1. Avec la Croatie-Slavonie : 1 671 000 et 557 000.

tation actif (près de 18 000 000 de couronnes en 1905, seulement pour les cuirs à semelle et empeignes). On a exporté aussi 42 400 quintaux de beurre pour 8 635 000 couronnes, et 17 500 peaux de veau brutes pour 5 729 000 couronnes. Je ne parle pas d'autres denrées où la matière première agricole s'efface dans le produit manufacturé : tissus de laine, cordonnerie, etc.

Pour tous ces produits, l'Autriche constitue le grand débouché. Elle prend pour 88 455 000 couronnes de bœufs, 18 333 000 de vaches, 9 175 000 de taureaux, 15 942 000 de laines brutes, 12 244 000 de viandes fraîches, 7 905 000 de beurre, etc.

L'Allemagne prend des bœufs pour 17 975 000 couronnes et des laines pour 5 860 070; la Suisse, des bœufs pour 2 155 000 couronnes. Les autres pays comptent relativement peu.

Les chèvres ne jouent qu'un rôle très secondaire dans l'économie rurale hongroise; nous avons vu leur petit nombre. On a abattu, en 1905, environ 19 000 chèvres et 14 000 chevreaux.

Les porcs, au contraire, existent en nombre relativement très grand dans le royaume hongrois : 7 330 000 dont 882 000 pour la Croatie-Slavonie. La plupart sont de race hongroise; mais beaucoup sont aussi de race anglaise, Yorkshire, Berkshire, etc. On en abat environ 2 millions par an, rien que dans les abattoirs publics (988 000 en 1905). Il en a été, en 1905, mené 963 000 aux marchés, et vendu 442 000 dans la Hongrie proprement dite [1]. Leur exportation figure comme celle d'un des articles les plus considérables

1. Avec la Croatie-Slavonie : 1 176 000 et 526 000.

dans les statistiques du royaume : 408 000 têtes pour 57 339 couronnes en 1905, soit plus de 4 p. 100 de l'exportation totale. Encore, l'année 1905 était-elle en recul marqué sur plusieurs des précédentes. C'est l'Autriche qui absorbe presque intégralement toute cette exportation.

CHAPITRE VI

LES FORÊTS

Il est, en Europe, des pays dont le territoire est couvert de forêts sur un quart, un tiers même de la superficie totale. Tel est le cas de l'Allemagne (territoire forestier : 27 p. 100), de la Russie, de la Suède (30 p. 100). Il en est d'autres, où les forêts ne s'étendent que sur quelques centièmes du territoire : l'Angleterre, par exemple (6 p. 100) ou la Belgique (2 p. 100).

La Hongrie peut être, si l'on en croit la statistique, rangée parmi les premiers. Celle-ci, en effet, porte à l'actif de la région forestière 9 050 221 hectares sur 32 483 870. C'est une proportion de plus de 28 p. 100, qui faiblit, il est vrai, un peu, quand on laisse à part la Croatie-Slavonie, relativement plus riche en forêts que la Hongrie proprement dite (1 511 315 hectares sur 4 240 451, soit environ 35 p. 100). Les 7 538 906 hectares de forêts que possède cette dernière représentent un peu plus de 26 p. 100 de son territoire de 28 243 419 hectares.

Cette proportion, affirmée par les calculateurs

officiels, peut surprendre celui qui aurait voyagé exclusivement dans les plaines de la Hongrie centrale, à travers lesquelles on peut franchir de longues distances sans rencontrer un bosquet, sans voir un arbre autre que les tristes et poudreux acacias, bordant interminablement les routes rectilignes. Mais les forêts, comme les montagnes, existent surtout, en Hongrie, à la périphérie, dans les provinces frontières : les 2/7 environ de leur étendue appartiennent (je parle de la Hongrie proprement dite) à la Transylvanie (2 208 124 hectares sur 7 538 906). Il en résulte que si nous défalquions cette région, comme nous avons défalqué la Croatie-Slavonie, il ne resterait plus que 5 330 782 hectares de forêts pour 22 522 652 hectares, soit 23 p. 100.

Les autres régions forestières de la Hongrie sont principalement celles où s'allongent et se ramifient les Karpathes, au nord-ouest, au nord, au nord-est, sur la rive gauche du Danube supérieur, dans le bassin de la haute Tisza, où des comitats comme celui de Marmaros possèdent jusqu'à 525 000 hectares de forêts; puis dans l'angle Tisza-Maros aussi, où l'on compte 562 000 hectares dans le seul comitat de Krasso-Szörenyi. Il y a encore de grandes étendues de forêts dans certaines parties de la Hongrie cisdanubienne, entre le Danube et les frontières autrichienne et croate. L'Alföld, au contraire, et généralement le centre du pays en possèdent fort peu. Tel comitat entre Danube et Tisza, comme celui de Csongrad, n'en a que 3 210 hectares.

Il faut ajouter que, vraisemblablement, en Hongrie, comme chez nous et dans d'autres pays, les statistiques officielles enregistrent comme forêts des ter-

rains couverts parfois seulement de maigres taillis, des broussailles, ou des sols à demi-dénudés. La vraie forêt n'occupe sans doute pas les 7 538 906 hectares de la statistique. Les publications officielles elles-mêmes nous parlent « des petites forêts de la Transylvanie produisant surtout des osiers », et qui « sont très avantageusement exploitées avec une révolution de dix ans[1]. » On doit tenir compte aussi des « forêts de défense » qui occupent plus de 400 000 hectares. D'autres sont constituées sur un sol « qui n'est pas purement forestier ». Il n'y a que 6 138 000 hectares environ de forêts sur terrain « purement forestier ».

Malgré ces restrictions, la Hongrie n'en reste pas moins maîtresse d'une imposante forêt. Celle-ci appartient, pour 1 143 000 hectares à l'État[2]; pour 1 445 000 hectares à d'autres personnes morales publiques; pour 500 à 600 000 hectares à des corporations, fondations, et à l'Eglise. Près d'un million d'hectares appartiennent par indivis à des propriétaires plus ou moins nombreux : 2 665 000 hectares seulement constituent des propriétés individuelles non frappées de majorat.

Les forêts de Hongrie sont peuplées des essences qui appartiennent en général à la flore de l'Europe centrale : le chêne, le hêtre, l'acacia, le charme, le peuplier; dans les montagnes, le pin, le sapin,

1. *Catalogue spécial : Forêts*, publié en 1900 à l'occasion de l'Exposition de Paris par le ministère hongrois de l'Agriculture, réédité avec documents en 1903.

1. Même publication. L'*Annuaire statistique* pour 1905 indique (p. 128) 1 136 000 hectares pour la Hongrie seule et 1 420 000 avec la Croatie; sensiblement plus, si on ajoute divers terrains non forestiers, mais soumis à l'administration forestière.

l'épicéa, quelquefois le mélèze. En distinguant seulement trois catégories, on compte 2 394 603 hectares de forêts de chênes; 4 712 984 de hêtres et autres bois feuillus et 1 913 225 d'arbres résineux : ceci dans tout le royaume. Pour la Hongrie proprement dite, ces trois chiffres se réduisent respectivement à 2 058 169, — 3 694 142 — et 1 739 059. La presque totalité des arbres résineux se trouve en Transylvanie et, dans les Karpathes, où l'on voit, aux flancs de la Tátra par exemple, d'admirables sapinières. La région entre Danube et Tisza, tout entière, ne compte pas 520 hectares d'arbres résineux; plusieurs de ses comitats n'en ont pas un hectare. Les chênes et les autres arbres verts sont nombreux dans la région située sur les deux rives du Danube supérieur, et dans celle qui constitue le bassin de la haute Tisza. Le pays des chênes par excellence est, dans cette dernière région, le comitat de Bihar, avec 127 000 hectares de cette essence.

En somme, dans la Hongrie proprement dite, les chênes peuplent 27 p. 100 environ de la forêt, les hêtres ou autres bois feuillus 50 p. 100 environ; et les conifères 23 p. 100. Cette proportion apparaît, au point de vue économique, médiocrement avantageuse, attendu que les hêtres, dont la valeur est peu élevée, prédominent. Aussi a-t-on adopté comme principe d'économie forestière que, lors de l'établissement des plans d'aménagement, il y a lieu de retirer au hêtre le plus possible de son territoire, pour l'y remplacer par le chêne, le pin ou le sapin. Les essences de valeur ne se rencontrent généralement que dans les grands domaines, ou dans celles des petites et moyennes propriétés, qui ont été longtemps ou

sont encore éloignées des voies de communication.

La forêt hongroise a eu à souffrir, au cours du xixe siècle, des mêmes causes qui ont préjudicié aux bois dans plusieurs autres pays, et notamment chez nous. L'abolition du servage et le développement de la petite propriété libre, à côté de nombreux avantages, ont eu généralement comme conséquence le déboisement et le mauvais entretien de celles des forêts qui furent respectées. Le paysan est l'ennemi de l'arbre. Il n'aime pas la forêt. En Hongrie comme en France, il dénude, livré à lui-même, tout sol où il compte pouvoir pratiquer d'autres formes de culture. Des forêts considérables furent défrichées après 1848, et le peuple livra au pâturage les forêts qui subsistèrent; le bétail dévora les jeunes pousses, et empêcha la reconstitution des arbres enlevés. Les lois autrichiennes, — puis hongroises, — furent trop mollement appliquées et la protection des forêts très insuffisamment assurée. La demande de bois, de plus en plus forte et facilitée par l'extension des moyens de transport, accéléra la déforestation; les propriétaires profitèrent avec joie des occasions offertes de réaliser un capital jusque-là conservé avec économie, et vendirent leurs bois à vil prix, avec la prodigue insouciance des anciens Magyars. Beaucoup de territoires se dénudèrent ou devinrent stériles, du fait des ravines qu'y multiplièrent les cours d'eau et torrents accidentels. La triste histoire de notre Plateau Central s'est reproduite en maintes régions de la Hongrie; et les inondations, les sécheresses, les autres conséquences climatériques fâcheuses du déboisement vinrent bientôt rendre évidente la nécessité d'une protection de la forêt par l'État; — protection

qu'admettent aujourd'hui les plus individualistes de nos théoriciens[1].

La *Société Nationale d'Agriculture* avait, dès 1845, élevé la voix dans le but de réclamer cette protection. Ce fut sans résultat positif. D'autres sociétés intervinrent ensuite, notamment la *Société Forestière hongroise*, fondée en 1851, qui donna naissance, une douzaine d'années plus tard, à la *Société Forestière nationale*. L'activité de cette dernière société aboutit à l'adoption, par le Parlement, de la loi XXXI de 1879 sur les forêts, loi qui marque une date importante dans l'histoire de l'économie forestière de la Hongrie, et qui constitue un véritable petit code de 213 articles.

Tout en ménageant le droit de propriété, cette loi fait, sans hésiter, la part très large à l'action de l'État, reconnue nécessaire, et justifiée par la nécessité de sauvegarder des intérêts vitaux de la nation.

Le but de la loi de 1879 fut : 1° d'assurer la conservation et le maintien des forêts situées sur un sol impropre à d'autres cultures[1], 2° de garantir la gestion rationnelle, contrôlée par les autorités, des forêts de défense[2]. Elle limite les pacages destruc-

1. Voir notamment : Paul Leroy-Beaulieu, *l'État moderne et ses fonctions*, et *Traité de la science des finances*.

2. Art. 4 : « Le défrichement est interdit dans les forêts dont la suppression favoriserait l'extension du sable mouvant ou dont le sol ne se prêterait pas d'une façon permanente à une autre branche de culture (terre arable, pré, jardin ou vigne). Les forêts existant sur un sol de cette nature doivent être absolument conservées. »

3. Art. 2 : « Le défrichement et la coupe à blanc étoc sont interdits dans les forêts situées sur les éboulis de pierres des hautes montagnes, sur les terrains alpestres, sur les arêtes et cols de montagnes, sur les côtes rapides ou les versants, et qui sont destinées à empêcher des éboulements de montagne, des chutes de pierre, ou des avalanches de neige, de même que la nais-

teurs (art. 7), elle prévoit les mesures destinées à éviter l'incendie (art. 9 et sq.) et à combattre les insectes nuisibles (art. 14 et sq.); elle ordonne le boisement des terrains dangereux pour les cultures voisines, ou coupés par les ravines (art. 165 et sq.); elle règle le transport des produits forestiers, le flottage par radeau ou par bûches perdues (art. 178 et sq.); elle oblige les personnes morales, publiques et privées, à gérer leurs forêts d'après des plans d'aménagement systématiques approuvés par les autorités compétentes[1]; et prescrit de n'employer à la gestion des propriétés forestières que des agents ayant les aptitudes requises.

Le serment que prêtent les gardes forestiers est assez pittoresque :

« Moi, X. Y., je jure par le Dieu Tout-Puissant de veiller avec zèle et fidélité sur la forêt, sur le gibier, et, en un mot, sur tout ce qui fait partie de la forêt confiée à mes soins, de faire tout ce qui dépend de moi pour la préserver de quelque dégât que ce soit; d'arrêter, sans distinction, et dans l'esprit de la loi, tout individu qui chercherait à commettre des dégâts, ou qui en aurait déjà commis....; d'en faire un rapport en toute conscience; de ne jamais chercher à inculper un innocent; de ne jamais quitter mon service sans motifs sérieux, à l'insu et sans le consentement de mon supérieur, et de rendre toujours un

sance et le développement des torrents; il en est de même si la destruction de ces forêts compromet la fertilité des superficies, ou la sécurité des voies de communication situées plus bas, ou enfin si cette destruction ouvre un passage aux vents dangereux. »

1. Art. 17 et sq. « sur les forêts domaniales, les forêts des juridictions, des communes, des corporations et personnes ecclésiastiques, des fondations, des fidéicommis et des copossessions ».

compte exact de tout ce qui m'a été confié. Pour le salut de mon âme. » L'État a organisé plusieurs écoles spéciales de gardes forestiers.

La loi de 1879 a été complétée par la loi XXI de 1898, qui en a rendu les dispositions pratiquement applicables à des forêts auxquelles elles s'appliquaient mal auparavant, et qui ont été dorénavant soumises au régime forestier d'État.

Pour appliquer ces lois, on organisa une administration forestière complète, qui avait antérieurement fait défaut. Des commissions de police forestière furent instituées dans les comitats et, à côté d'elles, des inspections forestières, qui partagent le pays en 20 circonscriptions. L'inspecteur des forêts « représente, avant tout, et de la part du gouvernement, les intérêts qui s'attachent à la conservation des forêts et à leur gestion légale[1] ». Les forêts domaniales sont administrées par un certain nombre de directions (4 directions forestières, 4 offices forestiers supérieurs, 7 offices forestiers).

Depuis 1879, le travail de régénération des forêts s'est poursuivi avec zèle, soit en Hongrie, soit en Croatie-Slavonie où (des Magyars de Buda-Pesth me l'ont fait remarquer non sans quelque amertume) des sommes considérables ont été dépensées[2]; mais l'œuvre est de longue haleine, et les résultats obtenus n'ont pu encore effacer ceux de la période antérieure de négligence et de mauvaise exploitation. Cela, d'autant moins que, étant donnée la situation

1. *Organisation du service des Inspections royales des forêts*, brochure du ministère de l'Agriculture, 1905.

2. Des documents intéressants à ce point de vue sont exposés au Musée agricole de Buda-Pesth.

actuelle de l'agriculture et de l'élevage, il n'est pas possible d'empêcher complètement les pacages en terrains forestiers.

La situation de la forêt apparaît défectueuse à deux points de vue surtout.

D'abord le sol est, en maints endroits, fort avarié. Ce n'est pas partout assurément; en général même, il est au contraire bon; il est resté excellent là où il n'a pas été livré au pacage. Les chênaies du sud et les sapinières du nord donnent des troncs de chênes et des fûts de sapins dont la beauté témoigne en faveur des terrains qui les nourrissent. Les publications officielles hongroises affirment même que, dans les classes correspondantes, la qualité des arbres résineux produits dans le nord de la Hongrie est nettement supérieure à celle des plus beaux sapins de Saxe et de Bavière. Mais, dans les contreforts des montagnes, des forêts en grand nombre appartiennent à des milliers de propriétaires, grands, moyens et petits, qui les laissent à l'abandon, ou dans un état très négligé. Leurs arbres sont incomplets ou rabougris; ils ont, — je l'ai constaté parfois, — un aspect sauvage, mais d'une sauvagerie sans force et sans puissance, avec leurs longues branches maigres et leurs troncs déhanchés; le sol est dépouillé d'humus, et de vastes surfaces sont ravinées ou complètement dénudées, offrant un contraste pénible avec les spacieuses et charmantes sapinières de la Tátra.

D'autre part, le volume du bois sur pied est sensiblement inférieur, — d'un tiers, disent les publications officielles récentes (1903), — à celui que l'on peut trouver dans une forêt à l'état normal. Dans de

nombreuses forêts, le volume sur pied est avarié, clairsemé; les classes d'âge des arbres ne figurent pas dans la proportion qui convient à une saine économie forestière, et qui assure la production permanente et uniforme du bois. Tantôt, les classes d'âge élevé sont incomplètes, tantôt, au contraire, il y a proportionnellement trop de vieux bois. Dans le premier cas, on est amené à abattre des arbres trop jeunes; dans le second, on est forcé d'abattre une quantité d'arbres plus grande que celle qu'il faudrait pour maintenir la rotation régulière des coupes. Ce cas de force majeure se présente souvent : c'est ce qui explique que, malgré le défaut de volume sur pied, la production annuelle de bois livré au commerce n'ait pas diminué depuis 1870.

En ce qui concerne le régime, les forêts résineuses sont en général aménagées en hautes futaies; il en est de même de la plupart des hêtraies et chênaies. Quelques grands propriétaires cultivent aussi le chêne en taillis pour produire l'écorce nécessaire au tannage. L'exploitation en taillis est surtout en usage dans les saulaies, et les bois de peupliers, qu'on s'est efforcé de propager dans les terrains humides, le long des cours d'eau, comme rempart contre les inondations [1]. Il en est de même des forêts d'acacias de l'Alföld, à l'aspect d'ailleurs peu réjouissant, mais que l'on multiplie, en raison de la rapidité de croissance de cet arbre médiocrement

1. Voir à ce sujet la brochure de M. Vadas Jeno, professeur à l'Académie forestière : *Plantation et culture des saules contre les inondations* (publication du ministère de l'Agriculture, 1903). Le saule qui convient le mieux à cet usage est le *saule blanc*, ou *saule de la Tisza*.

esthétique. La *révolution* culturale, dans les futaies, varie de 80 à 120 ans; les hautes futaies couvrent environ 5 millions et demi d'hectares.

Jusque vers 1880, le repeuplement des forêts était à peu près généralement confié à la nature. Ce mode de reboisement est encore en usage dans quelques régions, notamment dans les forêts résineuses de Transylvanie et les vieilles hêtraies de certains grands domaines; mais le reboisement artificiel est devenu la règle. On emploie généralement, pour le réaliser, les plants élevés dans les pépinières; mais le semis est aussi assez fréquemment employé, notamment pour repeupler les chênaies.

Il y a une vingtaine d'années, la silviculture souffrait beaucoup de la rareté des pépinières. Depuis, les propriétaires les ont multipliées, et l'État est venu à leurs secours. A partir de 1889, il a commencé à installer de grandes pépinières qu'il entretient à ses frais, et dont il distribue les plants, gratuitement, aux communes et aux paysans pauvres, aux églises et aux écoles.

En 1905, il possédait quinze pépinières de ce genre, dont l'une au domaine de Gödöllö que j'ai parcouru, et qui a près d'une quarantaine d'hectares. La superficie totale des quinze pépinières est de 336 hectares. Elles ont distribué, en 1905, 42 286 000 plants pour les reboisements effectués par l'État, et 13 190 000 pour les reboisements effectués sur terrains nus par des particuliers. Il restait à la fin de l'année 167 940 000 plants disponibles [1].

Le ministère de l'Agriculture accorde aussi des

1. Il faut ajouter trois pépinières de Croatie-Slavonie avec 2 hectares 1/2 seulement.

subventions destinées à encourager le boisement des surfaces dénudées dangereuses. L'État a assuré directement, en 1905, le reboisement de 10 370 hectares par voie de plantations, 314 par voie de semis et 1 095 par voie naturelle, seulement dans la Hongrie proprement dite[1]. Les frais par hectare ont été respectivement, selon les trois systèmes employés, de 30 couronnes 98, 18 c. 12 et 3 c. 86[2].

L'exploitation forestière s'est aussi perfectionnée, au point de vue technique des travaux d'abattage et de transport. Malheureusement, l'insuffisance du réseau des routes, que j'ai signalée, occasionne des pertes considérables. Dans les forêts résineuses, par exemple, où le « glissage » est toujours pratiqué, on gâte 10 à 20 p. 100 du bois lancé du flanc des monts dans les vallées. Les grands domaines possèdent parfois de petits Decauvilles, qui transportent le bois plus économiquement que le roulage ne le ferait. Dans les régions fluviales, les bois sont transportés en radeaux ou par bûches perdues, en utilisant les cours d'eau, principalement la Vàg, l'Arva, le Garam, la Tisza, le Szamos et la Maros, qui s'y prêtent tous fort bien. La loi forestière fixe les conditions dans lesquelles on peut obtenir l'autorisation de flotter du bois. Bien que les frais nécessaires pour rendre la voie d'eau propice au flottage soient encore assez considérables, ce mode, quand il peut être pratiqué, est le plus économique de tous.

1. Les reboisements de Croatie-Slavonie ont été fort modestes cette année, sauf ceux effectués par la voie naturelle.

2. Il y a en outre 153 autres pépinières plus petites, qui sont administrées par les écoles forestières et les offices forestiers d'État.

Le rendement actuel en bois, en prenant la moyenne des forêts hongroises, est évalué à $1^{m^3}75$ par arpent cadastral, et, pour le total, à 27 millions et demi de mètres cubes. Mais ce chiffre doit être relevé par une exploitation meilleure et un reboisement rationnel, de façon à ce que la production atteigne au moins 2 mètres cubes par arpent.

Une grande partie du bois coupé est consommée par les propriétaires (communes, églises, écoles, petits propriétaires ruraux, etc.). Le bois même des grands et moyens propriétaires individuels n'est qu'en partie livré au commerce. Néanmoins l'exportation porte sur des valeurs importantes, soit, en 1905 :

Ouvrages sciés en bois dur..............	27 232 000	couronnes.
— — tendre..........	21 168 000	—
Douves en bois dur......................	12 262 000	—
Bois dur de construction et d'œuvre......	6 954 000	—
Extrait de chêne........................	5 785 000	—

Le propriétaire forestier pratique généralement le système de la vente sur pied; les coupes sont achetées par des entrepreneurs qui en exécutent l'abattage, assurent le transport, etc. Mais on abandonne l'archaïque tradition qui consistait à vendre tous les produits forestiers du domaine à un entrepreneur, qui les achetait pour 10 ou 15 ans.

Les prix du bois sur pied subissent, d'une région à l'autre, des écarts accentués : très élevés dans les contrées peu forestières où le consommateur achète souvent le bois de première main, ils tombent au contraire à des chiffres minimes dans les régions couvertes de hêtraies, où le meilleur bois, seul, peut être vendu, les catégories inférieures restant au propriétaire. Dans les domaines de l'État, où le pro-

duit se vend généralement en gros et pour plusieurs années, le prix sur pied du bois d'œuvre des arbres résineux oscille entre 2 et 8 couronnes le mètre cube, selon la distance de la coupe, la grosseur, la qualité de la catégorie. Là où les transports sont plus malaisés, les prix sont plus bas encore.

Le prix du mètre cube en chêne varie dans un même arrondissement dans des proportions plus larges encore que celui du mètre cube en bois résineux : il a oscillé, en 1898, dans l'arrondissement de Lugos, de 3 couronnes 30 f. à 16 couronnes; dans celui d'Apatin, de 12 c. 28 f. à 21 c. 28 f.; dans celui de Zágrab, de 4 c. 20 f. à 18 c., et dans celui de Vinkovce, de 17 c. 20 f. à 41 c. 40 f.

Les écarts sont encore plus considérables pour le bois de chauffage, pris sur pied, lequel, au cours d'une année et dans le même arrondissement, a varié de 10 à 88 fillers, de 36 fillers à 2 c. 60 f., et même (Apatin) de 82 fillers à 9 c. 26 f., ou (Zágrab) de 6 fillers à 2 c. 80 f. En présence de pareils écarts, les moyennes ne signifient presque plus rien.

Les produits forestiers servent de matière première à une foule d'industries locales qui se sont multipliées en Hongrie depuis environ 25 ans : scieries, fabriques de pâte de bois, de cellulose, de bois d'allumettes, de feuilles de placage, copeaux, bouchons, chevilles, cannes, etc. La Hongrie a aussi une spécialité nationale dans la fabrication des meubles en bois, confortables et spacieux, sinon légers d'aspect.

Parmi les institutions publiques ou privées qui sont de nature à assurer le relèvement de la silviculture en Hongrie, il faut citer l'École forestière supérieure de Selmeczbánya, déjà ancienne, mais dont le pro-

gramme ne comporte que depuis peu l'enseignement forestier professionnel; le Service des expériences forestières et la *Société Forestière nationale.*

Le Service des expériences forestières a été créé en 1898; il comporte, outre une station centrale, à Selmeczbánya, plusieurs autres stations, où l'on poursuit des études sur les questions pratiques les plus diverses intéressant la silviculture.

La *Société Forestière* est la seule grande organisation privée qui prenne les intérêts silvicoles en main. Elle s'efforce de répandre les connaissances forestières utiles, et fait aussi œuvre de solidarité, en consacrant un quart de ses revenus à secourir les agents forestiers dans la gêne, leurs veuves et leurs orphelins.

Quelques détails sur le domaine forestier de l'État, qui constitue une part si forte de la forêt hongroise, ne seront pas inutiles pour compléter ce tableau d'ensemble de la silviculture au pays magyar. Voici d'abord quelques indications relatives à la consistance de cette part précieuse du patrimoine de l'État:

Forêts d'État.

	HONGRIE PROPREMENT DITE		ROYAUME	
	superficie en hectares.	valeur en couronnes.	superficie en hectares.	valeur en couronnes.
1895 ..	1 293 000	145 406 000	1 601 000	205 470 000
1896 ..	1 287 000	146 258 000	1 590 000	206 335 000
1897 ..	1 285 000	146 810 000	1 588 000	206 906 000
1898 ..	1 256 000	146 017 000	1 537 000	206 201 000
1899 ..	1 253 000	145 126 000	1 554 000	203 868 000
1900 ..	1 248 000	145 068 000	1 548 000	203 982 000
1901 ..	1 249 000	146 942 000	1 549 000	207 982 000
1902 ..	1 269 000	146 184 000	1 569 000	207 970 000
1903 ..	1 265 000	146 784 000	1 564 000	207 797 000
1904 ..	1 282 126	148 591 000	1 581 000	209 961 000
1905 ..	1 288 177	149 588 000	1 587 000	210 963 000

La production a été, en 1905, de 2 571 000 stères, dont 954 000 de bois de construction et d'œuvre, le reste de bois de chauffage.

La statistique officielle des forêts d'État nous montre combien est exacte, même en ce qui concerne cette partie, mieux entretenue que bien d'autres, du domaine forestier, notre observation touchant les terres non réellement boisées comptées comme forêts. Voici en effet comment se décomposent les 1 587 000 hectares de « forêts d'État[1] ».

	BIENS FONDS	TERRES LABOURABLES	PRÉS	PÂTURAGES	PÂTURAGES ALPESTRES	TERRAINS STÉRILES	FORÊTS	TOTAL
Hongrie proprement dite.	2 291	8 956	25 085	28 722	66 515	20 203	1 136 855	1 288 177
Royaume.....	2 342	9 982	25 293	31 354	68 738	29 001	1 420 448	1 587 004

Un dixième des forêts d'État n'est pas exploité. La moitié du reste consiste en hêtraies et autres bois d'arbres feuillus durs.

1. Voir la note 2, page 358.

CHAPITRE VII

LA POLITIQUE ÉCONOMIQUE ET L'AGRICULTURE

Les pages qui précèdent ont peut-être donné, quoique trop brèves, l'impression de ce qu'est l'agriculture pour la Hongrie : je veux dire la forme de beaucoup la plus importante de l'activité nationale, celle dont la prospérité fait la prospérité même du pays.

Il y a peu d'années encore, il aurait fallu dire plus. L'agriculture n'était pas seulement la branche essentielle de la production : elle était la production tout entière. L'industrie n'existait pas.

Aujourd'hui, elle est née. Sur les 20 millions d'habitants de la Hongrie, il y en a encore plus de 68 p. 100 qui vivent de l'agriculture. Mais il y en a plus de 19 p. 100 qui vivent de la manufacture et de l'usine. Et ce changement n'a pas été sans introduire des complexités nouvelles dans la politique économique, spécialement dans la politique douanière du pays.

Au temps où les intérêts agricoles seuls étaient en jeu, les principes de cette politique pouvaient paraître

simples; il s'agissait simplement de ménager ces intérêts primordiaux, en ouvrant à l'agriculture hongroise des débouchés, et en offrant au besoin des facilités corrélatives aux industries étrangères, productrices de produits manufacturés. Comme, d'autre part, la Hongrie était liée à l'Autriche, et que celle-ci absorbe depuis longtemps la majeure partie des denrées agricoles hongroises, la solution du problème semblait aussi simple qu'élégante : une division naturelle devait s'opérer entre les deux fractions de la monarchie habsbourgeoise, l'Autriche fabriquant des objets travaillés et en fournissant la Hongrie, cette dernière produisant des matières premières et des denrées alimentaires pour l'Autriche. Une telle organisation économique, assurant à l'Autriche la supériorité que le pays manufacturier obtient généralement dans ses rapports avec le pays agricole, — et garantissant de plus la solidarité des deux parties de la monarchie par le caractère *complémentaire* de leurs productions, était de nature à plaire doublement aux hommes d'État de Vienne.

Toutefois, même à supposer que la Hongrie ait pu continuer à se contenter d'une économie nationale exclusivement agricole, quelques difficultés surgissaient du fait de la protection à assurer, dans l'intérieur de la monarchie austro-hongroise, aux denrées de la Hongrie. Celle-ci ne faisant, au point de vue douanier, qu'un tout avec l'Autriche, désire défendre ses produits contre la concurrence des agrariens du dehors, spécialement russes et allemands, sur le marché autrichien et sur son propre marché. Et elle se plaint que l'Autriche, dans ses accords avec l'Allemagne, et notamment dans le

dernier traité de commerce, ait eu une tendance à favoriser les intérêts agricoles allemands au détriment des siens propres. Ajoutez qu'il ne saurait convenir à la Hongrie, même réduite à son agriculture, de constituer un débouché exclusif pour l'Autriche, une sorte de colonie économique, tenue dans le vasselage de l'industrie autrichienne, comme un Portugal dans celui de l'industrie anglaise.

Ces seules raisons suffiraient à expliquer les efforts tentés par la Hongrie pour obtenir son autonomie douanière. Mais d'autres raisons encore sont venues s'y ajouter récemment. La Hongrie, en effet, n'entend pas rester nation uniquement agricole; elle vise à réaliser chez elle le type de la « nation normale » de List, à économie complexe et aux forces productives harmonieusement développées. Elle veut franchir, à son tour, cette étape que toutes les grandes nations civilisées franchissent successivement, l'Angleterre et la France anciennement déjà, puis l'Allemagne, plus récemment l'Autriche et l'Italie, — sans parler des États-Unis et du Japon, — et qui les conduit à la conquête d'une industrie nationale. La Hongrie, qui veut arriver un jour à l'indépendance politique, sent qu'elle doit, tout d'abord, assurer son indépendance économique, et, pour cela, elle veut aller chercher la richesse à toutes les sources d'où le travail peut la faire jaillir. « Nur ein reiches Volk kann frei sein », telle est la maxime que souligne, dans un de ses écrits récents, un des hommes qui mènent le mouvement économique en Hongrie, M. Stefan Bernàt, directeur du *Bund* des agriculteurs hongrois. Et le gouvernement hongrois, qui professe les mêmes croyances, dirait volontiers à ses sujets : « enri-

chissez-vous! » ou plutôt, — car il coopère activement à l'œuvre économique — : « enrichissons-nous! » Voltaire n'avait-il pas écrit déjà qu'il est difficile à un sac vide de se tenir debout? L'affranchissement économique rendra possible et facile l'affranchissement politique, tandis que celui-ci reste illusoire sans celui-là, fût-il même en apparence réalisé.

Se créer à elle-même une industrie, telle est une des œuvres que poursuit actuellement avec le plus de passion la Hongrie magyare. Sans entrer dans le détail de ce qui a été fait depuis vingt ans dans ce but, il nous suffira de rappeler ce que nous avons dit, quand l'occasion s'en présentait, des efforts poursuivis pour développer celles des industries de transformation (sucreries, distilleries, filatures de soies, tissages, chanvreries, etc.) qui ont un contact plus immédiat avec l'agriculture. On n'a pas reculé devant la dépense. J'ai montré, par exemple, l'État hongrois reprenant, modernisée, la tradition colbertiste des manufactures royales, et créant des filatures qu'il met ensuite à la disposition des entrepreneurs privés, dans des conditions de faveur; je l'ai montré multipliant les initiatives, les subventions sous formes diverses, les exemptions de taxes, les concessions de terrain, les réductions de prix de transport; créant, dans chaque ordre d'idée, des institutions spéciales, des établissements d'enseignement professionnel[1], des stations d'expériences, des organisations modèles.

1. En dehors des établissements d'enseignement agricole, et des écoles spéciales dont j'ai parlé, on compte trois écoles industrielles supérieures, plus une dizaine de second ordre, pour hommes, et quatre pour femmes, sans compter les écoles industrielles communales ou privées, subventionnées par l'État.

Assurément, il n'a pas réalisé, sur la plupart des points, des résultats plus remarquables que les vieux États industriels ; mais il faut lui tenir compte du fait qu'il a dû accumuler, en peu d'années, les efforts les plus divers et les plus multipliés. Sur les vastes domaines qu'il possède, et dont plusieurs dépassent en superficie 15 000 hectares, l'État a créé de nombreuses usines (sucreries, féculeries, minoteries, distilleries, briqueteries, chanvreries), à Mezöhegyes, Fogaras, Kisber, Babolna, etc. Il a favorisé les créations semblables dues à des particuliers. C'est ainsi que les Hongrois montrent avec orgueil, à Szerencs, « la plus grande sucrerie du continent », — qu'ils montrent les minoteries et les *elevators* de la capitale, les usines de Poszony, et celles nombreuses déjà, et variées, qui parsèment la région septentrionale, de Poszony à Kassa, forges de la vallée de Gölnicz et de Körompa, fabriques d'émail, de papier, de briques, de ciment armé, moulins, etc., tandis que, dans les petites villes aux maisons larges et longues, on voit surgir des quartiers neufs, composés de hautes habitations ouvrières du triste modèle occidental.

En 1904, on comptait en Hongrie 73 000 ouvriers employés dans les mines et la métallurgie, contre 48 000 en 1886 ; et la valeur de la production avait, dans le même temps, passé de 41 000 000 de couronnes à 102 000 000 pour les mines et les hauts fourneaux.

A la même date de 1904, on recensait en Hongrie 338 « corporations » industrielles, comprenant 112 000 patrons, 137 000 « commis » et 65 000 apprentis. Les entreprises *groupant plus de 20 employés* avaient un effectif total de :

Dans	la construction des machines	38 900
—	les industries de la pierre	18 000
	— du bois	21 000
	— du cuir	3 700
	— textiles	11 600
	— du vêtement	3 400
	— du papier	4 700
	— des produits alimentaires	43 000
	— du bâtiment	9 900
	— chimiques	9 200
	— polygraphiques	7 300
	— hôtelières	5 300

Il va de soi que les prophètes de malheur ne manquent pas plus à la Hongrie qu'ils n'ont manqué à l'Italie, lorsque, il y a quelques décades, elle résolut, elle aussi, de s'industrialiser, pas plus qu'ils n'ont manqué à toutes les nations agricoles qui ont tendu à réaliser chez elles la mise en œuvre de toutes leurs forces productives et à se munir d'une industrie nationale. Nombreux sont les esprits déterminés à vouer éternellement, au nom du libre échange, les pays agricoles, à l'agriculture perpétuelle et exclusive; et Adam Smith ne prophétisait-il pas, en 1776, que les États-Unis resteraient un pays uniquement agricole « comme la Pologne », — qui s'industrialise d'ailleurs aussi de nos jours[1]? Mais le gouvernement hongrois ne s'en émeut guère, et il continue à combler l'industrie nationale de conseils, de directions, et, — ce qui vaut peut-être encore mieux, — de subventions allant jusqu'à 20 p. 100 du capital employé.

Il est clair que cette industrie grandissante, quoique toute jeune encore, se propose, en premier lieu,

1. C'est une des erreurs smithiennes que List raille amèrement et qu'il raillerait bien plus encore aujourd'hui.

la conquête du marché national et l'expulsion du fournisseur autrichien. J'ai, bien des fois, noté avec quel soin, au cours d'une visite dans une fabrique, mes interlocuteurs hongrois me faisaient constater que le matériel était de fabrication magyare. Leur idéal est d'arriver à produire tout ce qui peut être industriellement produit dans leur patrie, de façon que, selon la formule de notre vieux Montchrétien, « le pays fournisse le pays ». Mais, pour triompher plus sûrement, l'industrie hongroise, encore trop faible, a besoin de protection; et cette protection peut-elle lui être assurée suffisante, si l'on ne ressaisit pas d'abord l'indépendance douanière?

Les motifs d'obtenir celle-ci se sont donc multipliés, et l'opinion publique européenne, cette part du moins de l'opinion publique qui n'envisage qu'en gros les événements, n'aurait pas été surprise de la voir proclamer dans le compromis qui, négocié et conclu en octobre 1907 à Buda-Pesth, a été ratifié, au mois de décembre, par les Parlements hongrois et autrichien.

Il n'en a pourtant rien été. En ce qui concerne l'autonomie douanière, les desiderata de la Hongrie ont été ajournés expressément[1], et les deux États

1. Je rappelle les principaux articles du compromis. Outre ceux concernant les relations commerciales, ils portent principalement: 1° sur l'augmentation de la participation de la Hongrie aux dépenses communes, augmentation qui porte la quote-part hongroise de 33 à 36 p. 100; 2° sur l'établissement de nouvelles lignes de chemins de fer, l'une dans l'intérêt de la Hongrie, à travers les provinces autrichiennes (Jablunkau-Teschen-frontière allemande), l'autre dans l'intérêt de l'Autriche, à travers la Croatie (Ogulin-Knim); la question de la Banque séparée est restée ouverte. On a laissé dormir celle du commandement en langue magyare. Un certain nombre de dispositions secondaires

continueront à constituer, au regard des puissances étrangères, et par rapport aux relations commerciales, un tout unique.

« Les territoires des deux parties contractantes, dit en effet l'article I du Compromis[1], sont compris, pendant la durée de ce traité, et au sens qu'il attribue à ce mot, dans une frontière douanière unique. Les parties contractantes s'engagent réciproquement, pendant la durée de validité de ce traité, à ne jamais frapper des objets de transport qui iraient d'un territoire d'un État dans celui de l'autre, de droits d'importation, d'exportation ou de transit, de quelque nature que ce soit... A l'intérieur de la frontière douanière unique, sont en vigueur, pendant la durée de ce traité, les dispositions du tarif douanier conventionnel[2] qui correspond au tarif autonome qui sera en vigueur pour les *Royaumes et Pays représentés au Reichsrat*[3], et pour les pays de la Sainte Couronne hongroise, ainsi que les dispositions douanières qui, conformément au tarif, demeureront en vigueur à l'avenir. Dans les accords douaniers existants, les prescriptions jusqu'ici en vigueur seront maintenues. Les lois douanières et les dispositions douanières en vigueur, ainsi que les tarifs douaniers des parties contractantes restent en vigueur pour la durée de ce traité, autant

visent différentes questions économiques et financières spéciales (loi sur la fraude des vins, mesures métriques, protection de la propriété industrielle, sociétés d'assurance, loi sur les Bourses de commerce, impôts, etc.). Le compromis a 25 articles.

1. Traduction de M. Jaray (*Questions diplomatiques*, 16 janvier 1908).

2. Tarif « conventionnel », et non plus « commun », suivant l'ancienne terminologie.

3. Nom diplomatique de la monarchie autrichienne.

qu'ils ne sont pas modifiés par des accords communs.... »

L'unité des frontières douanières est donc maintenue. La modification du tarif existant ne pourra avoir lieu que du consentement des deux États intéressés. Les traités conclus avec les États étrangers lient également l'Autriche et la Hongrie (art. 2). Mais la conclusion de nouveaux traités réclame l'approbation constitutionnelle des deux Parlements (art. 3). S'ils ne sont pas rédigés en français, ils devront l'être en double original, allemand et hongrois.

La levée et l'administration des droits de douane sont, dans l'intérieur des frontières de chaque État, laissées au gouvernement de celui-ci (art. 6). Mais des droits de douanes levés dans un des deux États ne doivent, sans le consentement de cet État, et sous aucun titre que ce soit, être remboursés dans le territoire de l'autre. Le principe est donc l'autonomie du commerce intérieur, en tant qu'elle ne porte pas atteinte à la communauté économique subsistant au regard du commerce extérieur.

Aucun des deux États ne pourra faire isolément usage des droits de dénonciation prévus, dans les traités de commerce passés avec l'Allemagne, la Belgique, l'Italie, la Russie et la Suisse, pour la date du 31 décembre 1915.

La séparation douanière n'a donc pas été réalisée. Mais il est visible qu'on s'y achemine. Elle est ajournée à dix ans. Comme le dit justement M. Jaray[1], « les clauses nouvelles prennent l'allure d'une *liquidation*

1. Article cité. — Voir aussi notre étude : La Politique économique et les Agrariens en Hongrie (*Revue d'économie politique*, février 1908).

de la communauté économique, des traités de commerce, de la rente commune, de la banque elle-même. La Hongrie est reconnue État de droit international. Si elle veut, si elle est économiquement et financièrement assez forte, elle pourra, en 1917, établir son autonomie économique. Les négociateurs d'aujourd'hui sont un peu comme des syndics, qui continuent pour dix ans les opérations entreprises, à seule fin de liquider sans trop de pertes, ni trop de difficultés. » L'article 25 et dernier est en effet ainsi conçu : « Ce traité entre en vigueur le 1er janvier 1908, et il demeurera en vigueur jusqu'au 31 décembre 1917. Au plus tard au commencement de l'année 1915, des négociations doivent être engagées pour le règlement des relations douanières et commerciales entre les États, pour le temps à partir du 1er janvier 1918. »

Nous n'avons pas à apprécier dans son ensemble, et notamment dans sa portée politique, le compromis de 1907. Les questions financières mêmes, qui passionnèrent l'opinion, en Autriche et en Hongrie, et dont la solution (par le relèvement de la quote-part hongroise surtout) faillit faire rejeter le compromis par Bude, — ne nous intéressent qu'indirectement.

Ce qui importe surtout, au point de vue des intérêts agrariens, qui font l'objet de notre étude, c'est : 1° l'ajournement de la séparation douanière; 2° sa probable réalisation dans dix ans.

A vrai dire, l'ajournement de la séparation (de fait, car l'indépendance des deux territoires douaniers est reconnue en droit) semble plutôt chose heureuse pour la Hongrie, qui n'est peut-être pas de taille, encore, à sortir victorieuse d'une guerre commerciale et douanière avec l'Autriche, dont les provinces entou-

rent la Hongrie, de la Bukovine à la Dalmatie, « comme un cercle de fer[1] », — le mot est du Président du conseil hongrois. Il faut encore quelques années de patience, quelques années au cours desquelles le gouvernement hongrois développera les forces productives du pays, et le rendra plus apte à la lutte, si lutte il doit y avoir; au cours desquelles aussi, il saisira toutes les occasions de préparer politiquement la séparation, de façon à pouvoir l'effectuer au mieux.

On peut seulement s'étonner, et plus d'un auteur étranger l'a fait, de voir le gouvernement hongrois, issu du parti national, et ce parti lui-même, préparer ainsi la séparation. Car celle-ci, en se réalisant, apparaît à première vue comme devant entraîner des conséquences fâcheuses pour l'aristocratie agrarienne, les grands propriétaires, les magnats qui constituent les cadres de ce parti. Comment expliquer l'opposition, qui semble exister entre la politique des grands agrariens de Hongrie et leurs propres intérêts?

Cette opposition se manifeste, a-t-on dit, à un triple point de vue économique, politique et social.

Au point de vue économique, n'est-il pas clair que la séparation douanière a chance de fermer à la Hongrie le débouché naturel de ses produits agricoles, c'est-à-dire le marché autrichien? Les agrariens, en

1. Aussi les Magyars rêvent-ils de rompre ce cercle. « Il nous faudrait la Galicie », me disait un jour un fonctionnaire hongrois. Et la sympathie que les Magyars professent pour les Polonais, seuls parmi les Slaves, n'est sans doute pas sans mélange de quelques considérations d'intérêts. Reste à savoir si les Polonais d'Autriche gagneraient à devenir sujets de la Sainte Couronne hongroise. Mais la résurrection de la Pologne briserait également, au profit des Magyars, le « cercle de fer » autrichien.

présence des industriels nationaux réclamant protection, ne risqueront-ils pas, comme en bien d'autres pays, de voir leurs intérêts sacrifiés à ceux de ces derniers, et l'agriculture payer la rançon de la protection industrielle? Sera-t-il possible à la Hongrie de protéger à la fois tous ses producteurs, et ne devra-t-elle pas, sous peine d'isolement absolu, baisser les barrières qui défendent ses agriculteurs, pour relever celles qui protégeront ses industriels? En favorisant le développement de l'industrie nationale, les grands agrariens hongrois ne vont-ils pas à l'encontre de leurs intérêts économiques?

Ne vont-ils pas aussi à l'encontre de leurs intérêts sociaux? La lutte sociale a commencé en Hongrie. A côté du socialisme agraire, qui exerce une certaine influence sur les campagnards, — influence variable suivant les chances bonnes ou mauvaises de la récolte, — le socialisme ouvrier s'est emparé en grande partie des centres industriels nouvellement créés; on trouve des socialistes dans les principales villes de Hongrie, et jusque dans les cités les plus soustraites par leur éloignement à l'influence occidentale, Debreczen par exemple. L'aristocratie terrienne, actuellement prépondérante en Hongrie, n'a pas de pires ennemis que les socialistes. Il peut donc paraître étonnant qu'elle se prête à un mouvement d'industrialisation, qui doit renforcer graduellement les troupes de ses adversaires déclarés.

Et, pour un parti de patriotes ardents comme le sont les aristocrates magyars, n'y a-t-il même pas un autre danger plus grave encore à redouter du développement industriel du pays? N'est-ce pas, par delà même l'hégémonie traditionnelle de la classe diri-

geante, l'idée nationale qui est exposée à souffrir de ce développement? En Hongrie, comme ailleurs, les partis avancés, qui se recrutent et se recruteront surtout parmi les ouvriers des villes, se targuent volontiers d'un certain mépris pour l'intérêt patriotique. Il est même fort possible, l'esprit d'opposition aidant, que l'internationalisme des socialistes hongrois s'accuse en raison directe du sentiment inverse, et très vif, qui prédomine dans la classe des grands propriétaires. Et le péril qui peut naître d'un développement des idées antipatriotiques dans une fraction de la population magyare n'est-il pas redoutable, plus qu'ailleurs, dans un pays dont l'unité est encore à faire?

Comment donc concevoir cette politique de suicide, qui conduirait une classe d'hommes encore en possession du pouvoir, à user de celui-ci dans un sens triplement défavorable à ses intérêts économiques, à son hégémonie propre, et à son idéal le plus cher?

A cette question il m'a été répondu de diverses façons : mais les réponses se ramènent à deux thèses bien opposées, l'une défavorable, l'autre favorable à l'aristocratie terrienne des Magyars, — et l'une aussi bien que l'autre, je crois, trop simples et exagérées.

Les adversaires de cette aristocratie, — j'en ai entendu plusieurs, Autrichiens de Vienne ou Juifs de Hongrie, — attribuent son attitude, soit à son manque de sens économique et politique, soit à son impuissance pour réagir contre une force plus grande que la sienne. J'entends encore avec quel accent de conviction un des plus grands industriels de Moravie me répétait que la politique hongroise, risquant de fermer aux agriculteurs magyars le marché autrichien, était

le fait d'incapables, ne sachant pas voir leurs intérêts, ou de grands propriétaires endettés, dépendant, par leurs dettes, des Israélites de Buda-Pesth, et forcés de se plier à leurs vues. J'entends encore un notable juif de cette dernière ville m'affirmer, comme une chose notoire à ceux de son parti, que l'attitude des magnats ne pouvait être attribuée qu'à la pression populaire, et au sentiment que cette pression est irrésistible. Incapacité ou crainte, tel serait, suivant ses adversaires du dehors ou du dedans, le mobile qui inspire la conduite de l'aristocratie terrienne au pays magyar.

Le son de l'autre cloche m'a été donné par des membres de la classe moyenne, propriétaires ou fonctionnaires, patriotes magyars, qui sont reconnaissants à leur noblesse d'avoir pris, depuis longtemps, la direction du mouvement national, au lieu de faire une paix dorée avec Vienne, au détriment de l'indépendance magyare. Pour ceux là, les grands propriétaires terriens, dont un si grand nombre peuple le ministère et le Parlement, sacrifient leurs intérêts de classe à l'intérêt du pays. Celui-ci a besoin d'une industrie; l'indépendance politique du pays ne peut s'édifier complète que sur son indépendance économique; l'industrie seule enrichit les peuples, et, nous l'avons vu, « il faut être riche pour être libre ». Le Hongrois est pauvre, il le sait; il sait aussi que l'Autrichien et l'Allemand le raillent pour sa pauvreté [1], qui s'allie pourtant, chez ses campagnards, à une existence si décente et si fière; et il veut arriver à ne plus mériter ce reproche. L'aristocratie terrienne

1. Voir les journaux illustrés de Vienne datant des débats sur le Compromis (entre autres, *Die Muskete*).

admet que l'industrialisation du pays peut lui nuire à elle-même : mais elle accepte le risque, dans l'espoir que la Hongrie y gagnera.

De ces deux thèses, laquelle se rapproche le plus de la vérité ? A vrai dire, je ne les crois entièrement exactes ni l'une ni l'autre. Accuser les hommes de Buda-Pesth d'incapacité ou d'aveuglement me semble plus que téméraire. Dans leur long duel diplomatique avec l'Autriche, les Magyars ont trop fait preuve de leur esprit avisé et positif, pour qu'on puisse s'arrêter à une telle explication. On pourrait plus facilement être tenté par celle qui fait état de la pression exercée sur l'aristocratie agrarienne par le peuple ou par les Israélites. Et cependant celle-ci aussi me paraît insuffisante : car le peuple hongrois lui-même est essentiellement composé de populations rurales[1], vivant du sol et qui ont intérêt à un régime douanier favorisant l'agriculture, d'autant plus que beaucoup de petits et moyens propriétaires sont déjà entrés dans le cycle de l'économie d'argent, et vendent leurs denrées, leurs blés ou leurs vins notamment, dont la production est en voie de rapide accroissement. Que si, d'autre part, la nombreuse population israélite de Hongrie[2] exerce dans ce pays une incontestable influence, celle-ci ne s'impose pas suffisamment aux magnats pour déterminer exclusivement la direction de la politique économique du pays. On a

1. Je rappelle que, sur un total de 19 254 000 habitants, 13 175 000, soit 68,4 p. 100, vivent en Hongrie de l'agriculture ; 3 764 000 seulement, ou 19,6 p. 100, de l'industrie. Le reste s'occupe dans les professions libérales, services publics, etc.

2. 850 600 âmes, environ, dont un quart au moins habitant Buda-Pesth.

peut-être d'ailleurs exagéré l'endettement de la propriété magyare.

Le directeur de l'*Association des Agriculteurs hongrois*, M. Stefan Bernàt[1], estime que, tandis que la charge hypothécaire pesant sur la propriété foncière s'élève en Autriche à 35 p. 100 de la valeur de celle-ci, en Prusse à 45 p. 100, en Italie à 30 p. 100, elle ne dépasse pas 25 à 30 p. 100 en Hongrie, soit environ 3 milliards de couronnes[1]. Les prêteurs ne sont donc pas en Hongrie, autant qu'on a pu le croire, en état d'exercer une pression absolument victorieuse sur les agrariens, encore que cette pression soit possible, et même certaine dans quelque mesure.

L'opinion qui considère les grands agrariens magyars comme sacrifiant leurs intérêts à ceux de l'avenir du pays me paraît également exagérée. Non assurément que je ne croie au réel esprit de sacrifice que sauraient montrer, s'il le fallait, les fils des compagnons de Kossuth, les dirigeants de la politique hongroise, les Karolyi, les Apponyi, les Darànyi, les Szechenyi, les Mailàth et tant d'autres. Mais je crois que, pour eux, la politique d'industrialisation, — et, dans un avenir plus ou moins rapproché, de séparatisme douanier, — apparaît comme présentant des avantages sérieux, même pour les agriculteurs, — — et comme n'offrant pas tous les inconvénients politiques et sociaux qu'on a dits.

Les agrariens hongrois, dont certains ont une cul-

1. Brochure citée. Je rappelle qu'en France cette charge est évaluée approximativement à 10 p. 100. Pour l'Italie, un des rares Etats qui possèdent sur ce point une statistique neuve et détaillée, voir notre récent article : La Dette hypothécaire en Italie (*Revue économique internationale*, février 1908).

ture économique étendue[1], connaissent List, et ils ont médité sans doute les passages du *Système d'économie nationale*, où le grand économiste démontre les avantages du développement de l'industrie nationale au point de vue des intérêts agricoles. Ils savent que c'est cette industrie qui constitue le meilleur et le plus sûr débouché de la production agraire. Ils croient que toute industrie qui prospère « augmente la rente en quantité, tout en la diminuant en quotité », et que « les agriculteurs, en particulier ceux qui perçoivent des rentes foncières, les propriétaires, ont intérêt à établir et à conserver, dans le pays, des manufactures, dussent-ils, en y consacrant le capital nécessaire, ne compter sur aucun profit direct, de même qu'il leur est avantageux de construire des routes, des canaux et des chemins de fer, même sans en retirer directement aucun revenu. » Ils le croient d'autant mieux, et ceci est une conséquence du régime des grands domaines qui prévaut largement dans le pays, que bien souvent, — pour toutes les industries de transformation de produits agricoles, — c'est le propriétaire rural qui sera en même temps l'industriel; au bénéfice tiré du rapprochement du débouché pour ses produits, il ajoutera le bénéfice du fabricant.

C'est sur le grand domaine que s'établira, gérée en régie, ou donnée à bail, la sucrerie, la minoterie, la distillerie, l'amidonnerie, la féculerie, la chanvrerie, etc. L'État donne l'exemple, dans ses grands domaines, comme celui de Mezöhegyes, où l'on trouve tous

1. J'ai constaté, soit dit en passant, dans certains milieux agrariens de Buda-Pesth, un véritable enthousiasme pour le *Retour à la terre* de M. Méline.

les établissements industriels que je viens de citer, mettant en œuvre la production d'un territoire de 18 à 20000 hectares, et parmi eux, une des plus importantes sucreries d'Europe. Les particuliers s'efforcent de l'imiter, et l'imiteront d'autant mieux que leurs initiatives seront encouragées par une protection donnée contre l'ennemi naturel, — l'industriel autrichien. Le grand propriétaire réalisera alors, sur son domaine, une « économie » intégrale, analogue à celle de Mezöhegyes, dont un inspecteur me disait que le domaine s'efforçait de produire de tout, et tout ce dont il a besoin lui-même pour son exploitation, jusqu'aux machines agricoles les plus compliquées, jusqu'aux wagons desservant le petit chemin de fer de l' « économie ».

Le développement industriel du pays apparaît donc aux grands propriétaires comme devant leur apporter des réformes nouvelles en permettant l'utilisation, sur place ou rapprochée, de leurs produits. A un autre point de vue encore, l'autonomie douanière leur semble devoir offrir des garanties contre la concurrence, en Hongrie même, et en Autriche aussi, des denrées agricoles exportées d'Allemagne et de Russie. Ils ont, en effet, un autre ennemi que l'industriel autrichien : c'est l'agrarien allemand ou russe, le premier en particulier. Dans les traités de commerce conclus par l'Autriche-Hongrie, « les intérêts agricoles magyars sont sacrifiés aux intérêts industriels autrichiens et aux intérêts agricoles allemands », dit l'un des Français qui connaissent le mieux la Hongrie[1]. Les Hongrois se plaignent que

1. M. René Henry, les Magyars et les Nationalités (*Questions diplomatiques*, 1er mars 1906).

sous le régime actuel on écarte des deux monarchies les produits manufacturés allemands, au seul profit de l'industrie autrichienne, et qu'on écarte en revanche d'Allemagne le blé, le bétail, l'orge, le houblon de Hongrie. Avec l'autonomie douanière, on pourra traiter avec l'Allemagne, et obtenir des avantages d'ordre agrarien en acceptant l'entrée de certains de ses produits manufacturés, ceux qui ne feront pas concurrence aux produits des jeunes industries hongroises. On pourra peut-être imposer aussi des conditions à l'Autriche, et la conserver comme débouché agricole, sans lui sacrifier l'industrie magyare. On pourra enfin défendre le marché national, si les agrariens de l'Est allemand ou de la Russie menacent de l'envahir. Voilà pourquoi les agrariens de Hongrie désirent l'indépendance douanière. Ils se trompent peut-être dans quelques sens de leurs calculs; mais ceux-ci ne sont ni absurdes, ni fantaisistes.

Quant aux inconvénients d'ordre politique et social qui ont été signalés comme découlant de la politique suivie par le parti au pouvoir, il suffit d'avoir fait une étude, même superficielle, du caractère magyar pour comprendre qu'ils n'arrêtent point les hommes d'État de Buda-Pesth. Le trait dominant de ce caractère est, nous l'avons vu, une hardiesse optimiste, qui ne redoute pas les difficultés, quand il s'agit d'atteindre un but considéré comme désirable et important. Les Magyars qui, à plus d'une reprise, n'ont pas hésité à affronter, au point de vue national, une double lutte contre Vienne et contre les nationalités non magyares de Hongrie, ne reculent pas davantage devant le péril qui peut naître, pour leurs traditions

et l'unité même de la patrie, du développement du socialisme ouvrier dans leurs villes. Comme naguère l'Allemagne et l'Italie, comme récemment le Japon, ils veulent entrer dans le mouvement d'industrialisation, résolument, en acceptant les bénéfices et les risques, se flattant, — à raison ou à tort, l'avenir le dira, — de limiter ceux-ci par l'habileté de leurs dirigeants, et par l'appel au patriotisme d'une race à la glorieuse histoire.

L'ère de la Hongrie, puissance uniquement agricole, est près de se clore. Une Hongrie nouvelle va naître, à la fois agricole et industrielle, à l'économie plus complexe, impliquant des problèmes nouveaux, nombreux et délicats[1]. Cette modification en entraînera d'autres dans le domaine social, dans la politique extérieure et intérieure du vieux royaume d'Arpàd et de saint Étienne. Les difficultés qui se dressent devant les pays occidentaux, et dont certaines ont été jusqu'ici épargnées au pays hongrois, vont l'assaillir à son tour. Le courage avisé et le positivisme hardi des Magyars sauront sans doute leur tenir tête, comme ils ont su, depuis mille ans, tenir tête à tant d'autres attaques. Mais si, lorsque les transformations fatales seront accomplies, quelques Hongrois de 1950 désirent regarder en arrière, et chercher à se faire une image de leur patrie telle qu'elle est aujourd'hui, au début d'une époque de transition, je serais heureux que ces quelques pages les y aident, et qu'ils retrouvent les traits de la Hongrie de 1908, insuffisamment, mais sympathiquement esquissés, dans ce livre d'un enquêteur français.

1. V. Le développement de l'industrie hongroise, par M. François de Kossuth (*Revue de Hongrie*, juin 1908).

APPENDICES

APPENDICE I

Lois de 1892 et 1895 sur la falsification des denrées agricoles.

(Extrait de la notice du Dr Arpad Degen).

Le § 51 de la loi XII de 1892 sur la police rurale punit d'une amende pouvant s'élever jusqu'à 200 couronnes, la mise en vente de toute graine de trèfle et de luzerne qui n'est pas absolument exempte de cuscute. La conséquence de cette disposition de la loi fut que les commerçants eurent soin de ne mettre en vente que des graines ayant été examinées au point de vue de leur pureté, tout à fait exemptes de cuscute, et renfermées dans des sacs pourvus du plomb officiel de l'État.

Après la mise en vigueur de la loi XLVI de 1895, les travaux des stations de semence devinrent plus importants, attendu que cette loi punit d'un emprisonnement de deux mois et d'une amende jusqu'à concurrence de 600 couronnes, tout individu qui :

a. Falsifie des denrées, produits, ou articles agricoles;

b. Annonce ou livre au commerce des matières propres à la falsification;

c. Livre au commerce des denrées, produits ou articles agricoles falsifiés.

Est puni d'une amende, pouvant s'élever jusqu'à la somme de 600 couronnes, celui qui met en vente ou livre au commerce des denrées, produits ou articles agricoles non falsifiés, mais sous un nom ou sous une désignation qui ne leur convient ni par leur nature ni par leur origine; est puni d'un emprisonnement d'un mois et d'une amende pouvant s'élever jusqu'à 400 couronnes, tout individu qui, par ses agissements, déjoue le contrôle de ces produits, ou qui ne les met pas en vente selon la manière prescrite pour en faciliter le contrôle.

Le commerce, c'est-à-dire l'offre et la demande, des semences et des graines de graminées en quantité supérieure à 10 kilogrammes est soumis aux conditions suivantes :

Les semences et les graines de graminées ne peuvent être livrées au commerce qu'en désignant le nom du vendeur, l'espèce ou la variété des graines vendues, leur origine (dans le cas où il est attribué à celles-ci une qualité quelconque); il en est de même en ce qui concerne la pureté des graines qui doit être exprimée en pourcent selon le poids, et la faculté germinative indiquée également en pourcent selon le nombre des graines.

Dans le cas ou le vendeur ignore la variété ou l'origine des graines, il est tenu de mentionner cette circonstance, c'est-à-dire de la porter à la connaissance de l'acheteur. Cette indication doit figurer sur le sac, sur le carnet d'offre, sur le connaissement, sur la facture ou sur une lettre d'avis spéciale.

Le pourcentage de la pureté et de la faculté germinative doit être indiqué séparément et d'une façon absolument précise; il est interdit d'indiquer, par exemple, la pureté en l'exprimant par des chiffres approximatifs, tels que : 85 à 90 p. 100.

Le contrôle légal exercé en vertu de la loi XLVI de 1895, c'est-à-dire les poursuites judiciaires, a lieu conformément aux conditions et règles ci-après :

Dès que la marchandise arrive à la gare de chemin de fer, à l'embarcadère de bateau ou à son lieu de destination, il y a lieu de lever, immédiatement ou dans un délai de trois jours au plus à partir de la date d'arrivée, un échantillon en présence de deux témoins dignes de foi.

Étant donné que l'échantillon doit représenter une bonne moyenne de la marchandise, l'on retire de chaque sac, à l'aide d'un trocart, une petite quantité de graines, dont l'ensemble doit toutefois peser au moins deux kilogrammes. Les graines retirées doivent alors être mélangées, puis divisées en deux échantillons. Le poids ou le volume de chacun de ces échantillons est, naturellement, déterminé par la grandeur des graines. C'est ainsi que chaque échantillon doit peser : 50 grammes au moins s'il est composé de toutes petites graines; 100 grammes si la grandeur des graines est moyenne; 250 grammes, si elles sont grandes, et 500 grammes s'il s'agit de graines de trèfle et de luzerne. Chaque paquet est ensuite pourvu du cachet des deux témoins ou d'un sceau officiel quelconque.

Chaque prise d'échantillon est constatée par un procès-verbal, qui relate :

La date et le lieu de l'opération, ainsi que les noms et qualités des personnes qui y ont procédé;

La date de l'arrivée de la marchandise, ou celle à laquelle le destinataire en a pris livraison, la quantité des graines, exprimée en poids ou par le nombre de sacs;

Le nom de l'échantillon et sa désignation, ainsi que le nombre des sacs auxquels les échantillons ont été retirés;

Une copie du contrat de vente, de la facture ou de toute autre pièce par laquelle l'expéditeur déclare l'espèce, l'origine, la pureté et la faculté germinative des graines;

Toutes les circonstances établissant l'identité de l'échantillon pris avec la marchandise livrée :

Les sceaux et cachets apposés sur les échantillons;

Enfin, les signatures autographes de l'acheteur, ou de son représentant, ainsi que des témoins qui ont assisté à la prise de l'échantillon, certifiant tous que l'échantillon

provient de la marchandise mentionnée par le procès-verbal et qu'il a été pris en leur présence et conformément aux règles connues par eux. L'un des deux échantillons ainsi pris est gardé par l'acheteur qui envoie le second, accompagné du procès-verbal et dans un délai de trois jours au plus, à la station d'essais de semences.

Si le résultat de l'essai accuse, soit en ce qui concerne la pureté, soit au point de vue de la faculté germinative, un déficit dépassant la latitude de 5 p. 100 laissée au commerçant, celui-ci est passible des peines prévues par la loi. Si, en ce qui concerne la pureté, l'examen des graines établit un déficit dépassant la latitude permise et par contre, la faculté germinative est supérieure au pourcentage déclaré, la valeur d'emploi (le pourcentage de pureté multiplié par le pourcentage de la faculté germinative et le résultat divisé par 100), peut accuser alors une infériorité de 10 p. 100 dans les graines de graminées et de 5 p. 100 dans les autres semences. Est également puni le vendeur dont la marchandise accuse une infériorité dépassant cette latitude permise.

APPENDICE II

L'enseignement agricole à l'Académie de Magyar-Ovàr.

(Extrait de la brochure de M. DE VÖRÖS.)

L'année scolaire se divise en deux semestres : celui d'hiver qui dure du mois d'octobre, jusqu'au mois de mars, et celui de l'été qui commence en mars et finit en août. A la fin de chaque semestre les élèves passent un examen oral et reçoivent des notes pour toutes les matières qu'ils apprennent. Après avoir passé l'examen et fini les études, chaque élève reçoit un certificat de l'Académie spécifiant la nature de ses études, la moyenne de ses études et comprenant en même temps les observations sur sa conduite et son application.

Aucun élève ne doit, par principe, être admis avant dix-huit ans.

Les élèves peuvent s'immatriculer seulement s'ils peuvent témoigner qu'ils ont fini les études d'un gymnase (Testimonium maturitatis) ou d'une école réale et qu'ils ont au moins une année de pratique ou d'exercice dans les travaux de ferme d'une ferme dûment administrée et dirigée. La taxe d'immatriculation est, pour des étudiants réguliers, de 160 couronnes par an. Dans l'Académie il y a aussi des auditeurs libres; ce sont des adultes ou hommes plus âgés qui y restent seulement un certain temps pour se perfectionner dans des différentes branches des sciences agricoles.

La taxe pour chaque matière enseignée est de 8 couronnes.

Matières enseignées. — Les études faites dans le *premier cycle* sont : chimie inorganique et agricole, minéralogie et géologie, anatomie et physiologie des animaux de ferme, zoologie, élevage des animaux de ferme, élevage du bétail et laiterie, anatomie et physiologie végétale, botanique appliquée, pathologie végétale, climatologie, mécanique agricole, accessoires et machines agricoles, culture des plantes, études générales sur les fermes.

Dans le *deuxième cycle*, les matières étudiées sont : produits des champs et plantes fourragères, culture des prairies, pomologie, horticulture, élevage des chevaux, des porcs et des moutons, sciences vétérinaires, technologie rurale y compris la brasserie, distillerie et fabrication du sucre, économie et statistique rurales, code rural, direction des fermes, comptabilité rurale, tenue des livres rurale, surveillance, constructions rurales, apiculture, pisciculture et culture des vers à soie.

Dans les classes habituelles, le nombre des heures par semaine est de 26-29 pendant l'hiver et 22-27 pendant l'été.

En outre un certain nombre d'heures par semaine sont consacrées au travail et exercices pratiques dans les laboratoires, à l'enseignement intuitif par des promenades dans les champs, les jardins, vignobles, forêts et des visites d'écuries.

De temps en temps on fait des excursions dans des lieux éloignés. Chaque été, on fait une excursion, dont le plan est soigneusement préparé d'avance, dans des domaines situés quelquefois à une très grande distance de l'Académie.

Pour les fêtes de Noël, il y a trois semaines de congé, pour celles de Pâques deux semaines et pour les grandes vacances, d'août jusqu'en septembre.

Un cours spécial est fait tous les ans pour des mécaniciens.

Il y a huit bourses d'État, chacune de 300 couronnes, et des bourses de particuliers de 104 à 600 couronnes, qui sont accordées tous les ans.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CARACTÈRES GÉNÉRAUX ET INSTITUTIONS CENTRALES

DEUXIÈME PARTIE

LES PRODUCTEURS

TROISIÈME PARTIE

LES PRODUITS

APPENDICES

590-08. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 8-08.